

L'Inde et son âme : écrits des grands penseurs de l'Inde contemporaine...

l'Inde et son Ame

Feuilles de l'Inde

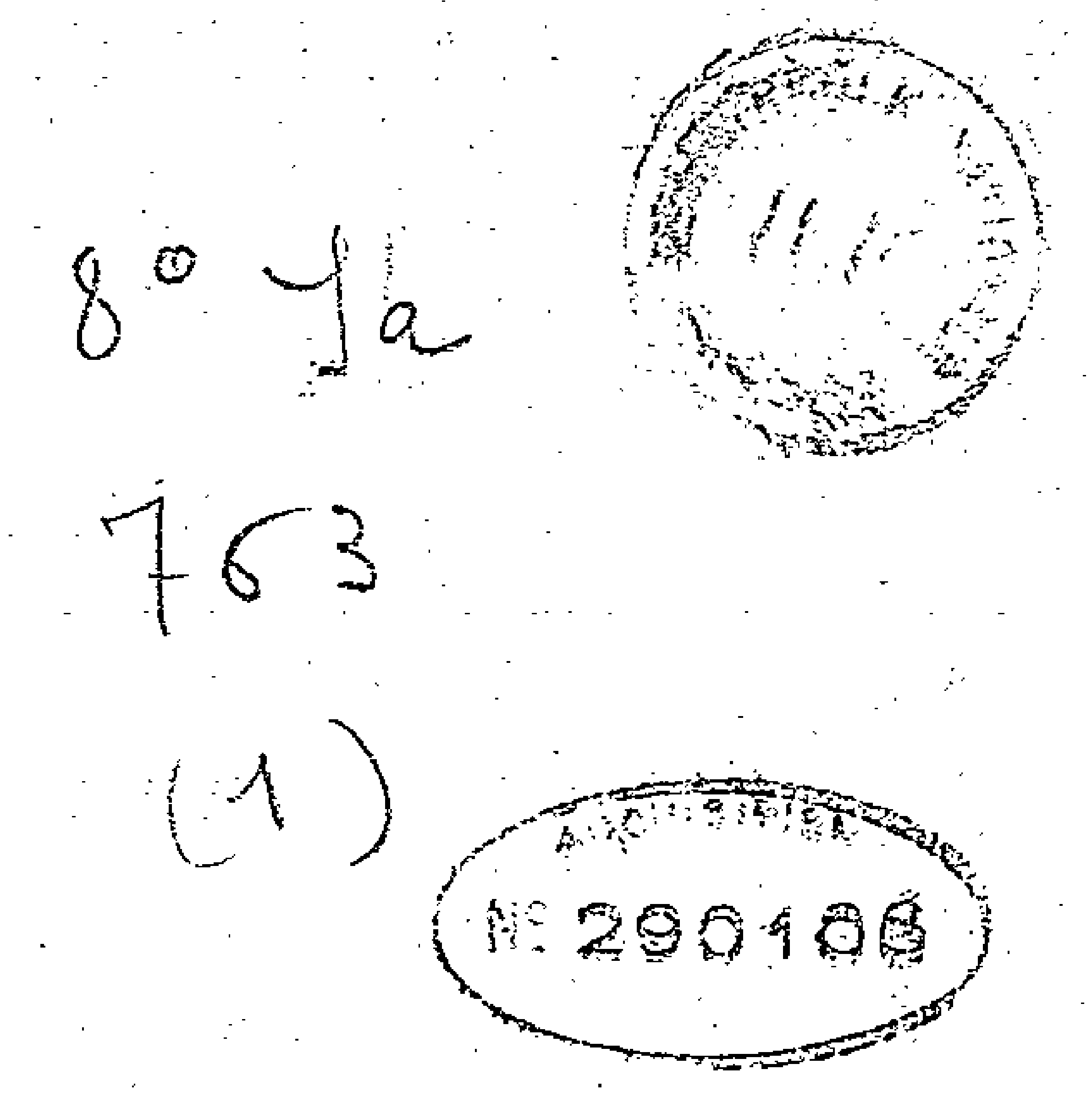
चित्र

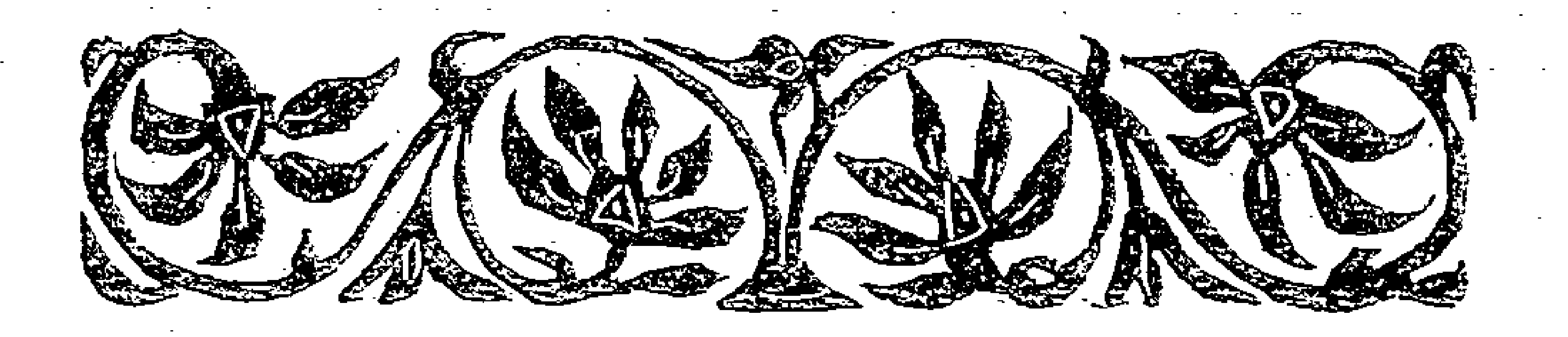
Premier Cahier

écrits des grands penseurs de l'Inde contemporaine

Feuilles de l'Inde

N° 1





EN PRÉPARATION

Dans la "Collection des *Feuilles de l'Inde*" :

RABINDRANATH TAGORE. — **Lucioles.**
LE MÊME. — **Contes.**
ABANINDRANATH TAGORE. — **Berceuses Bengalaises.**
— **Légendes et Devinettes Hos** (Folklore).

Dans la "Collection des *Deux Perruches*" :

La Poupée de Fromage (Légende bengalaise).
Sakountala (raconté aux enfants).



Feuilles de l'Inde

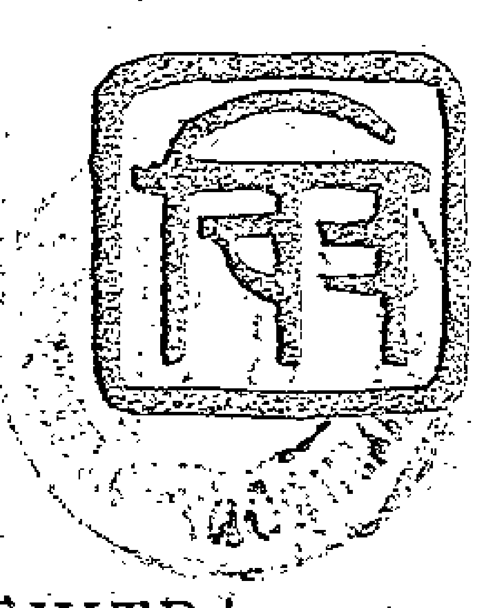
N° 1



L'INDE ET SON AME

Écrits des Grands Penseurs de l'Inde Contemporaine

Orné de 40 compositions décoratives
par Andrée KARPELÈS,
de documents iconographiques
et de planches musicales



PUBLICATIONS CHITRA
C. A. HÖGMAN, Éditeur
20, Rue Mahias
BOULOGNE-SUR-SEINE
près Paris.

EN VENTE A LA
LIBRAIRIE DES LETTRES
ET DES ARTS
150, Boulevard St-Germain, 150
PARIS

CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ A 2.800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 2.800 ET IL NE SERA PAS RÉIMPRIMÉ.
IL EN A ÉTÉ FAIT, EN OUTRE, UN TIRAGE A PART DE 50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'AUVERGNE NUMÉROTÉS DE I A L, PLUS 25 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NON NUMÉROTÉS

LE PRÉSENT EXEMPLAIRE
PORTE LE NUMÉRO

2679


MESSAGES



MESSAGE

par

M. K. GANDHI

La plus grande contribution que l'Inde puisse apporter à la somme du bonheur humain, c'est de parvenir à sa liberté par des moyens pacifiques et loyaux. Pareille chose arrivera-t-elle jamais, c'est plus qu'on ne peut le dire. En vérité, les apparences contrediraient cette croyance. Néanmoins, ma foi en l'avenir de l'humanité est si grande que je ne peux faire autrement que croire que l'Inde obtiendra sa liberté seulement par des moyens pacifiques et loyaux, et par nuls autres.

Puissent donc tous ceux qui partagent ma croyance aider l'Inde à atteindre cette suprême consommation !

Ashram, Sabarmati, 7 juillet 1926.

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

Du même auteur :

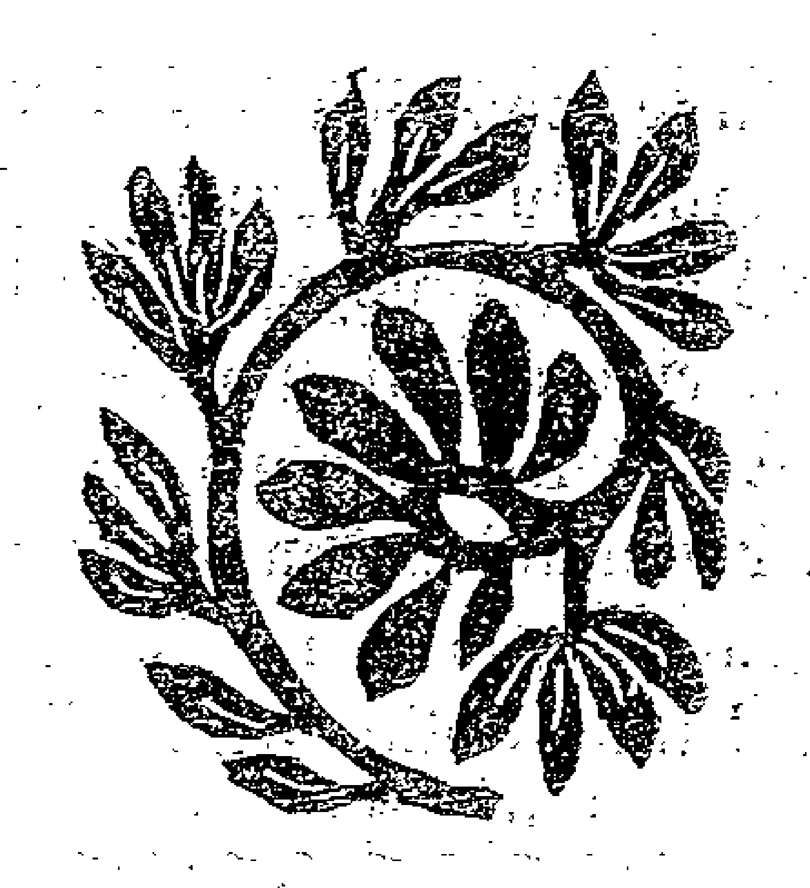
La Jeune Inde, — traduit en français. (Stock, Paris).
Ethical Religion. (Ganesan, Madras).
Hind Swaraj. (Ganesan, Madras).

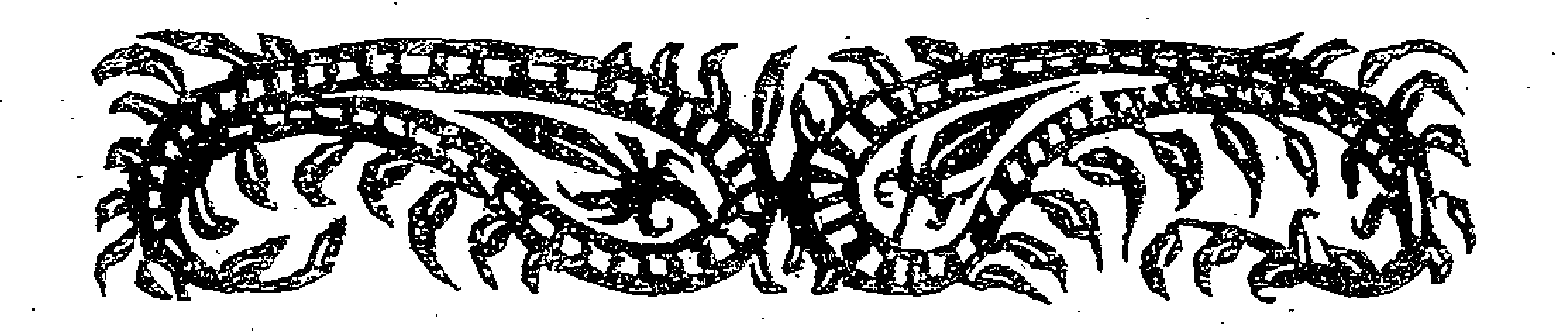
A Guide to Health (Ganesan, Madras).

Speeches and Writings J. M. K. Gandhi (Natesan, Madras, 1922).

The Story of my experiments with Truth (autobiographie). (Navajivan Press, Ahmedabad, 1927)

Est-il besoin de rappeler l'admirable *Mahâtma Gandhi* de Romain Rolland ?





UNE UNIVERSITÉ ORIENTALE

par

RABINDRANATH TAGORE

L'Inde a eu sa renaissance. Elle se prépare à apporter sa contribution au monde de l'avenir. Jadis, elle a créé une haute culture, et maintenant elle a aussi beaucoup à donner au Monde Nouveau qui surgit du naufrage de l'Ancien.

C'est-là une période capitale de son histoire, grosse de possibilités précieuses. Fortement pénétré des demandes et des besoins auxquels chaque individu doit aujourd'hui répondre dans la mesure de ses forces, j'ai créé aux Indes le noyau d'une Université internationale, y voyant un des meilleurs moyens de favoriser la compréhension mutuelle entre l'Orient et l'Occident. Suivant le plan que j'ai dans l'esprit, cette Institution devra inviter des étudiants occidentaux à s'initier aux différents systèmes de philosophie indienne, à la littérature, à l'art et à la musique du milieu où ils se trouveront, les encourageant à poursuivre des recherches en collaboration avec les *scholars* déjà engagés dans ces travaux.

Les Universités occidentales offrent à leurs étudiants

les moyens d'apprendre ce que tous les peuples européens ont apporté à leur culture d'Occidentaux. Par là, la pensée de l'Occident s'est révélée au monde d'une façon lumineuse. Pour compléter cette diffusion de lumières, il faut que l'Inde réunisse ses propres flambeaux dispersés, et en offre la clarté au monde.

Le devoir de l'Asie. — Il fut un temps où chacune des grandes contrées de l'Asie devait développer sa propre civilisation à l'écart, dans un isolement relatif. Aujourd'hui, l'âge de la coordination et de la coopération est venu. Les semences cultivées en d'étroites plates-bandes doivent être transplantées en plein champ. Pour atteindre leur maximum de rendement, il leur faut subir l'épreuve d'une exposition mondiale.

Mais avant d'être en état de coopérer à la culture de l'Europe, l'Asie doit fonder son propre édifice sur la synthèse de toutes ses cultures. Lorsque, appuyée sur une telle base, elle se tournera vers l'Ouest, ayant confiance dans sa liberté intellectuelle, elle pourra prendre une vue personnelle de la vérité envisagée sous l'angle asiatique, et ouvrir à la pensée du monde de nouvelles perspectives. Sinon, elle laisserait son précieux héritage tomber en poussière et, essayant maladroitement de le remplacer par de faibles imitations de l'Occident, elle se déprécierait elle-même, se rendrait inutile et ridicule. Si elle perdait ainsi son individualité et sa force spécifique, en quoi pourrait-elle aider le reste du monde ? La terrible banqueroute n'aurait-elle pas aussi son contre-coup sur l'esprit occidental ? Si le monde entier devait se développer

finalement en un Occident exagéré, alors cette parodie illimitée de l'âge moderne mourrait, écrasée sous sa propre erreur. Aussi ai-je le désir d'élargir peu à peu les fins de cette Université selon quelques directions simples, jusqu'à ce qu'elle comprenne tout le cycle des cultures orientales — aryenne, sémitique, mongolienne, et autres. Elle aura pour but de révéler l'esprit oriental à l'Orient lui-même et au reste du monde.

Durant mes voyages en Europe, il est une chose que j'ai sentie avec certitude, c'est l'éveil d'un réel intérêt pour la philosophie et les arts de l'Asie, où l'esprit occidental cherche de nouvelles inspirations de vérité et de beauté. Autrefois l'Orient était réputé pour ses richesses fabuleuses qui attiraient les chercheurs par delà les mers. Depuis, le temple de la richesse a changé de contrée. Mais l'Orient est célèbre aussi par le trésor de sagesse que ses patriarches ont amassé durant de longues générations d'activité spirituelle. Et lorsque, comme aujourd'hui, au milieu de la course au pouvoir et à la fortune, s'élève le cri de détresse des hommes spirituellement affamés, l'Orient a l'occasion d'offrir ses trésors à ceux qui en ont besoin.

L'Inde a possédé à un certain moment un esprit personnel. Il vivait. Il pensait, il sentait, il s'exprimait lui-même. Il était réceptif aussi bien que productif. Que cet esprit puisse être de quelque utilité au cours de notre éducation ou dans ses fins, c'est une chose dont notre système moderne n'a pas tenu compte. Nous sommes pourvus de bâtiments, de livres et d'autres fardeaux magnifiques combinés pour écraser notre

esprit. Celui-ci a été traité comme un rayon de bibliothèque fait en bois solide pour y empiler des volumes reliés en cuir, remplis de connaissances de seconde main. Aussi a-t-il perdu sa couleur et son caractère propres, et emprunté son poli à une boutique de menuiserie étrangère. Tout cela nous a coûté de l'argent, et aussi notre liberté mentale ; et pendant ce temps, notre vide intellectuel a été bourré de ce que les rapports officiels désignent sous le nom d' « éducation ». En réalité, nous avons acheté des lunettes aux dépens de notre vue.

LES IDÉAUX DE L'ÉDUCATION. — Dans l'Inde, la déesse du savoir est Sarasvatî. Elle a le teint blanc. Mais le point capital, c'est qu'elle est vivante, et qu'elle est femme, et qu'elle est assise sur une fleur de lotus. Ce que signifie ce symbole, c'est qu'elle réside au centre de la vie et du cœur de toute existence qui s'épanouit elle-même en beauté, à la lumière du ciel.

L'éducation occidentale qu'il nous a été donné de connaître dans ce pays est impersonnelle. Son teint à elle aussi est blanc, mais c'est la blancheur des murs de classe passés à la chaux. Elle réside dans ce magasin réfrigérant dont les compartiments sont les leçons et les esprits empaquetés de glace des professeurs. J'ai dit ailleurs les effets que cette éducation a eus sur mon esprit quand, étant enfant, j'étais obligé d'aller à l'école. Mon sentiment était celui qu'un arbre pourrait éprouver si, au lieu de le laisser vivre pleinement sa vie, on l'abattait pour en faire des caisses d'emballage.

L'introduction d'une telle éducation ne faisait pas partie de la solennelle cérémonie de mariage qui devait

unir les esprits de l'Orient et de l'Occident en une compréhension mutuelle. Elle représentait une méthode artificielle de culture, combinée pour produire les porteurs du fardeau de l'homme de race blanche. Ce manque d'idéal se fait encore sentir dans notre système d'éducation, quoique nos Universités aient récemment chargé leurs programmes d'un plus grand nombre de matières qu'autrefois. Mais ce n'est qu'ajouter aux sacs de froment que le bœuf porte au marché : cela n'améliore en rien sa condition de bœuf.

Quand l'esprit est privé de la vérité, qui est sa nourriture naturelle, et de sa libre croissance, il laisse se développer en lui un besoin anormal de réussir, et nos étudiants sont devenus les victimes de cette folie de succès dans les examens. Le succès consiste à obtenir le maximum de points, avec le minimum de savoir. C'est cultiver délibérément la trahison de la vérité, la déloyauté intellectuelle, une folle imposture par laquelle l'esprit est encouragé à se voler lui-même. Mais comme nous sommes amenés par là à oublier l'existence de l'esprit, nous sommes suprêmement heureux du résultat. Nous passons des examens, nous nous recroquevillons dans la peau d'un employé, d'un avoué, d'un inspecteur de police, et l'homme meurt jeune en nous.

Jamais les Universités ne devraient se transformer en organisations mécaniques pour recueillir et distribuer le savoir. C'est par elles que les individus devraient offrir à d'autres l'hospitalité intellectuelle, leur richesse d'esprit, et par là elles gagneraient en retour leur fier privilège de recevoir des dons du reste du monde. Mais d'un bout à l'autre de l'Inde, on n'a pas créé dans les temps modernes une seule Université

où un étudiant étranger ou indigène puisse réellement s'initier dans une pleine mesure aux meilleures productions de l'esprit indien. Pour cela, il nous faut traverser les mers, et frapper à la porte de la France et de l'Allemagne. Dans l'Inde, les établissements d'instruction sont le bol à aumônes du savoir; ils abaissent notre dignité intellectuelle; ils nous encouragent à un ridicule étalage d'ornements faits de plumes empruntées.

C'est ce qui m'a conduit à fonder une École au Bengale malgré bien des difficultés et découragements, et en dépit de ma propre vocation de poète, qui naturellement ne trouve sa véritable inspiration que quand il oublie qu'il est professeur. Je nourris l'espoir qu'une Université indigène trouvera dans l'Inde son épanouissement naturel, aidera l'esprit de l'Inde à se concentrer et à prendre pleinement conscience de lui-même, sera une Université libre de chercher la vérité et d'en faire son étendard, d'exprimer son propre génie créateur, et d'offrir sa sagesse aux hôtes qui viendront des autres parties du monde.

Perte de l'esprit d'initiative. — L'intelligence de l'homme tire un orgueil naturel de sa propre aristocratie, orgueil qui est celui de la culture. La culture ne voit pas l'excellence dans le succès extérieur, mais là seulement où la critique est dans sa perfection intime. Quand cet orgueil cède à la contrainte de la nécessité ou à l'attrait des avantages matériels, l'homme intellectuel est sacrifié. Par son éducation même, l'Inde moderne a été amenée à souffrir de cette humiliation. Jadis elle donnait elle-même à ses enfants une culture

qui était le produit de ses siècles de pensée et de création. Mais cette culture a été éliminée, et maintenant nous sommes amenés à tourner la roue du moulin à examens, non pour apprendre quelque chose, mais afin de prouver que nous sommes qualifiés pour certains emplois dans les administrations dirigées par l'Angleterre. Notre société cultivée n'est pas une société cultivée, mais une société de candidats pourvus de diplômes. Et pendant ce temps, la proportion entre le nombre des emplois à offrir et celui des demandes a été peu à peu en se rétrécissant, et par suite la désaffection s'est largement répandue. Finalement, les autorités mêmes qui sont responsables de l'état des choses blâment leurs victimes. Telle est la malignité de la nature humaine. Elle garde ses pires rancunes pour ceux à qui elle a fait du tort.

Nos gouvernants font maintenant l'essai tardif de pieuses homélies sur l'amour désintéressé du savoir, tandis que le vieux mécanisme continue son travail dont le produit n'est pas la culture, mais les diplômes. Il est bon de rappeler à l'oiseau enchaîné que ses ailes sont faites pour l'essor ; mais il est mieux de briser la chaîne qui le retient au perchoir. Le trait le plus pathétique de la tragédie, c'est que l'oiseau lui-même a appris à se servir de sa chaîne comme d'une parure, simplement parce qu'elle fait un cliquetis en assez bon anglais.

Un vague sentiment de mécontentement a suscité dans l'Inde de nombreuses tentatives de fondations d'Écoles et de Collèges nationaux. Mais, par malheur, notre éducation même a abouti à nous priver de notre véritable esprit d'initiative et de notre courage de pen-

ser. La culture qui nous est donnée dans nos propres écoles implique constamment qu'il nous appartient non de produire, mais d'emprunter. Et nous allons de tous côtés pour emprunter nos plans d'éducation aux Institutions européennes. Les plantes écrasées de l'Inde rêvent une compensation des champs de blé voisins. Employons une autre image : nous oublions que pour faire des progrès dans la marche, il est meilleur d'exercer les muscles de nos propres jambes que de nous pavaner sur des jambes de bois de fabrication étrangère, quoiqu'elles fassent du bruit, et que notre habileté à nous en servir excite plus d'étonnement que si elles étaient vivantes et réelles. Mais quand nous allons emprunter de l'aide à un entourage étranger, nous sommes enclins à négliger les sources de force véritable qui gisent derrière les choses extérieures et les apparences. Si les poissons qui vivent dans l'eau profonde avaient produit le savant qui choisit comme objet de ses études les sauts du chimpanzé, je suis sûr que ce savant attacherait une grande importance aux branches de l'arbre, et très peu au chimpanzé lui-même. Dans une Université étrangère, nous voyons les ramifications solitaires des bâtiments, le mobilier, le règlement, les programmes; mais le chimpanzé, créature difficile à saisir et plus difficile à manufacturer, nous sommes disposés à le traiter comme une chose accidentelle et de moindre importance. Il nous paraît bon d'oublier le fait que chez les Européens l'esprit de l'Université est largement répandu dans la société, le parlement, la littérature et les nombreuses formes d'activité de la vie collective. Dans toutes ces fonctions, ils sont constamment en rapport

avec la grande personnalité du pays, personnalité qui est créatrice et héroïque dans son effort continu pour s'exprimer et se sacrifier. Leurs idées sont publiées par leurs livres aussi bien que par les hommes qui les pensent, les critiquent, les comparent et les répandent. Mais, pour notre malheur, nous avons aux Indes toute l'organisation de l'Université européenne, sauf le professeur humain. A sa place, nous avons le simple distributeur de science livresque, chez qui le dieu-papier de la librairie est devenu parlant.

Une règle très importante que nous sommes disposés à oublier, c'est qu'un maître ne peut jamais enseigner véritablement s'il ne continue lui-même à apprendre. Une lampe n'allumera jamais une autre lampe si elle ne garde pas sa propre flamme. Le maître qui est arrivé à la fin de son sujet, qui n'a aucun rapport vivant avec son savoir, mais répète simplement ses leçons aux étudiants, ne peut que charger leur esprit; il ne peut les stimuler. La vérité ne doit pas seulement renseigner, mais inspirer. Quand l'inspiration s'éteint, et les enseignements ne font que s'accumuler, la vérité perd son caractère infini. La plus grande part de nos études dans les écoles ont été gâtées parce que, pour beaucoup de nos maîtres, les sujets à traiter étaient comme des spécimens morts de choses jadis vivantes, qu'ils avaient appris savamment à connaître, mais avec lesquelles ils n'avaient aucun rapport de vie et d'amour.

Les idéaux de l'université. — C'est pourquoi l'Institution dont j'ai fait le plan a pour premier objet la poursuite constante de la vérité, d'où découle naturellement le désir de la répandre. Elle ne doit pas être

une cage morte où des esprits vivants sont nourris d'aliments artificiellement préparés. Elle devra être une maison ouverte, où étudiants et maîtres ne feront qu'un. Ils devront vivre complètement ensemble, dominés par une même aspiration vers le vrai, et le besoin de partager toutes les joies de la culture. Aux temps passés, les maîtres, les grands artisans, avaient dans leurs ateliers des élèves qui travaillaient avec eux à façonner les choses d'une manière parfaite. C'était là que le savoir pouvait devenir vivant — ce savoir qui n'est pas seulement une question de matière et de technique, mais dont l'atmosphère est subtilement inspirée par une personnalité créatrice. Car, par certains côtés, la connaissance intellectuelle est aussi un art créateur, où l'homme qui recherche le vrai exprime ce qu'il y a d'humain en lui, son enthousiasme, son courage, son esprit de sacrifice, son honnêteté, son talent. Dans un enseignement purement académique, nous trouvons les questions, mais non l'homme qui les étudie; aussi le côté vital de la culture est-il incomplet.

Nous ne devons pas demander pour nos Universités des paquets de vérités étiquetées, et le personnel voulu pour en faire la distribution, mais la vérité associée de façon vivante à ceux qui l'aiment, la cherchent et la découvrent. Nous devons aussi nous rendre compte que la concentration des forces intellectuelles dispersées dans le pays est la mission la plus importante de l'Université qui, pareille au noyau d'une cellule vivante, doit être le centre de la vie intellectuelle des habitants.

On me dit que, vu la grande variété des langues,

réaliser l'unité intellectuelle de l'Inde est une chose difficile, voire impossible. Avancer une telle affirmation est aussi irréfléchi que de prétendre qu'ayant différents membres, l'homme ne peut sentir l'unité de sa vie personnelle, et que seul un ver de terre, fait d'une queue sans rien d'autre, peut savoir réellement qu'il a un corps.

Reconnaissons que l'Inde ne ressemble à aucun des grands pays d'Europe, qui ont leur langage particulier. Elle ressemble plutôt à l'Europe elle-même, partagée en différents peuples et différentes langues. Toutefois l'Europe a sa civilisation, son unité intellectuelle, qui n'est pas fondée sur l'unité du langage. Il est vrai qu'à un stage antérieur de sa culture, l'Europe a employé le latin comme langue savante. C'était au temps de son bourgeonnement intellectuel, quand tous ses moyens d'expression n'étaient pas encore épanouis. Mais la perfection de son développement mental n'a pas concordé avec l'unité de son vocabulaire littéraire. C'est seulement quand les grands pays européens ont eu chacun leur langue que la véritable fédération des cultures est devenue possible en Occident, et la différence même des moyens d'expression a fait la richesse et la variété du commerce des idées. Nous pouvons nous figurer aisément quelle perte c'eût été pour la civilisation européenne si la France, l'Italie, l'Allemagne, et l'Angleterre elle-même, n'avaient pas, sous leurs formes propres, apporté au trésor commun leurs richesses individuelles.

La culture étrangère et la langue. — L'Inde a connu une époque où le sanscrit était pour tous la

langue cultivée. Mais, pour l'échange complet de sa pensée, il est nécessaire que toutes ses langues atteignent leur parfait développement, afin que ses divers habitants puissent exprimer leur caractère personnel, ce qu'ils ne pourraient jamais dans une langue étrangère.

Aux États-Unis, en Australie et en d'autres colonies britanniques, la langue des habitants est l'anglais. Cette langue a une grande littérature, dont la naissance et le développement sont liés à l'histoire des Iles Britanniques. Mais quand, avec toutes ses productions et acquisitions, mûries par les siècles sur le sol natal, l'anglais est transporté en une terre étrangère, qui a son propre développement et sa propre histoire, il entrave constamment le progrès de la culture, détruit le jugement personnel et la parfaite liberté d'expression. En un milieu différent, la richesse propre de la langue anglaise, avec toute sa splendeur, devient un *impedimentum*, tout comme les poumons de la baleine dans la mer. Si tel est le cas, même chez des races où la langue ancestrale se prolonge naturellement dans la langue maternelle, on peut imaginer à quelle stérilité aboutirait un peuple acceptant comme instrument de culture une langue qui lui est complètement étrangère. Une langue n'est pas comme un pardessus ou un parapluie, que l'on emprunte inconsciemment ou par une erreur volontaire : c'est la peau vivante elle-même. Si le corps d'un cheval de trait se mettait dans la peau d'un cheval de course, on pourrait parier à coup sûr que cet être anormal ne gagnerait jamais une course et ne réussirait même pas à traîner une charrette. N'avons-nous pas observé certains artistes modernes du Japon qui imi-

tent l'art européen? L'imitation produit quelquefois des résultats intéressants; mais ils n'ont jamais que la perfection des fleurs artificielles qui ne portent pas de fruits.

Certaines personnes assurent que la culture occidentale est pour notre esprit l'unique source de lumière. Autant dire que le lever de l'aurore dépend pour nous de quelque étoile qui est un soleil pour une sphère lointaine. L'étoile peut nous donner un rayon de lumière, mais non le jour; elle peut nous servir de guide dans un voyage d'exploration, mais non ouvrir pleinement à nos yeux l'horizon de la vérité. Nous ne pourrions jamais utiliser cette froide clarté stellaire pour ranimer la sève dans les branches, ni pour colorer notre vie et nous épanouir. C'est pour cette raison que l'éducation européenne est devenue dans l'Inde une simple question de leçons scolaires, et non une culture — une boîte d'allumettes bonne pour les petits éclairages d'un instant, mais non la lumière du matin, où l'utilité, la beauté, et tous les mystères subtils de la vie se fondent en une rayonnante unité.

Du besoin d'assimilation. — Qu'il soit bien entendu que je ne me méfie d'aucune culture, sous prétexte qu'elle n'est pas indigène. Je crois au contraire que le choc de forces étrangères est nécessaire à la vitalité de notre nature intellectuelle. Il est reconnu qu'une partie de l'esprit du Christianisme va à l'encontre non seulement de la culture classique de l'Europe, mais encore du tempérament européen. Cependant, ces idées étrangères allant constamment contre le courant mental de l'Europe ont été un facteur important qui a for-

tifié et enrichi sa civilisation, en raison même du vif antagonisme de leur direction intellectuelle. En réalité, les Européens se sont éveillés à la vie et à une vigueur féconde quand ils ont senti la pénétration de cette pensée étrangère, avec ses formes et ses tendances orientales. La même chose se produit dans l'Inde. La culture européenne nous est venue non seulement avec ses connaissances, mais avec sa force impulsive.

Et ici encore, déclarons que la science moderne est le grand don de l'Europe à l'humanité future. Nous, gens de l'Inde, nous devons la demander et la recevoir de ses mains avec gratitude, afin de nous épargner l'erreur de courir après elle. Si nous tardons, nous ne réussirons pas à recueillir la moisson de notre époque. Ce contre quoi je m'élève, c'est ce système artificiel qui pousse la culture étrangère à envahir notre pensée nationale, et à supprimer ainsi ou à entraver la noble possibilité de créer un nouveau courant d'esprit par une nouvelle combinaison de vérités ; aussi je demande avec insistance que tous les éléments de notre propre culture soient renforcés ; il ne s'agit pas de résister à la culture occidentale, mais de l'accepter réellement, de nous l'assimiler, d'en faire notre nourriture, et non un fardeau ; il s'agit de devenir maîtres de cette culture, et non de vivre de son autorité, comme des découpeurs de textes ou des rongeurs de livres.

Les multiples directions de la culture de l'Inde. — Le principal fleuve de la culture de l'Inde s'est divisé en quatre courants : Védisme, Pouranisme, Bouddhisme et Jaïnisme. Il a ses sources dans les hauteurs de la conscience de l'Inde. Mais le fleuve d'un

pays n'est pas alimenté uniquement de ses propres eaux. Le Brahmapoutre thibétain est tributaire du Gange indien. De même, des apports étrangers ont pénétré dans la culture personnelle de l'Inde. Par exemple, le Mahométan est venu aux Indes à plusieurs reprises, chargé de ses propres richesses de savoir, de sentiment, de son admirable esprit de démocratie religieuse, et a versé flots après flots pour grossir le courant. Notre musique, notre architecture, notre peinture, notre littérature, ont reçu des Mahométans une contribution durable et précieuse. Ceux qui ont étudié la vie et les écrits de nos saints du moyen âge et les grands mouvements religieux qui ont surgi au temps de la domination musulmane, savent tout ce que nous devons à ce courant étranger qui s'est si intimement mêlé à notre vie.

Aussi, dans notre centre de culture indienne, nous devrons pourvoir à l'étude coordonnée de toutes ces cultures différentes : védique, pouranique, bouddhiste, jaïniste, islamique, sikh, zoroastrienne, car l'Inde du passé n'est pas restée isolée dans ses propres frontières. C'est pourquoi, afin d'apprendre ce qu'elle a été dans ses relations avec tout le continent asiatique, il faut aussi étudier ces différentes cultures. A côté d'elles, se placent finalement les cultures occidentales. C'est alors seulement que nous pourrons faire entrer ces dernières contributions dans notre trésor commun. Nous avons un fleuve qui coule entre ses rives, et qui peut contenir ses affluents légitimes ; mais le relier à des sources diluviennes serait une catastrophe.

L'HEURE DE NOTRE RENAISSANCE A SONNÉ. — Il est des gens exclusivement modernes qui croient que le passé, c'est la banqueroute ne laissant aucun actif, rien que des dettes. Ils refusent d'admettre que l'armée qui va de l'avant puisse être nourrie par l'arrière. Il est bon de rappeler à de telles gens que dans l'histoire, les grandes époques de renaissance ont été celles où les hommes ont découvert tout à coup les semences de l'idée dans les réserves du passé. Les infortunés qui ont perdu la moisson de leur passé, perdent aussi celle du présent. Manquant de graines pour ensemencer, ils doivent mendier pour vivre. Nous ne devons pas nous imaginer que nous sommes un des peuples déshérités du monde. Le temps est venu pour nous d'ouvrir le trésor de nos ancêtres et de l'employer pour notre vie. Grâce à lui, prenons possession de l'avenir, et n'allons pas chercher notre vie comme d'éternels mendiants dans la boîte aux rebuts des autres.

DE LA PERSONNALITÉ DANS L'ÉDUCATION. — Jusqu'ici, je n'ai insisté que sur le côté intellectuel de l'éducation. Car, même en Occident, c'est à la culture intellectuelle que l'on attache presque exclusivement de l'importance. Les Universités occidentales ne se sont pas encore rendu compte que la plénitude de l'expression signifie en réalité la plénitude de la vie. Et il est tout une partie de l'homme qui ne trouvera jamais son expression uniquement dans le langage des mots. Il lui faut par conséquent chercher d'autres moyens de la rendre — les lignes et les couleurs, les sons et les mouvements. Maîtres de ces moyens, non seulement nous pouvons exprimer toute notre nature, mais aussi

comprendre toutes les tentatives de l'homme de chaque époque et de chaque pays pour révéler son être le plus profond. La grande utilité de la culture, ce n'est pas seulement d'amasser des faits, mais de connaître l'homme et de s'en faire connaître. C'est le devoir de tout être humain de posséder, du moins en une certaine mesure, non seulement le langage de l'intelligence, mais aussi cette personnalité qui est le langage de l'Art. C'est pour l'homme un grand monde réel, vaste et profond, que ce monde toujours en voie de développement né de sa propre nature créatrice. C'est là le monde de l'Art. L'ignorer, c'est être privé des avantages de ce grand legs de l'humanité qui s'est développé et a attendu chacun de nous depuis le commencement de notre histoire. C'est rester sourd à cette éternelle voix de l'homme, qui apporte à tous des messages dépassant les paroles. Au point de vue de la culture, nous connaissons l'Europe scientifique, ou du moins l'Europe littéraire. Notre notion de sa culture moderne ne dépasse donc pas les limites de la grammaire et du laboratoire. Nous ignorons presque complètement la vie esthétique de l'homme, nous la laissons inculte, permettant aux mauvaises herbes d'y croître. Nos journaux sont prolifiques, nos « meetings » bruyants, et nous y déchirons en petits morceaux ce que nous avons emprunté à nos professeurs anglais. Nous attristons l'air, et le mouillons de pleurs sur nos griefs. Mais où sont nos arts qui, pareils à l'épanouissement des fleurs du printemps, sont le débordement spontané de la nature la plus profonde et sa magnificence spirituelle ?

Étant donné cette grande lacune de notre éducation

moderne, nous sommes condamnés à porter jusqu'au bout un poids mort, un savoir muet. Comme de misérables parias, nous sommes privés de notre place aux fêtes de la culture, et attendons dans la cour extérieure, où les couleurs ne sont pas pour nous, ni les formes qui ravissent, ni les chants. Notre éducation est celle d'une prison, avec le travail forcé et l'uniforme gris-brun, réduit au minimum de la décence et de la nécessité. Nous sommes amenés à oublier que la perfection de la couleur, de la forme et de l'expression, appartient à la perfection de la vitalité, que la joie de la vie n'est que l'autre face de la force de la vie. Le marchand de bois de construction peut penser que les fleurs et le feuillage ne sont qu'un ornement frivole de l'arbre ; mais s'ils étaient supprimés, il apprendrait à ses dépens que le bois viendrait à manquer aussi.

Au temps de leur domination, les Mogols stimulèrent grandement la musique et l'art dans l'Inde, parce qu'ils y passaient toute leur vie — et non pas simplement leur vie officielle — et c'est dans la vie tout entière que l'art a ses origines. Mais nos professeurs anglais sont des oiseaux de passage ; ils caquettent devant nous, mais ne chantent point — leur cœur n'est pas dans le pays de leur exil.

La musique et les arts. — Le rétrécissement de la vie dû à l'étroitesse de la culture ne doit pas être encouragé plus longtemps. Dans le centre de culture indienne que j'ai en vue, la musique et les arts auront de hautes places d'honneur, et ne recevront pas simplement un petit salut de tolérance. Les différents systèmes de musique, les différentes écoles d'art, disper-

sées à travers les âges et les provinces de l'Inde dans les divers groupes sociaux, et ceux qui appartiennent à d'autres pays asiatiques ayant été en rapport avec l'Inde, devront y être étudiés et comparés à ceux de l'Occident.

J'ai déjà fait sentir que l'éducation ne doit pas être séparée du milieu naturel, du courant de la vie du peuple. La vie économique recouvre toute l'étendue des fondements de la société, parce que ses nécessités sont les plus élémentaires et les plus universelles. Pour atteindre à leur plénitude de vérité, les établissements d'éducation doivent rester intimement associés à cette vie économique. La plus haute mission de l'éducation est de nous aider à réaliser le principe intime de l'unité du savoir et des activités de notre être social et spirituel. Dans sa phase première, quand tous ses membres présentaient de concert l'intérêt naturel de leur droit à la vie, la société était cimentée par la coopération économique. S'il n'en avait pas été ainsi, jamais la civilisation n'aurait commencé. Et la civilisation tombera en ruines si elle ne prend pas de nouveau conscience de la nécessité de l'aide mutuelle, et du partage des profits dans l'ordre des nécessités élémentaires de l'existence. L'idée de cette coopération économique devra être la base de notre Université. Elle ne devra pas seulement enseigner, mais vivre, pas seulement penser, mais produire.

Nos anciens *tapavanas* ou Écoles dans la forêt, qui ont été nos Universités naturelles, n'étaient pas séparées de la vie journalière du peuple. Maîtres et étudiants ramassaient des fruits, du bois, menaient paître les troupeaux, vivant du travail de leurs mains.

L'éducation matérielle était une part de la vie spirituelle elle-même, qui embrassait toute l'existence. Notre centre de culture ne devra pas être seulement le centre de la vie intellectuelle de l'Inde, mais aussi le centre de sa vie économique. On devra y coopérer avec les villages environnants, cultiver la terre, élever du bétail, tisser du drap, extraire l'huile des graines oléagineuses ; on devra produire tout ce qui est nécessaire à la vie, en disposant des meilleurs moyens, en employant les meilleurs matériaux, et en appelant le concours de la science. L'existence de l'Université dépendra du succès même de son industrie, développée d'après le principe de coopération qui réunira les professeurs, les étudiants et les villageois des alentours en une association vivante et active. Nous en tirerons aussi une culture manuelle pratique, qui ne s'inspirera pas de l'amour du lucre.

En poursuivant cette coopération, on devra, dans une certaine mesure, partager la vie des laboureurs et des humbles travailleurs des villages voisins, étudier leurs métiers, les inviter aux fêtes, les aider dans les travaux entrepris pour le bien-être général ; et dans nos rapports avec eux, nous devrons être guidés non par des théories morales, ou par un sentiment de supériorité condescendante, mais par la sympathie naturelle de la vie pour la vie, et la nécessité de l'amour du sacrifice pour le sacrifice lui-même. En une telle atmosphère, les étudiants arriveront à comprendre que l'humanité est une harpe divine à beaucoup de cordes, attendant sa grande musique. Ceux qui ont conscience de cette unité sont préparés au pèlerinage à entreprendre à travers la nuit de la souffrance, et par le

sentier du sacrifice, pour arriver à la grande réunion des hommes de l'avenir, dont l'appel nous arrive par delà les ténèbres.

En un tel milieu, la vie sera simple et pure. Nous ne devons jamais croire que la simplicité de la vie puisse nous disqualifier pour les exigences spéciales de notre époque. C'est la simplicité du diapason, d'autant plus nécessaire que les cordes de l'instrument sont compliquées. Au matin de notre carrière, notre nature a besoin de la note pure et parfaite de l'idéal spirituel, qui nous adaptera aux complications des années futures.

En d'autres termes, cette Institution devra être une création perpétuelle de l'enthousiasme coopérateur des maîtres et des étudiants, se développant avec le développement de leur âme ; un monde en soi, subsistant par lui-même, indépendant, riche d'une vie sans cesse renouvelée, faisant rayonner cette vie à travers le temps et l'espace, attirant et maintenant autour de lui un système planétaire de corps dépendants. Son but doit être de communiquer la vie, de donner libre carrière à l'homme complet qui a ses côtés intellectuels aussi bien que ses côtés économiques, qui est attaché par des liens sociaux, mais aspire à la liberté spirituelle et à la perfection finale.

(*Traduit par M. DUGARD.*)

Du même auteur :

Il est difficile de dresser la liste des innombrables ouvrages non traduits. Les articles du poète paraissent chaque mois dans *Modern Review* (Calcutta), et chaque trimestre dans

Visva Bharati (revue de Shantiniketan). Ses derniers ouvrages, parus en volumes, sont :

Vasanta (drame musical pour la fête du printemps).
Prayaschitta (drame).
Lipika (petits contes en prose).
Shishu Bholanath (poèmes sur l'enfance).
Mukta-Dhara (drame sur la liberté humaine). (M. Benoît en a fait une traduction française encore inédite.)
Gîtâ Manchasika (cinquante chansons avec musique).
Natir-Pujah, etc.

POÉSIE

En anglais (chez Macmillan, Londres) :

Gitanjali.
Fruitgathering.
The Gardener.
The Crescent-Moon.
Stray-Birds.
Lover's gift and crossing.
The Fugitive and the Way-Side.

(*Traductions françaises* (N. R. F., Paris) :

L'Offrande lyrique. Paris.
La Corbeille de Fruits.
Le Jardinier d'Amour.
La Fugitive.
Le Cygne. (Stock. Paris.)

DRAMES.

En anglais (chez Macmillan, Londres) :

The King of the Dark Chamber.
Chitra.

The Post-Office.
The Cycle of Spring.
Sacrifice and other Plays.
Red Oleanders (numéro spécial de la *Visva Bharati*).

Traductions françaises (N. R. F., Paris).

La Lettre du Roi.
Le Cycle du Printemps.

ROMANS

En anglais (chez Mac-Millan, Londres).

The Home and the World.
The Wreck.
Hungry Stones and other Stories.
Mashi and other Stories.
Broken Links.
Gora.

(*Traductions françaises.*)

La Maison et le Monde (Payot, Paris).
A Quatre Voix (Kra, Paris).

PHILOSOPHIE

En anglais (chez Macmillan, Londres.)

Sadhana.
Personality.
Creative Unity.
Nationalism.

(*Traductions françaises.*)

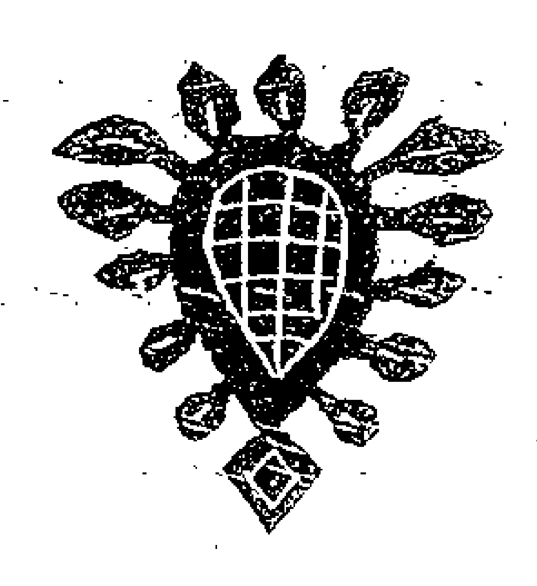
La Religion duPoète.
Nationalisme (A. Delpeuch, Paris).

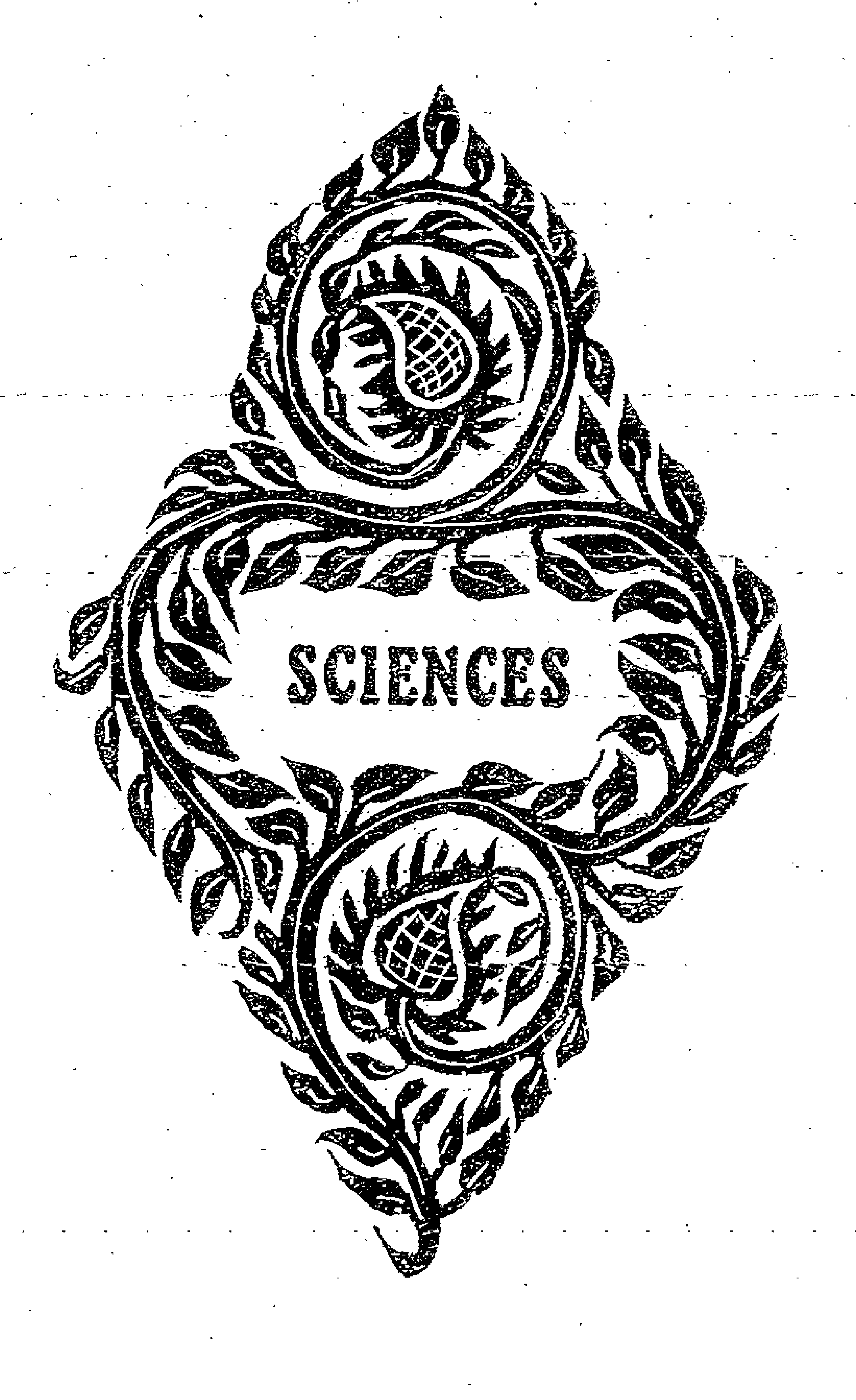
DIVERS

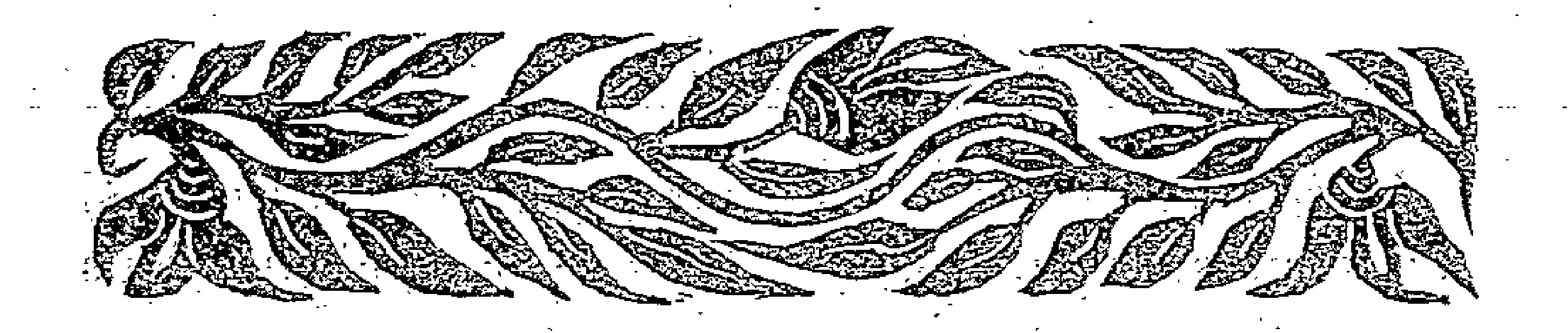
(*En anglais.* Macmillan. Londres.)
My Reminiscences.
Glimpses of Bengal.
Greater India.
Talks in China.

TRADUCTIONS

Cent Poèmes de Kabir.
(Voir la suite de cette bibliographie, page 491).




SCIENCES



L'UNITÉ DU MÉCANISME DE LA VIE

par

Sir JAGADIS CHUNDER BOSE

Les mystérieux processus de la vie défient toujours la curiosité des chercheurs, car ceux-ci se trouvent en face de difficultés innombrables. On admet généralement que le mécanisme de la vie est fort différent chez la plante de ce qu'il est chez l'animal. Ce dernier répond à un choc par un rapide mouvement spasmodique ; les plantes ordinaires, au contraire, sont regardées comme insensibles à une série de coups. L'animal possède un cœur qui bat ; la plante est censée n'être douée d'aucun organe pulsatile. Les organes des sens de l'animal reçoivent, comme autant d'antennes, le message des phénomènes extérieurs ; la vibration de cet influx se transmet par les nerfs et provoque à distance des mouvements réflexes. Tous les auteurs sont unanimes à penser que la plante ne possède aucun système nerveux. Ainsi on croit que la vie coule, pour ainsi dire, en deux torrents parallèles et qui n'auraient rien de commun. C'est là une opinion entièrement erronée, et c'est l'influence de ces théories inexactes qui a paralysé le progrès de nos connaissances.

Il faut reconnaître d'ailleurs que cette erreur si répandue se justifie en quelque mesure, puisque dans tout son aspect extérieur la plante paraît immobile et insensible. Cependant cette même ambiance dont les influences changeantes affectent l'animal ne laisse pas que de les exercer aussi sur la plante. Le soleil et les intempéries, la chaleur de l'été, la gelée hivernale, la sécheresse, la pluie et beaucoup d'autres phénomènes encore se succèdent autour d'elle. Quelle impression subtile en a-t-elle gardée ? Que des modifications intérieures se produisent, cela n'est pas douteux, mais nos yeux sont incapables de les apercevoir. Pour reconnaître ces modifications intérieures et invisibles, il fallait découvrir une force coercitive à laquelle la plante pût répondre par un signal ; ensuite fournir un engin propre à convertir automatiquement ces signaux en un tracé intelligible ; et enfin déchiffrer la nature des hiéroglyphes ainsi obtenus.

Considérons les conditions indispensables aux progrès de la connaissance. Trois facteurs jouent un rôle important : une vue intérieure parfaitement nette, une grande habileté d'expérimentateur, et enfin la capacité d'inventer des instruments super-sensibles, sans lesquels on ne saurait explorer avec succès le royaume de l'invisible.

Rien de plus vulgaire ni de plus faux que cette assertion des ignorants : « Le monde doit les progrès des sciences à une race entre toutes. » Toutes les parties du monde dépendent les unes des autres ; des courants de pensée continuellement échangés ont au cours des siècles enrichi le patrimoine commun de l'humanité. C'est le sentiment de cette dépendance réciproque qui

a maintenu le puissant édifice humain, et qui a assuré la continuité et la permanence de la civilisation. Bien que la science ne soit ni de l'Orient ni de l'Occident, mais internationale par son universalité, l'Inde cependant est particulièrement désignée, tant par son tempérament intellectuel que par les dons que lui ont transmis les générations passées, pour l'enrichir d'apports considérables. Cette brûlante imagination de l'Inde, qui sait imposer un ordre nouveau à une masse de faits en apparence contradictoires, sait aussi se refréner par la pratique de la concentration ; c'est cette retenue qui confère à l'esprit le don d'une patience infinie dans la recherche de la vérité. Le vrai laboratoire du savant, c'est son cerveau, où derrière les illusions il saisit parfois des échappées sur la vérité. Pour découvrir le mécanisme de la vie dans l'intérieur de l'arbre, il faut qu'il devienne cet arbre, et qu'il sente les battements de son cœur végétal. Toutefois cette vue intérieure doit être fréquemment soumise à l'épreuve de l'expérimentation ; sans quoi elle pourrait aboutir aux spéculations les plus déréglées et les plus contraires à la santé intellectuelle.

Aux grandes inventions également une claire vision intérieure est essentielle. Là où s'arrête la vue du microscope, nous devons encore poursuivre l'invisible, car le peu que nous pourrons voir n'est rien en comparaison de l'immensité qui nous demeure imperceptible. C'est ainsi que pour explorer les royaumes de l'invisible il fallut inventer le *Crescographe magnétique*, qui produit le grossissement prodigieux de cent millions de fois.

Mais ces appareils « supersensibles » ne serviraient

à rien si l'on n'avait acquis la capacité de les employer par une maîtrise absolue de la main qui les ajuste. Quoique imperceptible, le moindre tremblement du doigt subira en effet une amplification énorme dans cet appareil d'une sensibilité extrême. L'aptitude de l'esprit à maîtriser le corps dépasse cependant tout ce qu'on peut concevoir, et les résultats obtenus sont plus miraculeux que les illusions de la magie.

Ainsi les conditions de toute grande découverte sont : une faculté imaginative très développée, la puissance d'introspection, les facultés d'invention et une grande dextérité dans les expériences.

En fondant l'Institut Bose, il y a huit ans, je fis appel à mes disciples, à ces rares esprits qui, l'âme trempée et le cœur résolu, consacreraient toute leur vie à cette tâche. « Venez prendre part, leur dis-je, à la lutte sans fin qu'il faut soutenir pour acquérir la connaissance désintéressée, et pour voir la vérité face à face. Je ne vous appelle pas à une vie passive, mais à une existence d'activité intense et contenue ; la puissance réservée ne doit être mise en jeu que pour surmonter tous les obstacles ; il faut faire progresser la science au profit de l'humanité. » L'idéal et les procédés de mon Institut n'ont rien d'utopique ; combien ils sont pratiques au contraire, c'est ce que prouve le nombre extraordinaire des recherches qui ont été menées à bonne fin en ces quelques années.

INVENTIONS. — Cette grande productivité est due, pour une grande part, à l'invention, réalisée au sein de l'Institut, d'instruments divers, d'une sensibilité si extraordinaire que leur fonctionnement rencontra

d'abord l'incrédulité des savants. Mais leur exhibition dans les milieux scientifiques d'Occident a fini par dissiper tous les doutes, et on reconnaît aujourd'hui que cette contribution de l'Inde dans un domaine spécial est susceptible de faire grandement progresser plusieurs branches de la science.

Les phénomènes de la vie sont dus, en dernière analyse, aux réactions des cellules individuelles et sont, par conséquent, infra-perceptibles; l'imperfection de nos sens nous empêche de les saisir. Des spéculations souvent grotesques avaient pris la place des faits établis, et barraient le chemin au progrès de la science. Les nouveaux instruments à enregistrement automatique nous révèlent pour la première fois le mécanisme intérieur de la vie et ouvrent aux chercheurs plusieurs domaines regardés naguère comme inaccessibles à l'exploration expérimentale. Parmi une cinquantaine d'inventions que nous avons pu perfectionner, je ne citerai que quelques appareils typiques.

Le *Radiomètre magnétique* permet de mesurer avec exactitude l'énergie de chaque rayon du spectre solaire ainsi que ses pertes relatives par absorption pendant que le soleil monte de l'horizon au zénith. En conjonction avec un calorimètre spécial, il a permis de déterminer le rendement de l'appareil chlorophyllien des plantes vertes pour l'emmagasinage de l'énergie solaire. Ce rendement s'est trouvé être très supérieur à ce qu'on supposait antérieurement.

Le *Radiographe* enregistre automatiquement, grâce à un dispositif électrique, l'intensité de la lumière du jour variable d'une heure à l'autre, ainsi que l'effet de l'atmosphère chargée d'humidité sur cette intensité.

Au moyen de l'*Enregistreur résonnant*, on a pu noter le millième de seconde, ce qui permet de déterminer avec exactitude la période *latente* ou période de perception de la plante, ainsi que la vitesse de son influx nerveux.

La *Balance de conductivité pour l'influx nerveux* permet de déterminer l'effet des diverses drogues qui calment ou qui exaspèrent l'influx nerveux tant chez la plante que chez l'animal.

Au moyen de la *Sonde électrique* on a pu localiser le tissu nerveux dans l'intérieur de la plante, ainsi que l'assise de cellules pulsatiles qui entretient dans les arbres la circulation de la sève.

L'*Enregistreur mécanique* note la réaction de toutes les plantes, tant ordinaires que « sensitives », à un stimulant interne ou externe.

L'*Enregistreur de montée de sève* met en évidence le mouvement de la sève et le mesure.

Le *Transpirographe* mesure la vitesse du courant transpiratoire et permet même de déterminer la quantité d'eau transpirée par un seul stomate.

L'*Enregistreur photosynthétique* inscrit automatiquement sur un cylindre la vitesse de l'assimilation du carbone par les plantes. Sa sensibilité est telle que la formation d'un millième de milligramme de produits hydrocarbonés se trouve aussitôt révélée. Ces expériences ont eu au moins un résultat important : on a découvert que des traces infinitésimales de certains stimulants produisent une augmentation extraordinaire de la faculté d'assimilation.

Le *Crescographe* mesure instantanément la vitesse imperceptible de la croissance ainsi que ses variations

provoquées par des agents chimiques ou électriques. Cet appareil permet de reconnaître les substances dont les traces suffisent à stimuler de façon extraordinaire les plantes dont dépendent les ressources alimentaires de l'humanité.

Le *Crescographe magnétique* permet de découvrir et d'enregistrer des mouvements qui sont en dehors des plus forts grossissements du microscope; on peut porter le grossissement jusqu'à cent millions de longueurs. Cette invention pourrait ouvrir la voie à des progrès considérables en diverses branches de la science.

Au moyen des instruments nouveaux on peut explorer les diverses fonctions de la plante. Dans l'animal nous trouvons trois types principaux de tissu : 1° celui qui se contracte, comme le muscle; 2° celui qui conduit l'excitation à distance, comme le nerf; 3° celui qui présente une pulsation automatique, comme le cœur, chargé d'entretenir la circulation sanguine.

Tissu musculaire. — La vitesse de contraction du tissu musculaire chez l'animal varie largement. Prenons trois exemples typiques : le muscle de l'aile d'un oiseau de proie, du faucon par exemple, se contracte avec une rapidité extrême; celui de l'oie est plus lent, enfin la poule a presque perdu la faculté de le contracter. Quelle est la cause de ces différences?

Il est curieux de constater des différences analogues dans l'organe motile de la plante, le pulvinus. Chez le Mimosa, le spasme contractile se complète en une seconde. Chez le Neptunia, il faut une minute. Chez le Haricot ordinaire (Phaseolus) il n'y a presque pas de

contraction. Au moyen de l'hématoxyline et de la safranine, j'ai pu différencier les cellules activement contractiles que ces réactifs teignent d'un rouge plus foncé. Chez le Mimosa, ces cellules contractiles ainsi différenciées se présentent en groupes compacts ; chez le Neptunia, elles sont rares et dispersées; enfin les cellules du Phaseolus, inactives, ne prennent pas la couleur. Ce qui confère aux cellules la faculté de se contracter rapidement, c'est la présence abondante d'une substance très oxydable. Il faut remarquer que dans le muscle animal on constate également que la présence ou l'absence dans le protoplasme d'une substance granulaire active entraîne une différence d'activité dans les trois types de muscle dont nous parlions.

Tissu nerveux. — Le tissu nerveux a pour caractéristique de transmettre l'excitation sans la transformer. On peut reconnaître de façon rigoureuse l'excitation nerveuse à ce quelle peut être produite par l'action polaire et discriminante d'un courant électrique; à la cathode par l'établissement du courant, à l'anode par sa rupture D'autres réactions indépendantes et corroboratives s'obtiennent encore par l'arrêt temporaire ou définitif de l'influx au moyen de diverses barrières *(blocks)* ou « ruptures physiologiques », telle la barrière électrotonique, ou l'action locale du froid, des poisons, etc. Tous ces phénomènes démontrent l'identité des réactions physiologiques du nerf animal et des tissus conducteurs correspondants chez les plantes.

Au moyen de la *sonde électrique* nous avons pu localiser le tissu nerveux de la plante dans les cellules tubulaires du phloème. Il existe deux faisceaux ner-

veux, l'un au dehors du xylème, l'autre au dedans. Ces faisceaux nerveux de la plante, de même que le nerf animal, présentent une conduction préférentielle, non réciproque, due à l'action en manière de soupapes des cloisons transverses des cellules conductrices, qui fonctionnent comme les membranes synaptiques du nerf animal. Une stimulation préalable et d'intensité modérée produit dans l'un comme dans l'autre la « facilitation », la *Bahnung*. La stimulation de la périphérie se trouve conduite au centre, comme influx afférent ou sensitif ; quand elle atteint le centre, elle se réfléchit par une autre voie sous forme d'influx efférent ou moteur. Dans cet arc réflexe, l'influx moteur est environ six fois plus rapide que l'influx sensitif.

CIRCULATION DU SANG ET DE LA SÈVE. — Dans certains animaux inférieurs, comme l'*Amphioxus*, le mécanisme propulseur se compose d'un organe tubulaire allongé où les ondes péristaltiques successives forcent le liquide nourricier à circuler. Même chez les animaux supérieurs l'embryon garde encore un cœur tubulaire allongé.

J'ai pu démontrer que la propulsion de la sève dans la plante est un processus non pas entièrement physique, mais essentiellement physiologique, non très différent de la propulsion sanguine chez l'animal. L'activité cardiaque de l'animal se reconnaît aux signes spécifiques suivants entre autres : 1° une certaine pression hydrostatique est nécessaire pour mettre en train la pulsation ; 2° divers alcaloïdes et agents chimiques produisent des effets caractérisés sur le tissu cardiaque : par exemple les stimulants,

comme le camphre, la caféine, le musc, activent ses fonctions ; les dépresseurs, comme le bromure de potassium, les calment ; la strychnine est un stimulant à petite dose, un dépresseur à dose plus forte ; les poisons suppriment définitivement l'activité cardiaque et la propulsion du liquide.

Action des stimulants et des poisons sur la propulsion de la sève. — Deux tiges coupées, l'une droite, l'autre flétrie, sont placées, la première dans une solution vénéneuse, la seconde dans une solution qui contient un stimulant. La première s'infléchit et finit par mourir ; la seconde au contraire, qui était en train de se faner et de mourir, ressuscite et se redresse complètement. Le phytogramme de la plante montre par une courbe descendante ou montante les alternatives de ses fonctions de pompage : déprimées ou exaltées sous les mêmes agents qui dépriment ou stimulent un cœur animal.

Localisation du tissu propulsif. — Au moyen de la *sonde électrique*, on a pu localiser le tissu propulsif. Il se compose de faisceaux de cellules propulsives, représentant un système artériel contractile qui s'étend dans toutes les parties de la plante. Son action rythmique et péristaltique est démontrée par les enregistrements galvanographiques des pulsations électriques concomitantes. On constate que tout agent propre à stimuler l'action propulsive exalte aussi les pulsations électriques ; l'arrêt de la propulsion est accompagné de la disparition correspondante de la pulsation.

Enregistrement de la pulsation mécanique chez l'animal et chez la plante. — Les battements d'un cœur d'animal peuvent s'enregistrer directement en fixant au cœur un levier *ad hoc*, ou indirectement, au moyen des sphygmogrammes de la pulsation artérielle. L'artère radiale se trouvant en surface à la hauteur du poignet offre un emplacement favorable pour enregistrer la pulsation humaine ; mais cette méthode ne peut s'appliquer quand l'artère se trouve enfouie sous d'autres tissus. Il semblerait donc chimérique d'espérer tâter le pouls d'une plante. Le problème fut néanmoins résolu par l'invention d'un « tâte-plante » *(plant-feeler)* d'une extrême sensibilité.

Le sphygmographe optique. — Ce tâte-plante, ce sphygmographe optique d'un type nouveau, grossit le phénomène de cinq à dix millions de fois par la réflexion d'un faisceau lumineux. Le pouls imperceptible de la plante se manifeste donc par les oscillations du faisceau réfléchi à droite et à gauche. Cela posé, on imbibe la plante d'un alcaloïde qui à faible dose est un stimulant : le pompage activé produit une augmentation de la pression de la sève, indiquée à l'extérieur par un mouvement rapide du faisceau lumineux vers la droite ; le mouvement ascendant de chaque pulsation est en effet plus ample que le mouvement descendant. Un déprimant comme le bromure de potassium réfrène cette exubérance, et le rayon se précipite vers la gauche. Ainsi une traînée de lumière nous révèle les phases croissantes et décroissantes de la vie, qui demeureraient autrement invisibles.

Les drogues et les alcaloïdes produisent chez

l'animal et chez la plante des modifications du pouls d'une extrême analogie. Les substances stimulatrices de l'activité cardiaque stimulent également l'activité propulsive chez la plante, les dépresseurs provoquent chez l'un et l'autre la réaction opposée. Le camphre, la caféine, le musc, sont des stimulants pour la plante comme pour l'animal ; le bromure de potassium, la cocaïne, la morphine, sont des dépresseurs. Des doses minimes de strychnine provoquent une stimulation ; des doses plus fortes produisent un effet déprimant et toxique.

Effet du venin de cobra. — Le venin de cobra agit sur l'animal comme un poison mortel, même en quantité très faible. J'ai étudié son effet sur la plante et sur l'animal. A dose modérée il provoque l'arrêt du pouls, suivi de mort.

J'avais remarqué qu'une préparation vénéneuse appelée vulgairement *shuchikavaran*, dont le principal ingrédient est une quantité minime de venin de cobra, était employée comme stimulant cardiaque dans la pharmacopée hindoue depuis près de mille ans. Ce *shuchikavaran* s'emploie encore de nos jours dans les cas désespérés lorsque le malade épuisé est sur le point de mourir de syncope cardiaque. Je découvris que des doses minimes de venin de cobra amenaient une exaltation considérable du pouls de la plante. Une injection de *shuchikavaran* dans le torrent circulatoire de l'animal déprimé produisit également une amélioration marquée dans la fréquence et l'amplitude de ses pulsations.

UNITÉ DE LA VIE. — Les résultats dont nous venons de rendre compte démontrent que le mécanisme de la vie est essentiellement analogue chez la plante et chez l'animal. La plante se contracte sous le choc ; elle mène l'excitation à distance par un conduit différencié ; l'influx afférent et sensitif est transformé au centre par l'arc réflexe en un influx efférent et moteur. La sève est poussée par un mécanisme analogue à celui qui fait circuler le sang. Le type d'organisme assez simple de la plante fournit des facilités uniques aux chercheurs. Leurs travaux permettront de résoudre divers problèmes embarrassants relatifs à la vie animale qui est plus complexe.

(*Traduit par Jean BUHOT.*)

Du même auteur :

ÉDITIONS ANGLAISES

(Longmans Green, éditeur.)

Response in the living and non-living, 1902.
Plant response, as a means of physiological investigation, 1906.
Comparative Electrophysiology, 1907.
Researches on the Irritability of plants, 1913.
Life movements of plants, 4 volumes, 1918, 1919, 1920.
The physiology of the ascent of sap, 1922.
The physiology of photosynthesis, 1924.
The nervous mechanism of plants, 1926.
Plant autographs and their revelations, 1927.
Collected physical papers, 1927.
The mechanism of plant response ; sous presse, pour 1928.

ÉDITIONS FRANÇAISES

(Gauthier-Villars, éditeurs.)

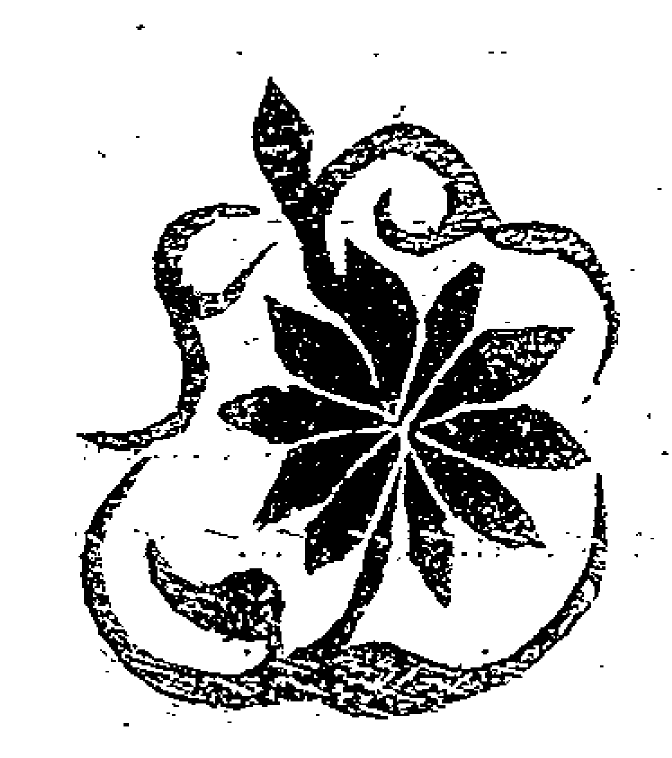
Réactions de la matière vivante et non-vivante, traduit par Edouard Monod-Herzen, 1926.

Electrophysiologie comparée, traduit par P. Lehmann, 1927.

Physiologie de l'ascension de la sève, traduit par Nicolas Deniker, 1927.

Physiologie de la photosynthèse, traduit par F. et M. L. Dufrénoy, 1927.

Le mécanisme nerveux des plantes, traduit par Édouard Monod-Herzen : sous presse, pour 1928.




ART



LE SENS DE L'ART

par

RABINDRANATH TAGORE

Un verset remarquable de l'*Atharva Veda* attribue toute grandeur dans le monde humain au superflu. Il dit :

« Ritam satyam tapo rashtram sramo dharmasha karmacha,
Bhûtam bhavishyat ucchiste viryam lakshmirbalambale. »

« *Justice, vérité, nobles tentatives, empire, religion, esprit d'entreprise, héroïsme et prospérité, le passé et l'avenir, résident dans la force transcendante du surplus.* »

Ce passage signifie que l'homme est seul, de toutes les créatures vivantes, à posséder en excès énorme de ses besoins une énergie vitale et mentale qui le pousse à se livrer dans des champs divers à l'activité créatrice, pour le plaisir de la création ; à s'efforcer vers l'accomplissement d'autre chose que de continuer à vivre ; à édifier un monde choisi par lui, au delà du domaine impersonnel de la sélection naturelle ; à poursuivre l'aventure de la révélation de soi-même, ayant à l'arrière-plan l'éternel. Il trouve de la joie dans la produc-

tion de choses qui ne lui sont pas nécessaires et représentent donc sa prodigalité, non sa pénurie d'au jour le jour.

Une voix juste peut parler et crier autant que l'exigent les nécessités quotidiennes ; mais si elle possède la richesse de l'abondance elle chante, et nous y trouvons à nous réaliser nous-mêmes.

Tout ce qui est inerte et inanimé est réduit à la seule existence. La vie est perpétuellement créatrice, parce qu'elle contient ce surplus qui toujours déborde les limites du temps et de l'espace immédiats. Notre corps a des organes qui sont indispensables pour y entretenir la vie ; mais ce corps n'est pas simplement un sac commode pour renfermer estomac, cœur, poumons, cerveau. Il est une image..., sa plus haute valeur consiste en ce qu'il communique sa personnalité. Il possède forme, couleur, mouvement, qui, pour une grande part, appartiennent au superflu, et ne servent qu'à l'expression de soi, non à la conservation. Cette expression de soi qui se manifeste dans la physionomie, l'intonation de voix, le rythme de mouvement, dans l'unité parlante du caractère, veut être reconnue sur-le-champ. L'esprit en réside dans un surplus perpétuel chez l'homme, dépassant de beaucoup tous les faits qui l'entourent... et, réalisé, il inspire l'art.

Le contenu physiologique et psychologique de l'homme se réduit à de simples fractions ; mais quand sa personnalité, — qui est dans son unité d'expression — se révèle, alors, il est une image complète, qui n'est point forcément belle, au sens ordinaire du mot, mais qui est indubitablement réelle. Et ses limitations deviennent semblables à la lampe qui donne à la

lumière un caractère défini, dévoilant quelque chose d'indéfinissable en le rendant distinct. C'est là le réel en lui ; car la Vérité est infinie, le fait est fini ; tandis que la réalité est dans la définition de l'infini qui relie la vérité à la personne ; la réalité est le Christ, dans la théologie chrétienne, pont jeté entre les deux rivages du Divin et de l'Humain.

Les choses sont distinctes, non dans leur essence mais dans leur apparence ; en d'autres termes, dans leurs relations avec celui à qui elles apparaissent. C'est la région de l'art ; sa vérité n'est pas dans la substance ou la logique, mais dans l'expression. La vérité abstraite peut appartenir à la science et à la métaphysique, mais le monde de la réalité appartient à l'art ; aussi existe-t-il un Art Chrétien, mais non point d'art se rapportant à la grande théorie de la radio-activité ou traitant de l'origine biologique de l'homme. Le monde, en tant qu'art, est le jeu de la Personne Suprême, se divertissant à créer des images. Essayez de découvrir les divers éléments qui composent l'image : ils vous échappent, et ne vous dévoileront jamais le secret éternel de l'apparence. Dans votre effort pour capturer la vie telle qu'elle s'exprime dans les tissus vivants, vous trouverez du carbone, de l'azote, et bien d'autres choses absolument différentes de la vie, mais jamais la vie même. L'apparence n'offre point de commentaire sur elle-même dans les matériaux qui la composent. Vous pouvez l'appeler *Maya* et prétendre n'y pas croire ; le grand Artiste, le *Mayavin*, n'en est point blessé. Car l'Art est *Maya* ; il n'a point d'autre explication que de sembler être ce qu'il est.

Cette apparence, ce jeu éternel de « faire semblant »

a comme moyen d'expression magique le rythme. La lumière est rythme, le son est rythme, la vie est un rythme continuel de déclin et de croissance, un jeu de cache-cache de ce qui *est* et de ce qui n'*est pas,* le scintillement du matériel et de l'immatériel. Les rocs et les minéraux sont-ils donc autre chose ? La science ne nous a-t-elle pas montré que la différence finale entre un élément et un autre n'est que rythme ? La distinction fondamentale entre l'or et le mercure est pure différence de rythme dans leur constitution atomique respective, de même que la distinction entre le roi et ses sujets n'est point due à la différence de ce qui les constitue, mais aux degrés divers de leur position et des circonstances où ils se trouvent. Là, vous découvrez dans les coulisses l'Artiste, le Magicien du Rythme, qui communique une apparence de substance à l'insubstantiel.

Qu'est-ce donc que ce rythme ?

C'est le mouvement engendré et réglé par une contrainte harmonieuse. C'est la liberté puisant son pouvoir dans une retenue parfaite, dans l'union de deux esprits contradictoires, la joie et la pénitence, les transports de l'exubérance et la réserve de la maîtrise. Voilà la force créatrice entre les mains de l'artiste. Tant que la pensée et les paroles restent sans forme et sans cadence, elles ne produisent aucune impression durable de réalité. Dès qu'elles se transforment en rythme, elles vibrent et rayonnent. Ainsi de la rose. Dans la pulpe de ses pétales, on peut trouver tout ce qui a contribué à la faire. Mais la rose qui est *Maya*, qui est image, a disparu ; sa finalité qui suggère l'infini s'est évanouie. La rose me paraît immobile, mais le mètre de sa composition lui communique un mouvement

lyrique au sein de cette immobilité, un rêve de danse giratoire, de même nature que la qualité dynamique d'un beau tableau à l'harmonie parfaite. Celui-ci fait naître dans notre conscience une musique, parce qu'il lui imprime un rythme de mouvement en synchronisme avec le sien propre. Si le tableau ne consistait qu'en un agrégat discordant de couleurs et de lignes, il serait d'une immobilité de mort.

Dans le rythme parfait, la forme d'art devient semblable aux étoiles qui, avec leur immobilité apparente, ne sont jamais immobiles, semblable à la flamme sans mouvement qui n'est que mouvement. Une belle peinture est toujours parlante; mais les nouvelles d'un journal, même quand elles rapportent un événement tragique, sont mort-nées. Il en est de banales, quand elles sont perdues dans l'obscurité du journal; mais donnez-leur le rythme convenable, elles prendront un éclat durable. La douleur de *Shah-Jahan*, dans la sombre mélancolie de son cœur individuel restait insignifiante, inaperçue; elle a trouvé l'éternité dans l'abondance rythmique du *Taj-Mahal*. Voilà ce qu'est l'Art. Il possède la baguette magique qui donne une réalité immortelle à tous les objets touchés, et qui les relie à l'être personnel en nous. Devant ses productions, nous disons : « Je vous connais comme je me connais moi-même. Vous êtes réelles ! »

Cette réalité ne consiste pas en une simple beauté de forme, mais en cette qualité frappante qui contraint notre esprit à la reconnaître et à lui rendre hommage.

Les tragédies navrantes de la vie ne sont jamais belles, au sens technique du mot. Mais, apparaissant sur la toile de fond de l'art, elles nous ravissent, parce

qu'elles nous convainquent de leur réalité. C'est la preuve qu'un objet est beau, dont l'Unité révélatrice affirme pleinement son existence à nos yeux ; il est ce qu'on appelle en sanscrit : *Manchara : larron de l'intelligence*... l'intelligence qui est l'intermédiaire entre ce qui connaît et ce qui est connu. Nous éprouvons une sympathie innée pour toutes choses existantes, car, réalisées, elles stimulent la conscience de notre propre existence. Le fait que nous existons a sa vérité dans le fait que tout le reste *existe*, et le *Je suis*, en nous, réalise sa propre extension, sa propre infinité, chaque fois qu'il réalise vraiment un autre objet.

Je ne veux point dire que les objets auxquels nous sommes liés par ce lien d'intérêt personnel possèdent la véritable inspiration de la réalité ; au contraire, ils sont éclipsés par l'ombre de notre moi. Le serviteur n'est pas plus réel pour nous que la bien-aimée.

L'importance mesquine attribuée à l'utilité distrait notre attention de l'homme complet vers l'homme simplement utile. La grossière étiquette indiquant le prix courant oblitère la valeur ultime de la réalité.

Il est dit dans le *Brihad Aranyaka* :

Ce n'est pas le désir éprouvé pour le fils qui le rend cher.
Le fils est cher pour l'amour du soi ».

C'est-à-dire que, dans le fils, le père devient conscient d'une réalité qui est immédiatement et profondément en lui-même. Il est heureux, non parce que son fils a la perfection ou la beauté, mais parce que ce fils est pour lui d'une réalité indéniable. Là est la source de notre joie dans les arts et la littérature, où la réalité nous est présentée sur le piédestal de sa valeur absolue.

« Nous voyons ! » Tel est notre cri d'accueil. En sanscrit, le mot *Kavih*, poète, a un sens plus large qui peut se traduire par *voyant*. Le poète a la sensibilité qui lui permet de voir, et nous ne l'estimons que pour sa faculté de nous faire voir.

Dans l'*Upanishad*, il est dit que deux oiseaux sont perchés sur la même branche, l'un mangeant, et l'autre le regardant manger. C'est le symbole des rapports mutuels entre l'Être infini et le Moi fini. La joie de l'oiseau qui regarde est grande parce qu'elle est pure et gratuite. Chez l'homme, ces deux oiseaux existent, l'un occupé de ses besoins, l'autre du ravissement de sa vision, et ce dernier trouve son activité dans l'art, qui représente non le bien, non le beau, mais le réel, le manifeste.

Une enfant réclame de moi une histoire de tigre. Je lui parle d'un tigre qui, las de ses raies sombres, vient exiger de mon serviteur effrayé un morceau de savon. Ce conte lui fait un plaisir extrême, le plaisir désintéressé de la vision, et son intelligence s'écrie : « Il est là ! Car je vois ! » Elle connaît *un* tigre dans un livre d'histoire naturelle, mais elle voit *le* tigre de ce conte. Je suis certain que l'enfant comprend l'impossibilité de ce tigre parti en quête de savon. La perfection du récit ne réside pas pour elle dans sa beauté, ni dans son utilité, ni dans sa probabilité, mais dans le fait indéniable qu'elle le voit par les yeux de l'esprit plus clairement que les murs autour d'elle, ces murs qui clament brutalement leur évidence fortuite. Le tigre du conte est inévitable ; il est une image complète, et porte en soi ses lettres de créance, sans avoir besoin d'aucun autre témoignage de l'extérieur. Pour qu'un tigre ait place

dans un livre de science, il lui faut ressembler à tous les autres tigres. Mais dans le récit, il est unique, il ne pourra jamais rencontrer son semblable. Nous *connaissons* un objet parce qu'il appartient à une classe ; nous le *voyons* parce qu'il n'appartient qu'à soi-même ; non parce qu'il réussit à s'identifier, mais parce qu'il a son individualité. La science est impersonnelle, elle n'a qu'un aspect qui est universel, et par conséquent abstrait ; mais l'art est personnel et, par lui, l'universel se manifeste sous la forme de l'individuel, la physiologie s'exprime en physiognomie, la philologie en littérature. La science est un voyageur embarqué dans un train de généralisation ; là, toutes les intelligences qui raisonnent, arrivant de toutes les directions, vont ensemble dans un wagon identique. L'art est le piéton, qui marche solitaire au milieu de la foule, et s'assimile sans cesse des expériences immédiates, non classifiables, et non cataloguées.

Les impressions profondes de notre esprit sont accompagnées d'émotions qui éveillent dans notre conscience leur variété propre de vibrations. Cette agitation module notre voix et nos gestes, et nous pousse à tout déploiement créateur de couleurs, de formes et de sons.

Je me rappelle, à ce propos, avoir vu un jour sur le mur d'une école cette inscription en caractères démesurés : *Bipin est un âne bâté !* — J'en fus diverti, et en même temps j'y trouvai une réponse à la question : *Qu'est-ce que l'Art?*

Nul ne prend la peine de proclamer que Bipin est grand ou qu'il est enrhumé. En général, notre impression de Bipin est d'un gris terne. Mais quand nous

l'aimons ou le haïssons, l'existence de Bipin devient un fait d'une évidence flamboyante sur le fond agité de la passion. Notre esprit ne peut plus rester neutre; il détache l'idée de Bipin de l'immense multitude de détails insignifiants pour nous, et tâche de le rendre aux autres d'une réalité aussi inévitable que pour nous.

L'enfant irrité, qui désirait perpétuer son opinion indignée sur Bipin et l'imposer à l'univers, n'avait que son morceau de charbon sous la main, et sa culture insuffisante; ses ancêtres des temps primitifs, quand ils étaient sous l'empire de la colère, pouvaient, non seulement y donner libre cours dans leurs actes, mais aussi l'exprimer avec une férocité somptueuse à l'aide de pigments, de plumes, de clinquant et de danses guerrières. — Mais il s'en fallait de beaucoup que cette inscription sur le mur, dans sa soif d'immortalité, eût les couleurs et les lignes rythmiques l'égalant à ses sœurs glorieuses, les fresques des célèbres cavernes; dans ces peintures aussi, les artistes se sont efforcés de perpétuer leur opinion de personnalités et d'événements divers.

Puisque l'art incarne notre jugement propre sur un objet, un individu, ou une circonstance, l'artiste, dans son œuvre, ne suit pas la Nature en son immensité hétérogène, mais sa nature humaine qui est sélection. En laissant de côté ce qui n'est pas essentiel pour son dessein, et en intensifiant ce qui est significatif, il fait ressortir la vérité de sa création avec infiniment plus de vigueur que s'il copiait impartialement tout ce qui est. L'ensemble de la création divine est immense, et nul détail ne pourra jamais être en disproportion trop flagrante avec elle. Mais le cadre de l'expression

humaine est petit ; et par conséquent, il n'est jamais possible d'accommoder les détails de la Nature à nos compositions d'art. Il serait puéril de s'attendre à la forêt vierge dans la perspective de nos parterres, ou à une illustration d'histoire naturelle, dans des œuvres d'art qui modulent les faits d'après le ton de notre personnalité.

Il est des moments dans notre histoire où la conscience d'une grande multitude se trouve soudain illuminée par une révélation infiniment supérieure à la banalité des événements quotidiens, par quelque puissant afflux de vie qui donne à tout un peuple la vision intense de la vérité. Ainsi, quand la voix de Bouddha atteignit les rivages lointains, à travers les obstacles matériels et spirituels. Alors, notre vie et notre monde découvrirent le sens profond de leur réalité, dans leur relation avec la haute figure qui nous offrait l'émancipation de l'amour. Et les hommes, afin de rendre à jamais mémorable cette grandiose expérience, tentèrent l'impossible : ils firent parler les rocs, chanter les pierres, et les cavernes se souvenir ; ce cri de joie et d'espérance prit des formes immortelles, sur les monts et dans les déserts, au milieu des solitudes stériles et des cités populeuses. Un gigantesque effort créateur édifia son triomphe en sculptures prodigieuses, en dépit des difficultés formidables. Cette activité héroïque, qui s'étendit sur la majeure partie du continent oriental, résout clairement la question : *Qu'est-ce que l'Art?* L'Art est la réponse faite par l'âme créatrice de l'homme à l'appel de la réalité.

Ne la trouvons-nous pas également, cette réponse, dans les ruines de l'antique Rome, dans ces restes de

l'aspiration humaine vers l'immense?... N'est-ce pas la preuve que la vision d'un grand Empire Romain était devenu intensément réelle pour ce peuple, cherchant à s'exprimer non seulement dans les entreprises militaires, mais dans les aventures magnanimes de l'Art? L'Empire auquel il songeait n'avait point pour raison d'être d'ouvrir un débouché à la pression débordante de la surpopulation, ni d'élargir le champ de ses profits commerciaux et de la monstrueuse multiplication de ses produits, mais il était la représentation concrète de la majestueuse personnalité romaine, de l'âme du peuple qui rêvait d'une création mondiale, son œuvre, pour une demeure digne de lui. Et la conscience très vive de sa force titanique comme bâtisseur d'histoire a éveillé dans ce peuple l'artiste, pour répondre à l'appel de la réalité.

Mais l'esprit individuel, selon son tempérament et son éducation, ne reconnaît la réalité que sous certains de ses aspects. Nous voyons dans les figures *Gandhara* de Bouddha que l'influence artistique de la Grèce a accentué le côté scientifique, l'exactitude anatomique, tandis que l'esprit purement indien a insisté sur le côté symbolique et a essayé d'exprimer l'âme de Bouddha, sans jamais accepter les limitations du réalisme.

Aussi, quand nous parlons d'Art Indien, nous voulons indiquer une vérité basée sur la tradition et le tempérament indiens. Mais rappelons-nous qu'il n'existe point de restriction de castes dans les cultures humaines; elles peuvent toujours se combiner et produire de nouvelles variations, et ces combinaisons se font depuis des siècles, prouvant ainsi l'unité profonde de la psychologie humaine. Il est admis que l'élément

persan n'a pas rencontré d'obstacle dans l'Art Indien; et il ne manque point de traces d'autres influences étrangères.

Chez les grands génies, le signe de la grandeur est leur énorme capacité d'emprunt, très souvent inconsciente; ils ont un crédit illimité sur le marché du monde. Seules les médiocrités ont peur et honte d'emprunter, parce qu'elles ne savent comment payer leurs dettes avec leur argent propre. Le plus sot des critiques n'osera jamais blâmer Shakespeare de s'être ouvertement approprié du dehors son héritage national.

Quand, au nom de l'Art Indien, nous cultivons délibérément et agressivement une certaine bigoterie née des habitudes d'une génération passée, nous étouffons notre âme sous des idiosyncrasies que nos fouilles dans les siècles ensevelis ont mises au jour. L'art n'est pas un sépulcre somptueux recouvrant immuable une éternité solitaire d'années évanouies. Il appartient au cortège de la vie, il s'adapte constamment aux surprises, il explore les sanctuaires inconnus de la réalité, sur la route de son pèlerinage vers un avenir qui est aussi différent du passé que l'arbre de la semence. L'art représente la magnificence inépuisable de l'esprit créateur; il accepte aussi généreusement qu'il donne; sa manière est unique mais son appel est universel; au Tout il offre l'hospitalité, parce qu'il possède une richesse qui lui est propre; sa vision est neuve bien que son point de vue soit ancien; il porte en lui son critère de perfection et se refuse dédaigneusement à être terrorisé et contraint à la conformité par la rhétorique de ceux qui, n'étant pas dans le secret des mys-

tères de la création, veulent simplifier par leur code académique ce qui est d'une simplicité absolue par sa spontanéité.

L'idéal artistique d'un peuple peut fixer ses racines dans un sol étroit de tradition, offrir en se développant un caractère végétal, produire un type monotone de fleurs et de fruits qui revient en un cercle constant. N'étant point troublé par une intelligence en quête de l'inaccessible, étant retenu d'une main ferme par des habitudes qui écartent pieusement les séductions de toute aventure, il n'est point aidé par la vie grandissante du peuple et ne l'aide point à enrichir sa vie. Il reste confiné à une coterie de spécialistes, qui l'entourent de soins délicats et sont fiers de la saveur ancienne due à son aristocratie exclusive. Ce n'est pas un cours d'eau qui de ses flots fertilise l'âme, mais un vin rare enfermé dans les ténèbres d'une cave souterraine, et auquel son antiquité stérile, artificiellement entretenue, donne un bouquet spécial. En échange de la liberté de mouvements qui est la prérogative d'une jeunesse vigoureuse, nous pouvons acquérir la perfection statique d'une sénilité qui a monnayé sa sagesse en dures maximes bien arrondies. Il y a malheureusement des hommes qui croient avantageux pour un enfant de pouvoir emprunter l'âge de ses grands-parents et de s'épargner le risque et l'ennui de grandir, et pour qui c'est un signe d'opulente honorabilité chez un artiste de cultiver paresseusement un succès monotone et facile, grâce à quelque trésor patrimonial. Cependant, l'on peut aller trop loin si l'on rejette entièrement la tradition dans la culture artistique, et c'est exprimer une vérité incomplète que d'attribuer aux habitudes le

seul effet d'engourdir l'esprit. La tradition, quand elle nous aide, est comme un canal qui aide le fleuve à couler. Il s'ouvre du côté où doit se diriger l'eau et l'empêche seulement d'aller où il serait dangereux qu'elle dévie. La vie de l'abeille dans le canal de ses habitudes n'a point de débouché; elle tourne dans un cercle étroit de perfection. La vie de l'homme a des institutions séculaires qui sont des habitudes organisées. Quand elles jouent le rôle de clôtures, le résultat peut être la perfection, — telle une ruche dans sa merveilleuse précision de forme; — mais il ne convient pas à l'esprit dont les possibilités de progrès ne connaissent point de limites...

... Quelle est la place assignée à la musique dans une théorie de l'art ? Cette question m'a été posée et je veux y répondre ici.

La musique est de tous les arts le plus abstrait, comme le sont les mathématiques dans le domaine de la science. En réalité, toutes deux sont proches parentes. Les mathématiques, comme logique du nombre et de la dimension, sont à la base de notre connaissance scientifique. Quand elles sont détachées de leurs associations concrètes avec les phénomènes cosmiques et réduites aux symboles, elles révèlent leur grandiose majesté de structure, l'inévitabilité de leur parfait accord. Mais il existe, non pas seulement la logique, mais la magie des mathématiques, qui opère à la source des apparences, produisant l'harmonie de l'unité; — la cadence des parties dans leurs rapports mutuels les amenant sous la domination de l'ensemble. Ce rythme d'harmonie, extrait de son contexte habituel, se fait percevoir au moyen du son. Et ainsi, la musique nous

offre l'essence pure de l'expression. Cette expression trouve dans le son la moindre résistance et une liberté que n'entrave point le fardeau des faits et des pensées ; elle lui donne le pouvoir d'éveiller en nous une intense impression de réalité, et nous croyons pénétrer dans l'âme de toutes choses et ressentir le souffle de l'inspiration émanant de la suprême joie créatrice.

Dans les arts du dessin, de la plastique et du verbe, l'objet est étroitement associé avec les sentiments qu'il nous inspire, comme la rose et son parfum. Dans la musique le sentiment, émis en son, devient lui-même un objet indépendant. Il prend une forme sonore qui est définie, mais une signification qui est indéfinissable, et pourtant étreint notre âme et lui donne la conscience de la vérité absolue...

En terminant, je voudrais supplier nos artistes de comprendre la grandeur de leur vocation : elle consiste à jouer un rôle créateur dans la fête de la vie, cette fête qui doit exprimer l'infini en l'homme. Dans notre monde quotidien, nous vivons pauvrement, nous devons économiser nos ressources ; nos forces s'épuisent, et nous nous approchons de Dieu en mendiants. Les jours de fête, nous étalons nos richesses et nous Lui disons que nous sommes comme Lui et ne craignons point de dépenser. En ce jour, nous lui apportons le don de notre joie. Car nous rencontrons véritablement Dieu quand nous venons à Lui avec nos offrandes, non avec nos besoins ; et le véhicule de ces offrandes est l'Art.

Je n'ai point à m'inquiéter du grandiose univers où je suis né. Le soleil n'attend pas de mes mains sa parure. Mais dès l'aube, toutes mes pensées sont occu-

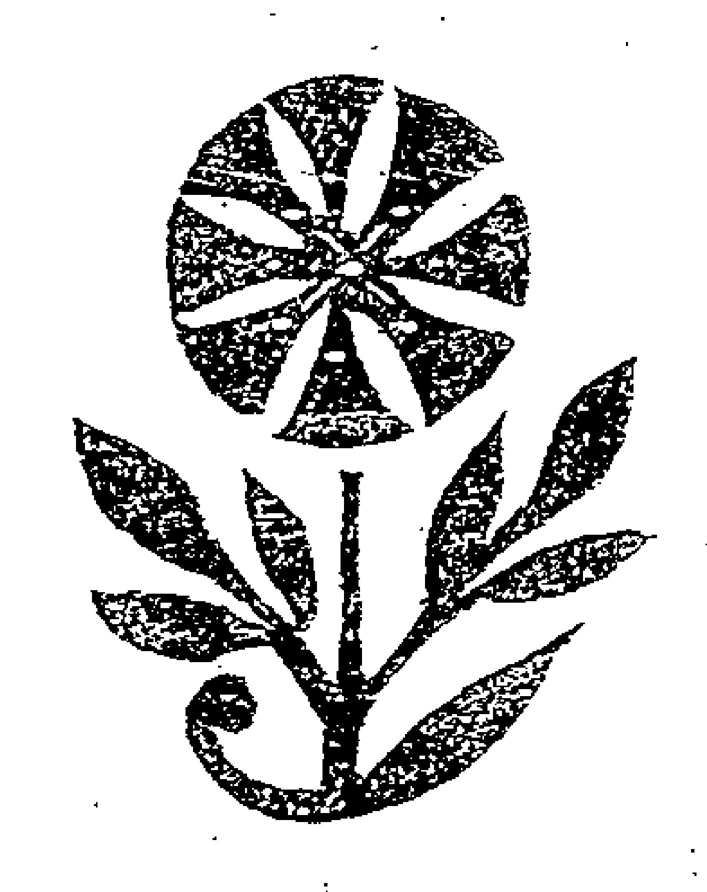
pées du petit univers qui m'a été donné à moi, et dont la perfection dépend de mon âme créatrice. Il est grand parce que j'ai le pouvoir de le rendre digne de sa relation avec moi ; il est grand parce que, grâce à lui, je puis offrir moi-même l'hospitalité au Dieu de tout l'univers.

Le matin, le soleil se lève dans sa splendeur ; à la chute du jour les étoiles brandissent leurs flambeaux. Mais ces lumières ne nous suffisent pas. Tant que nous n'avons pas allumé nos petites lampes, le monde de lumières célestes est inutile, et à moins que nous ne nous apprêtions nous-mêmes, toute l'opulence des apprêts de l'univers reste dans l'attente, comme le luth, avant le frôlement des doigts. Mais, depuis l'âge des cavernes jusqu'au nôtre, les préparatifs n'ont cessé de se faire dans le monde entier. L'artiste, homme, invite l'artiste, Dieu, dans sa maison. Dieu demeure dans sa propre création, et il faut que l'homme crée aussi ce qui l'entoure, sa demeure, qui soit digne de son âme. Pour produire une création parfaite, l'artiste en lui doit avoir la liberté, l'artiste dont le seul but est la perfection, non le profit, dont la fière dignité méprise le succès matériel, et dont l'héroïsme poursuit l'idéal de réalisation intérieure en dépit des difficultés, du découragement et des privations. Et c'est alors que son univers répondra véritablement à l'univers de Dieu, de même que la grâce de la femme répond à la grandeur de l'amant.

C'est à l'artiste de proclamer sa foi en le *Oui* éternel, de dire : « Je crois en un idéal, qui plane sur la terre, qui la pénètre tout entière, surabondance de richesses débordant les limites de l'existence ; en un idéal de

Paradis qui n'est pas le produit de l'imagination, mais l'ultime réalité où toutes choses résident et se meuvent. Je crois que cette vision du Paradis s'aperçoit dans la lumière du soleil, dans la verdure de la terre, dans la beauté de la figure humaine, dans l'illumination de la vie humaine, et même dans des objets en apparence insignifiants et sans attrait. Partout, sur cette terre, l'esprit du Paradis veille et fait entendre sa voix. Il atteint notre oreille intérieure sans que nous le sachions : il donne le ton à notre harpe de vie dont la musique envoie notre aspiration au delà du fini, non seulement en prières et en espérances, mais en temples qui sont des flammes de pierre, en peintures qui sont des rêves immortalisés, en danse qui est méditation extatique au centre immobile du mouvement.

(Traduit par Madeleine ROLLAND.)



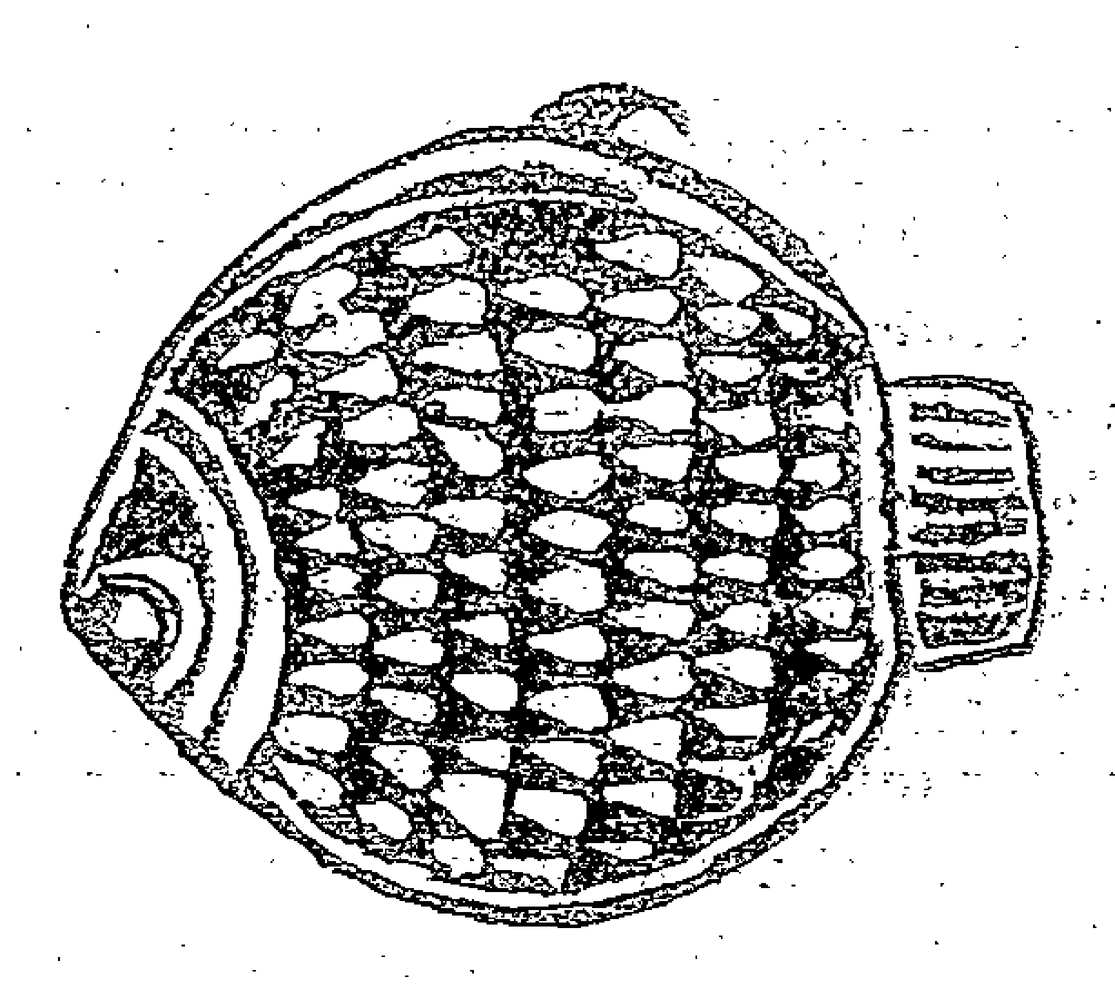


Fig. 1.

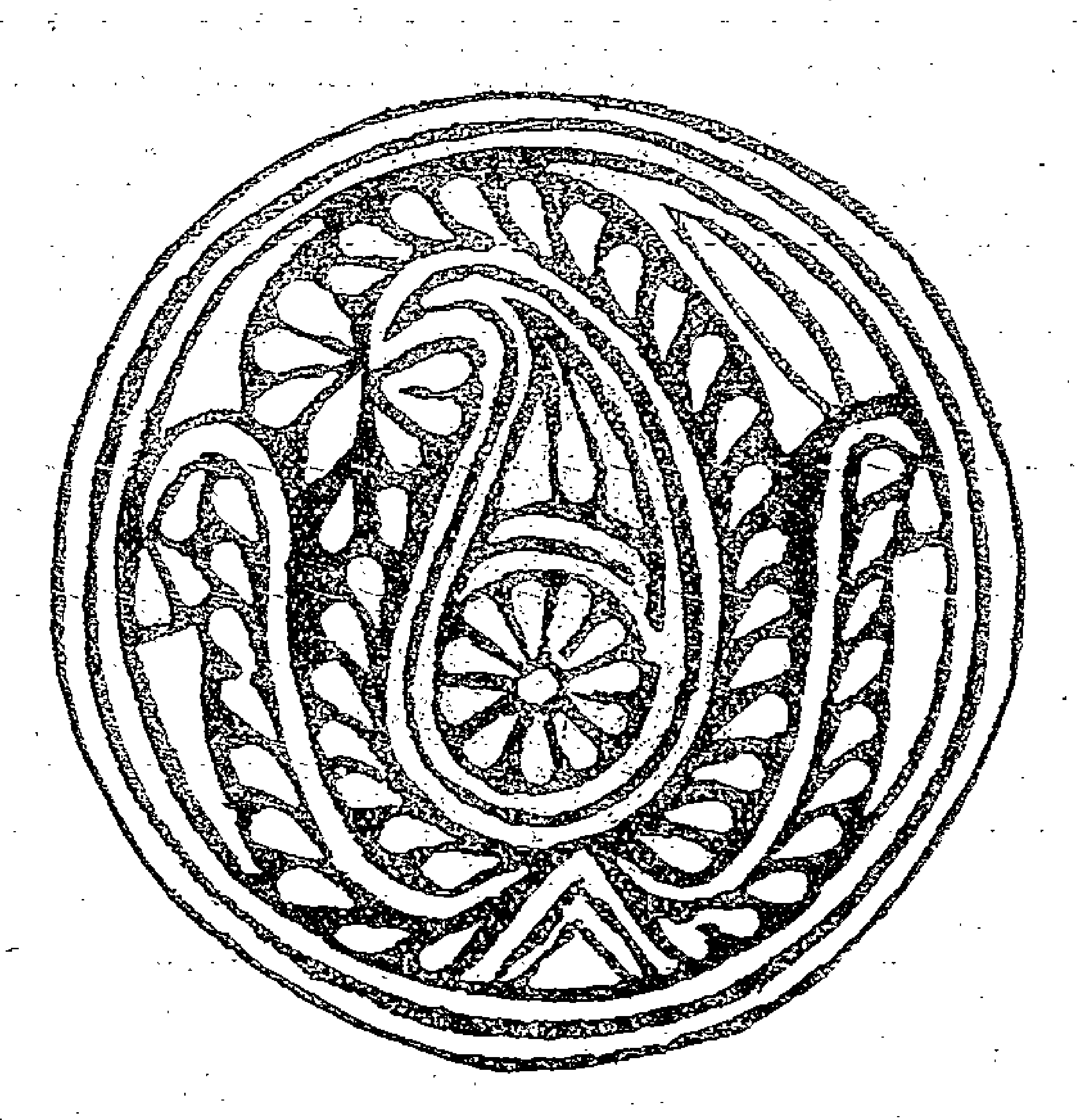


Fig. 2.



MOULES A SHANDESH

par

ABANINDRANATH TAGORE

En sanscrit le mot « shandesh » signifie « message ». Au Bengale il y a une friandise appelée « shandesh ».

Pour les fêtes religieuses et familiales, nous envoyons à nos amis et parents des plateaux de cuivre chargés de shandesh, en forme de poisson (voir fig. 1).

L'on ne va jamais querir des nouvelles ou annoncer un événement heureux sans emporter un plateau de shandesh.

Les villageoises préparent des gâteaux de shandesh de formes variées et portant des noms divers :

1° Le mach ou poisson (fig. 1).

2° Le chakti ou roue (fig. 2, 3, 4).

3° Le takti ou tablette (fig. 5).

4° Le barfi ou cristal (fig. 6).

5° Le chandra-pulu ou gâteau de lune (fig. 7).

6° Le ksheer-chanch ou moule de crème (fig. 8, 9, 10).

Il y a une chanson sur ces friandises faites à la mai-

son, mais je ne me souviens que des dernières lignes :

jolis moules pleins de crème
poissons sucrés faits de crème
et la jolie lune toute en crème...

En Chine, on offre du thé aux hôtes de passage, en Europe, on offre à boire ; au Bengale nous offrons du shandesh ou d'autres plats sucrés, en disant : « De grâce, adoucissez vos lèvres avant de nous quitter. »

* * *

Après le mariage, quand la jeune épousée est accueillie dans la maison de son époux, la belle-mère lui offre des desserts variés, afin que :

ses paroles soient sucrées comme les chansons
de l'oiseau chanteur.

Dans les villages, les jeunes filles ont une fête rituelle appelée « aduri-vrata[1] » ou « culte de la bien-aimée » : elles choisissent une jeune femme particulièrement choyée par son mari et par tous les siens. Celle-ci joue le rôle d'une idole ; richement parée, couverte de fraîches guirlandes de jasmin, elle reçoit les hommages de ses fidèles qui l'aspergent de parfums et lui offrent des présents tout en formulant le souhait d'être aussi heureuses qu'elle. Après la cérémonie, la privilégiée doit goûter à toutes les sucreries fraîchement écloses dans les moules variés, à tous les shandeshs pétris pour

1. Voir *l'Alpona ou les Décorations rituelles au Bengale.* (Bossard, Paris).

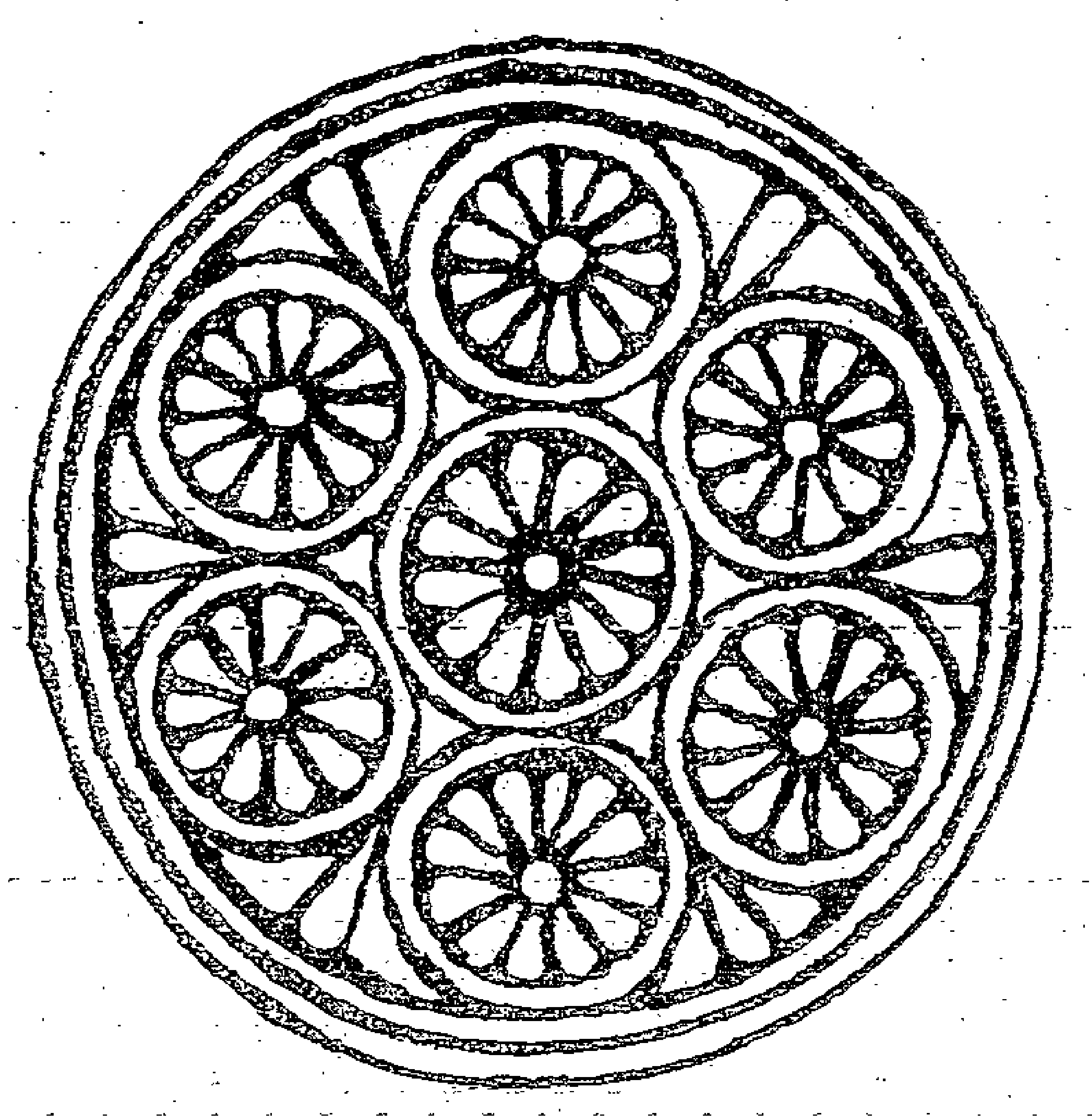


Fig. 3.

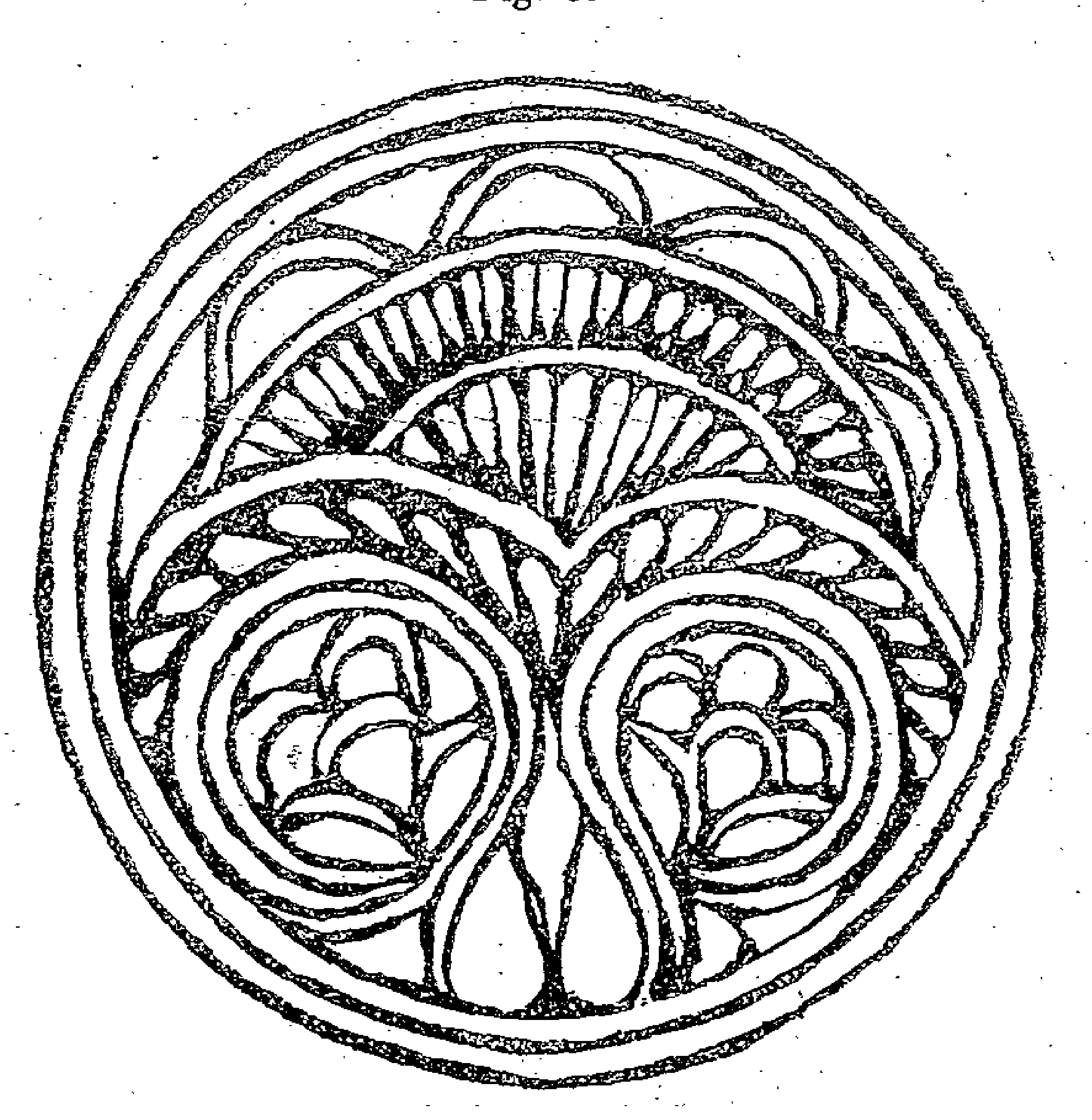


Fig. 4.

elle, avec de la douce crème sucrée et de blancs flocons de noix de coco.

Les villageoises font ces moules en terre cuite, mais le plus souvent elles utilisent les morceaux de leurs plateaux de pierre brisés qu'elles taillent, façonnent, et gravent à merveille, les transformant en moules variés.

Mon élève Durgasankar Battacharya a trouvé ces moules chez une vieille femme, dans un village, à l'est du Bengale. En lui donnant ces moules elle lui dit : « Je n'avais jamais voulu me séparer de ces précieux souvenirs de ma jeunesse... jours heureux où je pouvais donner de la joie à mes enfants, à mes amis, en leur offrant mes shandeshs, doux, sucrés et bien décorés :

allez jolis moules pleins de crème
sautez poissons faits de crème
brillez, lune blanche toute en crème. »

(*Traduit par Amrita.*)

Du même auteur :

(Chez Bossard: Paris.)

Art et Anatomie hindous.
Sadanga ou les canons de la peinture hindoue.
L'Alpona ou les décorations rituelles au Bengale.

Nalaka (messages d'Orient).

EN PRÉPARATION

(C. A. Högman, éditeur.)

La Poupée de Fromage.
Berceuses du Bengale, etc.

(Nos lectrices qui auront apprécié ces modèles de moules si décoratifs et ces quelques lignes envoyées par le peintre Tagore, aimeront peut-être avoir la recette de ces poétiques shandeshs, reçue d'une artiste Bengalaise : Srimati Pratima Dévi.)

Prendre un litre de lait, le faire bouillir, y ajouter pendant qu'il bout le jus d'un citron. Enlever aussitôt du feu et

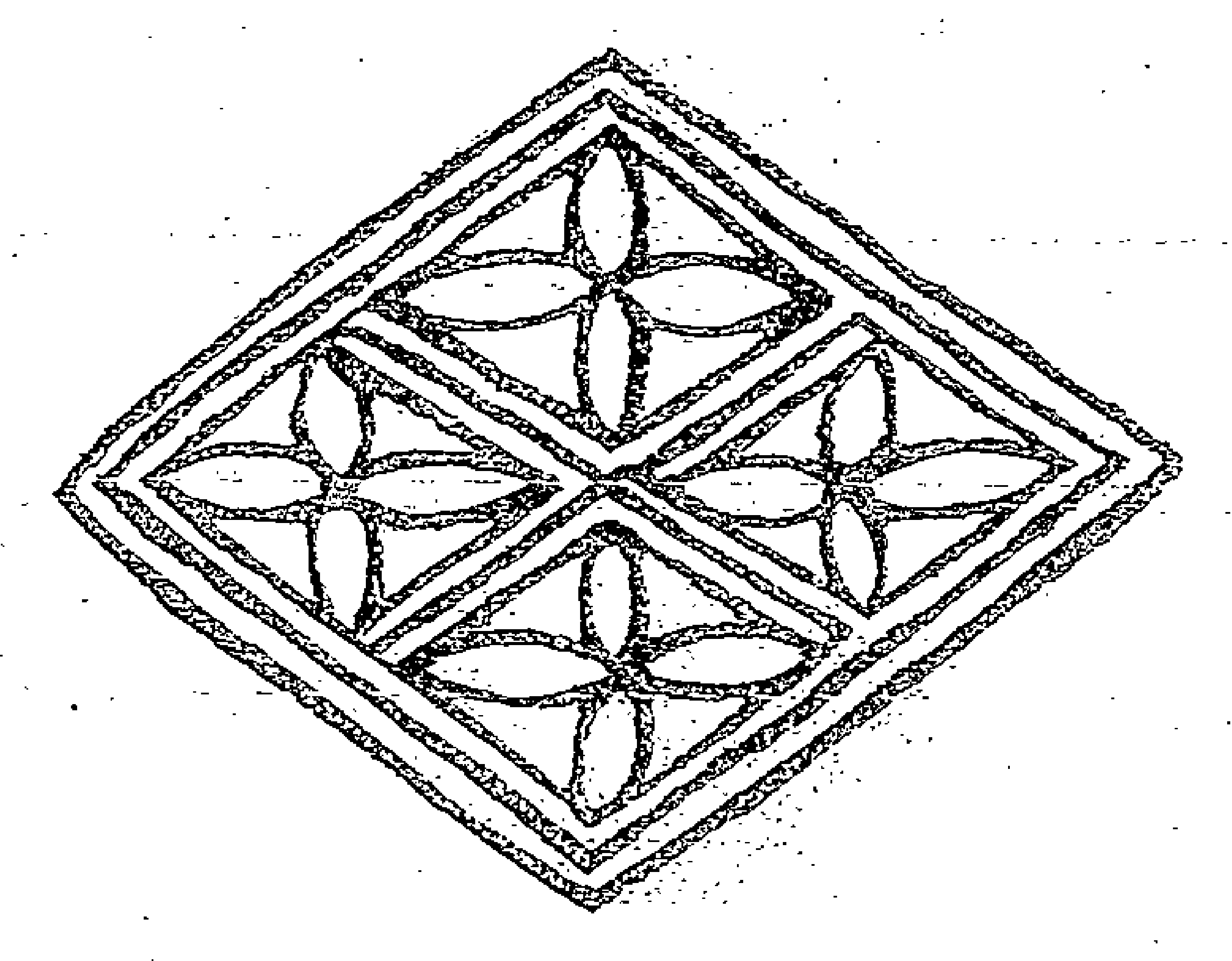


Fig. 5.

mettre au frais. Quand le lait est refroidi, le mettre dans un sac de mousseline ; suspendre le sac, afin que le petit lait s'écoule ; il ne restera, alors, qu'une masse compacte ; travailler cette pâte pour la rendre lisse, et ajouter du sucre en poudre, généreusement. Remettre sur le feu et remuer avec une cuiller en bois. Remuer sans cesse jusqu'à ce que tout le liquide ait disparu (pendant une heure à peu près).

Laisser refroidir et donner la forme que l'on désire. Si l'on n'a pas de moule, on peut façonner des boules rondes, ou de petits cubes, ou bien mettre le tout dans un grand plat et décorer de pistaches et de pétales de fleurs la nappe neigeuse et unie du shandesh.

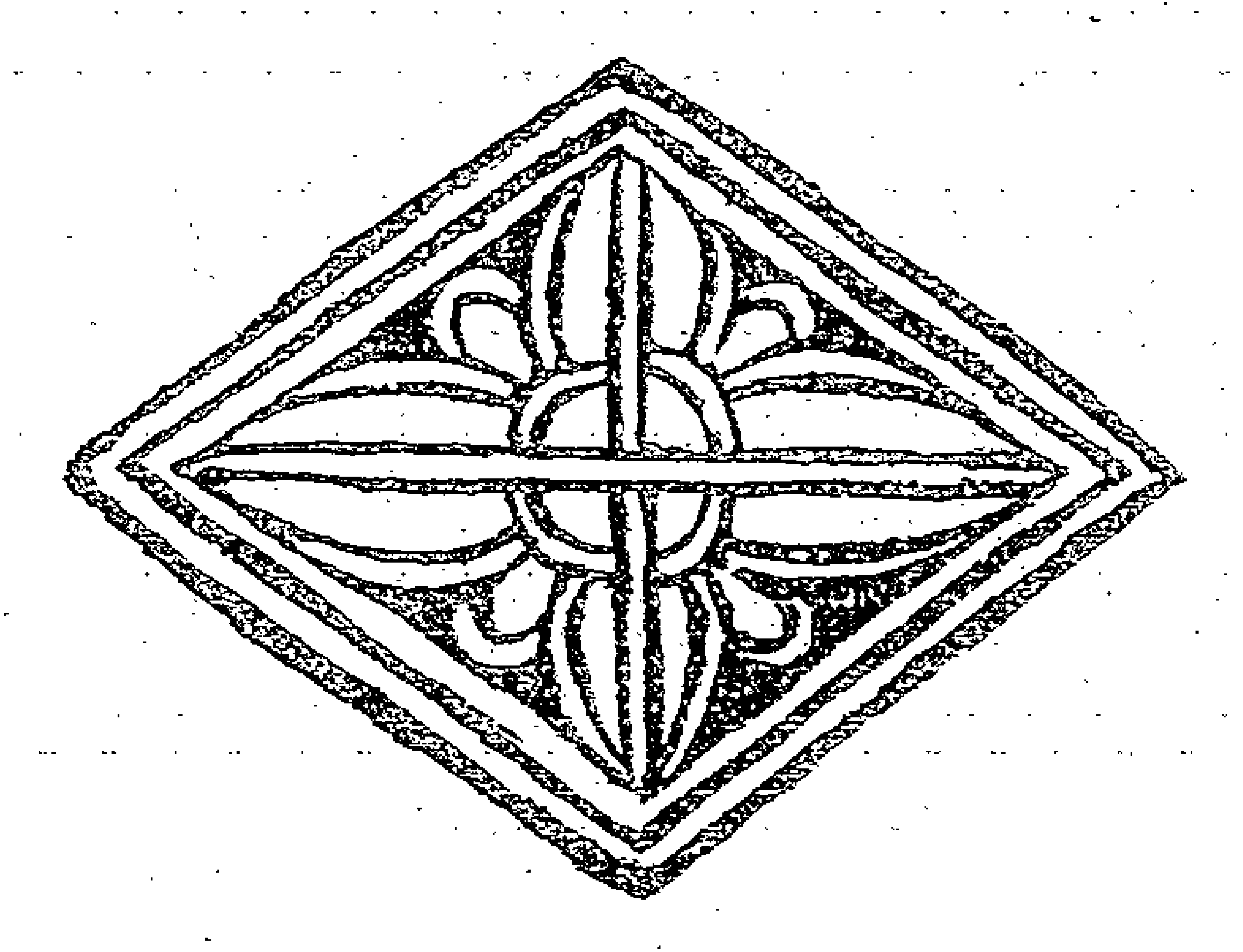


Fig. 6.



Fig. 8.

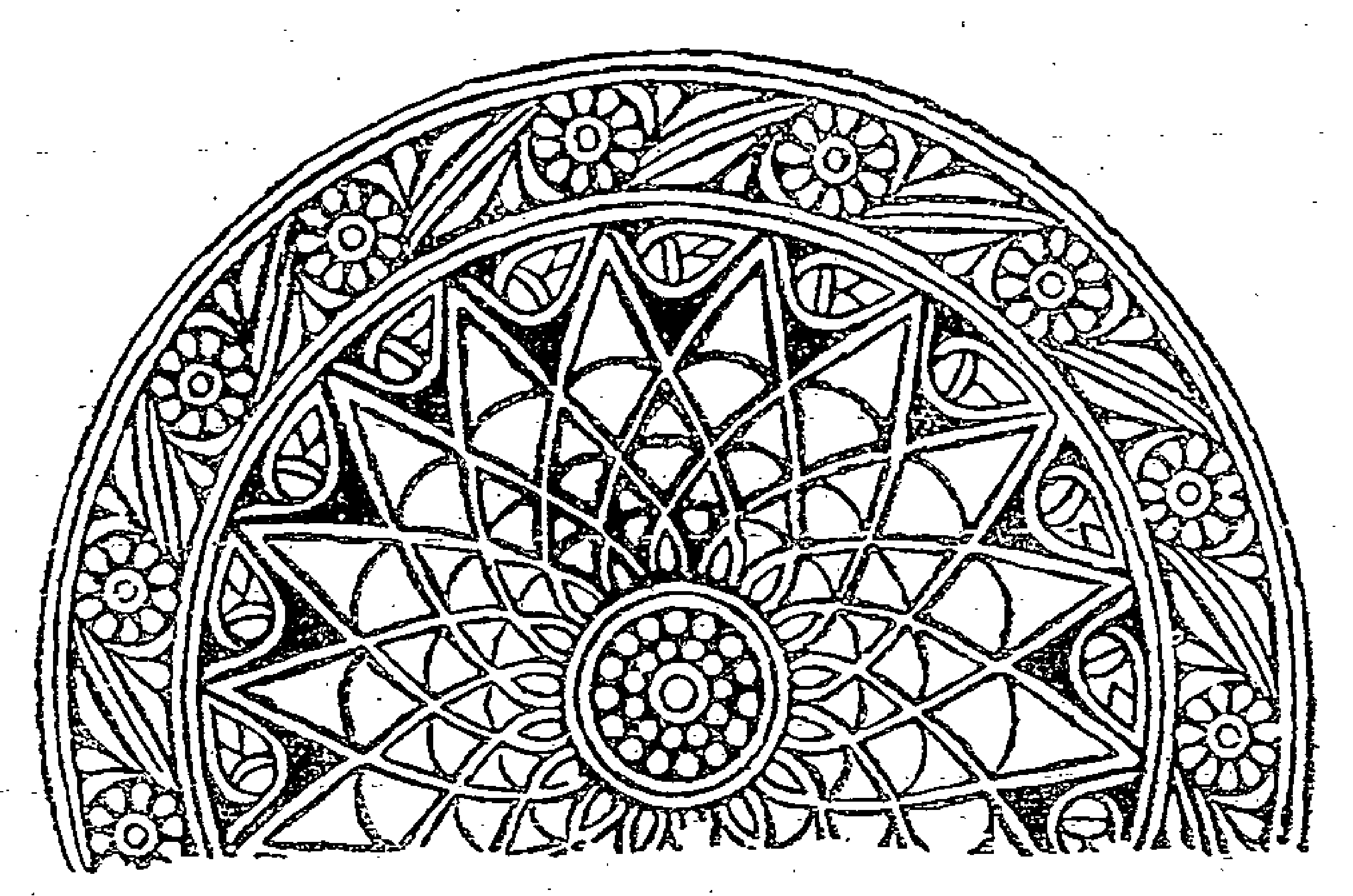


Fig. 7.



Fig. 9.

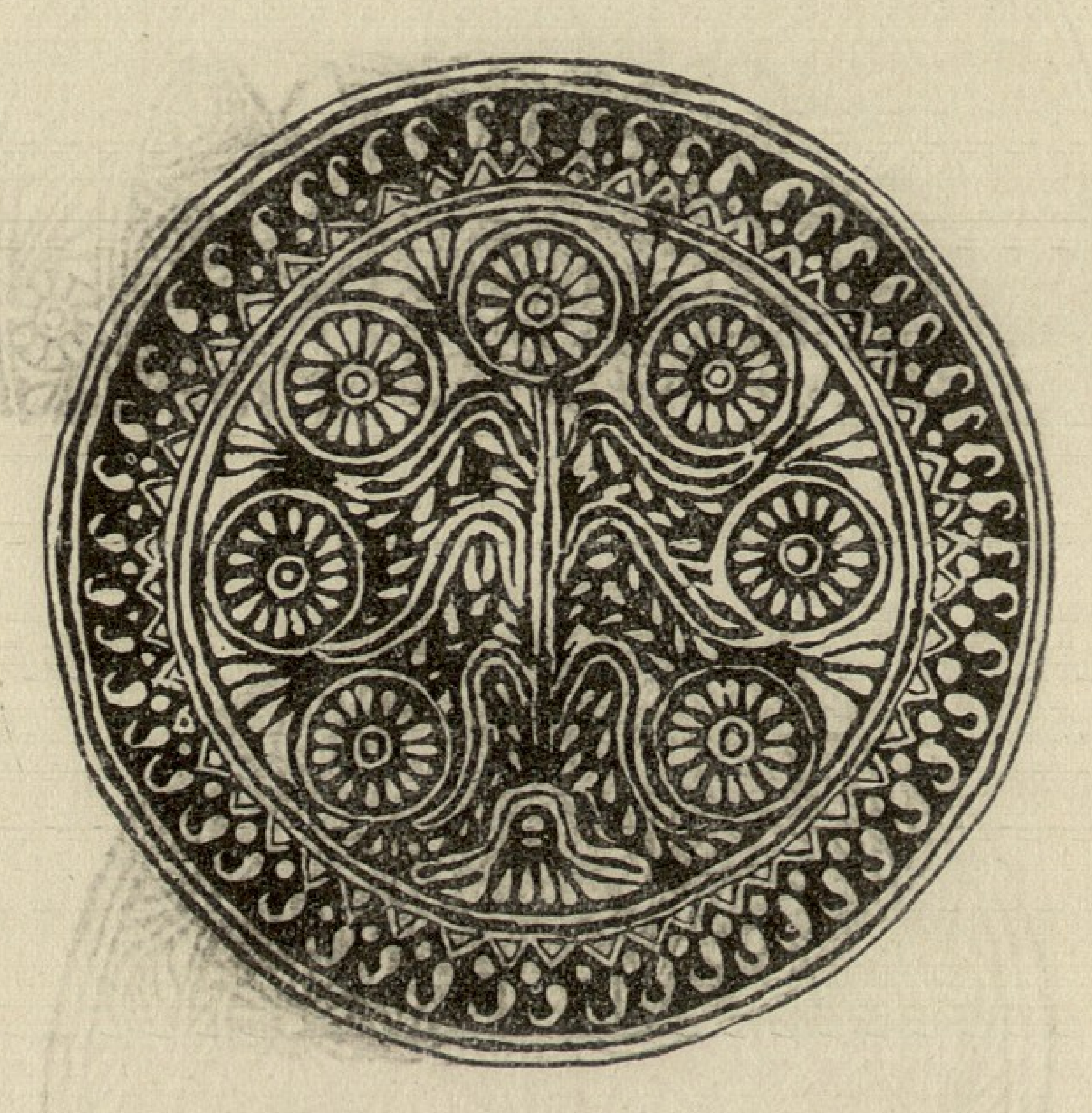
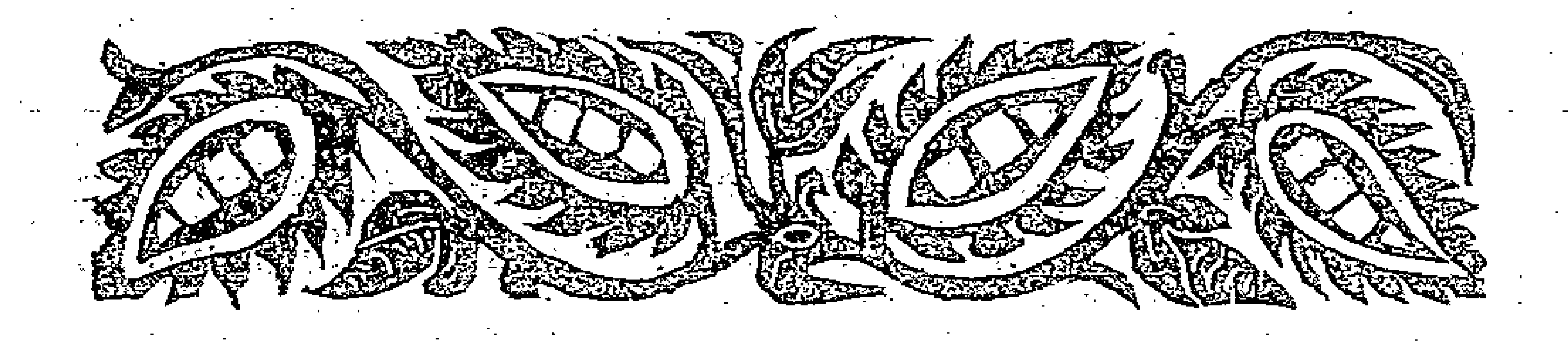


Fig. 10.



LE ROLE DE L'HIMALAYA DANS L'ART HINDOU

par

E. B. HAVELL

Celui qui mettra de côté les classifications académiques, géographiques, sectaires et dynastiques conventionnelles de l'art hindou, découvrira, au lieu d'un labyrinthe déroutant de fantaisies incohérentes, un système ordonné de pensée artistique étroitement mêlé à la philosophie et à la religion hindoues, combinant les aspects changeants de différentes périodes et de développements locaux en une parfaite synthèse.

Il découvrira que la véritable source d'inspiration de l'art hindou et du courant psychique qui coula au Nord, au Sud, à l'Est, et à l'Ouest, n'est pas dans les monastères de Gandhara, mais dans ces merveilleuses montagnes de l'Himalaya dont la force magnétique se fait sentir dans toute l'Asie.

Il apprendra que l'art hindou est toujours en étroit contact avec la nature sous tous ses aspects. Le soleil au levant, au zénith, au couchant, appelle les dévots à la prière et à la méditation, et les invite à apporter des

fleurs, ces dons de beauté de la nature, au temple du créateur. La beauté des fleurs et des arbres leur parle, dans ce langage intime qui leur est propre, de l'amour du divin créateur.

Un grand penseur occidental, Emerson, a dit justement que la beauté recherchée pour elle-même, et non par amour et par religion, avilit celui qui la recherche. Aux Indes, les bâtisseurs, les sculpteurs, les peintres de toutes sortes ne sont point insensibles à l'appel des montagnes, des fleurs, de la mer, du ciel, et de toute la richesse infinie de la nature. Ils regardent ces choses avec vénération parce qu'elles sont des symboles de la majesté divine et forment ensemble le grand temple de Dieu.

Les temples de l'Inde avec leurs images, leurs rites, leurs piscines, leurs offrandes de fruits et de fleurs, leurs piliers de lotus, leurs dômes et leurs aiguilles sont tous des symboles de cette terre de beauté et de mystère, l'Inde elle-même.

Cette pensée fait l'unité de l'Art Hindou.

La vitalité de l'Art Hindou. — Pour la majorité des gens en Angleterre, l'étude de l'art n'a aucun rapport avec la vie réelle. L'art aide à camoufler la laideur des choses, mais n'apporte pas une beauté nouvelle dans la vie. Ce n'est qu'un agréable divertissement intellectuel ou social, une matière à discours et à articles, à collections et à expositions, qui ne compte plus quand le travail sérieux du jour commence.

Voilà comment nous comprenons généralement l'art hindou.

Or, dans l'Inde véritable, dont l'Europe ne connaît

encore que bien peu de choses, l'art ne cessa pas d'être dans le cours du travail journalier une force vivante et une inspiration qui contribuent au bonheur et à la santé physique, morale et intellectuelle.

L'étude de l'art hindou servira à l'Inde, et les valeurs spirituelles du grand héritage artistique de ce pays seront justement appréciées quand ce fait essentiel sera bien saisi.

Pour ceux qui s'occupent de l'administration de l'Inde, il est capital de savoir quelles sont les ressources de l'art hindou et quel est le meilleur parti à en tirer.

Celui qui étudie l'histoire de l'Inde en retirera peu de profit, s'il n'apprend à percer les accumulations séculaires de faits et de formes pour trouver l'âme véritable de l'Inde, dont l'art est la fidèle expression. C'est un grand malheur, pour l'Angleterre et pour l'Inde, que l'art hindou ait été si peu apprécié, et si incompris depuis le début de la domination anglaise jusqu'à ce jour.

Une des raisons des barrières intellectuelles et sociales qui se dressent entre l'Orient et l'Occident est que peu d'Hindous instruits savent interpréter correctement l'art hindou soit pour eux, soit pour les autres.

Les historiens étrangers ont embrouillé l'histoire de l'art et l'histoire de l'Inde, en nous amenant à croire que chaque invasion victorieuse y a effacé plus ou moins complètement les témoignages du passé, ou transformé les conditions de la culture, au point de causer une longue série d'interruptions dans la vie de la pensée hindoue.

C'est commettre une erreur fondamentale et défigurer les faits historiques. Car le phénomène le plus étonnant est la stabilité extraordinaire des bases sociales

et intellectuelles posées par les anciens législateurs et les maîtres spirituels âryens d'il y a quatre ou cinq mille ans.

Ceci n'est nulle part aussi évident que dans l'art et les métiers hindous. Les témoignages de l'art hindou, depuis l'époque d'Asoka jusqu'à nos jours, sont clairement inscrits en une longue série de monuments majestueux, développement spontané et libre des anciennes traditions indo-âryennes, empruntant bien moins à des sources étrangères que la plupart des grandes écoles d'art de l'Europe. S'adaptant continuellement aux besoins différents de générations successives, ils restent essentiellement un produit de la pensée hindoue, et des conditions économiques et sociales de l'Inde.

Dans quelques parties de l'Inde, cette tradition est encore vivante et vigoureuse, capable, avec l'aide d'un gouvernement compétent, de s'adapter une fois de plus aux conditions changeantes de la vie hindoue. Ce fait est d'une telle importance qu'aucun de ceux qui ont à cœur le bonheur de l'Inde ne doit l'ignorer.

(*Traduit par Andrée* VALÉRIO.)

Du même auteur :

(Chez John Murray Londres.)

History of the Aryan rule in India.
A short history of India.
Indian sculpture and painting.
Handbook of Indian art.
Bases for an artistic and Industrial revival in India.
The ideals of Indian Art.
The ancient and Medieval Architecture of India.
Indian Architecture, etc.


MUSIQUE



QUATRE CHANSONS BENGALIES

de

RABINDRANATH TAGORE

Ces quatre chansons, composées de 1922 à 1923, font partie, les trois premières, d'un *Festival de Printemps, Phalgoun* (le premier mois de printemps au Bengale, 15 février-15 mars de notre calendrier), la quatrième, d'un *Cycle de chansons de la Saison des pluies* (*Varcha-Mongal*).

Elles sont toujours chantées à l'unisson par des voix, féminines en prédominance (les voix masculines chantent à l'octave) et sans accompagnement. Seul, un accompagnement très discret de *tabla* (tambour bengali) et de cymbales extrêmement petites peut y être ajouté. Ou encore un *esradj* (violon à cordes métalliques) jouant à l'unisson. Toute introduction d'accompagnement harmonique leur fait, à notre avis, perdre instantanément leur caractère et les fait ressembler à des chansons européennes de troisième ordre.

Comme dans la plupart des chansons indiennes de ce genre, les paroles et l'air sont inséparables. A part quelques inévitables paraphrases de mots, notre traduction est littérale.



1.

Lequel de vous est prêt à donner tout ce qu'il a,
à le déposer aux pieds doux du Printemps ?
Qu'il vienne, vienne, vienne !
J'entends l'appel sonner ;
qu'il vienne, vienne, vienne !
Il[1] s'avance, monté sur un chariot doré.
S'il en est un parmi vous qui est prêt à veiller
durant la nuit d'hiver sur la route désolée, attendant sa venue,
qu'il vienne, vienne, vienne !
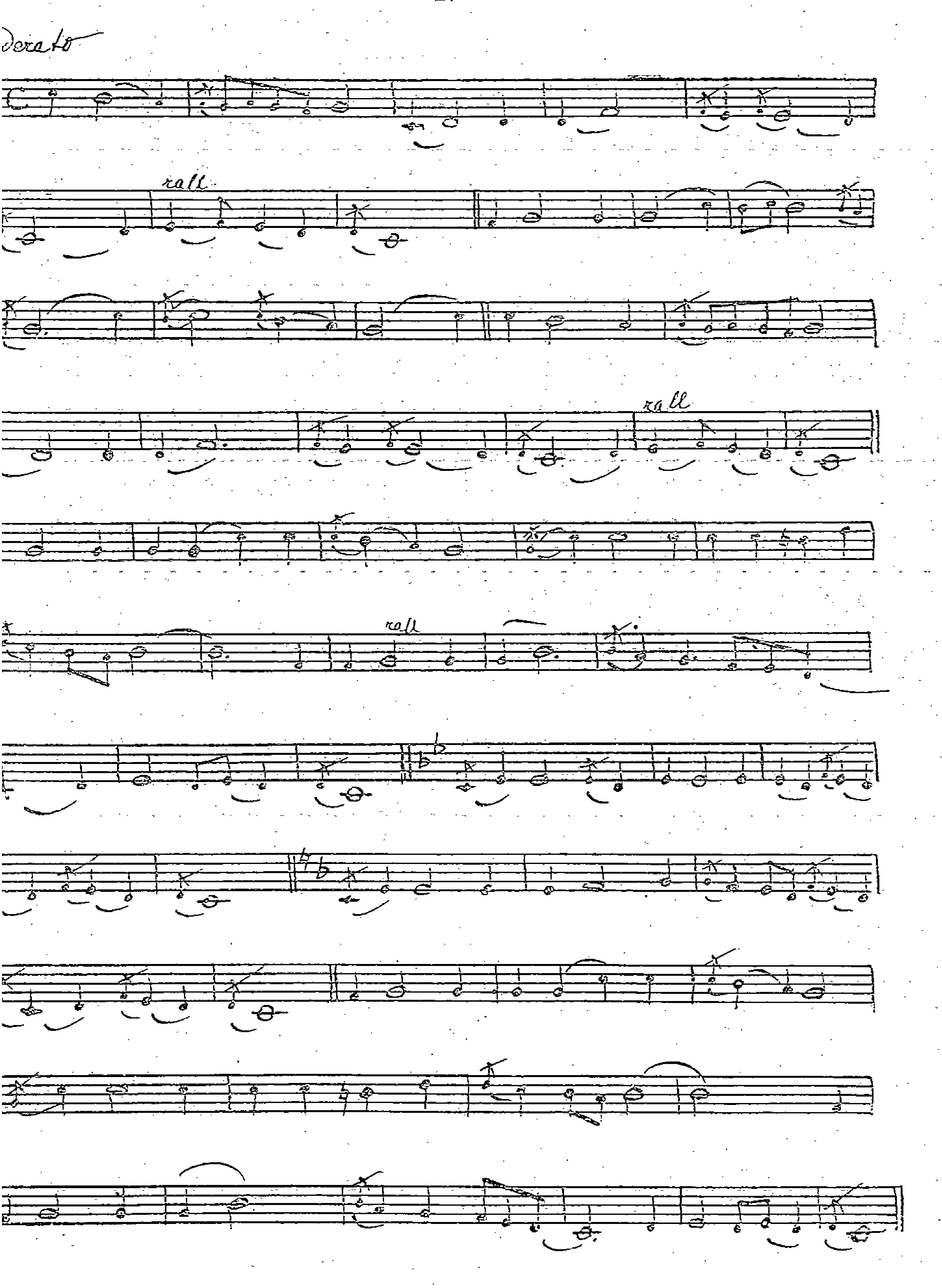
Ses jeux ne durent qu'un temps bien court,
hélas, hélas ;

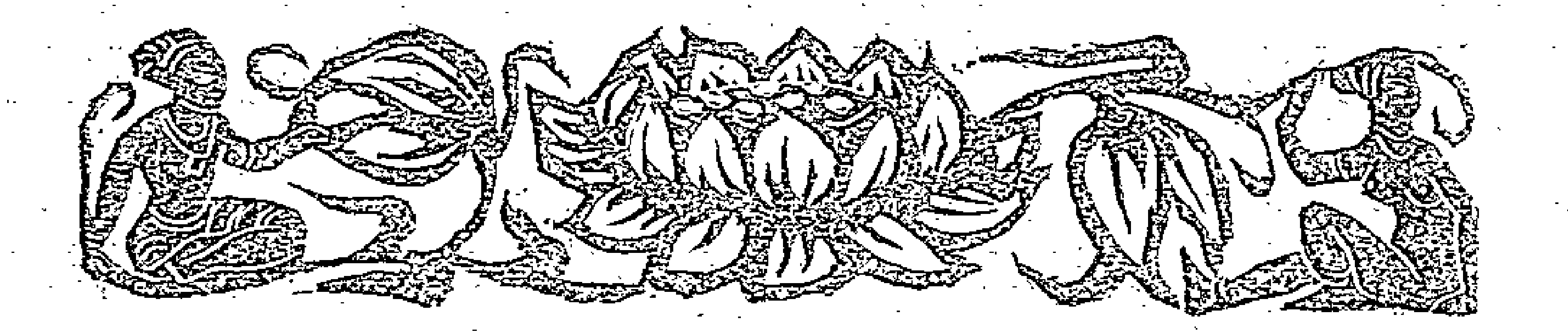
bientôt viendra l'heure où il doit s'en aller,
hélas, hélas !
Lorsqu'après son départ, tu t'éveilleras,
tous ses trésors te deviendront comme un fardeau
qui te sera rude à porter.

1. Le Printemps.



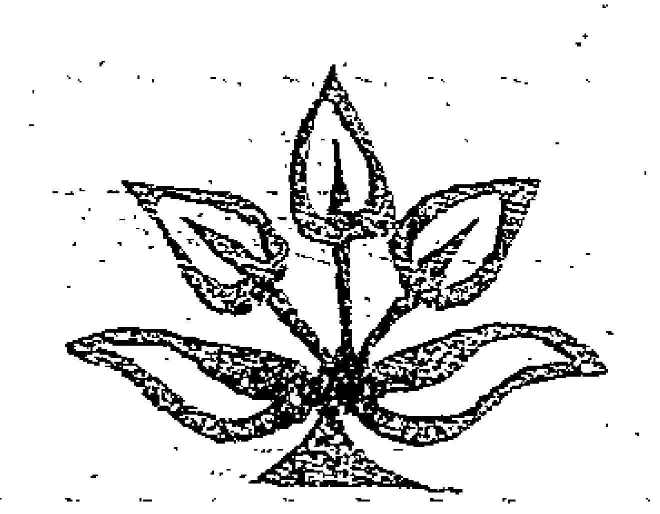
1.





2.

Mes chansons ressemblent aux herbes flottantes;
impétueuses, inquiètes,
elles vont, s'égarant sur les eaux.
Pourquoi viennent-elles, pourquoi s'en vont-elles,
balancées au vent capricieux?
Elles ne laissent pas de traces derrière elles,
et ne recueillent pas de fruit,
mais viennent sans effort,
sans lien ni chaîne,
indifférentes aux choses de ce monde...
Elles naissent et meurent, flottantes au courant de l'oubli.



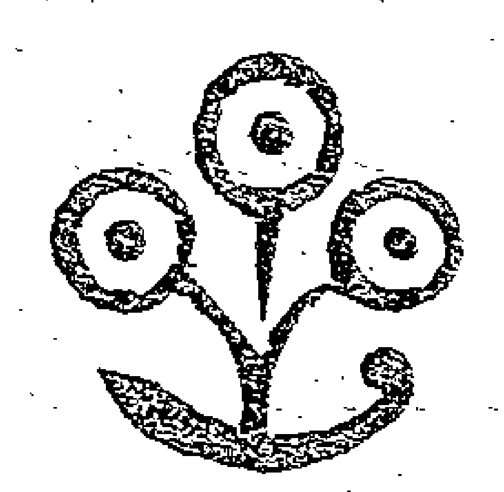
2.

legretto



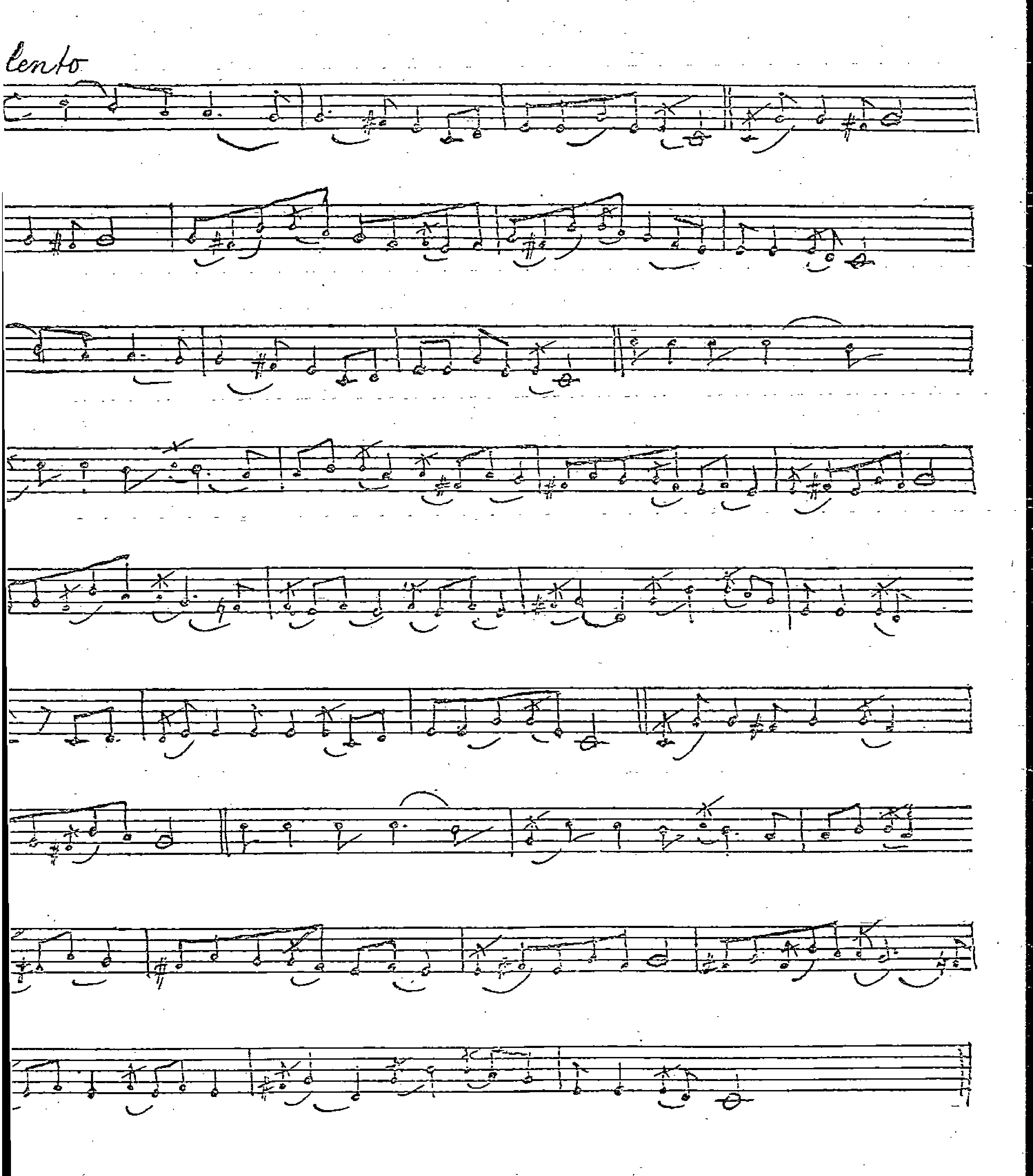
3.

Doucement, doucement, flotte,
ô vent fou!
Le chant de flûte de la nuit profonde s'élève.
Calme-toi, calme-toi,
je suis la mèche brasillante d'une lampe,
je demeure éveillé pour toi, ô vent, et tremble de crainte.
Chuchote-moi tes secrets à l'oreille,
apporte les secrets de la forêt et ses chants lointains
jusqu'à ce coin de ma demeure.
J'ai, moi aussi, quelque chose à te dire,
étoile du matin,
que je murmurerai à ton oreille
doucement...



3.

lento

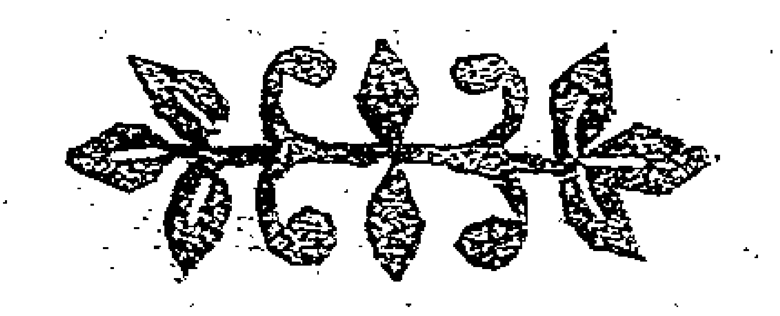


4.

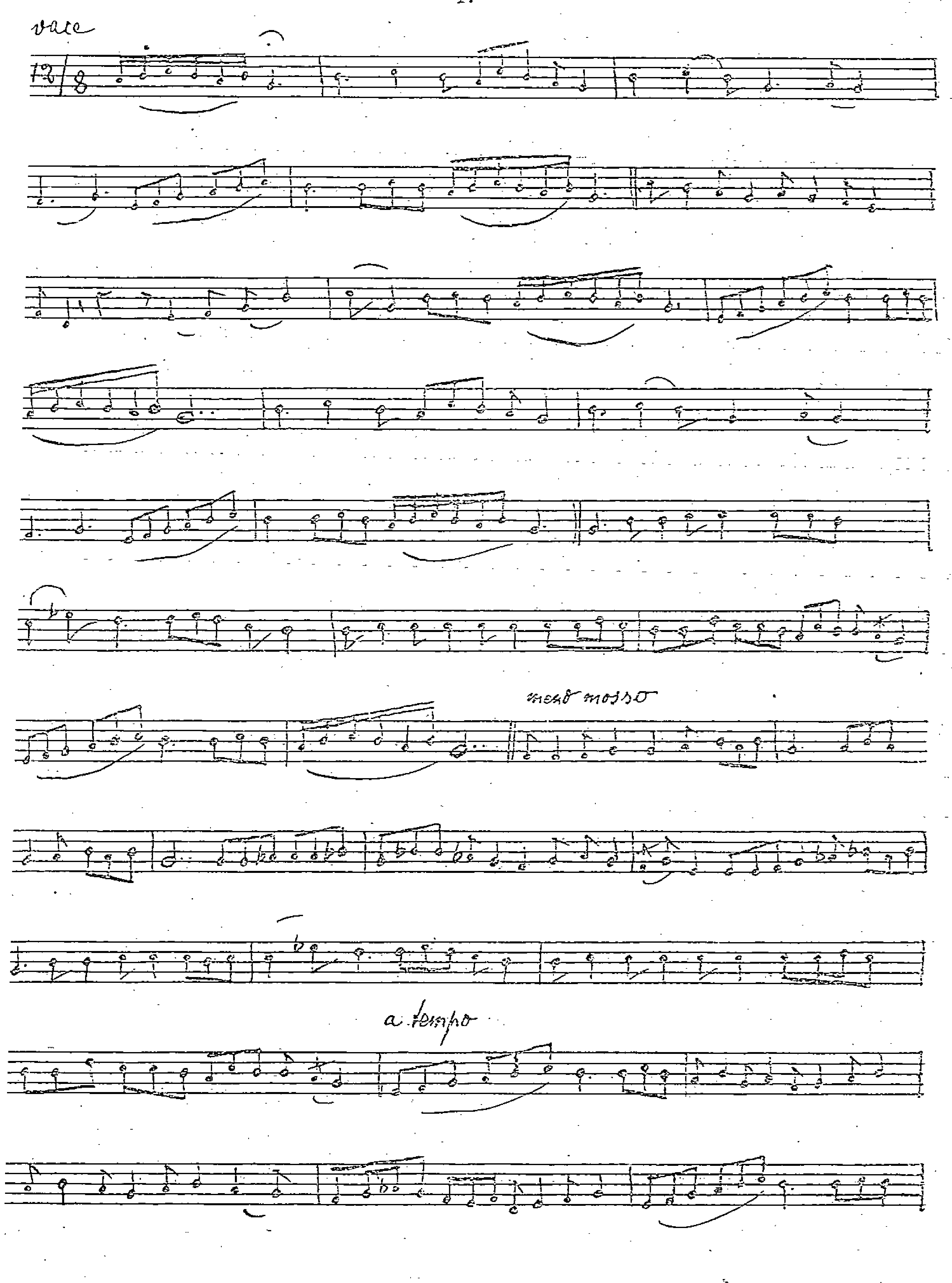
Mon cœur, voici venir l'orage d'été,
voici venir ton orage !
Avec une joie terrible, la danse tumultueuse s'abat,
prête à briser toutes barrières.
Le bel enchanteur s'avance vêtu d'un vêtement d'effroi,
et ses boucles emmêlées emplissent le ciel,
comme si celui que ton cœur appelle s'en venait,
apportant avec soi la destruction.
Ton ciel était sans musique,
il était torride et desséché ;
ton cœur semblait éclater de soif,
et ta terre était craquelée de sécheresse.
Viens, éveille-toi, ô désespéré,

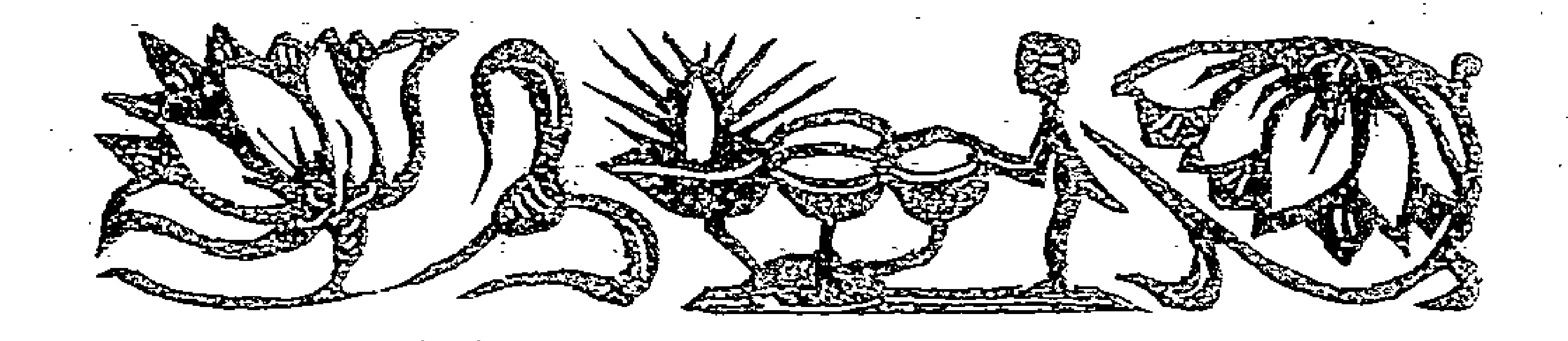
secoue les fers de ta torpeur !
Voici venir le compagnon de route,
riant d'un rire qui pénètre toutes choses !

(Traduction et notation
de Fernand BENOIT. Shantiniketan.)



4.





LA MUSIQUE HINDOUE ET LES CHANSONS DE RABINDRANATH TAGORE

par

ARTHUR GEDDES

Sans entrer ici dans les subtilités de la musique hindoue (travail qui exigerait une compétence bien autre que la mienne), une esquisse de ses lignes principales pourra servir d'introduction à la musique avec laquelle je fus en contact direct : les mélodies de Tagore. Et puisque l'art est l'expression de l'esprit par la forme, le lecteur aura un aperçu de la musique hindoue tout d'abord par l'analyse la plus simple de ses formes, et ensuite par l'étude des associations qui se sont cristallisées autour de ces formes : idées et images qu'échangent les Hindous, émotions éveillées en leur cœur par la musique entendue.

Dans l'Inde la musique est synonyme de mélodie et de rythme ; ses mélodies infinies ont pour base les gammes ou modes incomplets connus sous le nom de râgas ou rags. Autour de ces rags la tradition a amassé

des trésors d'érudition et de fantaisie, souvent beaux et significatifs parce qu'expressifs des émotions et des états d'âme que chaque rag, par suite de son caractère, exprime le mieux, et auxquels il est indissolublement lié. On a défini les rags comme des successions différentes de notes dans l'étendue de l'octave. Ces rags sont à la base de toutes les mélodies hindoues et servent à les grouper et à les classifier. La prédominance de certaines notes fixes et l'ordre dans lequel quelques notes particulières se présentent les différencient. C'est peut-être l'expression mélodie-type qui rend le mieux le mot rag dans notre langue[1].

Faute de place, je ne puis reproduire un grand nombre de râgas, et je dois me contenter d'un seul exemple pour illustrer les rapports entre une mélodie et le râga d'où elle est issue. Ces râgas comprennent non seulement nos gammes habituelles majeures et mineures, celles des anciens modes mineurs, celles qu'emploient les compositeurs modernes, mais aussi des gammes étrangement expressives, tantôt passionnées, troublantes et inquiètes, tantôt calmes et pleines, et d'autres encore, rendant les mélodies aussi joyeuses que les musettes et les tambourins.

Il y a donc une immense variété dans la musique

1. J'ai adopté dans ce qui précède la forme simplifiée du travail de A. Fox Strangways par H. A. Popley qui définit ainsi le rag : une suite arbitraire de notes ayant autant que possible une individualité propre, caractérisée par leur proximité ou leur éloignement de la note qui marque la « tessiture » (niveau général de la mélodie), par l'ordre spécial dans lequel ces notes sont généralement prises, par la fréquence ou la rareté avec laquelle elles reviennent, et par leur rapport avec une tonique généralement renforcée par une note pédale

hindoue, car, des râgas primaires en nombre assez limité peuvent naître des râgas secondaires, grâce aux multiples combinaisons des notes dans l'octave. Que le lecteur curieux ne se désespère pas cependant, car, ainsi que le fait remarquer un écrivain, « dans l'Inde méridionale il n'y a que quatre ou cinq cents râgas en usage courant, et le total des râgas existant ne dépasse pas huit cents ». Pour maintenir l'ordre dans cette « multiplicité infinie », qu'il s'agisse de transformer un rag en mélodie, ou une mélodie (par un chanteur ou un joueur d'instruments à cordes) en élaborations qui rappellent les thèmes et variations des compositeurs de notre dix-septième ou dix-huitième siècle, il est enjoint de se conformer strictement au rag et, si compliquées que soient les variations, elles ne doivent pas enfreindre cette règle.

Il s'ensuit donc que, dans toutes ces variations, un très grand interprète, tel le joueur de vina que j'eus le privilége d'entendre à Calcutta, garde une maîtrise du thème et une unité qui rappellent la hauteur d'inspiration des parties mélodiques d'une chaconne de Bach. Ces improvisations ne sont point notées et diffèrent les unes des autres autant qu'en Occident les élucubrations d'un pédant du XVIIe siècle jouées par un exécutant n'ayant que de la technique, des œuvres d'un maître interprétées par un véritable artiste. De là le besoin d'encourager cette tradition aux Indes, et de témoigner de la sympathie et de la considération à ses interprètes. J'ajouterai même qu'en reconnaissant la valeur de la musique hindoue les Européens pourraient contribuer, plus qu'ils ne le croient, à entretenir l'atmosphère de vénération faute de laquelle cette musique ne saurait vivre.

Le sens profond du mot râga pour un Hindou épris de musique se fait jour dans les expressions révélatrices de son amour pour elle. Car la source du rag est la passion : passion de la nuit et du jour, du matin et du soir, des saisons qui alternent, des heures et des saisons du cœur, de l'amour, (rarement de la guerre), du calme, de l'aspiration, de l'inquiétude, de la joie ou de la vénération. La musique dépend donc des heures, mais en revanche elle exerce sur tous les sens une action puissante qu'évoque la légende. Un musicien auquel son souverain enjoignit de jouer, en plein jour, un râga de la nuit dut accéder à ce désir : et voilà qu'au son de la musique les ténèbres s'élevèrent et obscurcirent le jour. Bien plus, les saisons agissent sur l'homme au point que, corps et âme, il vibre avec la splendeur de l'été, s'apaise à la fraîcheur de ses nuits claires, et boit l'humidité bienfaisante de ses pluies, en même temps que la terre, ses plantes et ses créatures. La force des saisons tropicales est si grande que l'homme semble une lyre frappée par une main puissante. (Le dieu soleil Sûrya est terrible, Apollon est plus doux et Michel, dans notre humide Thulé encore bien plus doux.) Quand le don de la musique descend en l'homme, il peut, grâce à elle, faire de la puissance des saisons un noble usage pour l'âme.

On dit, aux Indes, que jadis certains râgas avaient le pouvoir de conjurer le feu et l'eau, le froid ou la chaleur, et que les râgas de la mousson faisaient tomber les pluies si nécessaires. Dans l'Inde occidentale, certains croient que ce pouvoir est détenu par quelques musiciens du lointain Bengale, alors qu'au Bengale, où cette puissance magique est perdue,

on s'imagine que dans l'Ouest lointain, il en est qui savent encore s'en servir. Ce sont des mystères que je ne veux pas éclaircir ; cependant — à moins que la matière ne soit plus merveilleuse que l'esprit — est-il plus grande merveille que celle de cette musique, capable non seulement de charmer les oreilles, mais de sceller les yeux, les emplissant de ténèbres à midi, d'humecter des gosiers desséchés au plus fort de la sécheresse, ou de guérir et d'apaiser le cœur humain ?

Puisque les états d'âme peuvent choisir des formes pour s'exprimer par tous les sens, les râgas sont liés aux formes et aux couleurs. Ainsi les peintres ont représenté les râgas suggérant, par la peinture d'une heure avec ses attributs et incidents, le caractère spécial de chacun d'eux. Je me souviens d'un ami, un moine hindou, à qui j'avais joué au violon la mélodie du râga Bhairavi donné ici, me disant : « Maintenant je vais vous danser Bhairavi. » Et avec des gestes lents du corps, des bras, de la tête et des mains, s'inclinant, se balançant avec une grâce mélancolique tandis que de douces lueurs naissaient et mouraient sur son visage, il exprimait la passion même que j'avais ressentie en jouant.

Comme complément des râgas viennent les *talas*, ces mètres musicaux de l'Inde. On dit que ces *talas*, par le chant et la psalmodie, sont étroitement liés au langage et aux règles de la prosodie ; il faudrait plus que de l'érudition pour décider jusqu'à quel point les mètres musicaux sont tirés de la prosodie, ou jusqu'à quel point un même rythme profond est fondamental aux deux. Il se peut que le son du tambour frappé par

la main de Shiva dans sa danse de la création ait donné naissance à la fois à la musique et au langage.

L'importance de la durée dans la parole et dans la musique est grande; celle de l'accent est moindre, si ce n'est dans les airs les plus simples (pas nécessairement les plus primitifs). Alors qu'en Europe nos rythmes fondamentaux sont basés sur des accents revenant régulièrement (le premier battement d'une mesure), « l'Inde prend la note brève et lui donne, pour un rythme particulier, une certaine valeur par rapport à la longue » qui peut avoir une durée plusieurs fois supérieure à celle de la brève. Ceci crée une difficulté d'où découle la nécessité de compter sans arrêt, et le chanteur a souvent besoin d'un tambour pour marquer les battements des brèves et des longues. L'impression fréquente de notes syncopées qu'éprouve le nouvel arrivant d'Occident est due à ce que les battements du tambour marquent chaque quantité à l'encontre de l'accent et de la liberté apparente du chanteur qui, cependant, ne doit pas transgresser la durée des battements précisément calculés. Nous verrons des exemples de temps composé (inévitablement) de deux et trois, non pas multipliés mais ajoutés, de sorte qu'il existe des combinaisons de 2 et 3 en 5 et 7, ou des combinaisons de 8 composées de 3 + 3 + 2. J'ai entendu Tagore chanter une de ces mélodies à (ce que nous appellerions) 6/8, et puis à 8/3 (composée ainsi qu'il a été dit précédemment); pour moi la force surajoutée fut surprenante, car le dernier battement (avant celui qui manquait pour faire « une mesure » à 9/8) semblait, par son impulsion puissante, nous lancer vers le premier battement de la mesure suivante.

On devinera facilement, d'après ces notes, qu'il existe, aux Indes, un vaste champ de sentiment mélodique qui comprend des subtilités d'un raffinement semblable à celui de ses philosophies, (subtilités enracinées cependant au plus profond des expériences intérieures où passion et maîtrise de soi, émotion et pensée, cœur et esprit, parcourent ensemble ces voies intimes), aussi bien que les discordances du tintamarre assourdissant du temple de Kâli, qui semblent avoir pour but de chasser toute pensée cohérente, et de mettre à nu les profondeurs de purs sentiments primitifs.

Il faudrait des volumes pour suivre d'une façon adéquate les méandres d'un tel sujet : nous espérons cependant en avoir dit assez pour donner l'aspect de sa physionomie, et permettre d'annoter les mélodies de Tagore. En outre une description trop détaillée des lois et de la grammaire pourrait produire une impression fausse. Car, ainsi qu'on peut facilement se l'imaginer, Rabindranath Tagore ne se considère pas plus entravé par les codes de la musique que par ceux des castes ou du culte. Profondément hindou dans sa musique comme dans son inspiration religieuse, ou simplement dans le sentiment qu'il éprouve pour sa propre nation, il est barde avant tout ; il tire ses rags tantôt de la tradition classique, tantôt du trésor paysan du Bengale occidental. Certains Hindous, plus orthodoxes que Tagore (en ceci comme en bien d'autres choses), tiennent Tagore pour infidèle aux lois anciennes. Quant à Tagore, bien qu'il soit impitoyable pour le pédantisme, nul n'est plus fidèle que lui à ce que la tradition a de meilleur ; et je crois que c'est en tant que défenseur de sa pureté qu'il peut songer à la noble union de

l'ancien et du moderne, de l'Orient et de l'Occident, et qu'il espère que chacun gagnera ce que l'autre a de plus noble, au risque de perdre quelque chose de moins essentiel. Quant à lui, il lui faut être libre, laissant son âme attirer à elle ce qui lui est nécessaire, et donner ce qu'elle doit.

* *
*

Après cette introduction nous arrivons aux mélodies elles-mêmes.

Le premier air, donné ici, que me chanta le Poète dans les collines de Khari, est composé sur un rag triste de l'aube.

Je ne puis trouver le repos
j'ai soif d'infini...
Mon âme languissante aspire aux inconnus lointains,
grand Au-Delà, ô le poignant appel de ta flûte!
J'oublie, j'oublie toujours que je n'ai pas d'ailes pour voler,
[que je suis éternellement attaché à la terre.

Mon âme est ardente et le sommeil me fuit;
je suis un étranger dans un pays étrange;
tu murmures à mon oreille un espoir impossible.
Mon cœur connaît ta voix comme si c'était la sienne.

Grand Inconnu. O le poignant appel de ta flûte!
J'oublie, j'oublie toujours que je ne sais pas le chemin, que
[je n'ai pas le cheval ailé.

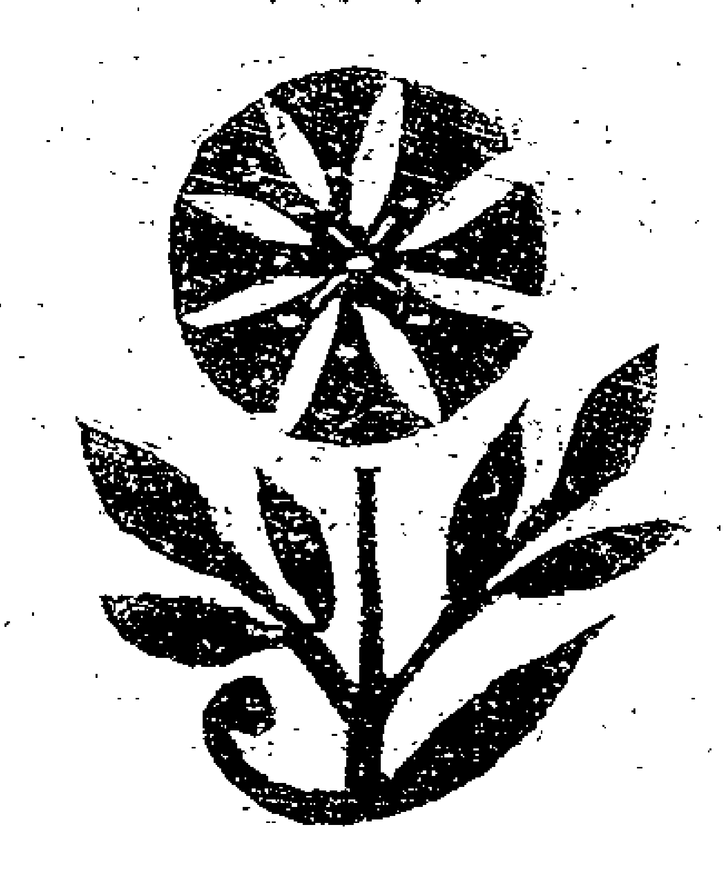
Je ne puis trouver la quiétude; je suis étranger à mon
[propre cœur.
Dans la brume ensoleillée des heures langoureuses, quelle
[immense vision de Toi apparaît sur le bleu du Ciel!

Grand Inconnaissable, ô le poignant appel de ta flûte!
J'oublie, j'oublie toujours que partout les grilles sont fermées
[dans la maison où je demeure solitaire. »

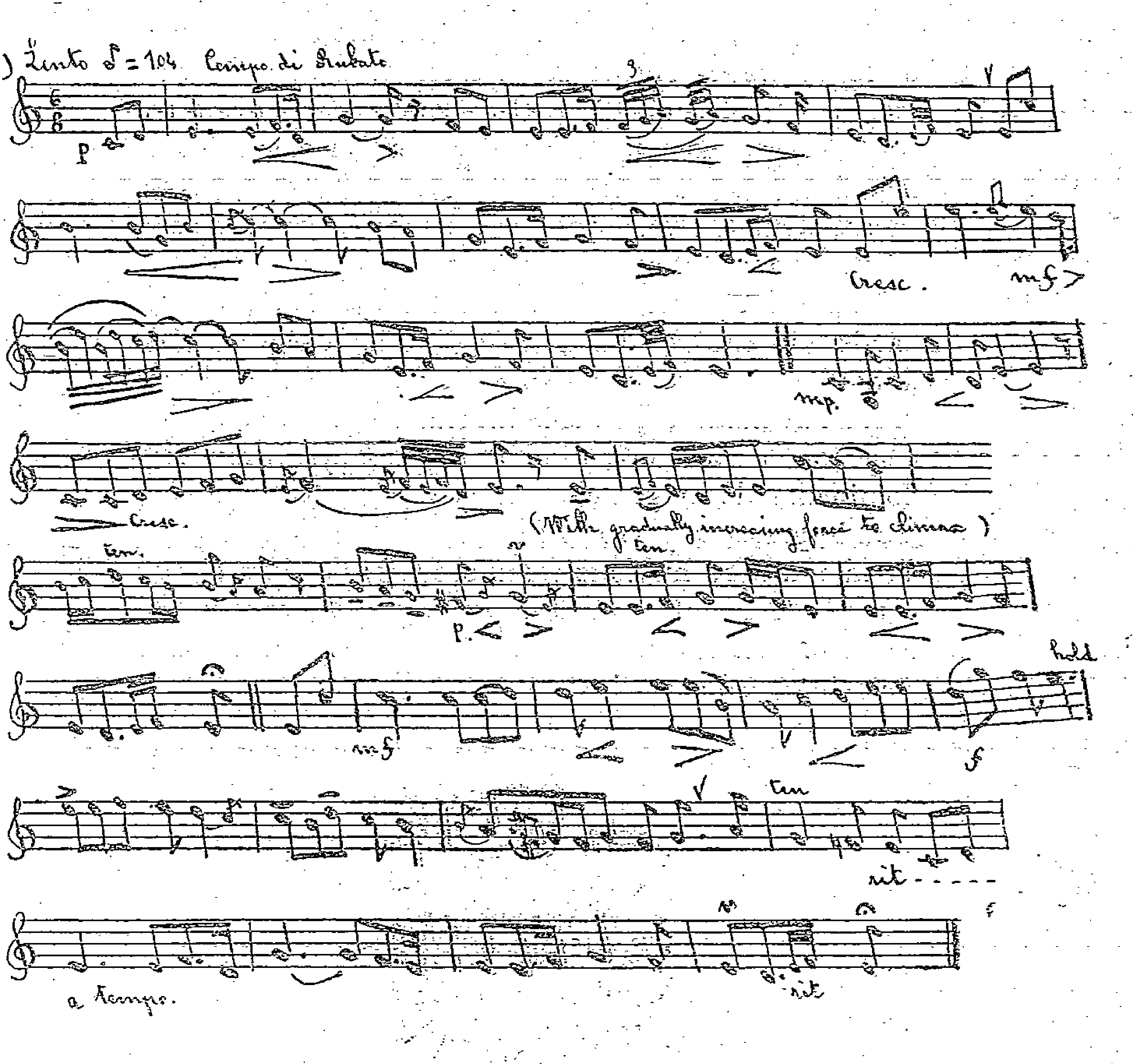
(*Jardinier d'Amour*,
Nouvelle Revue Française).

Le rythme mélancolique doit être observé, mais la plus grande liberté est permise dans l'intervalle de temps que j'ai exprimé sous forme de mesure.

Voici le Râga, à la page suivante; je l'ai, bien entendu, noté dans la clé choisie par le poète et dans laquelle il est susceptible d'être joué au violon. Son *amsa* (autrement dit l'une de ses notes saillantes) est soulignée. Cette mélodie, commençant sur l'*amsa* (appelée quelquefois la *giva* ou âme du râga) est portée par la première note du râga et se termine par elle. Le nom du râga « Bhairavi » veut dire ascète, d'où l'esprit général de la mélodie. Cet air fut le premier que le poète m'enseigna.



Ami chan challo hé.....   Râga Bhairavi.



Matin-triste.

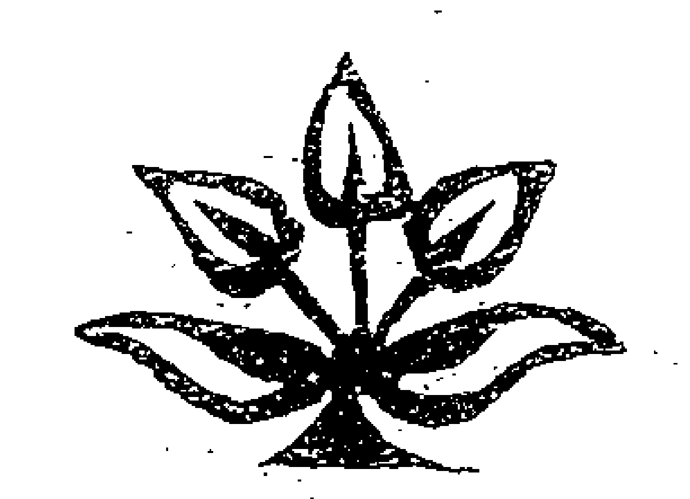
La mélodie suivante est le fragment d'un air qui me hanta du jour où je l'entendis. C'est une conversation entre un oiseau et une fleur. L'oiseau dit : « O fleur que n'as-tu des ailes ? » (Le lecteur devinera sans doute la réponse de la fleur.) Le poète chanta cette mélodie avec une délicatesse exquise, cependant avec un soupçon de pathétique qui atteignit presque la passion tout aussitôt refrénée.

Le *do* dièze baissé (ou *do* naturel élevé) dans la seconde partie, qui rend le mieux, ce me semble, le léger souffle d'inquiétude passionnée qui flotte dans l'air, semblera tout à fait naturel (et même inévitable), si on le considère comme la « note seuil » du *ré* auquel il conduit, dominante de la gamme mineure de notre notation. Mon impression personnelle est que les quarts de tons de la musique hindoue sembleront assez naturels si, comme dans notre musique gaëlique, ils servent de transition entre deux notes plus fermes, la dernière chantée et celle qui vient.



...tto (♪ = 126 à 144.) Tempo di Rubato

✻ Légèrement en dessous de la dièze.



Je donne cette dernière mélodie non pas seulement de peur que le lecteur européen ne s'imagine que la musique hindoue n'est qu'inquiétudes, aspirations et doutes impossibles, mais parce qu'elle est la mélodie favorite des jeunes garçons de l'école du Poète et de tous ceux qui ont vécu de la vie de Shantiniketan « Asile de Paix ». (Quand je la fredonne je crois l'entendre flotter sur les arbres sombres, dernière chanson d'un soir de réjouissance sous les étoiles, ou de tendre musique.)

On trouvera une traduction de cette chanson dans le livre charmant du regretté W. Pearson : *Shantiniketan*. En voici le refrain :

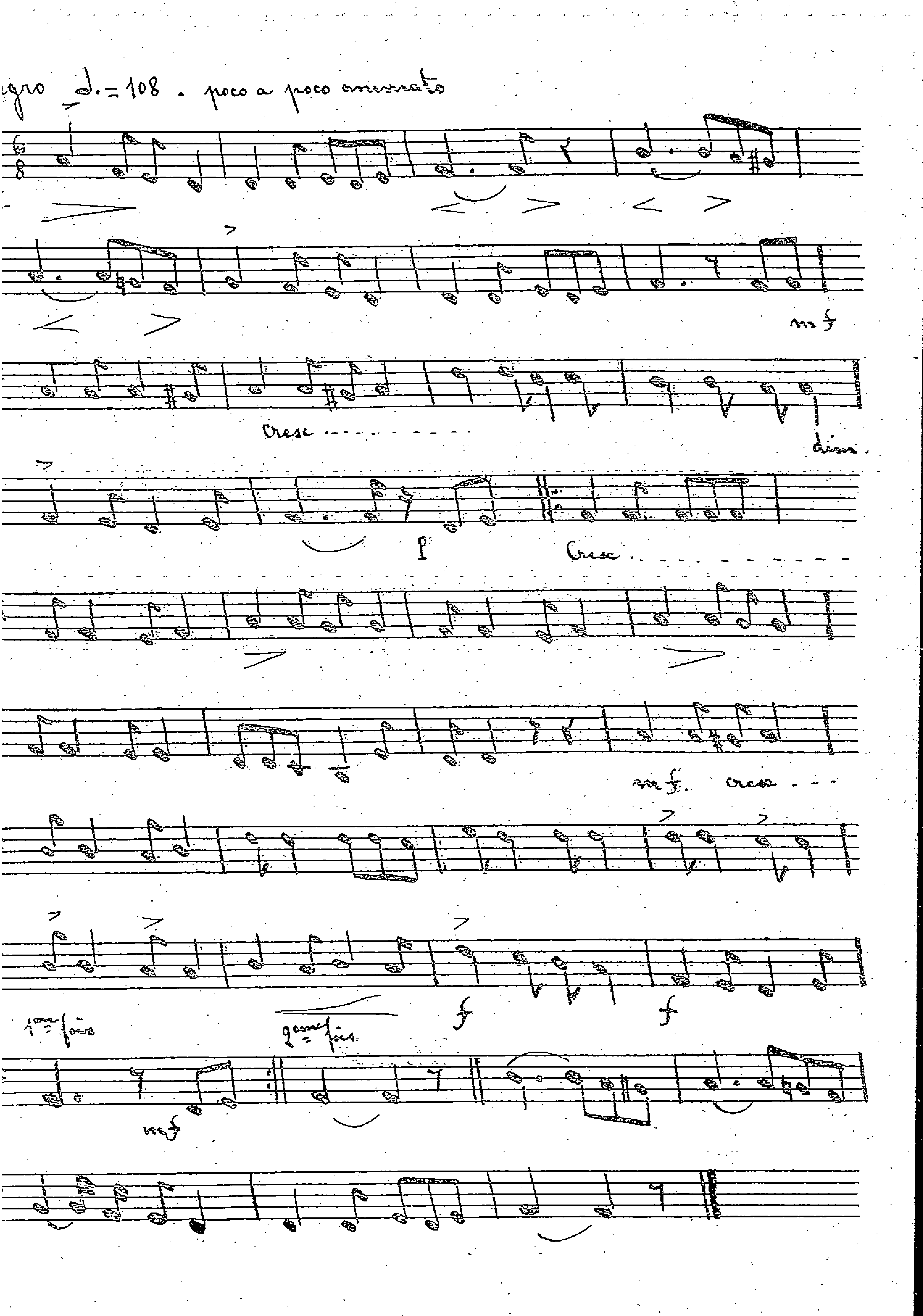
Shantiniketan, chérie de mon cœur.....

(*Traduit par Andrée VALÉRIO.*)

ARTHUR GEDDES est l'auteur de *Au Pays de Tagore : la Civilisation rurale du Bengale occidental et ses facteurs géographiques*. (Librairie Nouvelle, Montpellier, 1925.)

L'auteur décrit le pays de façon pittoresque et précise. En cherchant à expliquer sa diversité, il caractérise le théâtre où va se jouer le drame de l'activité humaine. Il indique comment les milieux se sont transformés au cours des âges, et parle de la prospérité et de la décadence des populations. Il cherche les relations les plus subtiles entre le milieu et l'activité intellectuelle. Les villages sont décrits en tant que cadres de la communauté et comme reflet de sa vie sociale et de son sens artistique.

A. Geddes conclut en racontant l'activité de reconstitution rurale inaugurée par Rabindranath Tagore à Sriniketan, à côté de Shantiniketan.


gro ♩. = 108 . poco a poco animato
mf
cresc
dim.
p
cresc
mf. cresc
1ère fois
2ème fois
mf
f
f

BIBLIOGRAPHIE

J'adresse un témoignage de reconnaissance à A. H. Fox Strangways.

La Musique de l'Hindoustan (Oxford, 1914) traite principalement de la musique de l'Hindoustan, mais contient aussi des informations précieuses sur la musique Karnatic. C'est le seul traité absolument scientifique sur ce sujet, par un expert en musique occidentale et en musique hindoue, qui eut de merveilleuses occasions d'entendre et d'étudier la musique hindoue.

Lady A. C. Wilson. *Une courte étude du système hindou de musique* (Lahore, 1904).

Fille et petite-fille de poètes, poète elle-même, Lady Wilson a écrit ce livre avec sympathie et science.

H. A. Popley. *La Musique de l'Inde* (Calcutta et Londres, 1921).

C'est un livre plein d'érudition et de charme écrit par un homme qui compose ses propres chants, selon la tradition de l'Inde méridionale, et dans le dialecte du Sud, qu'il emploie pour son enseignement religieux.

N. V. Bhatrhande, musicien et érudit qui a écrit : *Une courte étude historique de la Musique de l'Inde Septentrionale.*

Raja S. M. Tagore, dont les œuvres sont malheureusement épuisées à l'heure actuelle.

Arthur GEDDES.





LES CHANSONS DE RABINDRANATH TAGORE DANS SES PIÈCES

par

ARTHUR GEDDES

Des milliers de chansons de Tagore, trois mélodies ont été données. Il ne s'agit plus ici de mélodies détachées, mais des thèmes de quelques chansons tirées d'une pièce que je vis avant de quitter l'Inde : *Le Roi de la Chambre Sombre*. J'espère que le lecteur pourra se rendre compte de l'enchaînement de ces suites lyriques.

Aux Indes, les drames ont toujours été soutenus par des chants ; un nombre considérable des anciens « jatras » étaient en grande partie chantés. Tagore, cependant, s'est servi de la parole d'un bout à l'autre de ses drames, mais quelques poésies lyriques chantées y expriment l'émotion que l'action et les paroles ont fait naître. Tantôt c'est un des personnages agissants qui chante seul, tantôt un groupe

d'acteurs qui chantent en chœur. Dans le *Sacrifice* apparaît une chanteuse qui, tel un personnage détaché d'un chœur grec, sans être de la pièce bien qu'en faisant partie intégrante, élève l'action, par son chant, de l'immédiat à l'éternel. Dans *Le Roi de la Chambre Sombre* une servante, malgré un rôle secondaire, semble plus près du Poète que les autres personnages.

Le Roi de la Chambre Sombre est une allégorie qui peut rappeler de loin une légende grecque ; le sentiment et la philosophie en sont profondément hindous cependant, et tout imprégnés de la passion de sa plus noble quête.

Des voyageurs arrivent dans une terre délectable pour une fête qui va bientôt avoir lieu. « Où est la fête ? », demandent-ils. « Partout », répond une bande de jeunes garçons, qui accourent en chantant, conduits par un vieux grand-père. (Chant 1, page 112.)

La Porte du Sud est ouverte, viens mon printemps, viens!
Tu te balanceras au rythme de mon cœur, viens mon prin-
[temps, viens!
Viens dans le chuchotis des feuilles, dans le jeune abandon
[des fleurs,
viens dans les chansons de la flûte, dans les soupirs
[inquiets des bois!
Que ta robe détachée claque frénétiquement dans le vent ivre!
Viens mon printemps, viens !

Ils s'éloignent ; les nouveaux venus demandent : « Où est le roi du pays, où doit-il apparaître ? » Leur insistance se communique au peuple qui dit au vieux grand-père : « Il devrait bien apparaître, son absence

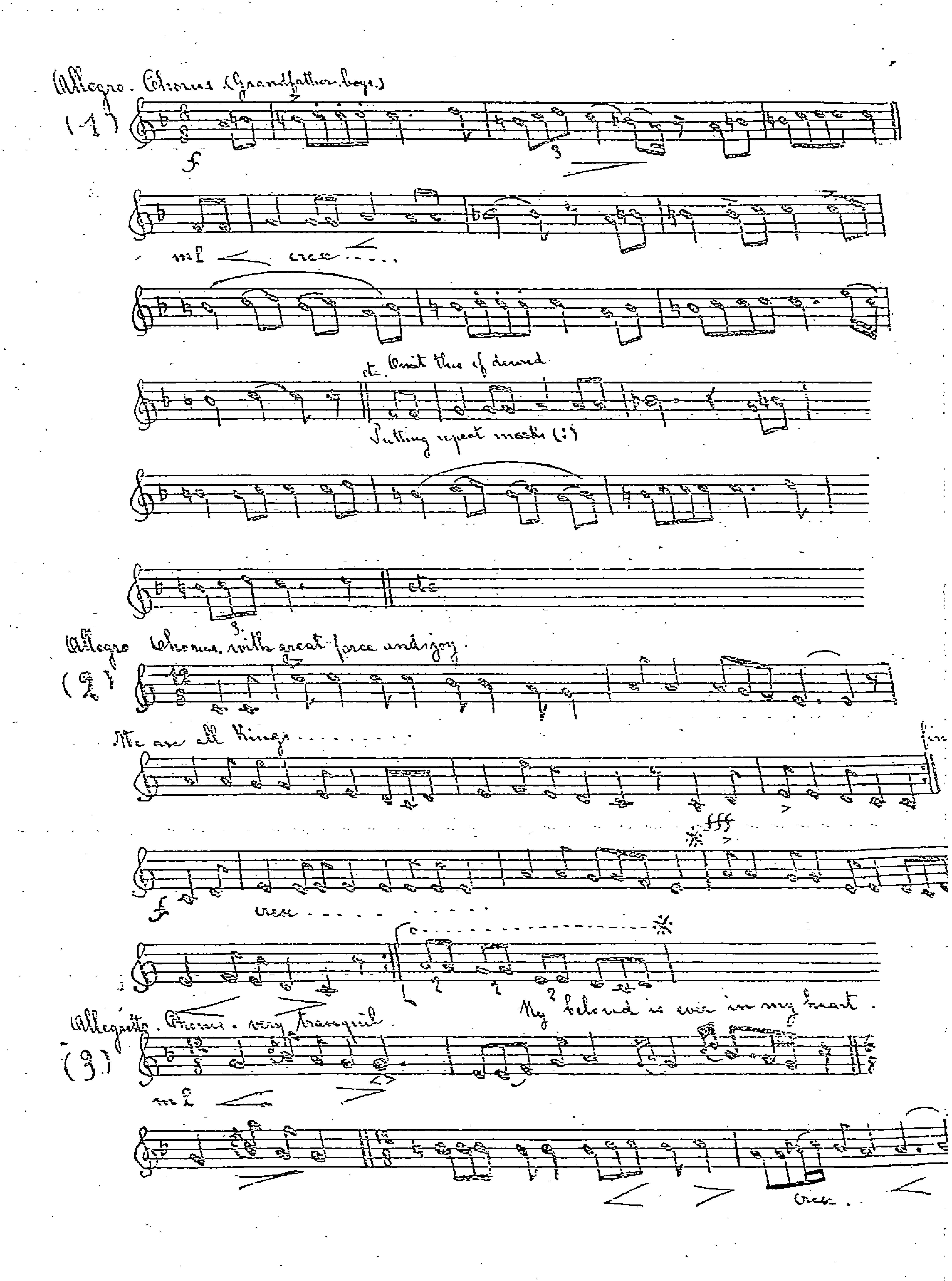
crée un grand vide. » « Un vide », s'écrie le vieillard, et il chante (Chant 2, page 112) :

Nous sommes tous rois au royaume de notre roi,
s'il n'en était ainsi, pourrions-nous espérer le rencontrer
[dans notre cœur.
Nous faisons ce qui nous plaît, tout en faisant ce qui lui
[plaît,
nous ne sommes point enchaînés par la crainte au pied d'un
[roi maître d'esclaves.
S'il en était ainsi, comment pourrions-nous espérer le
[rencontrer!

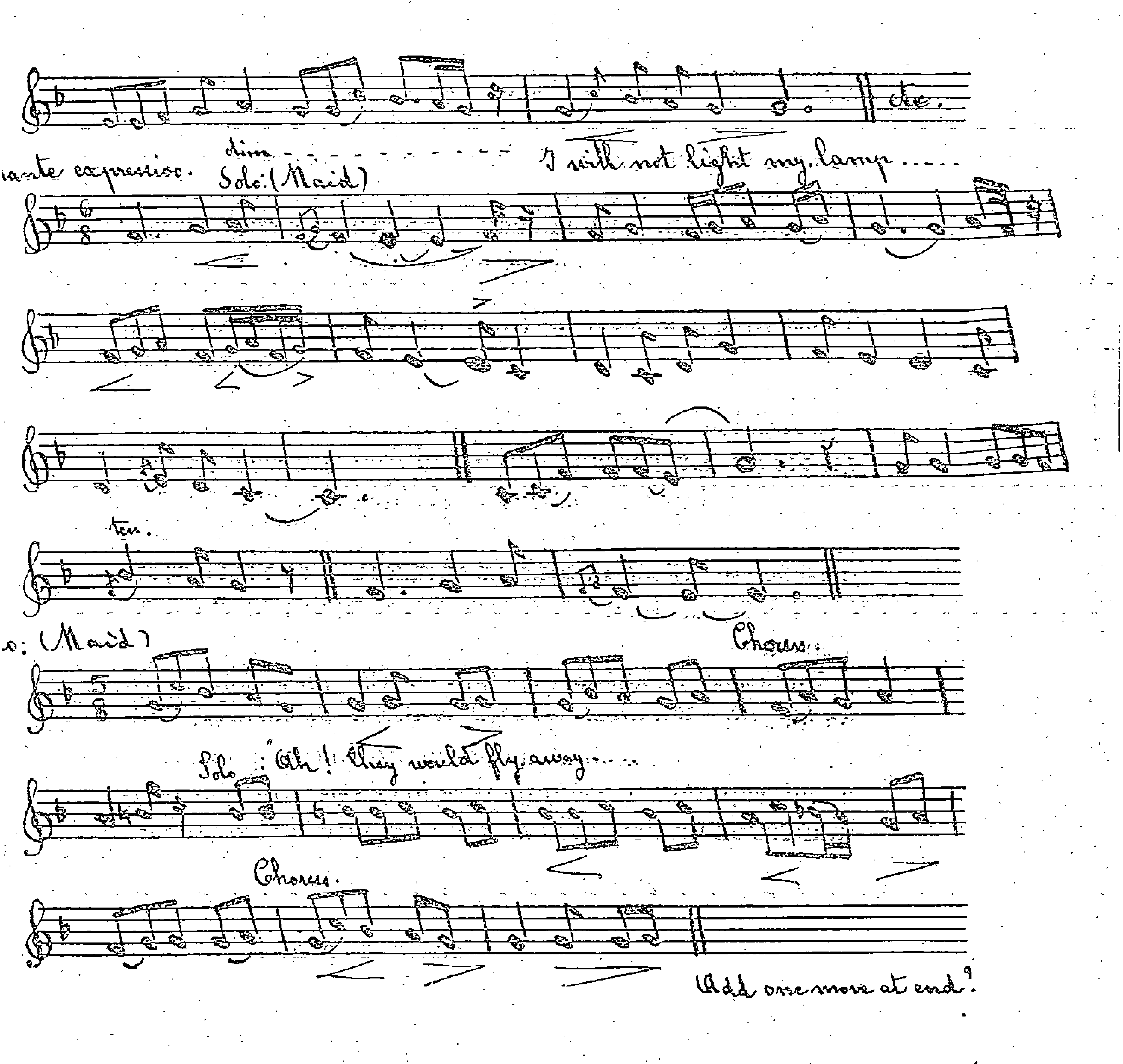
Notre roi honore chacun de nous, il honore ainsi son
[moi.
Aucune petitesse ne peut nous enfermer des siècles dans
[des murailles mensongères.
S'il en était ainsi, comment pourrions-nous espérer le
[rencontrer dans notre cœur?
Nous luttons, nous nous frayons notre propre chemin pour
[atteindre enfin le sien.
Nous ne pouvons nous égarer dans l'abîme de la nuit
[sombre.
S'il n'en était ainsi, comment pourrions-nous espérer le
[rencontrer dans notre cœur?

D'aucuns ont compris, d'autres murmurent, un étranger dit à voix basse : « Ce roi ne doit pas exister ; ces gens ont réussi à faire accréditer ce bruit. » Une autre chanson s'élève (Chant 3, page 112) :

Mon bien-aimé est toujours dans mon cœur,
c'est pourquoi je le vois partout.
Il est dans la pupille de mes yeux,
c'est pourquoi je le vois partout.



Allegro. Chorus (Grandfather boys)
(1)
f
mf
cresc.....
etc. Omit this if desired
Putting repeat marks (:)
etc
Allegro Chorus with great force and joy
(2)
We are all Kings.........
fff
f
cresc......
My beloved is ever in my heart.
Allegretto. Chorus. very Tranquil.
(3)
mf
cresc..


etc.
ante expressivo.
dim
Solo. (Maid)
I will not light my lamp.....
ten.
Solo: (Maid)
Chorus.
Solo: "Ah! they would fly away.....
Chorus.
Add one more at end?

Je m'en suis allée au loin pour entendre ses paroles,
Mais, hélas, ce fut en vain!
Quand je revins, je les entendis dans mes propres chansons.
Qui êtes-vous, vous, qui tel un mendiant allez le chercher [de porte en porte!
Venez dans mon cœur, et voyez son visage dans les larmes [de mes yeux!

Soudain des cris retentissent : « Écartez-vous, place au roi ! » Au passage triomphal d'un superbe personnage vêtu d'or et d'écarlate, la foule en extase se prosterne et contribue à grossir le cortège. Plus de doute, c'est le roi. C'est au tour du vieillard à se prosterner; incrédule, il n'en fait rien, et sa troupe vagabonde s'en va riant, toujours menant sa quête.

La seconde scène est dans la *Chambre Sombre* du palais, où l'Épousée Royale, presque en larmes, faute de lumière, se plaint à sa confidente, la servante. Celle-ci lui répond : « Comment pourrais-je apporter de la lumière en un lieu qu'Il veut tenir sombre? », et chante :

Je ne veux pas allumer ma lampe.

. . . .

(Chant 4, page 113.)

Et maintenant la reine soupire après son seigneur. Quand le roi vient, il chante : « Ouvrez la porte, j'attends », et la suivante répond : « N'enfoncerez-vous point cette porte, vous faut-il être invité pour entrer? »

La porte est ouverte par la reine qui reste debout, toujours dans l'obscurité, devant le roi. (Le roi reste invisible pendant toute la pièce.) De nouveau elle l'implore de se laisser voir, il accède à son désir. « Demain soir à la fête vous me verrez ; mais il faudra

me reconnaître. Je me montrerai bien des fois. » « Je vous reconnaîtrai », s'écrie la Reine, se réjouissant de la proche réalisation du souhait de son cœur. Mais la suivante chante (Chant 5, page 113) :

Ah ! ils ont voulu s'envoler les yeux inquiets et vagabonds,
[oiseaux sauvages de la forêt !
Mais le temps de leur capture viendra, leurs vols errants
[prendront fin.
quand la musique de l'enchantement les poursuivra et percera
[leur cœur.
Hélas, les oiseaux sauvages ont voulu s'envoler dans le
[désert.

L'intrigue se complique ; les rois des pays voisins se liguent, décidés à s'emparer de la reine et du pays. Les plus rusés se servent de celui qui se fait passer pour roi aux yeux du peuple : la pauvre reine est bien près d'être séduite, en proie au doute et au désespoir. Quand la fête bat son plein, le palais est incendié, et au plus fort de l'embrasement la reine aperçoit le visage de son seigneur. Cette vision auguste frappe son cœur d'effroi. Elle s'enfuit et cherche asile auprès de son père. Là les sept rois l'assiègent, mettent ses armées en déroute, la réclament, mais à l'apogée de leur triomphe, ils sont confondus et dispersés. Le Roi est enfin venu. Nous rencontrons le plus fier et le plus rusé des sept rois, seul, la nuit, sur la route, avec le vieux grand-père qui chante :

J'attends avec tout ce que j'ai, dans l'espoir de tout perdre,

et la reine humiliée, mais ne désespérant plus ; et comme ils cheminent ensemble, l'aube point.

La scène finale est dans la *Chambre Sombre* où la reine cherche à servir aux pieds de son seigneur ; mais elle sait que son amour incomparable vit au plus profond d'elle-même. Le roi : « Aujourd'hui j'ouvre les portes de cette *Chambre Sombre*, le jeu est fini. Viens à la lumière. » La reine : « Avant que je sorte, permets que je me prosterne au pied de mon seigneur des ténèbres, de mon roi cruel, terrible, sans égal. »

Nous en avons dit assez pour permettre au lecteur de sentir la valeur et l'intérêt de ces chansons ; elles ne sont malheureusement pas en assez grand nombre pour rendre justice au compositeur. Si l'on pouvait en réunir suffisamment, elles formeraient un noble recueil (musique accompagnée de traductions) qui permettrait de jouir à la fois des paroles et de la musique[1].

Il serait souhaitable que les amateurs de musique en Occident pussent connaître la musique de Tagore et sentir qu'elle est proche de la leur. Les amateurs de poésie, jouissant des poèmes traduits par Tagore, apprécient la parenté humaine entre ces poèmes et les leurs, encore bien plus que la différence de costume, qui ajoute cependant une beauté, un charme, un intérêt nouveaux. N'en serait-il pas de même pour la musique ?

Si un recueil est possible, quelle forme adopter ? Le plus simple serait d'imprimer les airs, tels qu'ils sont

1. Aux Indes j'ai noté trente chansons en tout ; une suite de quinze mélodies tirées du *Roi de la Chambre Sombre* et quinze autres mélodies : des chansons détachées et des airs tirés de *Sacrifice*, du *Cycle du Printemps* et d'autres pièces. A mesure que je les réunissais, elles me semblaient bien peu nombreuses quand je les comparais à la richesse des mélodies composées. Je me croyais pauvre et voilà que je suis riche.

ici, pour être chantés ou joués, avec les traductions libres du Poète, employant des mots bengalis imprimés en écriture romaine. Ainsi donc, des Bengalis connaissant notre notation musicale pourraient chanter ces mélodies. Des Occidentaux ne pourraient les chanter qu'avec une traduction adaptée à la musique. La rime n'est peut-être pas nécessaire, mais le rythme est essentiel, de même que les assonances des versions en prose du Poète.

Il vaudrait encore mieux que ces chansons fussent présentées aux auditeurs occidentaux par des chanteurs ou des instrumentistes les ayant apprises du Poète lui-même. La tradition orale joue un grand rôle dans toute musique, encore plus dans la musique nouvelle d'un pays étranger. Le secret n'est pas incommunicable; je m'en suis aperçu aux Indes, car, après l'encouragement du Poète, rien ne m'a causé plus de plaisir que la demande de mes amis de Shantiniketan de leur jouer les airs que j'aimais.

La question du chant offre une autre difficulté; la majorité des Occidentaux a perdu le sens de la mélodie pure, au point que chanter ou jouer une mélodie sans accompagnement équivaudrait presque à paraître sur la scène sans vêtements ! Les collectionneurs de mélodies populaires se trouvent en face de la même difficulté. Il est vrai que, pour un Hindou, l'accompagnement est superflu, mais la plupart des gens en Europe trouvent qu'un air, sans quelques accords pour le soutenir, est frustré d'une chose à laquelle il a droit.

Il ne nous semble pas qu'un accompagnement très simple serait nuisible. Dans la musique gaëlique, des accords qui gardent le mode font ressortir l'air; de même

des accords dans le style du rag pourraient contribuer à soutenir la mélodie et non à la déguiser, tels le voile léger, la note de couleur qui rendent plus parfait le mouvement d'une danseuse.

Il y a aussi le rythme donné par les « tablas », tambours hindous, pour les chansons à mouvement rapide. Et puis il y a le pur volume de son des voix à l'unisson dans les grands chœurs, hommes, jeunes gens et jeunes filles clamant tous un nouveau rythme de vie, une autre ode à la joie. Les notes grêles et claires de la « vina » sont perçues, par moments, avec les voix des enfants et des jeunes gens, et, balayant tout devant elle, la voix puissante de Dinu Babu, telle une conque triomphale, retentit au-dessus du bondissement et du martèlement du tabla. Avec son double son, il s'élance du grave à l'aigu ; un coup sourd arrête subitement sa résonnance, mais il repart aussitôt d'une façon qui vous donne un coup au cœur.

Ce sont ces chœurs joyeux qui donnent aux mélodies plus subtiles des chansons lentes et tristes, une intensité d'expression inoubliable. Voilà où l'accompagnement pourrait presque disparaître, de même que les acteurs disparaissaient ou s'affaissaient sur le sol quand s'élevaient ces chansons. On pourrait frapper un accord de temps à autre pour tenter de suggérer la lumière atténuée, le pas lent et la draperie de la chanteuse quand elle se meut lentement au rythme cadencé de son chant, semblable à un personnage d'un chœur grec ou à une muse tragique. Nous perdons tant des pièces et de leur magie, des nuits étoilées d'été, du paysage silencieux au loin dans la campagne, qu'il nous faut quelque chose pour les y suppléer ou pour

ainsi dire les « traduire ». (Pourquoi dans nos cités d'Occident, dont nous sommes si fiers, élevons-nous tant de barrières que la musique doit franchir avant de nous parvenir?)

Et ceci nous ramène au rapport entre les pièces et les chansons, et au rôle que ces dernières y jouent.

L'unité des chansons dans la pièce leur confère une richesse et un mouvement qu'elles n'ont plus quand elles sont chantées séparément. Il faudrait donc donner un bref résumé de la pièce pour que l'on comprît qu'une chanson est le point culminant d'une vague d'émotion exprimée par les paroles, l'action et la couleur. Ce fut pour garder cette unité que je demandai à Dinendranath Tagore de chanter les airs (ou les thèmes principaux) d'une pièce entière *Le Roi de la Chambre Sombre*.

Ne conviendrait-il pas de donner avec l'analyse des trois pièces dont sont principalement tirées les chansons, quelques détails sur la façon dont elles furent jouées et présentées, ou mieux encore, quelques esquisses de Nanda Lal Bose, ou d'autres artistes présents? Chitra (V. B. Row) a fait un beau dessin en couleur de la « Jeune Mendiante » de *Sacrifice;* et nous n'avons que l'embarras du choix parmi de nombreux croquis. (La fascination exercée par le mouvement, la forme et la couleur était telle, qu'il était quasi impossible de renoncer à la tentation de prendre des croquis.)

Le lecteur objectera peut-être : « Ne perdrons-nous pas complètement le charme et la couleur de ces chansons, en les entendant isolément et privées de tout ce qui a été décrit? » C'est à lui à le dire, telle est ma

réponse. Ce fut à la fraîcheur du soir, dans une vaste salle, à Bombay, que, pour la première fois, j'entendis le Poète chanter ses mélodies. Il en chanta deux ou trois en demi-teinte, comme toujours, sans rien d'autre que la voix ; l'une cadencée, l'autre grave et lente dans un rag antique de la nuit tombante, et une troisième à la grâce exquise de fleur. Ce fut une des soirées mémorables de ma vie. Sans doute de l'harmonie de pensée, de sentiment et d'imagination des pièces splendides que je vis plus tard émanait une puissance supérieure à celle d'une mélodie ; sans doute l'enthousiasme insufflé à ses acteurs par le Poète, et sa propre incarnation merveilleuse de la pensée, donnaient une unité qui emplissait l'imagination à pleins bords. La musique, mariée à des paroles, a aussi son enchantement pour qui sait l'entendre. A ceux qui doivent tout tirer de notes et de paroles sans être aidés par la voix humaine, je conseille foi et patience. Celui qui désire jouer ou chanter ces mélodies devra recommencer bien des fois, et s'il n'est pas immédiatement pris par leur charme, il le sera par la suite.

Il me semble que l'espace, le silence sont nécessaires. De même que les longues cadences, les petits trilles, tel un volètement d'ailes, ou les notes profondes de quelque chant intense, ont besoin d'espace pour flotter et accomplir leur voyage magique de la bouche du chanteur au cœur de celui qui écoute.

L'absence d'accompagnement apporte une consolation au chanteur. Seul, il peut jouir d'une liberté qui lui est refusée s'il est lié à des notes écrites, et s'il lui faut répéter un thème immuable, sans souci de l'humeur changeante des vers ou du sentiment de l'heure.

J'aurais aimé donner, si cela avait été possible, toutes les versions différentes d'une même chanson, avec les petites variations et les tours de phrase et d'expression que la liberté orale permet, et que le sentiment du moment peut suggérer. Malgré la grande patience dont fit preuve le Poète en me chantant ses mélodies, j'éprouvai maintes difficultés pour les noter. L'analyse et la capture de toutes les modulations, ou envols des airs lents, sont presque aussi difficiles que l'analyse du vol d'un oiseau de branche en branche pour un artiste. Heureusement, la voix, plus docile, allait un peu plus lentement, revenait à son dernier point d'appui, et décrivait son vol à nouveau, une fois, deux fois, autant de fois qu'il le fallait pour qu'il pût être représenté.

Un autre avantage, pour le musicien libéré du piano et de son compromis la gamme bien tempérée, est la possibilité de rendre des intervalles bien plus subtils. En quittant le chemin tout tracé, maints d'entre nous risquent de choir dans le fossé et de chanter faux ; un instrument à cordes, un violon, par exemple, jouant en sourdine, peut être une aide précieuse. Aux Indes, les chanteurs jouent souvent d'un instrument à cordes, et bien que peu d'entre nous osent s'y risquer, l'essai en vaut la peine, ne serait-ce que pour le plaisir qu'on en retire.

On peut se demander si l'art occidental n'a pas été plus avant en créant des ressources plus pleines, harmonie, chorals, combinant tout cela au drame dans le Grand Opéra? Bien que ces pièces mêlées de chants n'aient pas toutes ces ressources, j'ai eu l'impression qu'elles éveillaient des échos aussi riches, une émotion aussi profonde que quoi que ce soit de notre art

occidental. Malgré l'absence de toute harmonie, la couleur et le mouvement, la transition des scènes à un ou deux personnages avec un mince filet de musique à des scènes d'ensemble où une foule joyeuse chante à l'unisson, m'ont produit un effet comparable à celui de notre musique dans toute sa plénitude. L'opéra est peut-être allé plus loin, mais il a visé trop haut et a gâté ses effets par des crudités qui choquent la vue et l'ouïe, et qui font plus que nuire à la perfection recherchée, mais jamais atteinte encore. Et au prix de quels efforts cette perfection a été recherchée ! Ceux qui se souviennent des enfants de Shantiniketan épuisés à la fin mais suprêmement heureux, aux grandes représentations de Calcutta, ne peuvent nier que dans notre art professionnel, en Orient comme en Occident, nous exigions un effort trop grand des exécutants, qui, en tant qu'artistes, devraient en tirer plus de joie que quiconque. Il se peut qu'il y ait eu des imperfections de technique, mais jamais elles n'ont semblé discordantes ; l'âme n'a jamais détonné, l'ensemble nous a ému du commencement à la fin, et laissé une impression de plénitude et de réussite parfaite.

(*Traduit par Andrée* VALÉRIO.)




LITTÉRATURE



CONTE

par

RABINDRANATH TAGORE

La fête du Char approchait.

La Rani dit au Rajah :

— Allons y assister !

Le Rajah consentit. Des écuries on fit sortir chevaux et éléphants. Deux rangées de palanquins surmontés de plumes de paon portaient les dames du palais, et des cipayes, lance au poing, montaient la garde des deux côtés.

Serviteurs et servantes en foule innombrable suivaient le cortège. Seul de l'entourage princier restait un pauvre homme dont la fonction était de cueillir les tiges de chiendent pour les balais de la maison royale.

Le surintendant eut pitié de lui et lui dit :

— Viens avec nous, si tu le désires.

Mais l'autre, tout confus, répondit :

— Ce m'est impossible.

Or, le Rajah apprit par hasard que le plus humble de sa suite allait être laissé. Dans sa bienveillance, il dit à son ministre :

— Emmenez-le avec vous.

L'homme était dans sa cabane sur le bord de la route quand l'éléphant du Ministre s'arrêta devant l'entrée.

Le Ministre l'appela :

— Allons ! viens voir le Dieu dont la fête est célébrée !

L'homme inclina la tête :

— Comment puis-je aller jusqu'à la porte de mon Dieu ?

— Ne crains point, dit le Ministre. Tu te joindras au cortège du Rajah qui te conduira sain et sauf jusqu'au Temple.

L'homme s'écria :

— Hélas ! La route du Rajah ne saurait être la mienne !

— Vas-tu donc perdre l'occasion de contempler le Dieu sur son char ? dit le Ministre.

Le pauvre homme répondit ;

— Mon Dieu vient à ma porte sur son propre char.

Le Ministre repartit en riant :

— Où donc sont les traces des roues de son char ?

— Ces roues ne laissent point de traces, dit l'homme.

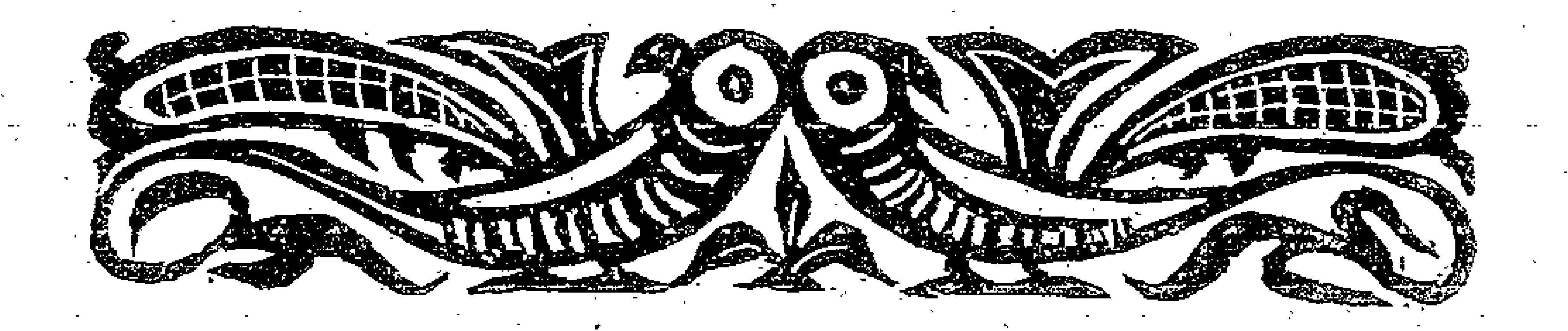
— Pourquoi donc ? demanda le Ministre.

— Parce qu'il vient sur son char de fleurs, répondit l'autre.

— Montre-le moi donc ! reprit le Ministre.

Et le pauvre homme lui indiqua, à l'entrée de sa cabane, deux tournesols qui fleurissaient sur leurs hautes tiges.

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)



OUMA

par

ABANINDRANATH TAGORE

(Ce conte symbolique a été offert par l'auteur aux premières « éclaireuses » du Bengale.)

Himavat, roi des montagnes de l'Himalaya, et Menaka, la reine, avaient des filles, adorables comme les étoiles du matin et jolies comme les étoiles du soir. Un jour, les Devas (qui règnent glorieusement sur les espaces invisibles et inconnus), descendirent de leur royaume lointain, enlevèrent les jeunes filles et les emportèrent, l'une après l'autre, vers les régions inaccessibles, loin, très loin de la Terre.

* * *

Un jour, le palais du roi des Montagnes, assombri par les rapts des jeunes princesses, fut éclairé de nouveau par la naissance de Sati, la Vérité elle-même. Sati, petite lumière nouvellement éclose dans le palais, se mit à croître et à embellir, éclipsant, par sa lumineuse beauté, ses sœurs, les étoiles.

Les montagnards l'appelaient Himavatî : Miette de

Neige ; le roi son père la nommait Parvati, mais sa mère, la reine Menaka, lui donnait le plus doux des noms : elle l'appelait Ouma : Mère !

Et chacun dans le royaume se demandait lequel parmi les dieux viendrait la querir et la prier d'être son épouse.

* *
*

Çiva, le pur, Çiva le sage, Çiva le dieu mendiant qui erre de porte en porte, vint un jour dans les Himalayas ; il s'y arrêta pour méditer, silencieux et calme comme les neiges éternelles.

* *
*

Ouma se mit au service du Dieu ; elle enfilait pour lui des graines de lotus et chaque matin elle renouvelait ces chapelets doux et frais, humides encore de rosée matinale.

Ainsi Parvati servait Çiva, cachant au fond de son cœur un ardent désir de s'unir à lui, qui est toute bonté, toute pureté ; à lui, qui, Seigneur de tous les dieux, mendie cependant comme le plus humble parmi les humbles.

* *
*

Enfin le Printemps parut dans la montagne... Un jour, le rameau d'or de l'arbre des souhaits, à l'ombre duquel méditait Çiva, effleura légèrement Ouma ; ... aussitôt elle s'épanouit en grâce et en fraîcheur, et bientôt la brise printanière, parfumée des senteurs de toutes les fleurs, murmura jusque dans la paisible

retraite de Çiva le vœu ardent blotti au fond du cœur de la vierge.

* * *

Un jour Çiva entr'ouvrit les yeux; ses longs jours de méditations avaient pris fin... Il aperçut Ouma; elle était debout devant lui, et le fardeau de son amour et de sa dévotion ployait en avant son corps souple.

Durant quelques instants les couleurs du printemps effleurèrent les cimes neigeuses et les illuminèrent et, à travers le voile transparent d'un brouillard doré, Çiva et Parvati échangèrent un regard.

Puis les nuages s'élevèrent soudain, assombrissant la blanche lumière de l'aube printanière; des éclairs surgirent des profondeurs obscures, incendiant les flancs verts des montagnes, et le tonnerre retentit, pareil au rire de Rudra, dieu de la Destruction.

* * *

Une grande angoisse, telle une ombre épaisse, s'abattit sur le Roi des Montagnes; la Reine, tel un torrent impétueux, s'élança hors du palais, criant d'une voix anxieuse : Ouma ! Ouma !

Au plus fort du tumulte, tel un rayon lumineux traversant l'obscurité, apparut Narada avec sa vina; il chantait un doux chant d'espoir, invitant chacun à se réjouir, car Çiva avait enfin découvert sa fiancée.

* * *

— Alors Çiva épousera Parvati ?

— Certes, Çiva s'unira à Sati : le Dieu de Bonté s'unira à Sati, la Vérité.

— Mais Çiva est si pauvre !

— Peut-être, mais le pouvoir de sa bonté a vaincu même la Mort; toute vie découle de lui, en lui toute vie trouve son appui, vers lui retourne toute vie et les dieux eux-mêmes, dans toute la splendeur de leur glorieuse divinité, se prosternent devant lui.

* *
*

Mais notre cœur déchiré appelle sans cesse notre petite Ouma, et nous gémissons :

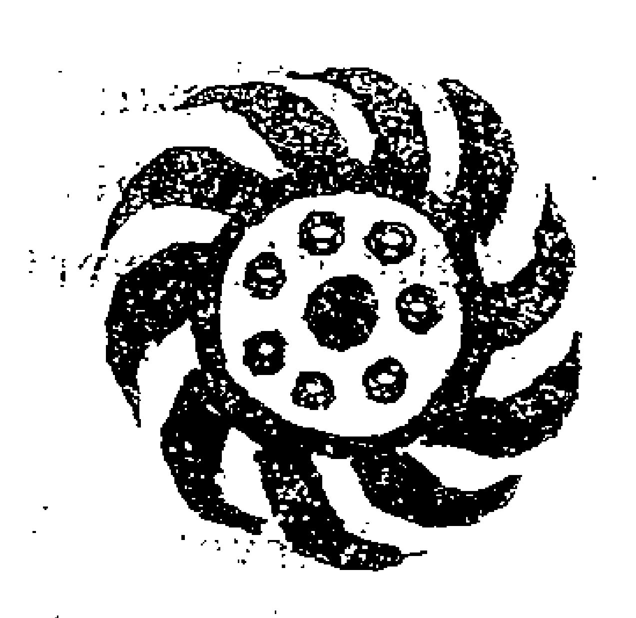
— Reviendra-t-elle, reviendra-t-elle jamais à notre foyer ?

— Çiva l'a appelée, elle doit rester auprès de Çiva. Mais un jour, quand elle sera mère, elle nous reviendra !

— Quand, oh ! quand reviendra-t-elle ?

Elle reviendra à la fonte des neiges quand les rivières bondissantes et gonflées d'eau accourront vers nous, impétueuses.

(*Traduit par* AMRITA.)





UNE NUIT DANS LE CHAMP DE CRÉMATION

(EXTRAIT DE « SRIKANTA »)

par

SARAT CHANDRA CHATTERJI

... J'aperçus au loin devant moi une étendue d'eau miroitante : c'était un lac artificiel de plus d'un kilomètre de long, œuvre d'un *zamindar* oublié. Il avait été comblé au nord, où une jungle le recouvrait. Les femmes du village n'osaient y venir, à cause de la distance. Un vieux *ghat*, un escalier, descendait jusqu'au bord de l'eau ; j'allai m'asseoir distraitement à un angle. On racontait que, jadis, un village florissant avait existé autour de ce lac, et que, dévasté par le choléra et la peste, il s'était transporté à l'endroit qu'il occupait actuellement. De tous côtés, je pouvais voir les traces d'anciennes habitations. Les rayons obliques du soleil couchant s'attardaient à la surface de l'eau sombre et la transmuaient en or liquide, tandis que je restais en contemplation silencieuse.

Lentement, le soleil disparut, et l'eau sombre revê-

tit une teinte encore plus foncée. De la jungle voisine sortit un chacal altéré, qui s'avança tout au bord, puis, ayant apaisé sa soif, se retira, timide et furtif. Il était temps pour moi de me lever. Les heures que je désirais faire écouler avaient fui, mais pour quelque raison mystérieuse, je me sentais incapable de me mouvoir. Il semblait que j'eusse pris racine et qu'un sortilège me retînt à ces marches.

Je songeais à tous les humains qui avaient passé et repassé à cette place, et dont les pieds avaient foulé les degrés où j'étais assis. Combien de fois ne les avaient-ils pas descendus, pour se baigner, laver leurs vêtements, ou puiser de l'eau? A quel étang invisible se rendaient-ils maintenant pour ces besoins quotidiens? Le soir, à pareille heure, ils avaient eu coutume, sans doute, de s'asseoir ici, et, par des récits et des chansons, d'alléger et d'égayer leur lassitude, après les labeurs du jour. Et puis, quand la mort, sous la forme de la grande peste, était survenue pour les arracher à la terre, plus d'un mourant, peut-être, était accouru poussé par la soif, et avait rendu le dernier soupir sur ces marches. Peut-être leurs âmes altérées étaient-elles en ce moment autour de moi! Car, qui peut affirmer avec certitude que l'invisible n'existe pas!

« *Babudji!* — m'avait dit ce vieillard, le matin même — ne croyez pas que rien ne reste de nous après la mort, ni que les âmes des morts n'errent pas impuissantes dans l'espace, harcelées par l'aiguillon des désirs et des appétits, du plaisir et de la souffrance, comme nous!... Ne retournez jamais au champ de crémation! »

Ces paroles qui, en plein jour, n'avaient été qu'un

sujet de rires et de plaisanteries, me revenaient à l'esprit, dans les ténèbres grandissantes, sous un tout autre aspect.

« S'il y a quelque chose de réel en ce monde, pensais-je, certes, c'est la mort ! Les formes multiples du bien et du mal, de la joie et de la douleur, dans notre vie, ne sont-elles pas comme les matériaux divers qui servent aux feux d'artifice ? Assemblées avec soin, disposées habilement, pour le seul but d'être réduites en cendres quelque jour ! Donc, s'il était possible d'apprendre ce qui existe de l'autre côté de la mort, qu'y aurait-il de plus utile ? Qu'importe celui qui nous en donnerait des nouvelles, et sous quelle forme elles nous parviendraient ! ».

Tout à coup mes réflexions furent troublées par un bruit de pas. Je tournai la tête mais n'aperçus que les ténèbres. Personne n'était visible. Secouant ma torpeur, je me levai et me mis en route, me dirigeant — du moins je le croyais — vers notre campement. Je n'avais pas la moindre idée du temps que j'avais passé près du lac, ni de l'heure. Il pouvait être minuit... Mais que m'arrivait-il ? Je marchais, je marchais toujours, et pourtant l'étroit sentier semblait interminable. Je ne voyais pas une seule lumière de nos tentes. Depuis un moment, je remarquais devant moi un bouquet de bambous, obstruant la vue. « Comment ! me dis-je soudain. Je ne l'avais pas noté en venant ! Me suis-je égaré ? »

Avançant un peu plus, je découvris que ce n'était pas des bambous, mais quelques tamarins, dont la vaste ramure étroitement entrelacée rendait plus profonde l'obscurité à travers laquelle mon sentier poursuivait

ses zigzags. Il faisait si sombre sous ces arbres que je ne pouvais distinguer ma main. Mon cœur commençait à battre à coups pressés. Où allais-je donc ? Rappelant mon courage, je passai sous le tamarin géant. Imaginez ma surprise quand je ne vis rien que la ténébreuse étendue des cieux en face de moi !

Mais qu'était cette haute crête, là-bas ? Serait-ce par hasard le nouveau remblai élevé par le gouvernement, le long du fleuve ? Oui, je ne me trompais point !... Une lassitude accablante s'appesantissait sur moi, mais j'arrivai pourtant à me traîner jusqu'au sommet de la crête... C'était bien ce que je pensais ! Au-dessous de moi s'étendait le vaste champ de crémation. De nouveau j'entendis les pas. Cette fois, ils me dépassèrent et se perdirent dans la désolation grisâtre à mes pieds. A demi évanoui, titubant, trébuchant, je m'affaissai sur le sable et les cailloux du remblai. Il ne me restait plus de doute. *Quelqu'un* s'efforçait de me conduire à travers ce champ de crémation vers d'autres, par delà ; et mon guide invisible, dont les pas m'avaient fait abandonner le lac, venait de me quitter, car il me semblait entendre l'écho de ces pas vibrer dans les airs...

Ces échos me disaient : « Mais pourquoi rester ici ? Était-ce pour cela que nous t'avons amené si loin ? Viens au milieu de nous ! Ne demeure pas ici comme un paria ! Viens t'asseoir avec nous, comme l'un d'entre nous ! »

Je ne puis affirmer si j'ai entendu réellement ces paroles à mon oreille, ou si je les ai perçues dans mon être intime, mais je sais que j'étais en possession de toutes mes facultés. Mes yeux regardaient fixement devant moi, dans une demi-torpeur. J'étais aussi loin

du calme de l'inconscience que de l'activité de l'esprit en état de veille. Je n'avais pas oublié qu'il était fort tard et que je devais rentrer au camp. Et j'aurais fait un effort pour m'éloigner, si je n'en avais senti l'inutilité absolue. Je n'étais point venu ici de mon plein gré ; je n'avais jamais eu l'intention de retourner au champ de crémation. Donc, celui qui m'y avait amené avait besoin de moi, et ne me laisserait pas repartir sans avoir accompli son dessein. J'avais entendu raconter qu'une fois en *leur* pouvoir, nul homme ne saurait échapper, contre *leur* volonté. Il aurait beau ruser et s'enfuir loin d'*eux*, il s'égarerait dans un labyrinthe pour revenir finalement, après de longs détours, à son point de départ.

Je demeurai donc immobile sans faire le moindre geste. Et, tout à coup, je vis ce que je n'oublierai jamais.

Pour la première fois de toute mon existence, je découvris que la nuit possède une forme et des traits qui lui sont propres, différents de la forme et des traits des montagnes et des arbres, de la terre et de l'eau, des champs et de la jungle. Je vis la nuit, profonde, ténébreuse, colossale, assise sur le monde étendu, sous le ciel noir de minuit sans limites, les yeux fermés comme en méditation mystique, tandis que l'univers entier, les lèvres closes, le souffle suspendu, conservait ce calme inviolé. Soudain, mes yeux saisirent un éclair de beauté palpitante... « Quel menteur, pensais-je, a prétendu que la lumière seule était belle, et que les ténèbres ne l'étaient point ? Quand avais-je jamais contemplé torrents de beauté comparables à ceux des ténèbres qui submergeaient la terre et les cimes, et coulaient autour,

et au-dessus, et au-dessous de moi, et en moi, enveloppant tout de leur infinité, aussi loin que mes regards pouvaient atteindre, et au delà ? Plus une chose dépasse l'imagination, plus elle est profonde, illimitée, et plus elle est ténébreuse. Sombre est l'océan sans bornes, et sombre l'intérieur des forêts, pleines d'antique mystère. La beauté des ténèbres appartint à la forme divine qui éblouit les yeux de Radhâ et inonda le monde du parfum de l'Amour [1]. Et Celui qui est le soutien de l'univers, la source de la vie et du mouvement, la Vie de toute Vie, l'Ame de la beauté, n'est-il pas ténèbres impénétrables aux yeux des hommes ? Est-ce parce qu'en réalité sa couleur était sombre, ou bien plutôt parce que les ténèbres sont le synonyme de tout l'incompréhensible, l'inconnaissable, l'impénétrable ? Était-ce pourquoi la mort et l'autre monde apparaissent à la vision humaine d'une insondable et mystérieuse noirceur ?

Chose étrange ! Ma solitude impuissante, dans ce lieu effrayant, ne me causait aucune impression de terreur, mais une sensation écrasante de joie en la beauté mystique de ce sombre univers. Il me semblait n'avoir jamais auparavant su voir l'ineffable beauté de l'obscurité sans forme qui remplissait l'espace. Peut-être que la Mort, après tout, n'était point hideuse ni horrible à cause de ses ténèbres ! Peut-être découvrirais-je un jour à sa venue qu'elle était belle et profonde comme la Nuit ! « Et, me disais-je, si cette nuit même était destinée à notre rencontre face à face, alors, ô téné-

1. La tradition donne à Krishna, incarnation de Dieu, la couleur noire, et à Radhâ, qui représente l'âme éprise du Divin, la peau claire.

breuse immensité ! ô pas qui résonne et me guide en avant ! ô beauté infinie dont le toucher magique efface tous mes soucis, mes craintes et mes douleurs ! emplissez mon corps et mon âme de la primitive « Nescience », et quand j'aurai accueilli la Mort d'un cœur purgé de tout effroi, à ce portique de son temple, sombre, austère, solennel, faites que je la suive jusqu'au bout, dans l'allégresse triomphale ! »

Puis soudain, je pensai : « Pourquoi n'ai-je pas obéi à l'appel silencieux de mon guide ? Pourquoi suis-je resté ici, comme un misérable paria ? Pourquoi n'irais-je pas plus loin ? »

Et je descendis m'asseoir au centre du vaste champ de crémation... Je ne puis dire combien de temps j'y demeurai, comme en extase, à demi inconscient... Quand je revins à mon état normal, les ténèbres s'étaient éclaircies, et la région du ciel, voisine de l'endroit où luisait et palpitait l'étoile du matin, était baignée de lumière pâle... J'entendis de faibles chuchotements. Et, levant les yeux, j'aperçus un petit groupe de gens qui s'approchaient en suivant le remblai...

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

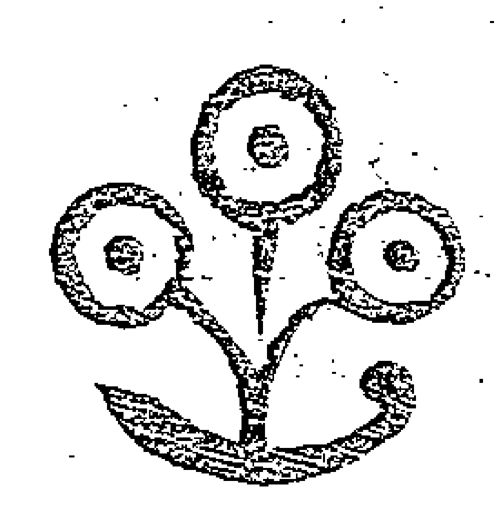
Du même auteur :

Srikanta, traduit en français par J.-G. Delamain, paraîtra en 1928 chez Stock ; Paris.

Pather Dabi (L'appel de la route). Cette nouvelle communiste a été interdite aux Indes.

Avakanya (La vie tragique d'une jeune fille qui ne pouvait se marier).

Pallisamaj (La vie dans les villages du Bengale).
Pandit Mashai (Le maître d'école du village).
Biraj Ban (La vie d'une veuve).
Le Testament de Baikunther.
Majdidi (La sœur aînée).
L'Enfant de Bindou.
Dutta (Le fiancé).
Swami (Le mari).
Banumer Meye.
Chandra Nath.
Charitra Bin.
Dena Paona.
Kashinath.
Grihadaha.
Bardidi.
Devadas.
Niskriti.
Chabi.





LA MARIÉE SANS BEAUTÉ

par

SANTA DÉVI

Les grandes vacances étaient terminées et, dans le train, les wagons de troisième classe étaient bondés de gens de toutes sortes. Les voyageuses du compartiment de dames seules se faisaient remarquer par leur nombre et par l'aisance avec laquelle elles se logeaient dans une cage de dix pieds sur cinq. Elles semblaient tout heureuses et confortables dans ce petit espace, tandis que l'Avis de la Compagnie : *Places pour dix*, les contemplait de haut avec une stupéfaction scandalisée...

... Il était minuit ; le train roulait en grondant dans les ténèbres silencieuses avec sa charge de passagers que fuyait le sommeil. Les femmes, pour se distraire, échangeaient des confidences comme si elles étaient d'intimes amies et non de simples compagnes de voyage, qui ne se rencontreraient sans doute jamais plus en ce monde, ni peut-être même en pensée...

L'une d'elles, originaire du Bengale, mais fille adoptive des « provinces hautes », tenait le dé de la con-

versation. Une large raie de vermillon, qui marquait la place où elle divisait sa chevelure aux jours de sa jeunesse lointaine, semblait avoir conscience de son isolement et rougir de se trouver en pareille évidence. Un châle d'homme enveloppait sa corpulente personne, mais elle avait grand soin d'étaler une profusion d'ornements qui, aux yeux de l'envie, ne s'accordaient guère avec son aspect édenté. Malgré l'encombrement des banquettes, elle s'appuyait, à demi étendue, contre un paquet contenant des serviettes de toilette, une énorme cruche d'aluminium et des légumes Il était manifeste, à la façon dont elle était installée, qu'elle avait l'intention de rester fidèle au principe : *Aide-toi toi-même !* quoi qu'il arrivât.

Une jeune écolière, sans doute d'une famille aux idées avancées, se recroquevillait dans un espace trop exigu pour contenir un être humain. Le plaisir qu'elle pouvait attendre du voyage grandissait à mesure que les genoux osseux de sa vieille voisine heurtaient ses côtes et y pénétraient sur le rythme du train. La propriétaire de ces membres gênants finit par comprendre qu'elle lui devait une excuse quelconque.

— Pardon, mon enfant ! Vous ne savez pas combien il est impossible à une vieille personne de rester assise raide comme un pilier. A votre âge, j'étais capable de demeurer toute droite dix nuits de suite, sans m'en ressentir. Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant.

L'écolière, qui se trouvait perdue dans le groupe des voyageuses, était trop intimidée pour répondre aux avances familières de sa voisine autrement que par un petit sourire intermittent.

Deux robustes jeunes femmes, en corsage de soie bleue qui n'allait guère à leur teint foncé, étaient en train de se raconter sans arrêt les chagrins de leurs jeunes vies. Elles trouvaient peut-être de la consolation à épancher leurs secrets devant une assemblée de visages inconnus. La vieille dame, qui s'intéressait fort à entendre le récit de leurs infortunes, et comment l'une avait perdu sa mère, et l'autre sa sœur, et comment la première était persécutée par sa belle-mère et n'était pas aimée de son mari, délaissa brusquement la jeune fille qui portait des bas — l'écolière, — pour demander à l'une des deux femmes :

— Écoutez, petite fille! Pourquoi n'avez-vous pas mis vos bijoux? Vous êtes mariée, votre mari est vivant, et, certes, vous n'êtes pas trop vieille. Alors, pourquoi cette négligence? Qu'est-ce qui ne va pas?

L'aînée des deux répondit :

— Que voulez-vous, ma mère, on a des ennuis sans fin! A quoi bon les raconter! J'étais allée chez mon père, à l'occasion du mariage de ma nièce. La malchance a voulu que la moitié de mes bijoux soient volés. Ma belle-mère, quand elle l'a su, m'a grondée comme si c'était moi la voleuse. Mais pourquoi la blâmer? Qui ne serait furieux de perdre l'or pour lequel on a vendu son fils! Je n'avais pas à compter sur un régal de friandises! Seulement j'ai juré de ne plus mettre les ornements qui me restent, car les insultes qu'elle fait pleuvoir sur mon père me poignardent le cœur, toutes les fois que je sens mes bijoux contre ma peau.

La vieille dame, tout en enfonçant avec soin ses genoux dans la chair tendre de la fillette coiffée à la

dernière mode étrangère — je veux dire, l'écolière, — répliqua :

— Mais il y avait une chose à faire ! Vous auriez dû remplacer vos ornements par d'autres en simple plaqué. Ainsi vous échappiez au châtiment, — et vous les auriez changés plus tard contre des ornements en or, quand vous auriez eu l'argent.

Une amie de la vieille dame s'écria :

— Voyons, ma sœur ! Tu tiens donc absolument à donner d'étranges conseils aux autres ? Ne peux-tu t'en priver, au moins pendant la durée du voyage ?

Ce à quoi la vieille répliqua :

— Ah ! cela me fait mal de voir le prochain dans la peine ! Elle versait des larmes, et je savais comment la tirer d'affaire. N'est-ce pas mon devoir de la conseiller ? Je connais les remèdes à tous les maux.

Jusqu'ici une jeune mère restait assise en silence sur la banquette, dans un coin obscur. Elle tenait couché sur ses genoux un bébé malade et inerte, plus semblable à un poisson séché qu'à un enfant. Au nez, elle portait un anneau qui l'encerclait comme le fossé d'une cité antique. Elle n'avait comme vêtement qu'un *sari* de cotonnade et une jaquette mal taillée de l'étoffe la plus légère. Mais son pauvre petit était littéralement étouffé sous un amas de flanelles et de châles et sur le point de rendre l'âme à force d'être couvert. De temps à autre, l'infortuné martyr ouvrait les yeux et poussait des cris pour protester contre cette torture. Alors, la tendre mère lui ramenait sur le nez quelques nouveaux plis d'un châle malpropre, — ce qui était à son avis la meilleure méthode pour endormir un enfant.

Elle avait été très frappée d'apprendre les dons

remarquables de la vieille, et le mouvement instinctif qu'elle fit pour s'avancer un peu l'amena dans l'angle de vision de la brave femme, qui, tout en bâillant et claquant des doigts pour détourner le mauvais sort, demanda :

— Quel âge a cet enfant? Comme le pauvre petit est maigre! Combien de mois a-t-il?

— Combien de mois, ma mère, en vérité! Il a juste un an et six mois, par la grâce de la déesse Shastri! Je ne le sors jamais, et je fais tout pour qu'il ne risque pas d'attraper un rhume. Ainsi, je garde les fenêtres fermées, même par ces terribles chaleurs. Et, pourtant, malgré mes soins, il est une honte pour les docteurs!

— C'est le *Puin*, répondit la sibylle. Il est possédé du méchant *Puin*. Voilà! Rien ne peut le guérir que d'être plongé dans un certain étang à Chandernagor.

Dieu sait quel esprit infernal est désigné sous le nom de *Puin*, mais la mère, anxieuse, fortement impressionnée par la mention de cet esprit malin, s'empressa de demander :

— Dites-moi exactement où est l'étang, ma mère? Nous allons passer à Chandernagor, et je l'y baignerai.

Binu, l'amie de la vieille, toujours portée à la critique, s'interposa :

Tara-*didi*, tu ne devrais pas jouer ainsi avec la vie des enfants d'autrui. Qui sait ce qui peut résulter de tes remèdes de bonne femme! Pourquoi t'exposer à la malédiction du prochain?

Tara-*didi* était sur le point d'expliquer tout au long les vertus curatives de l'étang, quand son attention fut détournée soudain, non point par l'arrêt du train à une

petite station, mais par l'entrée hâtive dans le compartiment d'une veuve, accompagnée de deux boîtes en fer-blanc, d'un gros paquet contenant divers spécimens de corbeilles d'osier, et d'un garçon et d'une fille. Au moment où elle ouvrit la portière, un torrent de pluie eut l'idée de se précipiter à la suite du cortège. Il en résulta l'expression de sentiments naturels de la part des voyageuses assises près de la porte, et tous les yeux convergèrent sur la pauvre veuve. Elle avait l'air absolument inoffensif. Ses cheveux grisonnaient sur le front, mais elle était encore droite et robuste. Le petit garçon pouvait avoir de six à sept ans, la fille de douze à treize. Celle-ci, le teint foncé, maigre, grande, avait des yeux ronds sans expression, qui paraissaient incapables de rien comprendre à rien, et son front large semblait d'autant plus grand que ses cheveux étaient tirés fortement en arrière, pour se nouer en chignon sur la nuque. Le chignon était gros, non parce que les cheveux étaient abondants, mais parce qu'il avait la forme d'un vaste cercle creux entourant une provision d'épingles. On aurait pu aussi le comparer à une roue dont la jante eût été de cheveux et les rais d'épingles de fer. Les yeux étaient d'une placidité remarquable mais vides, sans trace d'intelligence, comme s'ils attendaient que quelqu'un d'autre leur donnât de la vie. Elle était mal habillée, et les pauvres efforts tentés par elle ou par sa mère pour la mettre à la mode ne servaient qu'à souligner son manque de beauté.

La fillette était toute mouillée quand elle entra dans le compartiment, et elle resta debout dans un coin. Sa mère se fit juste assez de place pour s'asseoir avec son fils; et la jeune fille demeura à son poste, balançant à

bout de bras un paquet sans forme, mais non sans poids.

— Kalo, dit la mère, pourquoi restes-tu debout? Assieds-toi donc!

Mais elle ne jugea pas nécessaire de demander où sa fille pouvait s'asseoir. L'enfant obéissante résolut le problème en s'accroupissant aussitôt sur le plancher inondé du wagon. Il ne lui vint pas à l'idée qu'elle avait autant de droits qu'une autre à une place sur la banquette; et sa laideur, jointe à la négligence de sa toilette, n'excitait pas assez de sympathie pour que quelqu'un l'invitât à prendre un siège, peut-être dissimulé.

L'esprit inquisiteur qui se cachait sous la corpulence de Tara-*didi* ne pouvait plus se contenir devant la possibilité d'acquérir des renseignements sur les nouvelles voyageuses, et mourait d'envie de se repaître de l'autobiographie de la veuve et de l'histoire de sa famille. Aussi la fillette n'était-elle pas encore accroupie sur le plancher humide qu'elle trouvait en face de son nez la bouche de Tara-*didi* (moitié pleine d'un mélange semi liquide de salive et de feuilles de bétel), et une sorte de gargouillement faisait pénétrer dans son entendement obtus que la personne à qui appartenait cette bouche s'intéressait fort à elles et désirait savoir qui elles étaient. La pauvre quasi-muette fixa sur sa mère ses grands yeux, comme pour lui demander si elle avait le droit de répondre. Elle avait peur d'enfreindre les commandements d'une quelconque des Sastras. La mère de Kalo répondit pour elle :

— Nous sommes Brahmines. Elle est ma fille.

— Votre fille! Je la croyais votre petite-fille! Sans

doute c'est l'enfant de votre vieillesse. Et celui-ci est votre fils ?

— Oui, dit la veuve. Il est le seul que j'aie. Après avoir donné le jour à cinq filles, j'ai tant et tant prié que les dieux m'ont fait cette grâce. Mais, pauvre misérable, je n'ai pas joui longtemps de mon bonheur. Il n'avait pas un an que son père est parti, répondant à l'appel des dieux !

La compatissante Tara-*didi* se frappa le front de sa paume ouverte en disant :

— En vérité, il faut être née sous une mauvaise étoile ! Sans cela, auriez-vous tant de malheur et seriez-vous mère de filles à la douzaine ! Mais pourquoi n'avez-vous pas encore marié celle-ci ?

Binu se sentait fort mal à l'aise devant la nouvelle explosion de curiosité de son amie, et pour arrêter ce flot de paroles peu amènes, elle dit :

— Pourquoi prends-tu tant d'intérêt à ce qui ne te concerne pas ?

La rebuffade n'eut aucun effet sur l'intrépide vieille, qui riposta :

— Comment ! Est-ce un péché d'avoir de la sympathie pour son prochain et de lui donner l'occasion d'épancher ses tristesses ?

Ce sentiment sublime attendrit le cœur de la mère de Kalo :

— Je vais à Calcutta, dit-elle, pour décider de son mariage. Sinon, me serais-je risquée à voyager en chemin de fer, pauvre campagnarde que je suis ! La malheureuse enfant n'a plus de père, et c'est sa mère qui doit aller faire des démarches auprès des autres. On m'a parlé d'un mari probable, mais sa famille ne veut voir

la future qu'à Calcutta. Vraiment, ce n'est qu'aux plus grands pécheurs que les dieux envoient des filles !

A ces mots, Kalo leva ses deux yeux sur la vieille dame et sur sa mère ; puis elle se replia de nouveau sur elle-même et suivit la conversation. Il n'y avait dans ce regard ni affliction ni larmes ; et son cœur ne battait pas douloureusement aux paroles cruelles de sa mère, car cette brutalité était sa nourriture quotidienne, et son esprit était depuis longtemps devenu insensible à de pareilles insultes. A la voir, personne n'aurait supposé qu'elle était l'objet de ces réflexions pénibles.

Tara-sundari, se tournant vers elle, demanda :

— Comment t'appelles-tu, petite ?

La fillette regarda sa mère interrogativement, et celle-ci répliqua :

— Dis ton nom ! Où est le mal ?

Alors, montrant sur son visage qu'elle comprenait le crime commis par elle en naissant, l'enfant répondit :

— Kalidasi.

— Eh bien ! Que Dieu te vienne en aide ! s'écria Tara-*didi*. Mais tu n'as pas grande chance de te marier !

Binu, contrariée, l'interrompit :

— Ne dis donc pas de sottises, *Didi !*

Tara-*didi*, piqué ede voir qu'on voulait mettre obstacle à sa philanthropie, repartit :

— Eh bien, quoi ? Qu'ai-je dit de mal ?... Voyons ! (s'adressant à la veuve), avant d'arriver à Calcutta, trouvez-moi un nom convenable pour votre fille. Vous pouvez être sûre que pas un jeune homme d'aujourd'hui n'épousera jamais une Kalidasi, ou une Jagadamba, ou un de ces noms qui sentent l'époque de votre arrière-grand'mère !

Pour changer le sujet, Binu demanda à la jeune fille chaussée de cuir comme les hommes (l'écolière) :

— Quel est donc votre nom? Je suis certaine qu'il doit être harmonieux et charmant!

Avec un faible sourire, l'autre répondit :

— Sobha.

Aussitôt Tara-*didi*, profitant de ce nouveau renseignement pour le faire servir à ses efforts philanthropiques, dit à la veuve :

— Entendez-vous? Donnez-lui un nom de ce genre : Sobha, ou Bibha, ou Abha. Je n'ai pas eu moins de huit filles ; elles ont beau être mes filles, je dois reconnaître que toutes n'étaient pas comme des statues d'or ; pourtant cela ne m'a pas empêché de les nommer : Suvarnalata[1], Kanaklata, etc.

Jusqu'ici Kalo avait ignoré les vertus merveilleuses d'un nom. Aussi saisit-elle la première occasion pour tourner la tête du côté de Sobha et apercevoir celle qui possédait tant de richesse. Ses yeux débordaient d'admiration, mais d'une admiration maladroite, car, depuis son enfance, elle était dressée à rester les yeux vagues et sans expression. Son âme intimidée avait peur de regarder par les fenêtres de sa cage.

Le mouvement de Kalo mit en évidence son large front dégarni, d'où le moindre cheveu avait été soigneusement tiré, et Tara-*didi* ne fut pas longue à le remarquer et à exprimer son opinion :

— Bon Dieu! n'est-ce pas une honte d'arranger ainsi ses cheveux! Elle n'a déjà pas tant de charme, et si vous la coiffez de cette façon, en étalant ce champ

1. Liane d'or.

de courses qu'elle a pour front, je ne serais pas étonnée que nul ne veuille même la regarder !

La jeune fille au champ de courses ne baissa pas la tête et tint ses yeux vides dirigés sur son juge.

Tara-*didi*, saisissant brusquement le menton de Sobha, afin d'exposer à la vue de tous sa chevelure, s'écria :

— Regardez comme elle se coiffe ! Arrangez donc ainsi les cheveux de votre fille, sans les serrer, et couvrez-moi un peu ce large front. Sainte Durga ! est-il possible de traiter de pareille façon une chevelure humaine !

La mère de Kalo regarda attentivement Sobha pour découvrir le secret de cette mode, et la jeune fille, très intimidée par l'inspection, détourna la tête.

Tara-sundari s'arrêta un moment pour reprendre haleine, puis, tout à coup, d'un ton inspiré :

— Écoutez ! Présentez-la à la famille du futur avec une coiffure très lâche. Et savez-vous ce qu'est un *Jhapta*, l'ornement que certaines se mettent sur le front ? Procurez-vous-en un, et vous serez sauvée. Personne ne saura si elle a ou non un front. Et en outre elle sera très belle.

La mère de Kalo prit une mine attristée, pour dire :

— Mais ce n'est pas son seul défaut. Elle est trop brune !

Tara-sundari, se gonflant d'orgueil, répondit :

— Savez-vous que j'ai marié huit filles, huit ! Donnez-moi la personne la plus noire, avec un visage quelconque, et si je ne la marie pas, je veux bien me frotter le nez contre la terre, par pénitence !

Si c'est une fille, continua-t-elle, cela suffit. « Avez-vous vu jamais de la poudre ? Achetez au marché pour

quelques sous de poudre rose et mettez-lui en sur la figure. Elle paraîtra bientôt plus blanche. Si vous ne trouvez pas de poudre, passez de la farine dans un morceau de mousseline; puis frottez légèrement vos mains sur un mur blanchi à la chaux; faites attention, pas sur un mur de boue!... très légèrement, et appliquez-les sur le visage de la petite. Ensuite prenez un peu de votre farine avec le coin de votre *sari* et passez-la doucement sur sa figure... Et puis encore une chose! Présentez-leur la jeune fille après le coucher du soleil, et à la lueur des bougies. Dites-lui de ne pas baisser la tête, cela fait paraître plus brune, vous comprenez? Et si on demande à voir sa main, montrez-leur la paume!

— Mais si on veut voir la future en plein jour? Que faire? dit la mère.

Tara-sundari eut un rire de pitié devant cette nouvelle preuve de stupidité :

— Naturellement, il ne suffit pas de demander pour obtenir. N'avez-vous pas une once de bon sens dans la tête? Dites que dans votre famille on ne montre pas la future en plein jour. C'est défendu. Qui peut faire ce qui est défendu?

La force et la logique formidables de l'argument ne furent pas perdues pour la veuve, qui balança la tête de haut en bas comme enivrée du vin de cette sagesse. Binu se mit à rire moqueusement :

— *Didi*, tu perds tout à fait l'esprit!

Mais *Didi*, ne pouvant supporter un tel affront, éclata :

— Quoi! Où est le mal? On sera bientôt poursuivi pour avoir fait du bien à son prochain!

Elle était apparemment fort satisfaite d'elle-même, et

regarda Sobha, attendant un coup d'œil approbateur, en ajoutant :

— Qu'en dites-vous, ma belle?

Un faible sourire fut le seul encouragement que put lui accorder Sobha, mais ce fut assez.

A ce moment, la femme à l'enfant malade, qui, peu auparavant, recevait tout le bénéfice de la nature secourable de Tara-*didi*, profita de l'occasion pour attirer l'attention sur elle. Quittant son coin obscur, et se frayant un chemin par le moyen lent mais sûr d'écraser les orteils des autres, elle dit :

— Ceux qui viendront voir la future seront-ils de la famille?

— Oh, non ! répondit la mère de Kalo. Ils ne sont que des amis.

— Alors, écoutez : habillez votre fille à la dernière mode et conduisez-la chez un photographe. Il la fera paraître très jolie. Ma sœur cadette n'avait presque pas de nez et des yeux pas plus gros que des points, et, grâce à Boron Shepad Saheb, sur son portrait, elle avait l'air d'une vraie fée, moins les ailes. Il rendra tout à fait charmants le grand front et les joues creuses de votre fille.

A l'énoncé de cette nouvelle, Kalo se retourna et accueillit la merveilleuse suggestion par un de ses coups d'œil placides et ternes. Sa mère dit :

— Ah ! Kalo ! A ton âge, pourquoi te tortilles-tu comme un gamin?

La fille « âgée » reprit aussitôt sa position première, sans plus bouger qu'une barque échouée.

Tara-sundari, désignant Sobha, reprit :

— Mais surtout, ma sœur, n'oubliez pas de lui faire

un chignon très peu serré. Si les cheveux refusent de tenir, posez dessus une serviette mouillée et appuyez de toutes vos forces. Alors, vous serez sûre qu'elle sera bien coiffée.

Binu prit maintenant part à la conversation pour dire :

— *Didi*, puisque tu lui as raconté tout ce que tu savais, pourquoi ne pas lui parler aussi de Panchi *Ghatki*[1] ?

L'indomptable Tara-sundari perdit un peu de son air radieux, pourtant elle répondit :

— Il n'y a pas de mal à en parler. Oui, cette fois, on m'a trompée. Kanak, ma plus jeune fille, était trop brune, et Panchi *Ghatki* avait entrepris de la peindre. Elle avait dit que la peinture tiendrait jusqu'à la fin des cérémonies. Moi, comme une sotte, je l'ai crue ; mais, au bout de trois jours, le tour a été découvert. Et la vie qu'ils ont faite à ma pauvre fille ! J'ai dû vendre mes propres bijoux et leur donner deux mille roupies comptant avant qu'ils aient fini de crier !

— Qu'importe si la fille doit souffrir, fit observer la mère de Kalo d'un ton tranquille. Les femmes ne sont-elles pas nées pour souffrir ? Et puis le temps panse toutes les blessures. Si seulement je pouvais ne l'avoir plus sur les bras, je serais bien contente !

La crainte d'un danger inconnu éveilla l'instinct de Kalo qui se rapprocha de sa mère et saisit son *sari* de ses longues mains maigres. La mère, prenant son fils sur ses genoux, repoussa Kalo en disant :

— Ah ! tu me fais mal ! Lève-toi donc et va cher-

1. Femme qui s'occupe d'arranger les mariages.

cher les bonbons pour Nita. Combien de temps peut-il rester, le pauvre enfant, sans manger? Je te permets d'en prendre un ou deux, si tu veux.

Kalo s'en alla, traînant les pieds, en quête des bonbons; mais elle dut pour cela se mettre debout, et Tara-*didi* fit une grimace aussi affreuse que si elle se trouvait devant quelque monstre préhistorique. Dans un soupir convulsif, elle s'écria :

— Dieux saints! Est-ce une fille ou un palmier ambulant? Ces villageoises sont privées de sens commun! Ne peuvent-elles pas affamer un peu leurs enfants! Il faut qu'elles régalent de crème et de sucre leurs filles non mariées, pour montrer leur affection maternelle! Pourquoi marches-tu droite comme un cipaye, mon enfant? Courbe-toi un peu à l'avenir!

Kalo savait fort bien qu'elle commettait de nouveaux crimes à chaque pas, mais elle ignorait qu'elle eût péché contre le commandement qui interdit aux filles de grandir. La pauvre petite était restée tout ce temps à écouter l'analyse de ses charmes personnels et les plans faits pour y ajouter, et elle avait espéré maintenant manger les quelques bonbons qu'elle tenait dans la main. Mais en entendant cette nouvelle révélation de la bouche de Tara-sundari, elle eut peur de grandir encore davantage devant ces yeux impitoyables, si elle goûtait les bonbons, et la malheureuse referma les doigts sur les friandises désirées et s'assit, le corps courbé et la tête baissée, comme il convient aux filles non mariées. Peut-être pensait-elle que si elle mangeait sans que les autres la vissent, Dieu n'ajouterait pas à la liste déjà si longue de ses péchés.

Le train s'arrêta à Burdyan. Tara-sundari descendit

avec Binu, et ses dernières paroles en s'éloignant furent :

— Rappelez-vous que si vous suivez mes conseils, vous êtes sûre de vous débarrasser d'elle. Mais n'oubliez pas de me bénir de vos deux bras levés !

Et la mère de Kalo répondit :

— *Didi*, si ma fille, grâce à vous, a de la chance, je resterai votre esclave toute ma vie !

Un cousin de Kalo était employé de bureau à Calcutta. Après force tergiversations, il avait décidé son mariage avec le fils d'un *Munsif.* L'oncle maternel du futur était « marieur » de son état. Il y gagnait une fortune. Il recevait ses honoraires de négociateur avant la cérémonie, et quand, durant la cérémonie, les parents se disputaient au sujet de la dot, il jouait le rôle de pacificateur et tirait quelque chose du père de la mariée (qui, nécessairement, est toujours le vaincu).

Cet habile homme avait consenti à piloter Kalo sur les eaux du mariage, pour la somme de deux mille roupies, le patrimoine de Kalo, et les ornements qui restaient à la mère, car elle s'était peu à peu dépossédée de ses bijoux en mariant ses autres filles.

... On avait pu s'assurer les services de Panchi *Ghatki.*

Kalidasi se présenta donc à l'inspection avec un teint fabriqué, des charmes empruntés ou arrangés (grâce à Tara-sundari) et une charge de bijoux. Elle se tenait face au soleil couchant, afin de recevoir un reflet de sa splendeur dernière, et la lueur douce et diffuse d'une bougie était la seule clarté qui eût pu révéler la supercherie. Elle n'était plus Kalidasi ; elle s'appelait Suvarnalata *(Liane d'or)*, et, quand elle entra dans la

pièce comme mue par un ressort, elle se courbait, toute honteuse, pour déguiser sa stature.

La députation venue pour l'examiner fut très impressionnée par sa magnificence, et dit que la fiancée n'était pas mal, mais qu'on avait un peu exagéré la poudre et la toilette.

— Mais que faire ? répliqua le rusé négociateur. C'est la mode. Vous n'avez qu'à soustraire quelque chose de ses charmes pour connaître sa valeur réelle.

Ils étaient bien embarrassés pour savoir que soustraire, et pour esquiver le problème, ils changèrent de sujet et demandèrent à la jeune fille quelles étaient ses lectures.

Bien qu'elle ne fût jamais allée plus loin que les premiers manuels élémentaires, Kalo leur récita promptement le catalogue des livres qu'elle connaissait, depuis les classiques jusqu'à nos jours. Après quoi, quand ils eurent fini d'examiner sa démarche, sa façon de parler, et les autres talents essentiels à une fiancée, ils la déclarèrent reçue à l'examen, sinon avec mention, du moins avec des notes passables.

Kalidasi était si bien cachée sous Suvarnalata que même leurs yeux experts n'avaient pu la découvrir. Le futur était loin de Calcutta avec sa famille, et la photographie prise par Boron Shepad, qu'on lui envoya pour savoir si elle lui agréait, était encore mieux que la Kalidasi peinte et parée.

Finalement, grâce à l'influence favorable des astres, le mariage de Suvarnalata se fit sans accrocs dans la maison paternelle.

Quand, peu de jours après les cérémonies, elle arriva avec son mari dans leur maison, elle la trouva remplie

d'une foule de parents et d'invités. Le soleil brûlant de midi, joint à des pleurs fréquents, faisait paraître la silhouette voilée et sans grande parure moins gracieuse qu'on ne s'y était attendu. Le mari descendit de voiture, la mine maussade. Et quand la belle-mère s'avança pour faire entrer dans la maison la jeune mariée, elle remarqua aussitôt la peau brune du bras qu'elle tenait :

— *Dada*[1], s'écria-t-elle, elle a la peau terriblement noire ! Ne me disais-tu pas qu'elle était fort belle, et tout ce qui s'ensuit ?

Dada, le malin, fit semblant de tomber de la lune et s'exclama :

— Comment ? Alors on nous a dupés ! Là-bas, on aurait dit qu'elle était presque rose. Si tu ne me crois pas, demande à Dinesh, il y était !

Mais la belle-mère ne s'adressa pas à Dinesh ; elle souleva le voile de la mariée, et le visage émacié de Kalo apparut.

— Sainte Mère ! C'est ce manche à balai de fille, cette chouette noire que nous avons rencontrée dans le train ! Ah ! c'est ma destinée ! Je tâche de faire du bien aux autres, et voilà le résultat ! C'est comme si on prenait mon couteau pour m'en frapper ! Quelle honte ! quelle honte ! Il n'y a plus de *dharma* aujourd'hui ! Quelle supercherie ! C'est honteux !

La fausse Suvarnalata fixait les yeux ternes de Kalidasi sur sa belle-mère. L'habile négociateur se mit à accabler de malédictions la famille de la mariée du mieux qu'il put en criant :

— Sur mon honneur, si je ne me venge pas de

1. Frère aîné.

la façon dont on s'est joué de moi, je suis un chien !

Et Tara-sundari, de s'écrier, s'adressant à sa belle-fille :

— Entends-tu, fille de sainte ? Va raconter à ta chère maman, quand tu rentreras chez elle, qu'une peau noire ne se vend pas si aisément. Quand elle pourra envoyer avec toi assez d'or pour faire contrepoids à ta splendeur, alors, tu reviendras ici, pas avant ! Je puis faire faire un meilleur mariage à mon fils !

Kalo recevait toutes ces injures, la tête docilement inclinée. On lui avait enseigné dès sa tendre enfance que les femmes étaient nées pour souffrir. Aussi ne trouvait-elle rien d'étrange à cette nouvelle infortune. Enfin, elle entendit l'oncle « marieur » dire :

— Tara, qu'est-ce que tu attends ? Cesse ton bavardage et fais entrer ton fils et ta fille. Tout ce qui arrive là est pour ton bien. Tu n'auras qu'à tourner le robinet pour te fournir d'argent comptant quand tu voudras !

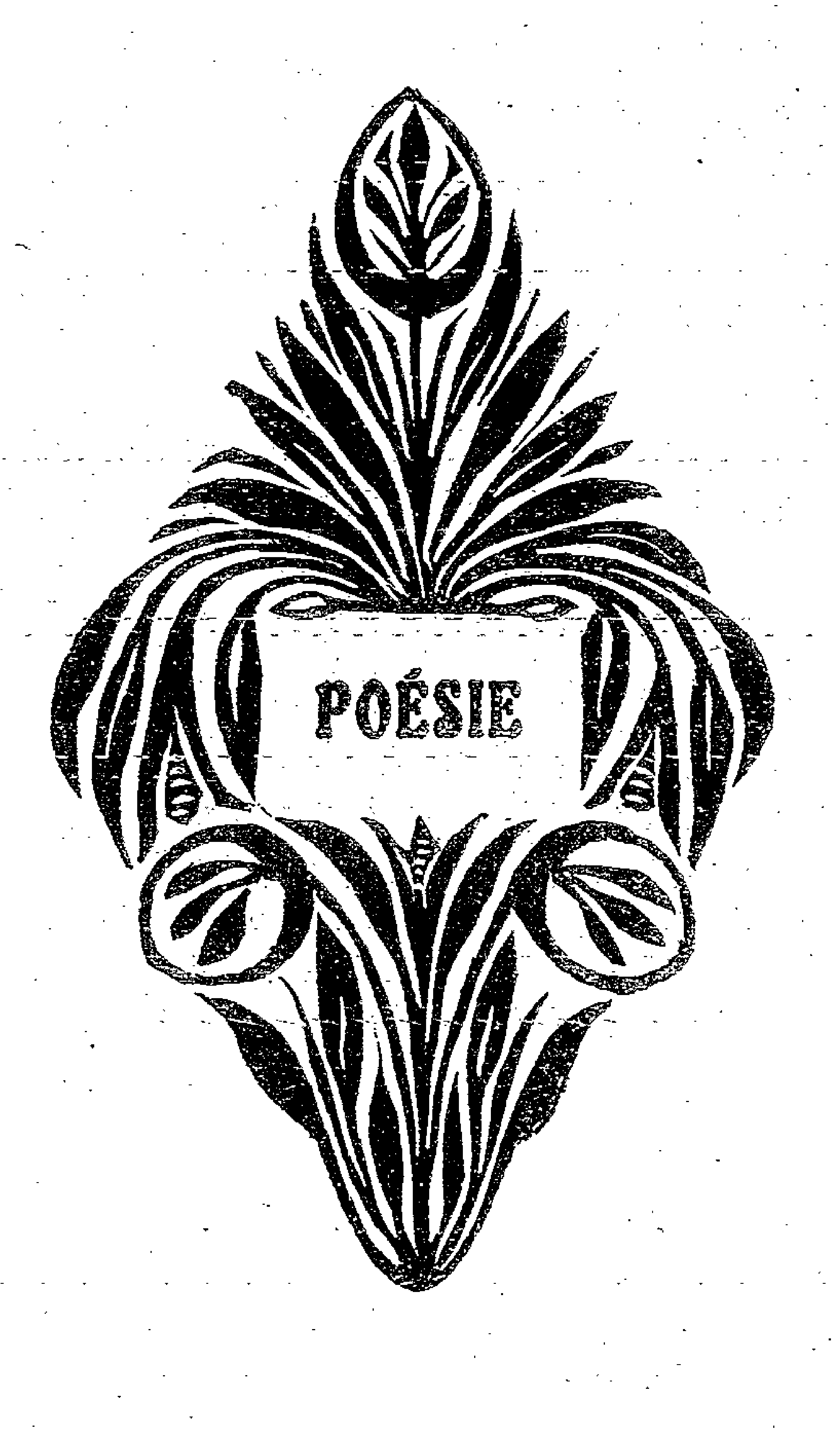
Ainsi commença l'heureuse existence nouvelle de Kalo. Qui saura si Tara-sundari se vanta jamais de la part qu'elle avait prise à cette œuvre de félicité ? Mais nous sommes certains d'une chose, c'est que la mère de Kalo la bénit de ses deux bras levés.

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

Santa Dévi, peintre et romancière, a déjà publié :

Tales of Bengal. (Oxford University Press).

The old, old Story.


POÉSIE



A UNE PETITE FILLE

poème inédit par

RABINDRANATH TAGORE

Tu es la goutte d'or tombée de la lumière de l'aurore
à l'extrême rivage de la mer de ma vie.
Tu es la première fleur *chimli* en mon automne,
fleur voilée par la rosée.
Tu es l'arc-en ciel, dans le ciel distant,
se penchant pour baiser la terre.
Tu es la divination du premier croissant de la lune
touchée par les blanches transparences du nuage.
Tu es le secret du ciel révélé à la terre
par quelque divine inadvertance.
Tu es la vision du poète,
vision d'un souvenir appartenant à sa naissance oubliée.
Tu es son petit chant perdu,
recouvré par hasard.
Tu es le murmure de mots,
qui vont au delà de la parole.
Tu es l'esclavage
Qui conduit à une liberté illimitée.
Tu ouvres la fenêtre,
Et tu m'appelles à la fleur de lotus de la blanche et pure [lumière.

(*Traduit par Marguerite FERTÉ.*)



LUCIOLES

par

RABINDRANATH TAGORE

Mes rêves... lucioles,
étincelles vivantes
scintillant dans la nuit.

Les jours sont des bulles irisées
qui flottent à la surface de la nuit insondable.

La lueur de l'étoile du matin
c'est le baiser que la nuit en fuyant
dépose sur les yeux clos de l'aube.

Celui qui fait le bien atteint la porte du temple,
celui qui aime pénètre jusqu'au sanctuaire.

« Laisse-moi allumer ma lampe »,
dit l'étoile,
« sans jamais demander
si cela dissipera les ténèbres. »

(*Extraits de « Lucioles »*
deuxième cahier des Feuilles de l'Inde,
traduit et orné par Andrée KARPELÈS.)



LA PLAINTE DE L'AMOUREUSE

par

HARINDRANATH CHATTOPADHYAYA

Hélas sur moi! Point de lune qui se lève cette nuit.
De sombres nuages de pluie s'amassent dans les cieux,
d'innombrables vents gémissent — et je suis seule.
De sombres nuages de pluie s'amassent dans les cieux, cette
[nuit.
Dans une agonie l'océan crie.
. . . .
Se rappelant la douce joie des amours défuntes
mes yeux sont humides de larmes.
Dans une agonie l'océan crie cette nuit.
. . . .
Je ne vais plus voir jamais mon bien-aimé :
qu'il a laissé derrière lui le rivage.
De noirs nuages de pluie se rassemblent dans mes yeux, cette
[nuit.
Hélas sur moi! Point de lune qui se lève.
A travers les ténèbres profondes, à travers la pluie qui tombe,
je l'appelle en vain.
Hélas sur moi! Jamais plus il ne reviendra.

(*Traduit par Marguerite FERTÉ.*)

Du même auteur :
The Perfume of Earth (receuil de poèmes).
Pandalik (drame en vers).



SIX POÈMES

par

SAROJINI NAIDU

SI VOUS M'APPELEZ

Si vous m'appelez je viendrai,
plus vite — ô mon amour —
que le daim tremblant de la forêt
ou la colombe palpitante.
Plus vite que le serpent qui s'élance
au-devant du joug du charmeur.

Si vous m'appelez je viendrai,
plus rapidement, plus vite que le désir,
plus vite, qu'ailé de flammes
ne vole le pied de l'éclair.

. . . .

. . . .

Les sombres marées de la vie
peuvent rouler entre nous,
les profonds abîmes de la mort
nous séparer,
si vous m'appelez je viendrai
sans crainte de ce qui peut échoir.

LES PÉCHÉS DE L'AMOUR

Pardonnez-moi le péché de mes yeux
— ô mon amour — s'ils ont osé pour un instant
envahir le cher sanctuaire de votre visage
avec délices. Délices ardents et insistants
comme les oiseaux sauvages et intrépides
qui parcourent le temple élevé des cieux.
O pardonnez le péché de mes yeux.

Pardonnez-moi le péché de mes mains
si par hasard elles ont été trop hardies
dans le désir frémissant de caresser
votre chair, de vous étreindre — ô mon amour —
et de vous combler de dons
aussi incomptés que les sables.
O pardonnez le péché de mes mains.

Pardonnez-moi le péché de ma bouche
— ô mon amour — si elle vous a offensé
par un silence ou un chant importuns,
si elle vous a assailli et vous a opprimé
et s'est emparée de vos lèvres.
— O pardonnez le péché de ma bouche.

Pardonnez-moi le péché de mon cœur
s'il a transgressé contre vous.
S'il a cherché à captiver
ou à violenter votre amour
pour apaiser sa flamme,
pour consoler sa faim,
pour soulager la douleur
de sa peine cuisante.
ô pardonnez le péché de mon cœur.

LA MAGIE DU PRINTEMPS

J'ai enseveli mon cœur si profond, si profond,
sous la colline secrète de la peine,
que j'ai dit : « O pitoyable chose brisée,
même le magicien Printemps
ne t'éveillera jamais à la vie,
même si les bois de Mai brillent en pluie opaline,
même si chantent les Noëls passionnés. »

Les *kinishuls* éclatent
en fleurs pourprées,
les *simuls* bourgeonnent
en orgueil cramoisi,
les palmeraies palpitent
De l'aile du loriot,
les *koëls* commencent à chanter.
Les doux nuages se fondent
En pluie miroitante.

. . . .

. . . .

Sursautant dans sa tombe mon cœur s'est écrié :
« Est-ce le Printemps ? »

CAPRICE

Vous teniez une fleur sauvage au bout de vos doigts ;
nonchalamment vous l'avez portée à des lèvres indifférentes,
nonchalamment vous avez déchiré sa corolle pourprée.
Hélas ! C'était mon cœur.

Vous teniez une coupe de vin au bout de vos doigt;
vous l'avez élevée à des lèvres indifférentes.
Légèrement vous l'avez bue,
légèrement vous l'avez jetée.
Hélas! C'était mon âme.

LES MENDIANTS ERRANTS

Du seuil de l'aurore
nous errons toujours en avant
jusqu'à ce que l'amicale lumière
s'en soit allée.
Y'Allah! Y'Allah!

Nous sommes les libres enfants du destin.
Pourquoi nous soucier de la fortune,
ou de la grandeur,
ou de la gloire des puissants?
Y'Allah! Y'Allah!

La vie peut nous accorder ou nous retirer
le toit ou le vêtement, le pain ou l'or,
nos cœurs restent gais
et demeurent courageux.
Y'Allah! Y'Allah!

Le temps ressemble au vent qui souffle,
l'avenir est la rose non éclose.
Qui la cueillera,
nul ne le sait.
Y'Allah! Y'Allah!

Ainsi nous allons
— troupe ignorante de la peur —
le bâton de la liberté à la main,
errant de pays en pays.
Y'Allah! Y'Allah!

Jusqu'à ce que nous rencontrions la nuit
qui apporte au mendiant et au roi,
la fin de tous leurs voyages.
Y'Allah! Y'Allah!

LE LOTUS

A. Gandhi.

O mystique Lotus, sacré et sublime,
inviolé dans la grâce de ses mille pétales,
dominant les nuages passagers du destin tragique,
profondément enraciné dans le cœur de l'éternité!
Que de hordes d'abeilles sauvages
aux appétits insatiables
déchaînées de maints pays lointains,
que de vents affamés
aux ailes d'espérance ou de haine,
se sont pressés autour de ta beauté miraculeuse
pour en dévaster le charme,
pour tarir le ravissement le plus intime
de ton glorieux cœur!

Mais qui pourrait conquérir ton secret?
Qui pourrait atteindre ta beauté hors d'âge?

ô toi qui coexistes
avec le Seigneur de la vie et de la mort !

(*Traduit par Marguerite FERTÉ.*)

Du même auteur (Heineman, Londres) :

The Bird of Time.
The Golden Threshold.
The Broken Wing.





PRIYAMBADA DÉVI

par

AMRITA

Les chefs-d'œuvre de Tagore ne sont pas des fleurs solitaires miraculeusement écloses dans un désert aride, mais ce sont les fleurs les plus merveilleuses, les plus rares de ce domaine poétique si richement fleuri qu'est le Bengale.

La poésie n'y est point l'apanage de quelques élus, elle fait partie de la vie journalière, et s'y manifeste sans cesse.

Les fêtes familiales sont de la poésie vécue ; l'on n'y récite point des vers « de circonstance » composés par des indifférents ; il se trouve toujours des poètes dans l'assemblée et qui improviseront avec enthousiasme ce que leur imagination leur suggérera d'ajouter aux thèmes anciens, éternels... de même pour les musiciens : ils ne jouent point des morceaux appris, mais font suivre les *râgas*[1] des chants de leur âme, dictées par l'inspiration du moment.

1. Thèmes musicaux pour chaque heure de la journée, pour chaque saison, etc.

Et ces mélodies, jamais transcrites, ni répétées, resteront uniques et s'évanouiront dans le religieux silence des nuits orientales, et ces poésies qui, un instant, ont ému les auditeurs, ne seront pas imprimées...

Les femmes surtout, prêtresses des autels domestiques dès leur jeune âge, conseillères vénérées de tous les hommes de la famille quand elles sont vieilles, composent en souvenir de leurs morts ou à l'occasion des mariages, des vers qui souvent sont fort beaux.

Depuis les pleureuses du village, à la mentalité primitive, jusqu'aux nobles brahmines des villes, aux sentiments raffinés, toutes les femmes semblent avoir conservé en leur âme une parcelle du souffle poétique des premiers âges.

On ne saura jamais tous les trésors d'art et de poésie que gardent jalousement les *zénanahs*[1] car les Hindoues ne se croient pas obligées, comme les Européennes, d'encadrer et d'exposer leurs moindres dessins, et d'imprimer *tous* leurs vers, afin que chacun puisse pénétrer dans l'intimité de leur âme.

Cependant quelques poétesses cèdent aux demandes de leur amies et publient quelquefois leurs vers dans les revues locales. (Il est intéressant de noter que les principales revues littéraires du Bengale sont dirigées par des femmes.)

En s'initiant à la littérature féminine de l'Inde, on a l'impression de pénétrer dans un jardin nouveau, plein de fleurs orientales, qu'aucun jardinier d'Europe n'est encore venu étiqueter.

1. *Zénanah* : gynécée hindou.

Parmi ces poétesses, Priyambada Dévi est l'une des plus douées.

Blanche et fine dans son blanc sari de veuve, avec ses grands yeux clairs d'inspirée, c'est une apparition inoubliable et ses moindres paroles révèlent le feu poétique qui l'anime et semble seul la faire vivre.

Elle fait songer, avec ses voiles et son pur profil aryen, à quelque prophétesse grecque dont on devrait pieusement conserver toutes les paroles.

Il faudrait lire ses poèmes en bengalais... « en traduction, mes poésies ne sont plus que de pauvres papillons morts, épinglés dans une boîte... », dit Priyambada Dévi.

L'une des plus belles s'appelle « l'Automne »; une femme seule y interprète les paroles mélancoliques du vent d'automne : elle entend les sanglots de « ses enfants qui ne naîtront jamais »...

La mentalité hindoue formule de façon très caractéristique ce beau cri de maternité inassouvie. Il faudrait entendre ses vers lus par leur auteur... Priyambada Dévi habite une maison blanche, entourée d'un jardin fleuri. Une gazelle timide s'y promène, accourant dès qu'elle aperçoit la poétesse; un paon majestueux étale sur le sable rouge des allées, l'émail bleu-vert de ses plumes; de hauts palmiers s'élancent d'un jet vers le ciel. Au crépuscule, après une journée torride, le jardin s'emplit de parfums ; à l'entour, un grand calme, un silence émouvant...

La brise chaude qui agitait les feuilles cesse brusquement.

C'est l'heure de la méditation.

Sur les terrasses environnantes passent des silhouettes de femmes qui vont s'accouder, rêveuses...

« Les palmiers eux-mêmes semblent se recueillir », dit la poétesse, exprimant ainsi l'étroite fraternité entre la nature et les êtres dont l'Inde donne toujours l'impression.

Le soleil se couche, le ciel est orangé entre les troncs sombres, et les derniers rayons jettent des reflets de feu sur les voiles et les figures des autres femmes, venues silencieusement des maisons environnantes.

« Nous appelons notre crépuscule fugace : *l'heure propice* », dit la poétesse, « car il donne plus de charme aux nouvelles mariées et c'est alors que pour la première fois, elles se dévoilent devant l'époux ».

Les visages dorés des jeunes femmes autour de nous, illuminés, transfigurés par les derniers rayons, ont vraiment quelque chose de précieux et d'irréel.

L'on s'assied au pied d'un *asoka*. Chacune des fleurs de cet arbre est pareille à un gros bouquet d'un rouge flamboyant.

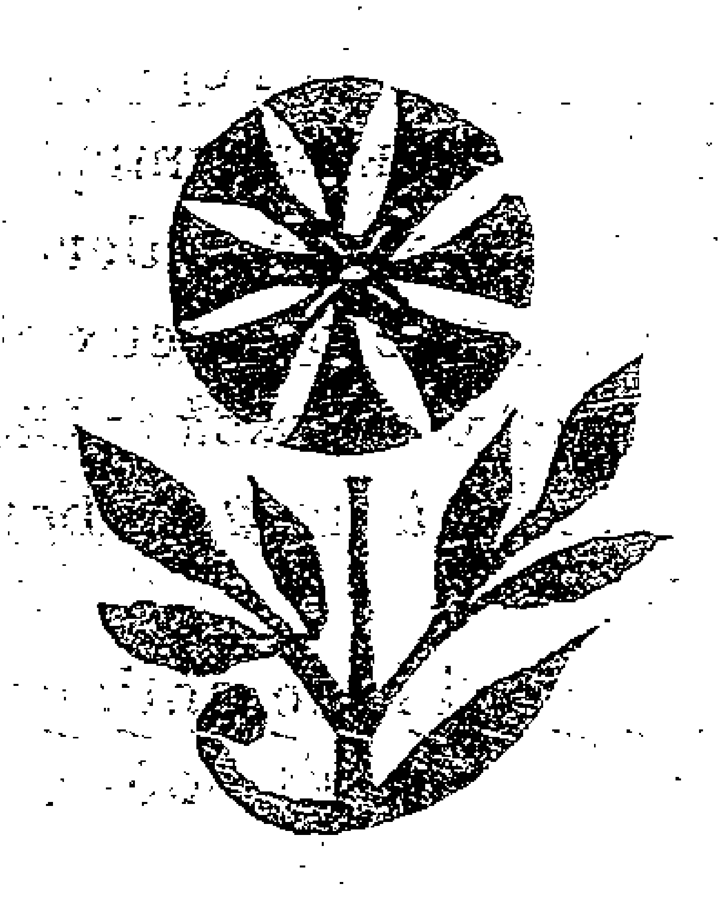
Tous les poètes de l'Inde antique ont chanté cet arbre qui fleurit en une nuit, dès qu'une femme très belle a passé sous ses branches.

Dans le silence qui plane sur le jardin, la voix de Priyambada Dévi s'élève comme un chant triste, nous révélant quelques-uns de ses poèmes...

Avant de quitter la poétesse, il faut, selon l'usage, goûter aux grains de pavots et d'anis, aux brins de cannelle, gracieusement disposés sur un vieux plateau de cuivre; aux beignets blancs et vaporeux qui ressemblent à des nuages. « Ne vous y fiez point, ces nuages hindous dissimulent le feu et les éclairs »,

nous dit Priyambada Dévi, avec un sourire mystérieux. Ils sont en effet remplis d'un mélange d'épices, savoureuses mais brûlantes...

Il fait nuit ; il faut, pour rentrer dans la ville européenne, quitter cette oasis de paix et de raffinement, où semble vivre, dans une harmonie de gestes, de pensées et de parfums, l'incarnation même de la Poésie féminine du Bengale.





QUATRE POÈMES

par

PRIYAMBADA DÉVI

DÉDICACE

Une après-midi, par un ciel serein,
j'avais jadis d'un doigt précieux
tracé pour toi sur mon front et ma joue
les lignes rituelles avec le santal, couleur de miel;
et toi, bien-aimé, souriant de surprise, tu lus entre les lignes
et compléta le sens du dessin délicat.

* *
*

Ce soir encore, songeant à toi,
en sanglotant j'ai tracé sur mon sein
de nouveaux signes au santal;
mais où es-tu à cette heure?
Une ombre dense m'enveloppe
et mes larmes effacent la consolante inscription.

DÉSIR INASSOUVI

Je ne puis te saisir, te boire, te rendre mienne, clarté du ciel!
Je ne puis te retenir ni t'absorber
et pourtant je t'aime et suis ivre de toi!

* *
*

Je ne puis te lier, t'assujettir à ma fantaisie
toi, ma passion, mon univers,
je ne puis tisser avec toi
une trame de rythmes nouveaux.

* *
*

Je ne puis ni te maîtriser, ni trouver des paroles
pour peindre la vision qui me hante,
la vision que j'appelle et que je désire.

RÉVEIL

Tu es debout à mon chevet
Et tes yeux me sourient avec tendresse
Furtive, la clarté de l'aube envahit le ciel
Et remplit mon cœur d'une joie ineffable.

* *
*

Tendrement je te regarde à mon tour dans les yeux;
Les oiseaux peu à peu s'éveillent dans leurs nids,
Et soudain inondé par une marée de chansons
Le monde semble déborder de joie.

(*Traduits par Fernand BENOIT.*)

LE BLOND MESSAGER

Ce violent été chante le prélude d'une symphonie chargée des nuages de pluie qui tombent doucement. Le souffle chaud du vent arrive en rafales capricieuses comme les pensées nostalgiques d'un amant banni si loin et depuis si longtemps. Soudain les bosquets flétris répondent par un soupir frémissant. Ils interrogent l'horizon, murmurant : « Vient-il? Sa bannière traînante alourdie de poussière est-elle visible? »

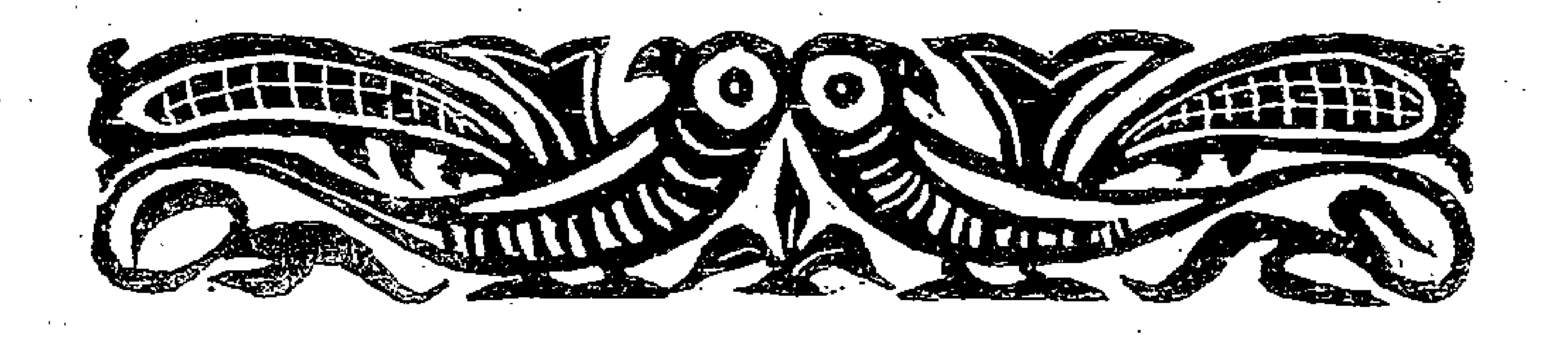
Le murmure s'étend du bois à la clairière, ressemblant à celui des feuilles qui palpitent. Sèche est la terre des pâturages, les tiges pâmées de l'herbe respirent avec effort. La vie court, basse, dans les pulsations des ruisseaux; leurs flancs arides sont à nu; comme l'ascète austère tout regarde en haut, inflexiblement, brave dans l'espérance. Invaincus ils attendent l'arrivée de la pluie, sûre et généreuse. Cette cruelle saison qui semble la malédiction de quelque dieu mauvais tient cachée sous sa robe de flamme la jarre, pleine jusqu'au bord, d'un nectar transparent.

Au premier jour bienvenu d'Achar le dieu du soleil mettra la gourmette et refrénera la vitesse de ses coursiers, les nuages messagers se rassembleront sous le dais profond du ciel, soufflant dans leur conque les bonnes nouvelles de la délivrance. Au loin et au large les forêts dépouillées revivront d'une vie fraîche et verte; l'herbe aux lances pâlies fleurira dans ses couleurs reconquises, les ruisseaux murmurants bondiront au renouveau avec des rumeurs de joie; ils

danseront en vagues vêtues d'écume, et s'exaltant de leur vie retrouvée, oublieront pour un temps, leurs limites premières.

(*Traduit par Marguerite FERTÉ.*)





UN POÈTE ANCIEN OUBLIÉ

par

ABDUL AZIZ

Nous sommes des sanglots faits chair,
Et qui ne sont pas entendus

BIDIL

Le compilateur du catalogue persan du British Museum donne la notice suivante sur Mirza Abdul Kadir Bidil (né en 1638, mort en 1717).

Mirza Abdul Kadir qui portait le surnom poétique de Bidil est, du consentement unanime, le plus grand poète indien du dernier siècle (XVIIe), mais les critiques persans lui reprochaient une phraséologie peu conforme au génie de la langue. Il était d'origine turque, appartenant à la tribu Djaghataï des Arlat, mais il était né à Azim Abad (Patna). Il est représenté comme un homme de force herculéenne et d'un caractère fier. Attaché dans sa jeunesse au service du Prince Mohamed Azam Schah, il préféra le quitter plutôt que de prostituer son talent par les panégyriques qu'on exigeait de lui, et depuis lors il mena une vie libre et indépendante, résidant principalement à Delhi, où sa demeure était le

rendez-vous des amis de la poésie et où il mourut en 1133 de l'hégire à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Son œuvre poétique s'élève, dit-on, à plus de cent mille vers.

Outre des ouvrages en prose émaillés de vers, il est l'auteur de quatre très longs poèmes, d'un grand nombre d'odes et de plus de trois mille cinq cents quatrains.

Ses principaux poèmes sont :

1° *Irfan* (Connaissance de Dieu) ;

2° *Monhit-i-Azan* (Le vaste Océan);

3° *Talism-i-Hairal* (Le talisman de l'émerveillement) ;

4° *Tchekar Anassir* (Les quatre éléments).

Mais il est douteux que même une seule d'entre les dix mille personnes qui goûtent la poésie persane se soit jamais intéressée à ce poète ou ait jamais eu la patience d'en lire plus de quelques vers.

Les traductions que l'on offre ici, cependant, ne sont point le résultat d'une connaissance accidentelle de citations éparses çà et là, mais, si l'auteur peut s'exprimer ainsi, d'une étude poussée assez loin.

> Nous sommes des soupirs faits chair
> Et qui ne sont pas entendus.

est, de fait, un sentiment bien ancien, mais chez notre poète, les thèmes anciens se rencontrent aussi fréquemment que les thèmes personnels. Il est toutefois remarquablement original en un certain sens, et les traductions ci-dessous ont pour but de mettre en lumière sa contribution au scepticisme. Il se rattache naturellement à la vieille conception soufie afin de devenir un avec Dieu, et sa logique est implacable.

Il semble vouloir démontrer que si Dieu est totalement différent de nous-mêmes, l'espoir de se confondre avec lui est irréalisable.

Il rejetait donc cette idée et développait un système personnel qui, à quelques égards, est tout à fait moderne.

Nous commencerons par quelques vers exprimant l'inquiétude du poète :

I. Quelle demeure d'oubli est celle-ci
où nul ne se souvient de l'autre?
Le flacon est parfait
à l'heure agréable du dessert
la bougie s'acquitte magistralement de sa tâche qui
[est de brûler;
mais le cœur ne connaît pas
l'œil rougi par la douleur,
et l'œil ignore
la pensée du cœur.

(Le flacon est un symbole du cœur, et la bougie est celui de l'œil.)

Le monde est plein de nous
et pourtant nous ne sommes que néant ;
c'est une maison de miroirs peuplée d'images.
Ce monde est mort dans son sommeil
et jamais n'a ouvert les yeux.

II. Hélas, on ne sait
où se plaindre de sa douleur sans espoir.
Ma cage, elle est brisée,
le nid est oublié.

Dans l'original, ces vers se proposent de représenter l'état d'esprit dont parle Wordsworth.

III. Ne deviens pas une tache de honte ;
notre naissance n'est qu'un sommeil et un oubli.

Le poète désespère de la vie et en parle ainsi :

En affirmant ton existence.
il vaut mieux, oui, il vaut mieux
que ce péché soit scellé.
L'ébruiter n'arrange rien.

V. Notre savoir a une fraîcheur particulière.
Dans cette demeure de l'indolence.
nous sommes devenus de véritables
Foyers de la sagesse.
Car nous ne comprenons absolument rien.

V. La renommée ne me séduit point,
Ce n'est point mon lot de fleurir,
La fleur flétrie et jaunie,
tel est mon choix.

B. Le printemps de ma réputation
a cent automnes dans son étreinte.
Ma foi défaille et succombe.

VI. Chacun dans cette vallée
a un but à remplir.
Va de l'avant,
vieux dévot.
Toi et les cent égrènements de ton chapelet,
moi avec l'accompagnement d'une larme.

Le poète revient au caractère incompréhensible de cette vie :

VII. Je ne suis jamais arrivé
à distinguer quoi que ce soit
dans cette existence hypothétique.
Bidil, que penses-tu ?
à quoi en ressemble le peintre ?

VIII. Cette poignée de poussière : l'homme,
est cependant un fardeau sur les épaules des deux mondes.

Bidil voit l'homme, ou plutôt l'univers voit dans l'homme un Frankenstein de sa propre création. L'homme arrive alors à son aide. Les premiers vers qui suivent font allusion au fait qu'avant de s'endormir les enfants réclament une histoire.

IX. Savoir et action !
Du sommeil de qui est-ce la préface ?
puisque depuis si longtemps je me suis efforcé
de confier à la mémoire
tout ce que j'entends.

Mes cendres s'envolent dans la brise.
L'eau a éteint ma flamme.
Je tente une œuvre
dans la réconciliation des contraires.

Le cœur se tourne en eau
Dans la honte de l'existence,
et pourtant il n'a point perdu sa dureté.
Je fonds comme le verre
pour ne produire que de l'acier.

Le dernier vers est particulièrement beau. Le verre,

délicat, cassant, exigeant d'autant plus d'attention qu'il est cassant et délicat, est l'antique symbole d'un cœur sensible; et cependant cette merveille de délicatesse doit être fondue pour produire l'acier, c'est-à-dire la force.

Mais Bidil est trop fin pour révéler la vérité d'un seul coup; de mille traits graves ou plaisants il vise la réalité avec ses mille noms et ses mille voiles; il la frappe et la frappe encore jusqu'à ce que les étincelles de beauté s'envolent en pluie et submergent le dogme. Suivant ses propres expressions :

> D'abord rare, le sens croît et croît sans cesse,
> le mot devient une ligne
> et la ligne devient un livre.

On peut voir là une vue de profil de la façon de penser de notre poète. Voici comment il l'expose :

> Le printemps du jardin de ma pensée
> ne connaît point d'automne.
> Je saute par delà ce qui arrive
> et alors seulement je m'en souviens.

Charmante façon de dire que la grande valeur du présent consiste à se transformer en passé. En le considérant comme déjà passé, il l'anéantit.

Mais avec quel marteau forge-t-il son acier ? A cette question, répond le cri de triomphe de Bidil.

X. Mille grâces de ce que la croyance
ne perce point notre poitrine,
A sa place s'est installé le vieux doute.

Non, tant que la honte de l'existence
ne nous aura pas fondus en eau,
non, jusque-là, on ne nous présentera point
notre miroir.

Une brève explication éclaircira ces deux derniers vers. Une image persane désigne l'état physique d'un homme très sensible qui, devant un incident touchant à sa dignité, se sent rougissant de honte et baigné de sueur. Le poète veut dire que la vie, telle qu'il peut la comprendre, est si honteuse que la voir face à face est le dernier degré de l'humiliation. Cette humiliation intense fond pour ainsi dire l'homme en eau, le transforme en lac. Mais à la différence de Narcisse, il trouve là une solution à toutes ses difficultés. Bidil s'empare de cette image, image bien subtile : lorsque l'homme se transformé en lac, il lui est impossible de percevoir aucun reflet, puisque c'est lui qui reflète toute chose, entraînant l'univers dans ses profondeurs et transformant ainsi sa défaite en victoire; autrement dit, le seul moyen de triompher de la vie c'est d'anéantir la foi en élevant le doute à la dignité d'une croyance.

Ce n'est pas devant la foi
mais devant le doute que succombe la Puissance.

On s'étonne qu'un musulman qui vivait dans la dernière moitié du XVIIe siècle et le premier quart du XVIIIe, qui est mort il y a deux cent neuf ans, ait eu le courage de s'exprimer ainsi. L'explication est facile : En Orient, il est beaucoup pardonné aux poètes. Mais reprenons. Le doute de Bidil n'est pas un doute qui acquitte, il ne suffit pas de laisser de côté le dogme,

ce criminel suprême dont le nom pèse sur le monde entier :

XI. Ne convient il pas que tu ailles au delà
des espérances du bien et du mal
Pour que tu puisses voyager sans crainte
dans ses sentiers ?

Le lendemain de cette vie
n'est que le reflet des pensées de ce monde.
Libère-toi des couleurs de la rose,
de façon à en oublier également le parfum.

XII. Même dans la mort tu cherches
le faste ou l'apparence de la richesse.
Tu élèves dômes et mausolées,
peut-on imaginer plus grande superstition
Que celle qui traite la mort comme la vie!

XIII. Vous allez rituellement après la mort (d'un ami)
vous jeter au pied de la tombe du cheikh Séid-el-Yéméni.
J'ai un mot à te dire;
comprends sans te fâcher :
Quelle rivière ce Séid a-t-il mis en feu
pour que vous vous adressiez à lui ?

L'expression employée dans les deux derniers vers est si inexprimablement méprisante qu'il est impossible de la traduire.

Après avoir détruit les assises de la foi, il procède à sa reconstruction. Il est évident que ni au-delà de cet univers, ni dans son propre cœur, un penseur de la nature de Bidil ne place un autocrate de quelque nature que ce soit. Il n'y a qu'une solution possible : la parfaite égalité, qui a ses racines dans l'identité. Bidil

éclate alors en un chant glorieux : page après page le ravissement du cœur se poursuit parce que, pour employer ses propres mots :

> L'homme est le possesseur de la maison
> dans laquelle il est un hôte.
> Et il proclame hardiment :
> nul ne t'empêche de marcher de l'avant;
> c'est toi-même qui as une épine dans le pied.
>
> L'épine est le fardeau du dogme.

Sans ce fardeau, l'esprit humain cesserait d'être cet éclair boiteux qu'il est à présent.

XIV. Quel poids la vie a-t-elle laissé sur votre épaule
pour vous courber comme un gâcheur de plâtre ?
Le ciel en vous est vaincu par un atome,
le soleil, forcé d'entrer dans l'ombre.
Vous êtes la joie incarnée
et vous portez en vous la douleur,
absolument uni (à l'Ami)
et brûlant du désespoir de la séparation.

C'est la réplique aux « soupirs faits chair » cités au commencement. Le poète continue :

> La vie est née de notre méditation.
> Lorsque nous nous négligeons nous-mêmes
> nous devenons la mort.
> Notre désir le plus intérieur demande de la beauté,
> et ainsi de connaissance nous devenons action.
> Prends cela comme une fantaisie :
> nous sommes beaucoup plus vieux que nous ne sommes.
> Dis : « Je », dis « le mien ».
> Voici la note dominante de cette musique.

Après vingt ou vingt-cinq vers viennent ces mots autour desquels sont tressés plusieurs beaux thèmes :

L'univers n'est rien que la beauté de l'Ami
car « je » et ce « mien » sont des termes relatifs.

XV. L'amitié ayant été bien affirmée, elle réclame son privi-
[lège naturel : persiflage et raillerie.

A. L'océan de ton pardon fait rage et mugit.
Fort bien. Mais il y a un autre ouragan de miséricorde.
Réellement je jouis de cet ajournement.
en pardonnant à celui qui n'a jamais péché jusqu'ici.

B. C'est là, certes, une curieuse invention
de ne point remarquer les choses.
Bien que tu sois drapé dans l'absence de voiles
je jouis de te voir remplir le monde entier
de cris de désir,
et puis de ne pas y prêter l'oreille.

C. Les secrets de la goutte d'eau
quel autre les connaît sinon la mer ?
Réellement je me réjouis lorsque tu me demandes :
Comment va ton cœur.
Ce cœur qui est dans ta main [1].

D. Ta feinte indifférence gâte cent regards inquisiteurs
qui s'informent de la condition de Bidil ;
mais réellement je jouis de ce regard tien
qui brille à travers les cils fermés
vers nous, créateurs de terre.

Ainsi Bidil établit la dignité de l'homme. Pour user de son expression :

Notre globe terrestre s'achemine lentement vers le ciel.

1. Le cœur humain est souvent comparé à une goutte d'eau.

Mais cet ami de l'Esprit de puissance, cet ami de l'Esprit de tous les esprits demeurait sans amis ici-bas.

Dans toute la littérature persane il y a peu de poésies plus touchantes sur l'absence d'amitié que celles de Bidil.

Pour un poète, un distique complet est un joyau absolument unique; un distique incomplet, un simple vers, est la misère des misères, et Bidil utilise son expérience de poète pour peindre sa vie solitaire :

A. Sur la plage de ce monde
je demeure comme une simple ligne.

B. O Dieu ! que dans ce monde ravagé par la douleur
nul ne meure de cette mort qui m'est échue :
une vie sans amis.

Mais il sait aussi que :

Douleur et plainte se nourrissent l'une l'autre.
C'est leur élixir de vie pour chacune d'elles.

Et il n'a pas loin à aller :

Le repos n'est qu'une antichambre;
je passe dans la demeure du moi.
Là je possède un vaste enclos,
un toit et point de murs.

L'ami de l'homme — au moins dans cette vie — est toujours sans ami et Bidil ne constitue pas une exception; mais Bidil vit et vivra. Sans lui la vie eût été incorrectement composée.

(*Traduit par Marguerite FERTÉ.*)


POÈTES MYSTIQUES



LE « CHANT D'ABEILLE » DE SUR DAS

par

ANANDA COOMARASWAMY

Le poète Sur Das (1485-1563) est généralement considéré comme le plus grand des *Huit Sceaux*, tous poètes du milieu ou de la fin du XVIe siècle, et ainsi nommés parce que leurs œuvres sont des classiques de l'hindi occidental : le *Braj Bhasha*, la langue de Braj, c'est-à-dire du pays autour de Brindaban, scène du *Bala Lila* ou de l'Enfance de Krishna.

« Sur Das a excellé en plus d'un style de composition. Un grand nombre d'épisodes et de passages tirés du *Bhagavata Purâna* ont été reproduits par lui en vers exquis. Il a écrit beaucoup de poèmes lyriques se rapportant au culte de Krishna et de Radhâ, qui ont été réunis dans la *Sur Sagar* et le *Suravali*... Dans l'ensemble on lui attribue environ soixante-quinze mille vers. Sur Das occupe une place très importante dans la littérature. Certains critiques indiens voudraient lui donner la première place parmi les poètes hindi, mais la plupart réservent cet honneur à Tulsi Das. D'après un distique célèbre, *Sur est le soleil,*

Tulsi la lune, Kesaw Das une constellation ; mais les poètes d'aujourd'hui ne sont que des vers luisants, brillant de-ci de-là [1]. »

Le *Chant d'Abeille* est un des deux chants célèbres de ce nom contenus dans le *Sur Sagar*. Ceux à qui le *Krishna Lila* est familier n'auront pas besoin d'explication. On peut noter cependant que, dans le mysticisme Vaishnava, l'amour humain est comme l'image et la forme extérieure de l'expérience spirituelle. Ainsi, les jeunes laitières de Brindaban, au milieu de qui Krishna fut élevé par son père nourricier Nanda et par Yashoda, sont amoureuses de Krishna, leur Bien Aimé. Pour Lui, elles dédaignent tout attachement à l'honneur du monde et s'abandonnent à lui en total oubli de soi. A la fin, Il doit les quitter pour jouer son rôle dans le monde ; il remporte la victoire sur Kansa de Mathura et devient roi de Dwarka. Sans Lui, les jeunes laitières sont dans la désolation.

Alors, Il envoie son ami Udho, habile, sage et hardi, pour consoler Nanda, Yashoda et les jeunes filles ; ce n'est point par aucune promesse de retour dans les anciennes conditions, mais en les instruisant de telle sorte qu'elles puissent le réaliser, non sous sa forme sensible de fils ou d'amant, mais comme toujours présent au cœur, toujours accessible aux profondeurs de l'être. En d'autres termes, Il veut leur enseigner Yoga et Vedânta, à la place de la dévotion personnelle (*Bhakti*). Il écrit une lettre qu'Udho devra lire tout haut. Udho part donc pour convertir les jeunes laitières à la voie de la Connaissance. Mais il

1. Keay, F. E. *Hindi Litterature.*

les trouve difficiles à convaincre ; leur expérience leur est une réalité, et elles ne l'échangeront pas contre l'adoration « d'une figure peinte sur un mur ». Udho est vaincu par leurs arguments, et lui-même reconnaît que la voie de l'Amour est supérieure à celle de la Connaissance.

Il est facile de voir que le poète est du côté de l'Amour et il profite de l'occasion pour décrire les deux voies et exposer la victoire de l'Amour. Quand Udho retourne près de Krishna, tout l'orgueil de la Connaissance l'a quitté : il est devenu comme l'une des laitières, un *Bhakta*. Krishna le comprend, et en même temps le félicite avec humour du succès de sa mission.

Les idées qui se trouvent dans un poème de ce genre sont le bien commun d'une école de théologie dévote et de poètes mystiques ; presque toutes sans exception reposent sur un fondement plus solide que la fantaisie ou l'inspiration individuelle. Par conséquent il est difficile de révéler dans une traduction la valeur du poète : de belles et profondes pensées étant exprimées par les plus grands comme par les plus médiocres, la seule différence réside dans le talent ou l'art. Pour apprécier ces différences, il faut étudier l'original. Malgré tout, je crois que les lecteurs seront heureux de lire dans une traduction littérale une œuvre de ce maître de la poésie hindi.

Il me reste à ajouter que, parmi les noms divers de Krishna, le poète a choisi, pour le désigner, ceux de : *Gopâla* (Vacher), *Seigneur de Govardhan*, *Shyam* (le Sombre), *Hari*, *Bien-Aimé de Braj*, et *Seigneur des Yadus*.

LE CHANT D'ABEILLE

(*Traduit en anglais par Ananda COOMARASWAMY.*)

Prêtez l'oreille, écoutez, comment Udho enseigna, ainsi que Syam l'exigeait de lui, la Doctrine de l'Inconcevable :

Laitières : « Quelqu'un s'approche sur la route par où Krishna s'est éloigné ; une flûte résonne mélodieuse ; serait-ce lui-même, le Bien-Aimé de Braj ? »

Alors, elles sont accourues en foule, et là, elles ont trouvé Udho ; elles l'ont amené à la maison de Nanda, et leur cœur ne pouvait se contenir de joie ;

Elles lui ont présenté l'eau sainte, et offert les lumières et la marque du front, et, avec une touffe d'herbes, elles lui ont aspergé la tête de lait caillé ; elles ont posé devant lui de pleines jarres en or, et l'ont entouré de leur ronde ;

La cour n'était plus qu'une masse de laitières, et toutes se sont assises ensemble et, posant devant lui de pleines jarres d'eau, elles se sont informées de sa santé,

Et de la santé de Vasudev et de Devaki, et même de celle de Kubja, et comment allait Akrur et l'aimable Balaram ?

Et toutes, lui embrassant es pieds, demandèrent si tout allait bien pour Gopala ; alors Udho se sentit noyé d'amour, à la vue des gens de Braj,

Et il pensa dans son cœur que Gopala avait eu tort d'oublier l'amour de Braj et de vouloir instruire ses habitants du Yoga.

« Tout leur corps, comme la phalène, est enflammé d'amour, tandis que Hari est comme la flamme de la lampe, et vide d'amour pour eux. »

Alors, Udho tira la lettre que Krishna avait écrite, mais il ne put en lire un mot, tant son cœur était plein ;

Il ne pouvait distinguer les lignes parce que ses yeux étaient remplis de larmes ; à la vue de l'amour des jeunes laitières, l'orgueil de sa Connaissance s'enfuit.

Puis, de ce côté et de cet autre il se détourna, et il essuya les larmes de ses yeux et, se décidant à exposer la leçon pour le bien des laitières, il se retourna de nouveau.

« Cette fin vers laquelle s'efforcent les Sages et qu'il n'est permis à aucun homme d'atteindre, cette Voie est indiquée par les laitières de Braj, qui ont rejeté le piège du monde[1] ! »

Écoutant Udho, elles se tenaient assises, les yeux baissés, comme si elles avaient demandé du nectar et qu'on leur donnât le venin brûlant d'un serpent.

« Nous sommes de pauvres filles ignorantes, comment *nous*, pouvons-nous comprendre le chemin du Yoga, comment pouvons-nous laisser là notre dévotion à Krishna pour adorer une figure peinte sur un mur ?

« Il ne peut être atteint ni saisi. Il est sans bornes, Fondamental, Increé, Celui que tous les hommes adorent, l'ultime Sans-Attaches ;

« Brahma réside dans vos yeux et le bout de votre

1. C'est ce que pense Udho tout en lisant la lettre.

nez (tant il est proche), Indestructible, Incorruptible, Sa Gloire brille sans effort.

« Mais, Udho, s'il n'a point d'yeux, ni de nez, ni de bouche, comment a-t-il pu voler et manger du lait caillé ? S'il n'a point de pieds, pourquoi a-t il été lié au mortier ?

« Qui avons-nous bercé dans nos bras, qui babillait et balbutiait[1] ? Ces règles-là, Udho, sont de quelqu'un qui n'a point d'yeux, en vérité !

« Il semblerait que l'Illusion toujours changeante ait détruit les yeux de cet homme et ouvert *les yeux éternels de la Sagesse* pour voir d'étranges choses !

« Maintenant, pourquoi ne pas évoquer « l'Incréé » ? Lui, expliquera le mystère de *sans commencement ni fin, qui n'est pas né de père et de mère ?*

« C'est comme un homme qui a rempli sa maison de bouses de vaches et se demande où il va attacher ses vaches. Qu'il regarde d'abord chez lui ! Pourquoi lui montrer un autre tas de fumier ?

« C'est absurde de Krishna de vouloir nous enseigner le Yoga ; il dit que nous nous sommes égarées, mais sommes-nous égarées, *nous ?* ou plutôt n'est-ce pas quelque autre (que nous ne nommerons pas) ?

« L'amour naît de l'amour ; et par l'amour on trouve la Voie ; le monde entier est dans les liens de l'amour ; par l'amour on atteint le but suprême,

« Le vrai Amour est le Dispensateur de la Délivrance-en-cette-Vie (*Jivan-Mukti*), rien autre que l'amour ; par le vrai amour, je te le dis, par celui-ci, on trouve Gopala.

1. Allusions au *Bala-Lila;* les jeunes filles parlent de l'enfant mutin qu'elles aimaient.

« Allons, dis-nous honnêtement la vérité, à présent, et si cette douce voix d'Amour est d'or ou de verre ?

« Quelle que soit la Règle sur laquelle ta foi est affermie, tiens-toi à cette Règle-là[1]. Dis-nous, ô Abeille, ce qui vaut mieux du Yoga ou de l'Amour ! »

Au son des paroles des laitières, Udho oublia sa Règle, et il s'en alla par les forêts, chantant les louanges de Gopala (son corps) comme une fleur épanouie,

Et tantôt il tombait aux pieds des laitières, s'écriant : « *Votre* Règle est la sainte ! » et tantôt il courait étreindre les arbres, débordant d'amour :

« Bénies soient les laitières, béni le Pâtre, bénies les vaches errantes des forêts, bénie la Terre Sacrée où Krishna a marché !

« Je suis venu pour enseigner et j'ai reçu l'enseignement ! »

Et Udho s'en retourna vers le Seigneur des Yadus, sous le vêtement de laitière.

Il ne se souvenait pas du nom du Seigneur des Yadus, mais l'appelait Maître Pâtre, il le priait d'aller à Braj pour se montrer une fois au moins aux laitières.

« Avez-vous oublié les joies de Brindaban, pour que vous demeuriez ici ? » et, le croyant Seigneur de Govardhan (Lui qui en vérité était Seigneur des Yadus), Udho embrassait Ses pieds.

« Allons, Udho, parle-moi donc de toute la Règle d'Amour à Braj ? » Mais ses yeux étaient remplis de larmes, et il ne pouvait dire un mot.

Sur Das raconte que l'esprit de Syam lui-même fut troublé, et, essuyant les larmes, de Son écharpe jaune,

1. Peut-être allusion à la *Bhagavad Gîtâ*.

Il dit : « Certes, tu as prêché fort bien le chemin du Yoga ! »

(*The New-Orient, New-York*, juillet 1926.)
(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

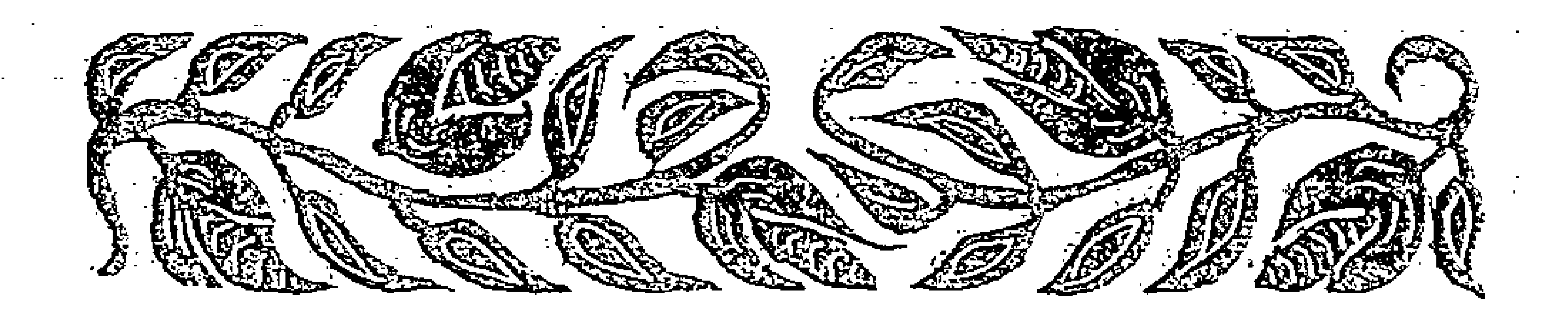
Du même auteur :

Mediaeval Sinhalese art (Broad Campden. Londres, 1908).
The Indian Craftsman (Londres, 1909).
Indian Drawings, 2 vols. (Londres, 1910-12).
Arts and Crafts of India and Ceylon. (Edimbourg, 1913).
Trad. franç. : Les arts et métiers de l'Inde et de Ceylan. Vromant (Paris et Bruxelles, 1924).
Bronzes from Ceylon (Memoirs Colombo Museum, 1914).
Viçvakarmâ (Londres, 1914).
Rajput Paintings (Oxford, 1916).
Catalogue of the Indian Collections in the Museum of fine Arts (Boston).
1° Introduction, 1913.
Refonte et traduction française : Pour comprendre l'art Hindou. (Bossard. Paris, 1926).
2° Sculpture, 1923.
3° Jain Paintings and Mss., 1924.
4° Rajput Paintings, 1926.
Port folio of Indian art (Boston, 1923).
Introduction to Indian art (Adyar, 1923).
The Danse of Shiva (Londres, 1925).
La Danse de Çiva (trad. franç. par Madeleine Rolland, Rieder. Paris, 1922).
History of Indian and Indonesian art (Coldston. Londres, 1927).
Some ancient elements in Indian Decorative art.
Buddha and the gospel of Buddhism.
Selected examples of Indian art.

Parmi les nombreux articles parus dans les publications orientalistes de tous les pays, on peut citer les deux suivants, traduits en français :

Notice sur les noms et l'entité de Civa.
(*Ars Asiatica*, III : Van Oest, Paris).
Qu'est-ce que le Nautch ? (*Bulletin de l'A. F. A. O.*, nº 2. Musée Guimet, Paris).





LES ANCIENS CHANTS MYSTIQUES DU BENGALE

par

TAPANMOHAN CHATTERJI

Ces chants datent du XIIIe et du XIVe siècle. Ils sont traduits très librement du bengali. La tradition seule les attribue aux poètes cités. (Note de l'auteur.)

I

A toutes les époques, du fond de son être, l'homme a crié :

Où est-il le bien-aimé de mon âme ?

Et il a voulu partir à la recherche de Celui qui possède son cœur. C'est pourquoi le fidèle, au milieu de la nuit, ouvrant sa fenêtre, regardera dans les ténèbres, pour voir si l'Ami s'approche. Il veillera, afin d'apercevoir le visage de son Amour, au soleil du matin. La mère de famille, en faisant l'aumône, jettera sur le mendiant un regard attentif, de peur que l'Amant n'arrive et ne reparte, sans être reconnu d'elle. La jeune

épouse, jouant de sa *vina* à l'ombre des arbres, dans la chaleur de midi, chantera :

Oh ! viens, Amour ! viens près de moi !

Et quand la nuit mystérieuse couvre la terre, sous la molle clarté de la lune, l'âme angoissée gémira :

Hélas ! Je n'ai pas l'amour de mon Amour !

Dans sa recherche éternelle du suprême objet de son adoration, soudain l'homme découvre que, s'il aspire à Dieu, Dieu lui-même le désire :

Qu'ai-je fait, ô ma sœur, pour mériter pareille fortune ?
Pourquoi vient-il à moi, lui qui commande à tous ?
Il s'assied près de moi, il me couronne de fleurs.
Pourquoi, lui qui a tout, vient-il s'ébattre avec moi ?

(Vidyapati.)

Que veux-tu donc de moi, quand tu as le monde entier ?
Pourquoi prends-tu l'habit de mendiant ?
Quelle aumône puis-je t'offrir, à toi qui possèdes toutes [choses ?
Pourquoi prends-tu l'habit de mendiant ?
Quel peut être ton besoin ?

(Valaramdas.)

Et l'homme s'écrie plein d'humilité :

O mon Ami, ta bonté est démesurée !
Pourquoi m'aimes-tu, moi indigne,
et me couvres-tu de ta propre gloire ?
Ton amour est profond, mon ami,
il est la pierre de touche qui me transmue en or !

La découverte de l'amour que Dieu lui porte ne peut

le rendre arrogant ; l'homme n'a de valeur que grâce à la générosité divine.

O bien-aimé !
ils disent que tu m'aimes, et l'orgueil remplit mon cœur !
Mais pourquoi oublié-je qu'à toi seul je dois ce que je vaux ?
C'est le don que tu m'as fait, mon Amour.
Qui peut me l'ôter, maintenant ?
Ta grâce, tu me la prêtes,
ta gloire devient mienne ;
et je partage aussi l'honneur qui est tien.
Ah ! l'orgueil remplit mon cœur, bien-aimé !
Mais lui aussi est tien, mon Amour !

(Chandidas.)

L'âme devient une flamme purifiée qui va se perdre en Dieu. L'homme ne fait plus qu'un avec son amour. Pareil à la fleur de lotus, consacrée à la divinité d'un temple, il consacre son corps et son âme au bien-aimé :

O ma vie, mon Amour !
je te donne ce corps et cette âme !
Qu'ils gisent à tes pieds !
Je suis tombée. On dit que je ne suis point chaste. Qu'importe!
Je me réjouis de ne pas avoir perdu ton amour.
A ton amour, j'ai donné mon corps et mon âme.
Qu'ils gisent à tes pieds !
Tu es ma vie, tu es ma fin ;
tu connais si je suis chaste ou non,
moi, je ne connais que ton amour et tes deux pieds !
Tu es ma vertu, et tu es mon péché,
tu es mon honneur, tu es mon nom.
A toi, je donne mon corps et mon âme.
Qu'ils gisent à tes pieds !

(Chandidas.)

L'amour éternel de Dieu pour l'homme s'exprime à travers toute la beauté de l'univers. Ce même amour, Dieu le met au cœur de la mère, de l'amant, de l'ami. Le Poète éternel tisse sans relâche des réseaux magiques de couleurs et de sons, pour rendre l'âme captive et l'attirer à lui. C'est pourquoi la terre renouvelle sa parure, le soleil répand ses bienfaits, les oiseaux chantent, les fleurs s'épanouissent. Une grande fête se célèbre, et Dieu envoie ses messagers pour convier chacun à venir. Son « jeu » est incomplet si tous ne s'y joignent.

Quand l'homme découvre ce secret, un changement s'opère dans son attitude envers la Nature et les êtres, ses frères. Tout lui devient sacré, tout est moyen d'union avec le bien-aimé. Le monde lui est cher, parce qu'il est le corps de Dieu, l'humanité, parce qu'en elle passe le souffle divin.

Malheur à ceux qui, ayant reçu le message de l'Amour, ne vont point à sa recherche ! Bienheureux ceux qui se sont, une fois, efforcés de le voir à visage découvert !

Le printemps est de retour,
et le fleuve prêt à déborder.
Les arbres sont aux écoutes,
et les abeilles se réjouissent
que les coupes des fleurs soient alourdies de miel.
Mon Amour a lancé son message à travers le ciel,
par le vent et le soleil.
O hâte-toi vers moi, mon Amour !
Mon cœur chante dans la joie de l'attente,
et j'aspire au moment où tu écarteras le voile,
où tu me montreras ta face découverte !

(VIDYAPATI.)

L'homme s'est toujours servi de symboles terrestres pour décrire les choses spirituelles. Il a comparé les rapports entre Dieu et lui à ceux qui existent entre père et fils, roi et sujet, maître et serviteur. Pour les mystiques du Bengale, Dieu et l'homme sont l'Amant et l'Amante. Le fidèle, semblable à l'épouse dévouée, donne tout à Dieu, sans rien garder pour soi.

Cet effort pour représenter l'amour spirituel en termes d'amour humain crée un état d'âme où Dieu devient plus proche, où l'homme sent sa présence réelle, où il est ravi, en extase.

Mais mille choses peuvent distraire l'attention de l'Amante. Quelquefois, absorbée par des soucis mesquins, elle oublie le désir de son cœur ; puis, soudain, elle se réveille, et découvre un grand vide en son âme :

O ma sœur, il est venu me chercher !
La nuit était obscure,
de lourdes nuées encerclaient le ciel.
Il est venu par ce chemin solitaire,
trempé de pluie.
J'étais là, avec mes amies,
je jouais avec mes jouets puérils,
hélas ! je ne suis pas allée à sa rencontre !
Mais il est venu, il est resté sous les arbres,
trempé de pluie !

(Chandidas.)

Ce réveil de l'âme s'opère de façons diverses. Parfois, un vol d'oiseau, le murmure d'une rivière, parfois, une feuille qui frémit, un rayon de soleil, le clair de lune, ou une flamme, un visage, un rêve, un mot, suffit pour soulever le voile et révéler le monde nouveau de la réalité.

C'était une sombre nuit de juillet,
la pluie tombait à flots pressés,
et le vent gémissait ;
du haut de la montagne lointaine,
venait le glapissement du paon,
le grillon solitaire crissait dans la forêt.
Je me suis endormie ;
en rêve, j'ai vu mon Amour, debout près de moi ;
l'amour a rempli mon cœur,
je sentais son haleine,
j'entendais le murmure de sa voix.
Mais, hélas ! je me suis éveillée... il avait disparu !

(JANDAS.)

Le moindre objet est imprégné de cet esprit de désir ; et par derrière, se cache l'Amant divin jouant éternellement de sa flûte magique.

L'âme qui a entendu la voix silencieuse, et vu à travers le voile, acquiert un sens nouveau :

Quand je l'ai vu d'abord, mes yeux se sont remplis de [larmes,
je ne pouvais le regarder ;
mais, depuis, jour et nuit, je porte en moi l'image confuse de [son visage.
Et je ne peux plus travailler.
Qu'y a-t-il en son nom
pour faire trembler de joie mon corps ?
Quand il joue de la flûte, à l'ombre agitée du kadam,
je ne puis rester chez moi.

(VIDYAPATI.)

Alors, elle part, oubliant tout.

O jeune fille, où vas-tu seule ?
Ah ! son âme est amoureuse !

elle va, inconsciente des dangers du chemin,
elle marche, toute seule.
Elle jette ses bijoux sur le sol,
elle ôte son manteau brodé d'or.
Elle marche, toute seule,
insoucieuse des dangers du chemin !
La nuit est sombre,
mais l'amour brandit son flambeau dans son cœur ;
la route est périlleuse,
mais l'amour est son glaive.
Ne crains point, ô jeune fille ! Mais hâte-toi en quête de ton
[Amour !

(Vidyapati.)

Mais la route est longue, et la fatigue la saisit. Parfois, ses recherches sont stériles. Son attente, son désir ne lui apportent que douleur. Elle se lamente :

J'ai passé la nuit sombre à veiller, attendant mon Amour,
mais il n'est pas venu.
Oh ! il est cruel !
Je lui ai préparé un trône fleuri,
mais il est vide et me raille.
L'odeur des guirlandes flétries m'accable ;
je dois partir, je ne puis rester là.
O mon Amour, mon cruel Amour, quel plaisir trouves-tu donc
à me consumer ainsi de honte !

(Jandas.)

Et encore :

Qui prétend que l'amour est bon ?
Je passe ma vie dans les larmes depuis que j'ai commencé de
[l'aimer.
Mes amis ne sont plus mes amis,
mes parents sont courroucés,

et quand je me suis tournée vers mon Amour,
hélas ! lui aussi m'avait abandonnée !

(CHANDIDAS.)

L'âme comprend alors que l'amour de Dieu est exigeant ; elle ne peut être qu'à lui seul ; elle doit l'aimer, non pour ce que cet amour lui apporte, mais parce que ne pas l'aimer lui est impossible. Sinon il la fuit.

Qui blâmerais-je à présent, mon ami ?
Contre qui serais-je irritée ?
C'est ma faute !
Quand je l'ai aimé, j'ai cru que le bonheur suivrait,
mais le chagrin seul est venu.
C'est ma faute !
J'étais altérée de la joie de l'amour
mais j'ai perdu la joie; et lui aussi, je l'ai perdu !

(GOVINDADAS.)

Et encore :

L'amour de mon Amour est cruel comme la mort.
J'ai bâti un foyer, croyant trouver le bonheur,
mais le feu de l'âtre l'a consumé.
J'ai cru pouvoir me baigner dans la mer de délices,
mais, hélas ! la mer était empoisonnée !
J'ai cherché la fraîcheur du clair de lune,
mais le soleil m'a brûlée.
J'ai voulu planer au-dessus des cimes,
mais je suis tombée dans le gouffre.
J'ai demandé une goutte de pluie,
mais le tonnerre a grondé contre moi.
J'avais peu; mais j'ai tout perdu
tandis que je cherchais la fortune.
Mon Amour se réjouit de rendre visible ma honte;
son amour est cruel comme la mort !

(VIDYAPATI.)

Il faut que l'âme traverse ces heures d'angoisse pour fortifier son amour. Puis vient un jour où les brumes se dissipent et laissent voir l'éclat du soleil. Alors l'âme-Épouse s'écrie :

Heureuse je suis d'avoir veillé la nuit !
Je vois le visage radieux de mon Amour !
Mon foyer est de nouveau un foyer véritable,
mon Amour est à moi.
Les dieux ont eu pitié,
ils ont donné la paix à mon cœur ;
ma vie est de nouveau la vie,
mon Amour est à moi.
La lune peut se lever maintenant,
et la brise porter où elle veut ses parfums,
et l'amour me frapper de ses dards cruels,
qui craindrai-je, quand mon Amour est près de moi !

(VIDYAPATI.)

II

A l'époque où la religion des Brahmines était devenue pur formalisme, où des cérémonies vides de sens avaient pris la place de la dévotion primitive, où les règles de conduite n'étaient plus faites pour l'homme mais où l'homme était courbé sous leur joug aveugle, Chaitanya apparut pour porter son évangile d'amour d'un bout à l'autre du Bengale.

Il était né vers 1485 dans une famille de Brahmines. Il commença par enseigner le sanscrit. Sa renommée de savant théologien, logicien et grammairien se répandit et attira de nombreux étudiants venus de provinces lointaines. Mais bientôt Chaitanya s'aperçut que tout

profond sentiment religieux était absent chez ses contemporains, et que, malgré leur observance méticuleuse des cérémonies et des moindres détails du rituel, la vie intérieure leur était inconnue.

Alors, à vingt-quatre ans, il quitta la maison paternelle pour aller prêcher sa foi nouvelle d'amour et de fraternité. L'humanité tout entière lui était sacrée ; il ne faisait point de distinction de caste ou de religion ; Musulmans ou Hindous venaient à lui ; voleurs, femmes perdues, misérables, trouvaient dans ses enseignements le calme et la paix, et, se convertissant, devenaient des membres utiles de la société.

Son message d'amour se répandit comme une flamme, et une vie nouvelle commença de révéler ses trésors. En même temps que le sentiment religieux, l'art, la littérature, la science, se développaient ; et Chaitanya, avant de mourir, en 1553, eut la satisfaction de voir que le grain semé par lui avait germé.

Il avait recours, dans ses enseignements, aux chants lyriques de Chandidas et de Vidyapati, et surtout aux idylles de Jayadeva, le premier poète du Bengale qui ait exprimé l'union mystique. Dans son *Gîtâgovinda* (écrit en sanscrit), Jayadeva a célébré l'amour divin, sous la forme allégorique de l'amour du pâtre Krishna pour la princesse Radhâ. Sans doute, le poème est pauvre en émotion véritable. Il se peut que, dans la peinture des sentiments, Jayadeva ait été gêné par l'emploi de la langue classique, choisie par lui au lieu de la langue courante. Il emprunte à la littérature sanscrite des figures de rhétorique et des métaphores usées, qui donnent à son œuvre un caractère artificiel. Néanmoins, çà et là, surtout au début où il décrit les

nuages sombres couvrant le ciel et les forêts grisâtres à peine visibles dans les ténèbres, on trouve des passages d'une exquise beauté lyrique. Mais le mérite réel de cette idylle réside dans sa musique. Il n'y a pas d'autre poème sanscrit qui puisse se comparer au *Gîtâgovinda* pour sa langue mélodieuse. Encore maintenant, il est chanté chaque jour à la porte de tous les sanctuaires de l'Inde. Si le fond du poème est médiocre, la forme est supérieure ; c'est le don que Jayadeva a fait à la postérité.

Chandidas et Vidyapati étaient contemporains. (Bien que Vidyapati ne soit pas né au Bengale, il est compté comme un de ses poètes.) Tous deux ont chanté le même sujet, mais pourtant, ils ne sauraient être plus différents dans leur façon de le traiter.

Vidyapati était attaché à la cour d'un roi, et reçut son inspiration de la reine elle-même, assise derrière son écran de pierre sculptée. Il écrivait dans la langue raffinée et ornée de l'érudit. Il célèbre les joies de l'amour satisfait ; et, dans ses poèmes, la douleur et les aspirations ardentes de l'âme à la recherche de son bien sont rarement exprimées.

Chandidas, au contraire, était le pauvre prêtre d'un temple à demi ruiné dans un obscur village du Bengale. Il tomba amoureux d'une jeune paysanne d'humble naissance qui était chargée du soin de ce temple, et c'est à elle qu'il dut toute son inspiration poétique. Dans un langage simple et brûlant, Chandidas chante surtout les heures sombres de l'âme et la souffrance qu'elle doit endurer pour atteindre l'accomplissement de son désir.

Les disciples de Chaitanya se servirent de ces poé-

sies mystiques. Ils inventèrent une nouvelle forme de musique appelée *Kirtana* sur laquelle ils les chantaient, en allant de village en village et de porte en porte. Les *Vaishnavas* (tel fut le nom qu'on leur donna) s'efforçaient de vivre dans la jouissance des sensations mystiques, sans la corruption des sens. Ils découvrirent que ces chants pouvaient accomplir l'effet désiré Le fidèle, s'imaginant être l'âme-Épouse éternellement recherchée par le divin Amant, atteignait à cette félicité parfaite qui est l'apogée de tout sentiment religieux.

Ces chants et les enseignements de Chaitanya réveillèrent l'inspiration littéraire du peuple du Bengale. De nombreux poètes apparurent, dont Govindadas, Jandas et Valaramdas furent les plus célèbres.

Il existe peu de documents sur ces artistes. La plupart hésitaient à parler de leur vie personnelle, et en bien des cas, ils signaient leurs œuvres du nom de leurs maîtres religieux.

Govindadas a plus d'un point de ressemblance avec Vidyapati ; Jandas est un mélange de Vidyapati et de Chandidas ; il a la profondeur de celui-ci et la forme parfaite de celui-là. Ses poèmes sont de beaucoup les meilleurs de la période. Valaramdas n'a guère d'originalité. Mais il écrit des vers pleins de grâce.

Ces chants se répandirent à tel point que, bien après l'époque où l'influence directe de Chaitanya eut cessé de se faire sentir, on pouvait entendre les bateliers, descendant le fleuve par les nuits de lune, les paysans, revenant du bourg à la tombée de la nuit, le chanteur errant, qui passe de village en village, chanter les vers mystiques célébrant l'amour divin.

Mais peu à peu survint la décadence. Nombre d'imi-

tateurs médiocres surgirent avec leur poésie artificielle, exagérée, sans vie. Pourtant l'esprit poétique, s'il était engourdi, n'était pas éteint. L'inspiration littéraire, quoique moins puissante, apparut de nouveau dans les chants populaires des *Vauls*. Ceux-ci appartenaient à une secte religieuse errante, et on peut encore les voir, en longues robes jaunes, chanter en s'accompagnant de leur instrument monocorde. Ils réussirent en partie à réveiller chez le peuple l'esprit évoqué par les disciples de Chaitanya. Le style de leurs chants est d'une simplicité absolue, dépourvu de tout ornement, mais plein de dignité et de profondeur.

De nouveau suivit une période de déclin, où la poésie trouva un refuge temporaire et sordide dans les combats littéraires des *Kaviwalas*, classe de rimailleurs professionnels, patronnés par l'aristocratie du Bengale.

Mais le phénix renaît de ses cendres. Et, de nos jours, cet esprit mystique, ce même sentiment religieux, plus intense, il est vrai, et, par la langue, plus universel, apparaît dans les poèmes de Rabindranath Tagore, dont l'art a subi l'influence des anciens chants des Vaishnavas et des Vauls.

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

Du même auteur :

Sous les Manguiers. (Bossard, Paris.)





L'OCÉAN DE L'ÊTRE

par

RAMAPRASADA

1. O mon esprit, plonge en criant le nom de Kali,
dans les eaux sans fond de l'Océan du cœur
Cet océan n'est jamais sans posséder des gemmes.

2. Plonge encore et encore
et si tu ne trouves point de gemmes,
alors, d'une seule plongée,
et de toutes tes forces,
prends pour but et atteins le rivage
de Koula Kundalini.

3. O mon esprit, dans les profondeurs de l'Océan de la [connaissance
où se trouve la perle de Çakti,
cherche-la sous la conduite de Çiva
et saisis-la avec respect.

4. Mes six alligators, la volupté et les autres,
sont sans cesse en quête de proie ;
aussi enduis ton corps
avec le curcuma du discernement.

5. Plonge alors que chassés par ton odeur
ils n'oseraient te toucher.
Variées sont les gemmes,
éparses sur le lit de l'Océan.

6. Ramaprasada a dit :
Il suffit de plonger là,
des gemmes seront trouvées
en quadruple abondance.

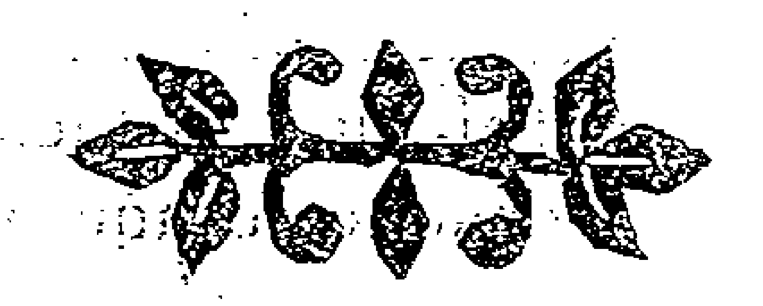
(*Traduit par Marguerite FERTÉ*.)

Le poème ci-dessus est de Ramaprasada, le célèbre poète *shâkta* (né en 1718). L'océan de l'Être dont il parle est celui du nectar ou de l'immortalité. C'est la félicité elle-même que l'on atteint à travers le sentiment (le cœur), et la connaissance (la tête). Elle doit être cherchée au dedans de nous, bien qu'elle se manifeste comme une chose extérieure. L'océan de l'Être est cet aspect de la mère divine qui est au delà de toute parole et de tout langage. Ici elle est l'exprimable et l'adorable en tant que puissance-mère. Dans cet océan qui est son domaine, il y a bien des gemmes. Une gemme est ce qui est cher ou séduisant. Il y a des plaisirs de toute sorte, et, comme le dit la dernière stance, il y en a quatre fois autant que d'honnêtes désirs mondains et de moyens de les réaliser selon la loi. Le quatrième membre de ce groupe est l'Expérience qui transcende le monde. Il y a toujours quelque chose qui mérite d'être trouvé par ceux qui cherchent sans relâche, après avoir invoqué la mère : mais peut être

ce qui est réputé communément comme une pierre précieuse par quelques-uns, et même par beaucoup, n'est point ce que convoite le chercheur. L'univers est la forme de la mère, mais le poète cherche la mère elle-même. Elle repose dans son propre corps enroulée comme un serpent; elle repose, mais on peut provoquer son réveil. Elle est elle-même la gemme des gemmes, la perle qui est Çakti ou le pouvoir tout-puissant. Elle doit être cherchée sous la conduite de la conscience suprême de Çiva. Çiva est le détenteur immuable de la puissance. Elle est de même nature que lui, mais elle est le aussi Variable, comme l'esprit et la matière. La grande quête est accomplie par l'esprit et le corps, se résolvant en conscience. Attache-toi, dit le poète, à la perle ainsi trouvée, car il y a six alligators qui sont les six péchés mortels : la colère, la luxure, la cupidité, la paresse, l'envie et l'orgueil. Enduis ton corps avec le curcuma qui opère le départ entre le vrai et le faux, entre le bon et le mauvais. Le réel et ce qui en dépend n'est pas tel, car le plaisir du péché est semblable au fruit *dihli* agréable à voir, amer au palais.

Par une telle connaissance, les dévots atteignent la mer du Devenir qui, comme esprit en action, est la vague de félicité à la surface du tranquille océan de l'Être.

(Notice de Sir John WOODROFFE.)





LA GUIRLANDE DES VÉRITÉS

(BALLADE CINGHALAISE)

par

W. A. de SILVA

Les Cinghalais conservent une littérature orale considérable, composée principalement de ballades sur des sujets très variés. Les thèmes les plus populaires se rapportent à la vie du Bouddha ou des saints bouddhistes ; mais il existe aussi des poèmes en l'honneur des dieux ou déités de village, sur les coutumes et les traditions, sur les hommes et les usages, sur l'amour et les amoureux, sur les arts, les métiers, les divertissements. Nous avons choisi parmi ces innombrables ballades un court morceau vieux de cinq cents ans à peu près, dont la traduction nous semble propre à donner quelque idée de la mentalité populaire et de son inspiration habituelle. Intitulé *Dahamgeta Malaya*, « Guirlande nouée des vérités », il est composé sur un plan assez curieux et d'ailleurs fréquent dans la littérature orientale ; les termes de chaque strophe ont une double signification : l'une d'ordre temporel, relative à

des idées sociales, l'autre plus profonde, énonçant les vérités de la doctrine bouddhique.

La Guirlande des Vérités.

I

Tu prends le fruit appétissant, de forme et de beauté parfaites — et le presses sur ton sein. — Tu désires ardemment le savourer. Hélas! Où est ta sagesse! Ce n'était qu'une vision éphémère.

Interprétation religieuse.

Ce corps qui n'est qu'un paquet d'immondices, tu crois pouvoir t'en enorgueillir; tu oublies ce qu'il a de sale et de répugnant, ses excréments de neuf sortes, et tu désires la satisfaction des sens. Pourquoi te laisser ainsi tromper par ce corps éphémère?

II

Nous avons vécu et aimé depuis les jours d'antan, nous allons aujourd'hui nous embrassant et nous caressant; nous n'avons ni soucis, ni doutes, ni soupçons; si je te quitte, verseras-tu une larme pour moi?

Ce corps auquel je demeure attaché depuis ma naissance, je le promène constamment; est-il bon? est-il mauvais? peu me chaut; mais quand vient la mort, le corps se trouve abandonné.

III

Nous avons erré ensemble, nous nous serrions dans nos bras; qu'ai-je fait pour que tu m'abandonnasses? Je

resterai affligé et tomberai dans les déserts du désespoir.

Nom et forme[1] vont ensemble. Quand le nom quitte le corps, le corps n'est plus bon qu'à jeter au tombeau.

IV

Depuis notre naissance, nous avons vécu ensemble, nous avons erré jusqu'aux régions les plus lointaines; ainsi nous marchons ensemble, toujours camarades, depuis si longtemps. Viens avec moi, bien-aimée, si tel est ton désir; si tu ne viens pas avec moi, qui veillera désormais sur toi?

Le corps et l'esprit vont ensemble depuis la naissance; l'esprit gagne de la force et de l'expérience et continue à exister dans le règne du temps; quand l'esprit l'abandonne, le corps demeure privé d'identité.

V

En circulant parmi les foules villageoises, avec un maintien modeste, à la vue des belles jeunes filles, le cœur palpite d'amour. Mon amour! Les invites chuchotées des autres ne m'ont jamais séduit; comme une bête de somme, je porterai mes douleurs pour toi seule.

L'esprit privé du corps au cours de son voyage s'attache à une renaissance conforme à ses mérites et continue à porter son fardeau de chagrins et de douleurs.

VI

Chère camarade, écoute mes paroles aimantes: je n'ai

1. « Ce qui est matériel, c'est la Forme; les états intellectuels et sensitifs, c'est là le Nom. » (*Milindapañha*, trad. Louis Finot, p. 92). (Note du traducteur.)

pas d'amour ailleurs ni nulle part ; partout où je vais, tu es avec moi, et je ne m'égarerai jamais loin de toi.

L'esprit avec ses désirs et ses attachements à soi et aux autres errera jusqu'à ce qu'il se détache de ces désirs.

VII

Je crains que tu ne sois trop généreuse de ton amour, et qu'il ne soit difficile de maintenir notre foyer. As-tu oublié les huit et les cinq que je t'ai donnés ? pourquoi hésites-tu à suivre le chemin que t'indiquent les prudents et les sages ?

Le désir arrache l'esprit à sa tranquillité, car il s'attache partout. Réalise la quintuple et l'octuple maxime[1]; suis l'octuple honnête sentier[2] exposé par les grands [sages] qui connurent la vérité.

VIII

Vous recherchez les richesses, vous les trouvez, vous les accumulez ; vous en dotez votre famille, quelle que soit son ingratitude ; vous oubliez le reste du monde, vous manquez à la charité et aux bonnes œuvres. Si vous ne comprenez pas votre faute, vous errez sans but.

Vous remplissez les devoirs d'un maître de maison[3].

1. Les cinq commandements impératifs pour tout bouddhiste ; les huit commandements observés par les zélateurs laïques. Les religieux en observent dix. (N. du trad.)

2. Expression bouddhique consacrée pour désigner un programme de culture spirituelle. (N. du trad.)

3. D'un laïc, condition reconnue expressément par l'Église bouddhique, laquelle se compose essentiellement de religieux. (N. du trad.)

Vous travaillez, vous gagnez, vous vivez, vous soutenez votre famille et les gens à votre charge; vous devenez égoïste en oubliant que le Soi est une illusion.

IX

Le bonheur est aussi changeant qu'une goutte d'eau. Le bon et le mauvais tournent comme les roues d'un char. La charité et les bonnes œuvres ouvrent la route de la cité de la béatitude. Ami! n'envie point le bonheur des autres.

X

Abstiens-toi pendant les quatre semaines du mois de faire le mal et ce qui nuit au prochain. Les hordes du grand comptable sont alertes, leur livre ouvert, elles y notent les actions bonnes et les actions mauvaises. Souviens-toi que l'ange de la mort n'est pas un hôte bienvenu.

XI

Toi qui vis sur la colline! pourquoi élèves-tu des maisons qui bientôt tomberont en poussière? tu quittes tes vieilles demeures, tu en construis perpétuellement de nouvelles; souviens-toi que la maison que tu quittes sera livrée aux flammes.

On va de naissance en naissance, parce qu'on ignore la Bonne Loi. Pourquoi toujours favoriser la construction de corps nouveaux, qui à la mort ne sont bons qu'à mettre sur le bûcher?

XII

La maison sur la colline avait neuf portes; quand tu t'endormis, ces portes étaient assurées par des serrures et des clefs, et par neuf cents cordes et liens. Tu as disparu pourtant, tu nous as abandonnés.

Le corps est composé de cinq éléments, muni de neuf ouvertures, et assujetti par d'innombrables muscles, tendons, veines et artères ; quand vient la mort, les cinq éléments ne sont plus qu'une ordure.

XIII

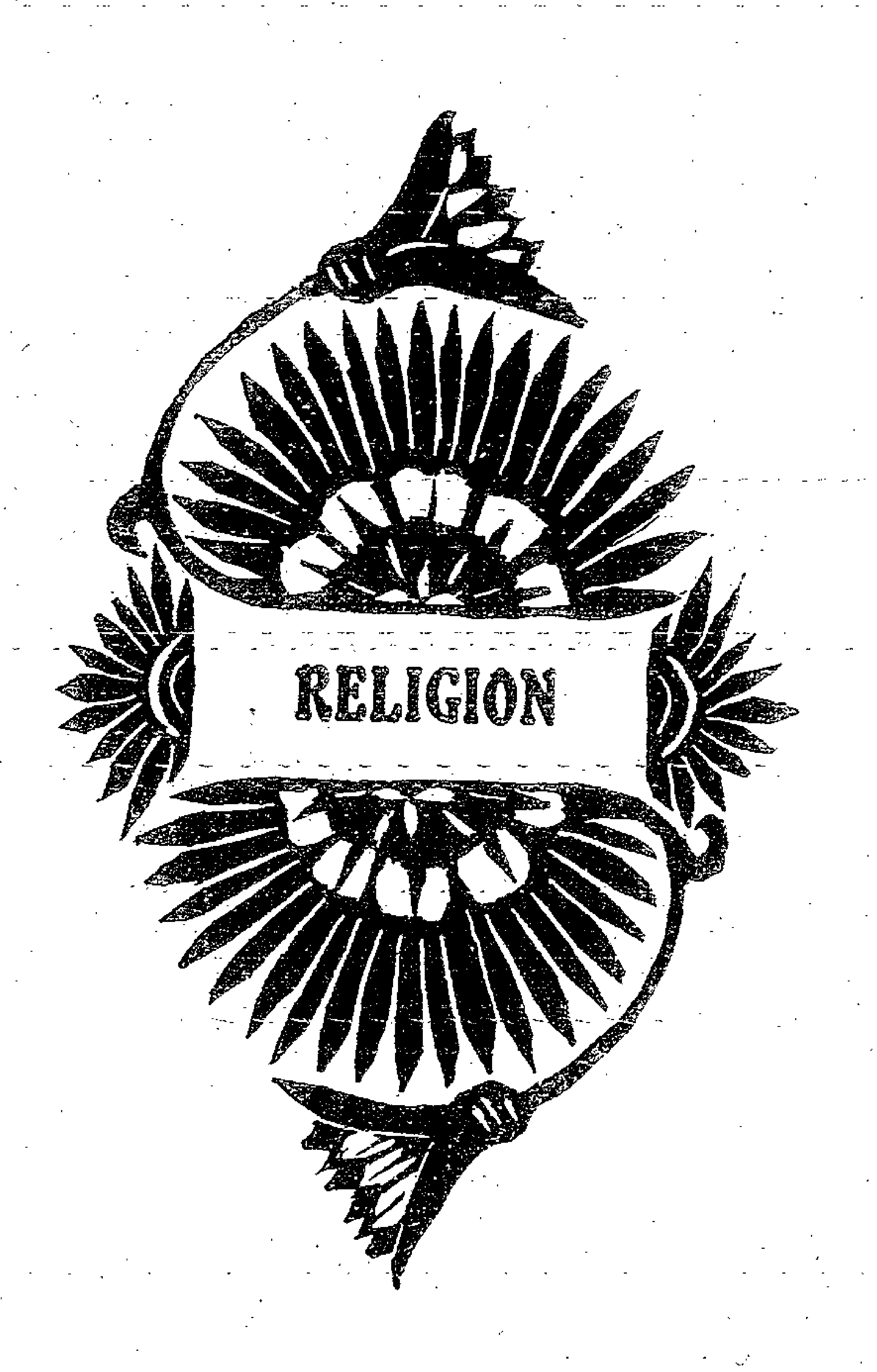
A la maison sur la colline que nous habitons, les cinq domestiques ne travaillent pas en bon accord. Nous ne pouvons rien emporter de la maison : mieux vaut la quitter pour toujours.

Dans ce corps composé de cinq éléments se manifestent les résultats des bonnes actions et des mauvaises. Les sens sont perpétuellement en conflit. Nous n'emporterons rien de notre corps : ayons la sagesse de suivre la Bonne Loi pour atteindre la béatitude de Nirvâna.

XIV

Tu vis ici croyant habiter une demeure permanente; tu te nourris d'aliments exquis. Souviens-toi que tu n'as pas le pouvoir d'y enchaîner ta vie; tu partiras en abandonnant ton corps.

(*Traduit par Jean BUHOT.*)


RELIGION



LE MOUVEMENT RELIGIEUX
DANS L'INDE AU MOYEN AGE

par

K. M. PANIKKAR

Selon une opinion des plus répandues, la période comprise entre le XIe siècle et le XVIIe a été pour l'Inde une époque de ténèbres intellectuelles. On croit en général qu'à partir de la conquête du nord de l'Inde par les Musulmans, l'Hindouisme a cessé d'être une force active et que, sous l'humiliation du joug politique, l'esprit hindou a perdu sa vitalité. Nombre d'écrivains européens nous ont représenté le moyen âge dans l'Inde comme une sombre diffusion de stérilité intellectuelle, sans une lueur de production artistique ou de pensée spéculative. Et sans doute, au point de vue politique, la peinture d'un âge de ténèbres contient-elle quelque vérité. Depuis l'invasion des Musulmans au XIIe siècle jusqu'à l'établissement de l'Empire mogol au milieu du XVIe, l'histoire de l'Inde septentrionale n'est qu'un chaos d'anarchie et de luttes sanglantes. Mais durant cette période la vie intellectuelle

de l'Inde se développa en maintes directions, et à un degré tel que c'est alors, on peut le dire, que furent posées les bases de la vie dans l'Inde moderne. Il est possible de prouver que la théorie d'après laquelle le moyen âge aurait constitué pour l'Inde une sorte de hiatus intellectuel — un chapitre de maigre activité et de pauvre idéal, sans lien avec la vie présente — est inexacte. Plus qu'en tout autre contrée le développement de la vie dans l'Inde a été continu, et si l'esprit hindou actuel tire son inspiration des Védas, des Upanishads et des épopées, il le doit dans une très large mesure aux travaux et aux enseignements des écrivains du moyen âge. L'esprit du vieil humanisme indien est arrivé à l'Inde moderne par l'intermédiaire des saints et des prophètes de la période comprise entre le XIIe siècle et le XVIe.

En réalité, plus nous étudions la question de près, plus nous voyons clairement qu'à tous égards l'esprit qui domine la vie de l'Inde moderne est celui des penseurs du moyen âge. C'est durant cette période que les littératures en langue vulgaire, où la vie de l'Inde a pu s'exprimer, ont pris la forme qu'elles ont aujourd'hui. C'est durant cette période que les principales divisions de l'Hindouisme et les nombreuses sectes où les millions d'habitants de l'Inde trouvent un réconfort spirituel se sont formées. C'est durant cette période que les deux plus importants systèmes législatifs sous lesquels nous, Hindous, vivons encore actuellement ont été élaborés. La vérité est qu'au contact du sévère monothéisme et de la jeune vigueur de l'Islam, il s'est produit chez les Hindous une Renaissance dont les manifestations variées ont encore une influence sur la vie

de l'Inde. Du Cachemire au cap Comorin, une vague intellectuelle passa alors sur l'Inde, refaisant, rajustant sa vie religieuse, transformant ses idées fondamentales, créant de nouvelles institutions sociales, changeant réellement le tempérament et les vues de l'esprit hindou. Aucune forme de son activité n'a été plus caractéristique, et aucune n'a eu certainement de plus grands résultats que le mouvement religieux auquel cette période a donné naissance.

* *
*

Vers la fin du IX[e] siècle, le système advaita était devenu la philosophie directrice de la pensée de l'Inde. Çankara, qui vivait dans la seconde moitié du VIII[e] siècle, est regardé avec raison comme un des plus grands penseurs de l'Inde, et c'est grâce à son influence que la doctrine advaita (doctrine absolument moniste) fut acceptée dans l'Inde entière. Mais par sa nature même, cette philosophie, qui enseignait un Absolu impersonnel constituant seul la réalité, ne pouvait devenir le fondement d'une religion populaire ; et, quoique l'advaita conserve toujours son ancienne suprématie en tant que philosophie acceptée par les Scolastiques de l'Inde, ses rapports avec la vie religieuse n'ont jamais été très grands. La révolte contre le rigoureux absolutisme de Çankara commença dès le XI[e] siècle. Le nouveau mouvement religieux prit naissance dans le Tamil. Bien des siècles avant cette période, dans le Tamil méridional, la vie spirituelle s'était développée d'une façon extraordinaire, et exprimée en des œuvres religieuses d'une beauté et d'une profondeur sans égales.

Au xe siècle, elles avaient été réunies en un Canon sacré comprenant onze livres. Mais cette littérature religieuse ne contenait aucun corps de doctrines, était simplement l'expression d'expériences spirituelles personnelles et d'émotions pieuses. Les XIIIe et XIVe siècles marquent ici un grand changement. Ils virent se produire une floraison de pensée merveilleuse dans le Tamil. Avec Kezkhandadeva, qui était un Çudra Sannyâsi, les idées nébuleuses des premiers poètes religieux se transformèrent en un corps de doctrines connu sous le nom de Çaïva Siddhanta. Une série de disciples de talent continuèrent son œuvre. Ce mouvement tira une force considérable de celui du Çaïvisme dans le Cachemire, dont le principal interprète philosophique fut Simadeva, auteur de Çivadrishti. Que des relations étroites aient pu exister entre l'extrême-nord et l'extrême-sud en matière de religion est un fait des plus intéressants, et hautement significatif au point de vue de l'unité de culture dans l'Inde. Le mouvement du Cachemire a produit quelques penseurs profonds comme Kshema Raja, qui a exercé une grande influence sur la pensée Çaïviste dans le Sud.

Outre le mouvement Çaïviste, il y eut à cette époque, au sud de l'Inde, une École religieuse de Vaishnavisou, dont les saints étaient regardés comme des Ashvars. Leur quartier général se trouvait au fameux temple de Srirangam où résidait leur patriarche. Traditionnellement, il y avait douze Ashvars; ensuite venait la succession orthodoxe des patriarches, dont les plus importants furent Nathamani, Ashvandar et Yanumacharya. Ramanuja descendait de ce dernier, et lui succéda comme patriarche.

Yanumacharya fut lui-même un grand représentant du Vaishnavisme. Voici un fragment de l'un de ses poèmes :

Vaisseau rempli d'erreurs, plongé profondément
Au sein de l'Océan orageux qu'est la vie,
contre le désespoir, je cherche en Toi le Port.
Par Ta miséricorde, ô Hari[1], fais-moi Tien.
Sans Toi, je suis sans guide ; ah, sauve mon esprit !
Il nous faut mériter Ta grâce, car le sort
a tissé des liens entre nous ; ô mon Maître
veille toujours sur eux et ne les brise pas.
Madhava[1], mon Seigneur, quoi que je puisse avoir,
quels que soient ma personne ou les dons que j'apporte,
tout t'appartient, ô Toi, dont la Pensée active
voit les Êtres unis à Elle, et à jamais.

C'est Ramanacharya qui choisit Ramanuja comme successeur, lui enjoignant de relier la doctrine Vaishnavienne à l'éternelle source de l'Hindouisme — les Upanishads. Ramanuja avait été lui-même formé à Conjevaram, par un maître qui professait la doctrine de Çankara. C'est là un fait important, car dans une large mesure les traditions Çaïviste et Vaishnavienne se fondent dans l'enseignement de Ramanuja. Son accession au siège patriarcal de Srirangam est un des événements capitaux de l'histoire religieuse de l'Inde. Ramanuja modifia l'aspect de l'Hindouisme du Sud, donna un nouveau corps de doctrines et une nouvelle organisation sociale aux Vaishnavas, et dota l'Inde d'une philosophie qui a pu se maintenir, même contre l'École advaitienne de Çankara. En outre, comme nous

1. Un des noms de Vishnou.

allons essayer de le montrer, il transforma profondément le développement religieux de l'Inde septentrionale. De secte pieuse qu'elle était, le Çrivaishnava se changea en une nouvelle religion se rattachant directement aux Védas et aux Upanishads, grâce au grand commentaire, le Çri Bhaskya, que Ramanuja écrivit afin d'obéir aux dernières volontés de Yamunacharya. Pour caractériser la doctrine philosophique du Sri Bhâshya, le mieux que l'on puisse dire, c'est que c'est une doctrine moniste. Dieu existe seul, et le reste n'est que ses manifestations ; mais, contrairement à Çankara, Ramanuja soutient que ces manifestations n'en sont pas moins réelles. Du point de vue religieux, en tant qu'il s'oppose au point de vue métaphysique, la grande différence entre Çankara et Ramanuja, réside dans leur conception de la « Bhakti », ou dévotion. C'est dans le commentaire de la Bhaghavad Gîtâ que nous trouvons l'élaboration de la théorie de la Bhakti, qui durant les trois siècles suivants devint la doctrine capitale de la religion de l'Inde. « De même que mon serviteur ne peut vivre sans Moi — son but suprême — je ne puis vivre sans lui ; aussi en vérité est-il mon propre moi », dit Krishna dans la Bhaghavad Gîtâ. C'est cette idée que Ramanuja fait ressortir, et qui devient la doctrine centrale de l'École Bhaktienne.

Durant la période allant de la mort de Ramanuja au développement de ces nouvelles doctrines dans le nord au temps de Ramananda, on vit surgir en différentes parties de l'Inde un grand nombre de réformateurs qui, sous des formes diverses, des aspects métaphysiques dissemblables, prêchèrent le même Évangile de communion directe avec un Dieu personnel. Madhava-

charya, dans le Canara, Wenisbarkar dans le Tcheleji, Chakradhara et Vagadurabhatta dans l'Inde occidentale, et beaucoup d'autres prêchèrent la nécessité d'une religion vivante. Partout on voyait un ferment intellectuel inconnu jusqu'alors — en un temps où les Musulmans s'étaient fermement établis dans le nord de l'Inde et portaient le fer et le feu dans tout le pays. Que les grands mouvements religieux de l'Inde se soient produits à l'époque où toute sa structure politique tombait en pièces au brutal contact des invasions Pathanes est un trait caractéristique de l'Inde.

La figure la plus remarquable de ce « réveil » dans l'Inde septentrionale est celle de Ramananda. On ne peut fixer exactement la date de sa naissance, mais il est prouvé qu'il vécut au XIVe siècle. Ramananda est un Brahmane Vaishnavien du sud, un disciple de Ramanuja qui, selon la coutume des hommes religieux de l'Inde avant lui et après lui, alla de lieu en lieu, soit pour faire un pèlerinage, soit pour prendre part à une controverse religieuse, et atteignit enfin Bénarès, principal centre des pèlerins et des théologiens. Il s'y fixa et, renonçant au sanscrit, commença à enseigner en langue vulgaire. Il admit des disciples de toutes les castes, fonda ce que l'on pourrait appeler une Église libre, n'acceptant ni les doctrines théologiques de l'orthodoxie, ni son organisation sociale. Son grand principe religieux résidait dans sa foi intense en un Dieu personnel, qu'il appelait Rama[1]. Il rejetait le système des castes et parmi ses principaux disciples se trouvait un tisserand mahométan, Kabir. « Que nul

1. Incarnation de Vishnou.

ne demande à un homme quelle est sa caste ou sa secte », disait Ramananda : « quiconque adore Dieu est de Dieu. »

Les Ramanandis, secte qui regarde Ramananda comme son prophète, ne forment qu'un groupe assez restreint. Toutefois l'influence de Ramananda sur la religion de l'Inde septentrionale est des plus importantes, car il fut le Guru et le maître de Kabir ; et Tulsidas et Nanak, les deux plus grands hommes de l'histoire religieuse de l'Inde du nord, n'ont fait qu'exposer ses enseignements.

Comme nous l'avons dit, Kabir était un tisserand mahométan qui subit de bonne heure l'influence du mysticisme hindou. Quoique en dehors du cercle de la société hindoue, il devint un des disciples de Ramananda, et employa sa vie à chanter l'unité de Dieu et l'inutilité d'essayer de l'enfermer dans les limites d'une théologie sectaire. « Les Hindous et les Mahométans ont le même Dieu », dit-il dans l'un de ses poèmes. Il adorait Dieu sous le nom de Rama comme sous celui d'Allah. Il fut le premier à voir qu'une grande partie des controverses théologiques entre Musulmans et Hindous n'étaient qu'une question de mots. Il ne croyait ni au culte des idoles, ni à aucune des formes de la religion rituelle.

« Le voile intérieur du Temple de la Mecque est dans le cœur de l'homme », dit-il dans ses poèmes. « Que ton esprit soit ta Kaaba, ton corps le temple qui l'enferme. » Quoique par son monothéisme strict et inflexible, et sa condamnation de l'idolâtrie, Kabir restât fidèle au point de vue musulman, l'arrière-plan de sa religion et ses idées essentielles étaient hindous.

Par-dessus tout, c'était un Bhakta, un mystique croyant à la communion personnelle avec Dieu. « Comme la rivière entre dans l'Océan, ainsi mon cœur entre en contact avec Toi », dit-il.

L'influence de Kabir sur la religion populaire de l'Inde a été remarquable. Pauvre tisserand sans culture, il était bien différent des Ramanuja, des Madhava, et des Ramananda. Il n'avait pas cette auréole de sainteté religieuse qui entoure les grands pandits ou les philosophes, et leur donne une position privilégiée vis-à-vis des masses. Il n'exposait pas une nouvelle doctrine, ne soutenait pas un nouveau système de dogmes. En outre, c'était un « mlechha » méprisé ; néanmoins, ce pauvre tisserand de Bénarès a laissé dans l'esprit de l'Inde du nord une empreinte plus forte que celle d'aucun des réformateurs des dix derniers siècles — exception faite pour Tulsidas. Son influence est due entièrement à la poésie merveilleuse avec laquelle il exprimait ses expériences spirituelles — traduites en anglais par Tagore, de façon admirable — et à ses appels directs aux pauvres gens. Son message n'était pas destiné aux *scholars* préparés à se complaire dans les discussions métaphysiques, ni aux prêtres et aux nobles. Il enseignait cette simple vérité que Dieu est pour tous ; pour les riches et les pauvres, pour les Brahmanes et les parias, pour les Hindous et les Mahométans. Il enseignait que tous pouvaient également arriver au salut par la Bhakti et les bonnes œuvres. « La Mecque que vous cherchez est dans votre cœur », disait-il, message singulièrement proche de cette parole : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous ».

Actuellement encore, il existe dans l'Inde une secte appelée « Kabir Panthis » ou « disciples de Kabir ». Mais l'influence de Kabir ne s'arrête pas là. Sa voix est la première qui se soit élevée contre les querelles théologiques des Hindous et des Mahométans. Il a été le premier à montrer la direction de l'idéal national. Dans l'existence et l'œuvre des populations de l'Hindoustan, Kabir demeure une des deux personnalités vivantes, et l'on peut dire qu'il partagea avec Tulsidas l'honneur d'être leur guide spirituel.

Ce Tulsidas, dont l'épopée hindoue, le *Rama Charita Manasa*, ou « Actes de Lukey Rama », représente à la fois l'Écriture, la philosophie et la littérature d'une population hindoue qui ne compte pas moins de cent millions d'âmes, est le plus grand des poètes de l'Inde qui aient écrit en langue vulgaire. Il naquit dans la province moderne d'Agra et, suivant la coutume hindoue, se maria de bonne heure. Il était si attaché à sa femme, qu'il avait coutume de la suivre partout où elle allait; un jour, comme elle faisait une visite à son père, il l'accompagna. Ennuyée, elle lui fit observer que s'il avait suivi Rama avec la même persévérance, son salut serait certain. Ces paroles de sa femme impatientée le frappèrent comme une révélation, et à partir de ce jour, il s'adonna entièrement aux choses religieuses. Étant Ramanandi, il adorait Rama, et c'est en chantant ses louanges qu'il trouvait ses plus grandes consolations spirituelles. Les pandits s'irritèrent de voir qu'il avait écrit sa grande épopée en langue vulgaire, et non en sanscrit classique. Il leur répondit : « Que ce soit en langue courante ou en sanscrit, ce qui est nécessaire, c'est le véritable amour de Dieu. »

Le Rama Charita Manasa est une description épique de la vie de Rama, huitième incarnation de Vishnou. Mais c'est beaucoup plus encore. Dans son poème, Tulsidas a mis toute la philosophie des penseurs hindous, les doctrines de l'École Bhakta et le sentiment spirituel des cantiques de Kabir, de Mirabaï, et d'autres poètes religieux. Pour lui, Rama n'était pas un simple héros à demi-divin. C'était Dieu lui-même dans toute sa grandeur.

Pleins de respect, le Sage et le Saint le contemplent,
l'Écriture le chante avec des mots émus ;
Lui, l'Être omnipotent, maître de toutes choses,
pour sauver les humains daigna vivre avec eux.

L'inspiration de l'Hindouisme moderne populaire dans le nord de l'Inde est presque entièrement celle de Tulsidas. Même à cette époque, beaucoup d'autres ont contribué au développement de ce mouvement, et parmi eux, il est une femme qui mérite une mention spéciale, c'est Mirabaï, reine d'Udaipur. Mirabaï fut une fidèle adoratrice de Krishna. Par amour pour lui, elle abandonna son royaume. Ses vers ont une beauté exquise :

J'ai trouvé Kank[1] ; le prix voulu, je l'ai payé.
Grand est ce prix, dit l'un, d'autres le jugent faible.
J'ai donné largement et jusqu'au dernier reste
mon cœur, mon moi, ma vie, et mon âme et mon tout.

L'esprit d'abnégation et de sacrifice qui caractérise l'École Bhaktienne ne s'exprime nulle part aussi forte-

1. Nom de Krishna.

ment que dans ces vers de Mirabaï. Elle mourut aux pieds de la statue du bien-aimé Krishna, croyant fermement qu'il l'avait acceptée comme épouse. L'idée du divin Époux, qui a fait naître dans le mysticisme chrétien des types comme ceux d'Hildegarde ou d'Angèle de Foligno, est commune à toutes les femmes mystiques. Elle a été particulièrement forte chez Mirabaï. Elle se croyait l'Épouse de Krishna, et dans ses extases le sentait présent à côté d'elle. Telle fut l'intensité de sa passion, que le monde hindou, toujours enclin à accepter la divinité, l'a déclarée l'incarnation de la compagne de Krishna.

Il nous reste encore à mentionner une personnalité qui se rattache à la religion Bhakti, celle de Chaitanya, prophète du Bengale. Bien des raisons ont contribué à faire du Bengale un milieu particulièrement propice au développement de la religion Bhaktienne. Une longue suite de poètes et de chanteurs, à commencer par Chandidas et Vidyapati, avaient préparé l'esprit du Bengale au côté émotionnel du Vaishnavisme. Au point de vue populaire, la tradition bouddhique s'était maintenue, transformée et à peine reconnaissable, mais offrant encore un terrain exceptionnellement favorable. C'est avec Chaitanya que le culte émotionnel de Krishna trouva sa plus haute expression. Si intense était la communion de son être avec Krishna que le simple spectacle des arbres de Kadamba en fleurs — étroitement associés à la tendresse de Krishna — lui faisait sentir la présence de Dieu. Sa religion était fondée sur l'extase, et au XVIe siècle elle répondit admirablement à l'esprit du Bengale. Ce fut un « réveil » d'un genre extraordinaire, et toutes les

classes de la population en furent touchées. Dans la campagne, tous les lieux de promenades étaient remplis de groupes chantant en chœur. C'est cet héritage Vaishnavien qui constitue encore l'arrière-fonds de la culture du Bengale moderne.

Il faut dire aussi un mot de Nanak, fondateur du Sikhisme. Nanak était un Hindou du Pendjab qui suivit les traces de Kabir. Il prêcha l'unité de Dieu et la communion directe de tous les hommes avec Lui, sans l'intervention de l'Église ou des dogmes. Il accepta les grandes lignes de la pensée hindoue, excluant seulement avec rigueur les idées panthéistes de la théologie brahmanique. Nanak voyagea au loin et fonda une petite communauté où il admit des Hindous, et des Musulmans, des Brahmanes, et aussi des parias. C'était un Hindou mystique qui, comme Kabir, mêlait à son enseignement quelques-unes des doctrines de l'Islam. Il ne croyait pas cependant à la Bhakti. « Nul ne peut être sauvé que par ses bonnes œuvres », telle était la formule de sa foi. Il a exprimé sa notion de la religion dans les vers suivants :

La religion ne peut s'enfermer dans les mots.
Traiter l'homme en égal, c'est être religieux.
La religion n'est point dans les pèlerinages,
ni l'immobilité des contemplations.
Reste pur au milieu des souillures du monde,
ainsi tu trouveras le chemin du Salut.

Par une ironie de l'histoire, cette simple religion de Nanak, prêchant la douceur et la pureté, se trans-

1. Voir l'article sur Mira Baï, page 288.

forma en une confrérie militante ayant pour idée maîtresse l'indépendance nationale. Cette transformation étrange se produisit à la suite de persécutions politiques.

* *
*

Nous pouvons analyser maintenant les principaux traits des mouvements religieux que nous avons indiqués. Sauf dans le cas de Ramanuja et de Madhava, le « réveil » a eu un caractère nettement populaire, et non scolastique. Ramanuja et Madhava étaient tous deux des philosophes désireux de rattacher leur École nouvelle aux Védas et aux Upanishads. Mais les guides postérieurs, en particulier Ramananda, Kabir et Tulsidas, n'eurent aucun système philosophique personnel. Les discussions théologiques ne les intéressaient pas, et les subtiles questions de métaphysique sur lesquelles les Écoles antérieures discutaient et se battaient, les laissaient froids. Ils représentaient une nouvelle sorte de religion, faite de piété envers Dieu, de foi en Lui, une religion qui professait l'inutilité des cérémonies et des dogmes.

Un autre trait des plus caractéristiques, c'est le développement du sens de l'égalité dans les choses relatives à la question religieuse. Exception faite pour le Bouddhisme, les sectes étaient intransigeantes et subordonnées aux idées de castes. On regardait le savoir comme le privilège exclusif des Brahmanes, et les pratiques religieuses comme leur héritage propre. Quoique Brahmane orthodoxe, Ramanuja fut, après le Bouddha, le premier des réformateurs hindous qui

autorisa un grand libéralisme au sujet de la loi des castes. Bien qu'on ne puisse prouver l'affirmation souvent répétée selon laquelle il aurait admis les parias eux-mêmes dans sa secte, il est établi qu'il n'acceptait pas les vues étroites des premiers maîtres à l'endroit des castes inférieures. Le mouvement de l'Inde du nord fut encore plus large. Ramananda enseignait ouvertement que l'on ne devait demander à aucun homme à quelle caste il appartenait. Quoique Mahométan, Kabir fut accepté comme disciple, et ses partisans sortaient de toutes les castes. Nanak s'élevait fortement contre les barrières sociales, et parmi les saints Mahrattes, on comptait un grand nombre de parias, et au moins un Mahométan.

Un trait intimement relié à celui-ci, c'est le caractère populaire du mouvement. Une grande partie des saints et des poètes religieux de cette époque ont été des hommes du peuple. Ils sortaient des couches populaires, ils vivaient et enseignaient parmi elles. Aussi eurent-ils une immense influence sur les masses. En réalité, il n'est pas exagéré de dire que l'esprit de l'Hindou contemporain porte l'empreinte de ces maîtres religieux, plus encore que celle des Védas et des Upanishads. Les *Abhangs* de Jnaneswar dans le pays de Mahratta, les hymnes des Ashvars et des saints Çaïvistes du sud, les chants de Kabir, de Mirabaï, et par-dessus tout de Tulsidas, ont créé la pensée populaire de l'Inde.

Ces faits montrent avec clarté qu'au XI[e] siècle, au XVI[e], les mouvements religieux qui se manifestèrent dans toute l'étendue de l'Inde non seulement furent éclectiques au point de vue intellectuel, mais

affranchis en une large mesure des étroitesses paralysantes de l'orthodoxie brahmanique. L'idée qui les guidait n'était pas une simple question de caste ou de classe, mais un généreux désir de sauver l'humanité. En réalité, depuis l'époque de Çakyamouni, jamais il n'y avait eu dans l'Inde une poussée aussi forte de l'esprit religieux au vrai sens du mot — besoin de progrès spirituel, passion générale de liberté pour l'âme. Outre les Écoles et les sectes qu'il fit surgir, ce mouvement de Renaissance a eu un résultat particulièrement important — à savoir un essai mainte et mainte fois renouvelé pour unir en une synthèse religieuse les croyances divergentes de l'Hindouisme et de l'Islamisme. Étroitement lié à cet effort, mais tout différent quant à ses effets, a été le désir nettement visible en ces mouvements religieux de créer dans l'Inde le sentiment de la nationalité. Ce sont les hymnes de Namder et de Tukaram qui ont préparé les voies à l'établissement de la nation Mahratta. La religion Sikh devint l'expression mystique de l'idée d'une nation militante, et partout le mouvement religieux agit en facteur important de l'évolution des sous-nationalités de l'Inde. Si ce « réveil » n'a point abouti à une grande synthèse nationale, le fait est dû à la variété et à l'opposition des cultures et des races de l'Inde, qui rendent son unification nationale difficile, sinon impossible. Les réalités géographiques ont fatalement tendu à donner à tous les « réveils » de cette sorte des résultats locaux, quoique d'inspiration nationale.

Nous avons déjà fait allusion à la grande portée de ces mouvements, qui ont embrassé toute la vie intellectuelle et émotionnelle de l'Inde. La littérature de

cette période est leur produit direct. Au point de vue de la qualité comme à celui de la quantité, elle est aussi précieuse que celle de toute autre période de l'histoire de l'Inde, sans en excepter l'âge de Kalidasa. C'est une littérature qui s'inspire avant tout de l'expérience directe, et non d'un art conventionnel. Que ce soient Tulsidas ou Namder, Kabir ou Mirabaï, les poètes de cette période ne chantent pas simplement pour montrer leur savoir ou leur talent merveilleux d'assembler les mots, mais pour exprimer leur âme. C'est de ces « réveils » religieux que sont sortis les grands idiomes de l'Inde actuelle. Tulsidas et Surajdas sont les créateurs de l'Hindou moderne, Vidyapati et Chandidas sont ceux du Bengalais. Jnaneswara a été appelé le Dante de Mahratta. Si l'on supprimait la production littéraire de ces grands maîtres du moyen âge, il nous resterait avant notre époque bien peu d'ouvrages de valeur en langue vulgaire. C'est dire beaucoup d'un mouvement que d'assurer que son influence a produit des changements si grands et si fondamentaux, en un pays aussi vaste que l'Inde.

(*Traduit par M. DUGARD.*)

Du même auteur :

Çri Harsha of Kanauj. (Taraporevala, Bombay.)





QU'EST-CE QUE L'HINDOUISME ?

par

SIR JOHN WOODROFFE

Étant donné le caractère extensible et universel de ce que les Européens appellent l'Hindouisme, les juges d'un tribunal anglais ont prétendu qu'il était plus facile de dire ce qu'un Hindou n'est pas que ce qu'il est. Dans les *Védas* et les Écritures classiques qui leur empruntent leur autorité, le mot « Hindou » ne se rencontre jamais. Il vient de *Sindhu*, qui signifie « fleuve ». C'était le nom que les Aryens immigrés dans l'Inde avaient donné au fleuve *par excellence*[1], le fleuve puissant qui formait la limite occidentale de la colonie âryenne primitive et s'appelle aujourd'hui l'Indus. Ce vocable est donc une altération de *Sindhu* et la terre de l'Indus, les Grecs l'appelaient Inde. Puis le terme se transforma en « Hindou », mot désignant tout d'abord la contrée et non ses habitants, qui appartenaient d'ailleurs à plusieurs races. Plus tard, l'expression « Hindoustan » s'employa pour indiquer le pays, et le mot « Hindou », le peuple.

1. En français dans le texte.

Étymologiquement, « Hindou » signifie donc un habitant du territoire arrosé par l'Indus, un homme de l'Hindoustan. Quant au mot « Brahmanisme », il semble avoir été forgé pour désigner le « système des Brahmanes ».

« Hindouisme » et « Brahmanisme » sont toutefois des vocables d'origine étrangère, le premier désignant les développements ultérieurs que prit durant les périodes Pauranique et Tantrique la doctrine qui, sous sa forme védique et primordiale, se nomma le « Brahmanisme ». Les Hindous eux-mêmes appellent leur système *Sanâtana Dharma*, ou l'Éternel Dharma. Ce dernier mot sanscrit est une de ces nombreuses expressions qu'on ne saurait traduire en aucune des langues occidentales. Il se rattache, comme l'espèce au genre, à *Karma*, qui désigne l'activité psychique ou physique. D'après sa racine, le mot *Dharma* signifie l'activité « qui maintient » l'agent et, d'une façon générale, produit le bien de l'être. Appliqué à la substance inorganique, *Dharma* signifie « propriété ». Ici, l'activité est déterminée de manière rigide (car ce que nous appelons la vie est essentiellement libre), et c'est le *Dharma*. Il en est ainsi dans le monde végétal et, bien que celui-ci laisse voir les premiers linéaments de la liberté, l'action des lois naturelles y produit les mêmes effets. L'animal obéit à ces lois par instinct. Seul, l'homme est pleinement libre de le faire ou non, et dans son cas l'expression *Dharma* peut être remplacée par activité « bonne », en tant qu'elle s'oppose à l'activité « mauvaise ». Quand il s'agit de l'homme, nous parlons de « devoir ». Pour lui, les deux principales formes de l'activité bonne sont la

Religion et la Moralité. Cette dernière exprime la vraie nature de l'homme, aussi est-elle un élément fondamental. La croyance et l'adoration sont les inspiratrices de la conduite droite. Le *Sanâtana Dharma* s'appelle ainsi parce qu'on affirme que tous les *Dharmas,* qu'on en ait le sentiment ou non, se rattachent à telle ou telle des formes principales du *Sanâtana Dharma*.

On a défini le mot « Religion » de bien des manières. Suivant l'opinion généralement répandue, la Religion implique la croyance en un Dieu personnel que l'on adore. Le terme *Sanâtana Dharma* a été traduit par « Religion Éternelle ». Pour admettre cette traduction, il faut reconnaître au mot « Religion » un sens plus large que celui qu'on lui attribue d'ordinaire. Croire en un Dieu personnel et l'adorer n'est nullement un principe essentiel de l'Hindouisme, ni du Dharma Indien, qui sous sa forme générale embrasse l'Hindouisme, le Jaïnisme et le Bouddhisme. En tant qu'il désigne la Religion, le mot *Dharma* a un sens plus étendu et ne comprend pas seulement les adorateurs d'un Dieu personnel, mais d'autres encore. Le Bouddhisme (sous sa forme primitive) et le Jaïnisme nient tous deux l'existence d'un Dieu personnel, au sens du Soi Suprême unique. Ils croient cependant à la réalité d'un *état* Parfait, et par suite d'un état Divin, comme celui de *Siddha* ou *Bouddha,* auquel tous ceux qui sont heureusement doués peuvent aspirer et atteindre en suivant les voies prescrites *(Sadhâna)*. Le « Brahmanisme » lui-même comprend tout ensemble les adorateurs d'un Dieu personnel ou Théistes, et les systèmes de ceux qui, dans la mesure

où ils nient un Dieu personnel ou ne le confessent pas, sont Athéistes, quoique tout autrement que les Athées de l'Occident. L'Inde a eu aussi des Athées au sens occidental, tels Chârvakas et Lokâyatas. Le pays a été jadis une véritable serre chaude de pensée spéculative. Le système appelé Mâyâvâdâ Vedantâ enseigne ce que l'on peut nommer le « Superthéisme ». Le Théisme se justifie au point de vue pragmatique. Au point de vue transcendantal cependant, l'idée de Dieu représente la réalité abstraite et par suite impersonnelle telle que nous la saisissons à travers l'esprit et la matière. C'est la représentation la plus haute que l'intelligence logique puisse se faire du Réel, mais elle ne l'exprime nullement comme Il est en Lui-même. Ni l'esprit ni les paroles ne peuvent le faire. Si donc nous devons traduire *Sanâtana Dharma* par « l'Éternelle Religion », on devra se rappeler que la Religion n'est qu'un des aspects du *Dharma*, et que le mot est pris en un sens plus général que celui où on l'emploie d'ordinaire en Occident.

Regarder l'Hindouisme comme une religion spéciale, si large qu'on la suppose, est pourtant une erreur communément répandue. Tout d'abord, il n'y a pas seulement dans l'Hindouisme une religion, mais plusieurs. Comme j'ai toujours essayé de le montrer, il renferme beaucoup d'éléments communs à toutes les religions hindoues. Aujourd'hui, on reconnaît de plus en plus l'unité organique de l'Inde. Mais afin d'être exact, il faut aussi constater qu'il existe bien des formes religieuses différentes, depuis les formes grossières et superficielles que représentent les croyances et les pratiques superstitieuses, jusqu'aux doctrines profondé-

ment développées des plus grands Vèdântins. Mais l'Hindouisme n'est ni une « Religion » au sens européen du mot, ni un groupe de « Religions » reliées les unes aux autres. L'Hindouisme est essentiellement un *système social, économique et légal*, dont les membres ont créé une culture philosophique, scientifique, artistique, où certains éléments sont la propriété de tous, tandis que d'autres appartiennent à des groupements particuliers. Ce ne sont pas les croyances ou les théories d'un homme qui font de lui un Hindou, c'est le fait d'appartenir par sa naissance à ce système social et économique, et d'y adhérer. Dans les religions doctrinales, telles que le Bouddhisme, le Christianisme ou l'Islamisme, l'acceptation d'un Credo, si rudimentaire soit-il, rattache l'homme à titre de membre au corps des croyants. La religion hindoue a un caractère ethnique, et est par conséquent si liée au système économique et social, qu'un non-Hindou ne saurait devenir Hindou. Il peut accepter la doctrine et les pratiques religieuses de l'Hindouisme, mais il ne deviendra pas Hindou pour cela. Il faut être né dans le régime social qui, par le fait même d'être un régime de castes, n'a aucune place à offrir à qui n'est pas Hindou. Certes, et principalement dans le passé, l'Hindouisme a influencé des peuples primitifs et malléables, et en influence encore. Mais s'il a été capable de le faire, c'est qu'en entrant dans la sphère de l'Hindouisme, des masses d'hommes ont pu former une caste ou des castes nouvelles, s'intégrant dans son système social.

L'armature de cet organisme social et économique qu'est l'Hindouisme, c'est à la fois le régime des castes *(Varna)* et des degrés de la vie *(Ashrama)*, qui se nom-

ment *Varnâshrama Dharma*. Les castes sont celles des *Brâhmanes* (prêtres et instructeurs); des *Kshatriyas* (guerriers — quoi qu'aient pu être tels ou tels de ses membres, le système n'était pas pacifiste); des *Vaishyas* (artistes et artisans, agriculteurs et commerçants), et des *Shûdras* (domestiques). Dans la vie de l'homme, les *Ashramas* marquent quatre degrés ou états : d'abord celui de l'étudiant chaste, puis celui du maître de maison marié (le célibataire moderne était alors inconnu), enfin ceux de l'ermite des forêts et de l'ascète mendiant. A certains égards, ce système social est maintenant tombé en désuétude. C'est ainsi que nous trouvons aujourd'hui des Brâhmanes engagés dans les affaires ou en d'autres occupations que celles du prêtre et de l'instructeur. En fait, la coutume de se retirer dans les bois pour y méditer quand le rôle de chef de famille est rempli et que les cheveux commencent à blanchir a également disparu. Les ermites seraient maintenant poursuivis par le Bureau des Forêts. Le Ministre « réformateur » de l'un des États de l'Inde a essayé il y a quelques années (avec un heureux insuccès), de faire le recensement des ascètes et de leurs disciples. Partout la liberté extérieure de l'homme devient de plus en plus limitée. Mais par bonheur, chacun de nous peut dire : *Foris ut mos est; intus ut licet.*

L'origine du système des castes est loin d'être élucidée, et je ne prétends pas offrir une nouvelle solution du problème. Qu'il suffise de rappeler ici l'opinion courante d'après laquelle le régime des castes ne vient pas seulement de la différence des occupations, mais de celle des races et des familles. Les trois premières castes, appelées les « deux fois nées » (car l'initiation

à la vie spirituelle est une nouvelle naissance), représentent dit-on les immigrants Aryens, et la quatrième caste représenterait certaines races noires ou plus brunes qu'ils auraient trouvées déjà en possession du sol. Les deux grandes règles des castes, à savoir l'endogamie ou interdiction d'épouser des personnes d'une autre caste, et la défense de prendre ses repas avec elles, (car les hommes se marient généralement dans les familles de leurs hôtes), avaient pour but de préserver la pureté du sang âryen — le sang des hommes « à la peau blanche et aux cheveux châtains » (Shukla Varna Pingala Kesha). « Aryen » signifie : homme de bonne race et de bonne famille — *gentilis* — ou gentilhomme au sens étymologique. Ainsi, dès les anciens âges, la « question de couleur » a existé aux Indes, et de même, dans une certaine mesure, la séparation des « gens de couleur ». Que la fin poursuivie n'ait pas toujours été atteinte, l'existence de *Brâhmanes* noirs et de *Shûdras* blancs le montre de façon très nette. Au temps des progrès du Bouddhisme, qui était hostile à l'existence des castes, les mariages mixtes furent nombreux. D'autres règles brahmaniques ont un caractère remarquablement eugénique et moderne. En Europe, on ne comprend pas les règles relatives à la distinction des castes, ni à la « pollution », à l'interdiction de toucher certaines personnes. Cette interdiction *(Asprishya)* n'existe pas entre les castes elles-mêmes, mais entre les castes et les gens qui sont en dehors d'elles — gens qui représentent une race et une culture inférieures à celles des Shûdras.

Au *Varnâsrhama Dharma* se rattache un ensemble de lois de droit criminel et de droit civil. Une partie de

ces lois ne sont plus en usage, ayant été remplacées par le Code britannique. Une autre partie a été maintenue par le Gouvernement anglais à titre de statut personnel des Hindous — ce sont les lois domestiques, et les lois concernant la propriété indivise et l'héritage. Ce statut ne s'applique qu'aux Hindous, c'est-à-dire aux individus nés dans le système économique et social de l'Hindouisme, et point à d'autres. Ce régime de lois et de castes a été conservé par les Souverains hindous. Dans le système politique de l'Inde, la loi *(Dharma)* n'a pas été une simple création du Souverain. Bien qu'il eût ses devoirs particuliers comme ses sujets avaient les leurs, le *Dharma* le dominait autant qu'eux. Il était le soutien et l'administrateur du *Dharma*. Et c'est ainsi qu'après des milliers d'années, et après les attaques modernes toujours croissantes, le système des castes se maintient encore. Le *Varnâshrama Dharma* et le système légal généralement connu sous le nom de Droit hindou s'appuient sur les Védas, ou « Écritures » de l'Hindouisme. L'organisation économique et sociale est une part si essentielle de celui-ci que si elle venait à tomber, il disparaîtrait également.

Les adeptes de ce régime social ont créé aussi une culture religieuse, philosophique et artistique. Sans doute, comme on peut s'y attendre, il y a dans cette création beaucoup d'éléments communs. Néanmoins, il existe des différences. Aussi certaines expressions courantes, telles que « la Philosophie hindoue », « la Religion hindoue », certaines phrases comme : « les Hindous disent, ou font ceci ou cela », sont généralement inexactes. On compte par exemple six systèmes philosophiques qui acceptent l'autorité des *Védas*.

Groupés deux par deux, ils constituent trois genres, le pluralisme, le dualisme et le monisme. Ce dernier, ou Vedânta, comprend plusieurs écoles divergentes. Mais, quoique différent de tous les autres, chaque genre a en soi la même autorité. Comme le dit un texte des Écritures hindoues, ils sont « chacun membres du corps (intellectuel) du Soi Suprême », et « qui les sépare, sépare Ses membres ». Concept profond, quand on l'applique à toutes les doctrines philosophiques et religieuses, hindoues ou non.

En dehors de ces six systèmes, on en trouve d'autres, des sectes d'origine probablement non védique, telle que la profonde philosophie Spanda, forme du monisme développée dans le Kashmir, critiquant le Mayavada Vedânta primitif.

Outre le Védisme, représenté actuellement par les anciens *Smârta Brâhmanas* et la nouvelle secte « réformée » appelée l'*Arya Samaj*, il est plusieurs formes de cultes, sans doute non védiques par leur origine, mais ne rentrant pas moins aujourd'hui dans l'Hindouisme général, qui s'est assimilé autrefois bien des éléments non aryens. Ceux-ci se trouvent maintenant dans les Traditions ou *Agamas*, avec leurs nombreuses Écritures appelées *Tantras*.

On a dit que l'Inde était la terre des Religions, et nombreuses y sont en effet les formes de croyances et de cultes. Mais celles-ci ont néanmoins beaucoup de traits communs. C'est ainsi que toute la pensée hindoue accepte la doctrine impliquée dans les concepts généraux : *Samsâra, Karma, Dharma* et *Moksha*. Elle professe qu'il existe des séries indéfinies d'Univers sans commencement ni fin, et où se renouvellent les phénomènes

de la Naissance, de la Mort ou de la Transmigration, pour parler le langage occidental. Là est le *Kuklos Ton Geneseon* et le *Samsâra* de l'Inde. La cause initiale de l'existence dans le Cycle du Temps, c'est la Libido, le désir d'exister, c'est-à-dire de jouir des choses. Le monde a un bonheur qui lui est propre, mais limité et mêlé de douleurs. L'Action *(Karma)* est bonne *(Dharma)*, ou mauvaise *(Adharma)*. Celle-ci conduit à la souffrance et celle-là au bonheur. La loi de causalité s'exprime dans le proverbe selon lequel l'homme récolte ce qu'il a semé. Mais on ne peut s'assurer dans le Cycle du Temps un bonheur sans peines car, ainsi que le dit le *Milindapanha*, nous devons tenir compte des souffrances que nous infligent les individus et la nature, par les orages, les tremblements de terre, et d'autres causes encore. S'il se trouve par hasard sur les lieux où se produit une éruption volcanique ou une catastrophe naturelle quelconque, le meilleur des hommes peut y périr misérablement. Des églises catholiques ont enseveli, en s'effondrant, des adorateurs du Dieu à qui elles étaient consacrées. L'activité bonne, accompagnée du désir, continue à attacher les hommes au Cycle du Temps et à ses misères. L'activité bonne sans le désir de ses fruits, qui implique la continuité de l'existence dans les mondes de la vie et de la mort, jointe au dégoût du monde, peut seule achever la libération *(Moksha)* du Cycle et de ses souffrances. La libération au sens moniste ne consiste pas à « aller en un lieu quelconque » en partant « d'ailleurs ». On peut y atteindre ici-bas et dès maintenant par la conversion, qui transforme l'expérience de la dualité en expérience de l'unité. Désirer les jouissances de ce Cycle au bonheur limité et mêlé

de souffrances n'a rien de « mal » ; mais ceux qui en sont rassasiés et aspirent à la joie parfaite et sans fin, s'efforcent de s'en délivrer. Les Bouddhistes et les Hindous qui n'admettent pas le dualisme appellent cette libération *Nirvâna*. La question que chaque homme devra se poser sera donc la suivante : « De quoi ai-je besoin ? » Il ordonnera alors son activité de manière à obtenir ce qu'il lui faut soit dans ce monde, soit « en dehors ». Tous les penseurs hindous parlent aussi du *Purushârtha*, terme qui signifie que l'homme a le désir (Kâma) des choses de ce monde, et essaie de le satisfaire en se les procurant par certains moyens *(Artha)*. Ce désir et ces moyens devront être gouvernés par les lois de l'action droite *(Dharma)*. C'est ce que l'on nomme le « Groupe des Trois ». Ceux qui y appartiennent sont sur la voie de la jouissance *(Bhoga, Pravritti)*. Ils développent les forces qu'ils trouvent dans cette voie. Le quatrième *Purushârtha* est la Libération même ou *Moksha* ; c'est le terme final qu'atteignent par le *Yoga* ceux qui sont sur le chemin du renoncement *(Nivritti)*, mot qui ne signifie pas le sacrifice de quelque chose dont on a besoin, mais l'abandon des choses dont l'homme n'a pas besoin. Pour eux, la récompense est d'être délivrés de la mortalité.

Tel est le résumé, le fond de la pensée hindoue, et ce qu'on pourrait appeler le commun dénominateur des systèmes Hindou, Bouddhiste et Jainiste. Sur cette base générale, et autour d'elle, s'élève la variété des constructions religieuses et philosophiques. On s'y préoccupe des questions suivantes : « Quelle est, en dernière analyse, la nature de l'Univers » ? « Son fond est-il moniste, dualiste, pluraliste » ? « Qu'est-ce qui

est un, duel et plusieurs » ? « Existe-t-il un Soi qui demeure (*Atmâ*, comme l'appellent les Hindous) ou « N'y a-t-il qu'un flot psycho-physique », comme les Bouddhistes l'affirment » ? « Y a-t-il un Dieu Personnel ou Soi Suprême, comme l'enseignent certains systèmes philosophiques, alors que d'autres le nient » ? « S'il existe, quelle est sa nature, quels sont ses rapports avec le moi limité des hommes et de toutes les autres créatures » ? « Quelle est, en dehors des joies qu'on lui prête, la nature de la Libération ?... » — L'opinion varie sur toutes ces questions, et sur bien d'autres encore.

(*Traduit par M. DUGARD.*)

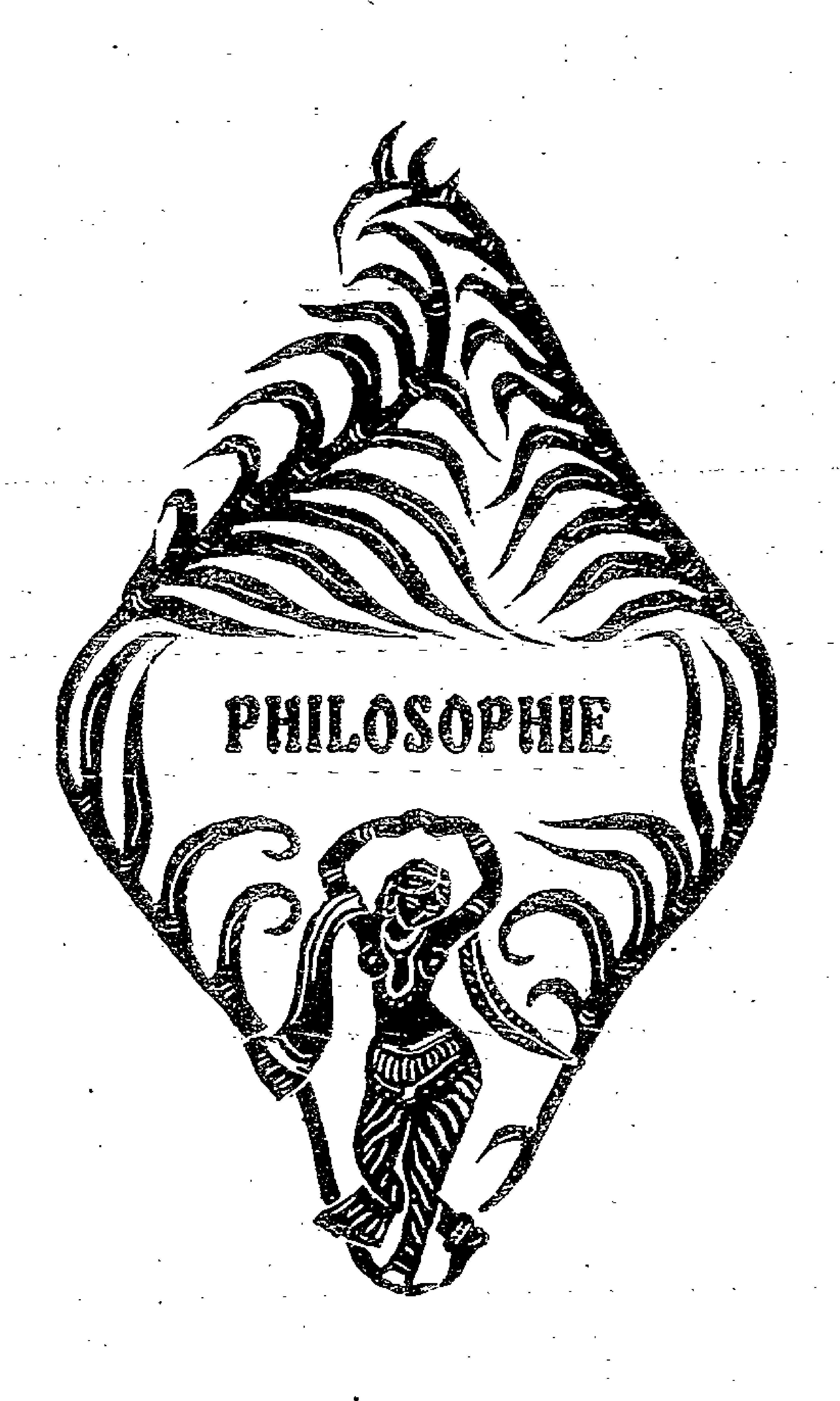
Du même auteur :

(Chez Ganesh et C° Madras).

Bhârata Shakti.
Is India Civilized ?
The Seed of Race.
Shakti and Shâkta.
The World as Power-Reality.
The World as Power-Life.
The World as Power Mind.
Tantra of the Great Liberation.
Hymnes to the Goddess.
Principles of Tantra.
Wave of Bliss.
Greatness of Shiva.
Origin of the Vajrayana Devatas.
Studies in Mantra Shastra.

Traduction française :

Hymnes à la Déesse (Bossard, Paris).


PHILOSOPHIE



PENSÉES SUR L'IMMORTALITÉ

par

RABINDRANATH TAGORE

14 avril 1926.

Il fait encore sombre. Le jour va poindre. Les marchands à l'étalage qui s'étaient rassemblés pour la Foire ont passé la nuit d'hiver à chanter autour des feux allumés. En ce moment, ils font leurs préparatifs de départ. Leur bruit, bien différent des notes des oiseaux, trouble la paix matinale.

Car l'homme se tient à la croisée des routes. Il lui faut accorder son être pour une musique plus profonde et plus complexe que celle de la nature. Il possède une intelligence qui raisonne et une volonté qui cherche sa voie. Elles n'ont pas encore trouvé leur pleine harmonie avec ce qui les entoure. Aussi leur arrive-t-il souvent d'éclater en laides discordances.

Mais dans cette laideur même réside le grand espoir de l'avenir. Les discordances ne sont pas simplement quelque chose dont nous sommes contraints de reconnaître l'existence. Elles sont laides. Et à chaque instant le fait de leur laideur affirme qu'elles ne sont

point ce qu'elles devraient être; elles sont incomplètes, et parce qu'elles nous blessent, elles laissent place à l'espérance.

Hier soir, alors que soufflait la bise, coupante comme une lame d'acier, les marchands ont improvisé une sorte d'abri de ramilles et de feuilles. Si fragile qu'il fût, ils en éprouvaient à ce moment l'urgente nécessité. Mais ce matin, avant le jour, nous les entendons appeler leurs bœufs à grands cris, et tirer de dessous les arbres leurs chariots grinçants. A présent, pour eux, il est d'extrême importance de quitter leur abri.

J'ai besoin est contre-balancé sans cesse par *Je n'ai pas besoin* ». Sinon, le monstre Nécessité écraserait sous son poids immuable l'existence. Sur le moment, nous pouvons déplorer que rien ne demeure longtemps; mais nous sommes préservés ainsi du désespoir permanent devant la calamité que rien ne saurait mouvoir. Les choses demeurent; les choses se meuvent. Entre les deux courants contraires, nous avons trouvé notre séjour et notre liberté.

Il existe dans la nature de l'homme une division entre le passager et le permanent, qui n'est point chez les animaux, parce qu'ils vivent à la surface de la vie. Ils sont donc préservés du risque d'attribuer de la permanence aux choses qui en elles-mêmes n'en ont point.

C'est seulement parce que l'homme possède à un

haut degré la faculté conservatrice dans son monde intérieur, qu'il tâche avidement d'entretenir ses appétits toujours neufs, en les plongeant dans l'élixir de l'imagination. Ces appétits sont de nature extérieure, et, chez les animaux, ils quittent la scène dès qu'ils ont joué leur rôle. Mais, en essayant de les thésauriser dans notre vie intérieure, nous les marquons à tort du sceau de l'infini. Ainsi, notre terre d'immortalité est-elle chaque jour envahie par le cortège de la mort, et les serviteurs qui devraient être congédiés, une fois payé leur salaire, restent en place d'honneur dans notre sanctuaire.

Il nous est accordé de révéler notre âme, ce qui est Un en nous, ce qui est éternel. Nous ne le pouvons qu'en passant par le Multiple éphémère; en affirmant l'infinité de l'esprit par le sacrifice continuel des formes. Le moi, étant le vase qui recueille et contient, nous donne l'occasion de renoncer. Si nous ne croyons qu'au moi, nous nous cramponnons désespérément à nos trésors, cause, pour nous, d'échec et de détresse. Quand nous croyons à l'âme, l'inconstance même de la vie prend sa signification éternelle, et nous pouvons nous offrir de perdre.

Le monde, tel un flot de sons en musique, est un torrent perpétuel de forces et de formes ; aussi de l'extérieur a-t-il un aspect d'impermanence. Là, il représente la mort, puisqu'il est un courant continuel de

pertes. Mais la perte n'est que pour le canal, pour l'instrument par lequel doit passer la musique. L'unité de la mélodie survit toujours aux notes éphémères. Si les notes individuelles pouvaient prétendre à se prolonger à l'infini, la véritable éternité leur manquerait, qui est la musique. Le désert reste immuable, parce que la vie lui fait défaut. Dans un sol fertile, la vie révèle son immortalité en passage incessant dans la mort.

Il est des hommes chez qui l'idée de la vie est statique, qui aspirent à sa continuité après la mort parce qu'ils désirent seulement la permanence et non la perfection; ils aiment à s'imaginer que les choses accoutumées persisteront à jamais. Ils s'identifient tout entiers dans leur esprit avec leur entourage fixe, avec ce qu'ils ont amassé; et quitter cela, pour eux c'est la mort. Ils oublient que la véritable raison d'être, de vivre, est de dépasser la vie, et, croissant toujours, de se dégager de soi-même. Le fruit reste attaché au pédoncule, la pelure à la pulpe, et la pulpe à la graine, tant que le fruit n'est pas mûr, tant qu'il n'est pas prêt à poursuivre d'autre vie. Le cœur et l'enveloppe extérieure ne sont pas encore différenciés; et le fruit ne prouve sa vie que par sa force de ténacité. Mais quand la graine est mûre, il lâche prise peu à peu, sa pulpe acquiert parfum, saveur et détachement, et s'offre à qui la désire. Les oiseaux le becquettent; et il n'a point de mal; l'ouragan l'arrache et le jette dans la poussière, et il n'est point détruit. Il prouve son immortalité par le renoncement.

Les Écritures hindoues voient dans l'univers un œuf. Dans ce cas, l'œuf doit avoir pour contenu un être vivant qui s'accomplira en brisant sa coquille, afin d'entrer dans une existence plus libre.

Tant que notre univers nous donne nourriture et abri, il nous enclôt. Les limites étroites de notre sensibilité et de notre cercle de pensée forment la coquille de notre œuf-univers, dans lequel est confinée notre conscience. Si nous pouvions en reculer, ne fût-ce que d'une ligne, les bornes, si quelques rayons invisibles pouvaient pénétrer notre sphère de perception, si de nouveaux rythmes de danse de la création pouvaient faire vibrer des cordes surajoutées de nos sens, alors l'aspect de notre univers serait totalement changé. Sortir des limites de notre sensibilité et de notre vision mentale, et atteindre à une liberté plus vaste, telle est la signification de l'immortalité. Pouvons-nous dans notre état actuel de réclusion imaginer cette nouvelle sphère ? De l'ensemble des faits qui existent à l'intérieur de la coquille, le poussin peut-il jamais se former une idée de l'univers auquel il va naître ?

La passivité qui prédomine dans la vie au sein de la coquille est secrètement contredite par les ailes rudimentaires. De même dans la réclusion de notre état présent, bien qu'une grande part de notre vie obéisse passivement aux circonstances, en nous se débat une aspiration à la liberté contre des entraves qui paraissent définitives. Ce sont là nos ailes spirituelles, qui ont leur raison d'être dans la possibilité de prendre leur essor quelque jour. Si l'éternité ne signifiait que la

persistance indéfinie de notre coquille, nous admettrions donc que ces ailes impuissantes ont été condamnées par une force mauvaise à une éternité d'obstacles ! Mais nous ne le pouvons pas. L'homme a toujours songé à l'émancipation de ce qui est présent, de ce qui paraît final. Tandis que l'esprit de vie physique en lui cherche la continuité, l'esprit d'immortalité cherche la libération.

La vie de la graine à l'intérieur du fruit est absolument différente de sa vie de croissance en tant qu'arbre. La vie qui est enclose de tous côtés dans ce qui entoure notre moi, dans le cercle limité de nos sens, doit être fondamentalement si différente de celle d'une âme libérée, qu'il nous est impossible d'imaginer celle-ci tant que nous sommes emprisonnés dans la gaîne du moi. Aussi, notre désir de la vie éternelle fait que nous implorons une éternité de nos habitudes et de nos conforts, oubliant que l'immortalité consiste à dépasser sans cesse les formes définies de la vie, afin de poursuivre sa vérité infinie. Ceux pour qui le vrai sens de la vie consiste dans la persistance de ses formes qui nous sont familières ressemblent aux avares qui ne savent point comprendre que le sens de l'argent ne se découvre qu'en le dépensant, en changeant le symbole en vérité.

Tous nos désirs ne sont que la concentration de notre volonté sur un champ limité d'expérience. Ils deviennent jalousement tenaces et combatifs quand nous

ne sommes pas capables d'imaginer que notre expérience s'élargira. Dans notre enfance, nous souhaitions la jouissance illimitée et continue de certaines friandises, par exemple, ou de certains jeux, et ne voulions point croire à la valeur d'un âge mûr dont les intérêts étaient tout différents. Ceux qui édifient leur vision de la vie après la mort sur le fondement de désirs appartenant à la vie présente montrent simplement leur manque de foi en la Vie Éternelle. Ils se cramponnent à ce qu'ils ont, ne pouvant pas croire que leur amour pour le présent est une indication que cet amour persistera dans leur croissance, pour la stimuler, et non pour la retarder totalement.

Nous consacrons notre énergie à nous procurer objets et plaisirs. Ils n'ont point l'éternité à l'arrière-plan. Aussi essayons-nous de donner aux choses une apparence permanente en les grossissant. L'homme, soucieux de prolonger son plaisir et sa puissance, s'efforce d'y ajouter, et il n'ose s'arrêter, parce qu'il a peur qu'ils ne finissent un jour.

Mais la vérité n'a pas peur d'être insignifiante ni de finir; ainsi qu'un poème, quand il est terminé, ne meurt point réellement. Non parce qu'il est composé de vers sans fin, mais parce qu'il porte en lui un idéal de perfection. Les pauses de la vérité ont la cadence de l'infini; ses éclipses sont des arches professionnelles sur la voie de l'immortalité.

Une question se pose : si le voyage de la vie n'a point de terme, où donc est le but? La réponse est : Partout. Nous sommes dans un palais sans limites, mais que nous avons atteint. En l'explorant et en étendant nos rapports avec lui, nous en prenons possession toujours davantage. Le petit enfant naît dans le même univers où vit l'adulte d'esprit mûr. Mais il n'est point comme un écolier, obligé d'apprendre l'alphabet tout en se trouvant dans une classe d'étudiants d'université. Le petit enfant a sa joie de vivre qui lui est propre, parce que l'univers n'est pas une simple route, mais une demeure qu'il possédera de plus en plus à mesure qu'il croîtra en sagesse. Quand il s'agit de notre route, le gain est au terme; mais, dans ce monde qui est nôtre, le gain est à chaque pas; car il est à la fois route et demeure; il nous mène en avant, et pourtant nous abrite.

Notre vie dans le monde est comme une mélodie que nous écoutons et dont nous jouissons, sans attendre qu'elle soit terminée. La mélodie est là, dès la première note chantée. L'unité en pénètre toutes les parties, de sorte que nous n'en cherchons pas impatiemment la fin, mais en suivons le développement. De même façon, parce que le monde est vraiment Un, nous ne nous lassons point de ses parties; seulement notre joie va s'approfondissant à mesure que s'approfondit notre compréhension de son unité. Tandis que nos énergies variées s'emploient au Varié dans le monde de la nature et de l'homme, l'Un en nous croît vers l'Un en tout. Si le multiple et l'un, le mouvement sans fin et l'éternelle

atteinte du but n'étaient point en harmonie dans notre être, exister serait, pour nous, apprendre éternellement la grammaire, et ne jamais arriver à connaître aucune langue.

La vision de la vie que nous avons en ce monde est une vision de joie. La joie est dans son flot continuel de couleur, de musique et de danse. Si la mort était la vérité, cet esprit de joie s'évanouirait du cœur de l'existence. Il y a très peu d'huile dans la lampe que nous allumons la nuit, et la mèche en est petite. Mais sa mince flamme brûlant au cœur des ténèbres immenses n'est point timide, car la vérité de la lumière qui la soutient est infinie.

(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)




LES FEMMES DE L'INDE



LA FEMME NOUVELLE AUX INDES

par

ANINDITA Dévi

Le monde occidental fait évidemment preuve d'une ardeur croissante à s'initier aux idéaux qui constituent la vraie vie de l'Orient et à les estimer — phénomène nouveau dû aux rapports établis entre les hommes cultivés et les savants des deux hémisphères. Jusqu'ici pourtant, la voix des femmes de l'Inde s'est à peine fait entendre au dehors. Le mouvement moderne qui tend à la coopération intellectuelle de l'Orient et de l'Occident n'en tient pas assez compte, et ce que les Occidentaux peuvent savoir d'elles vient surtout des hommes qui ont quitté l'Inde ; pas n'est besoin de dire que les informations ainsi obtenues ne sauraient représenter la vérité dans sa plénitude. Il n'y a que l'Hindou patriote, appréciant profondément la culture de l'Occident et celle de l'Orient, qui puisse présenter cette dernière à l'Europe ; de même, la femme hindoue également cultivée peut seule apporter à l'Occident le message de ses sœurs. C'est la rareté de ce genre de femmes qui est cause de l'ignorance où l'Europe demeure encore

à notre endroit, tout comme les vrais apports intellectuels de l'Inde ont été longtemps méconnus en Occident, faute d'Hindous capables de les présenter à leurs frères d'Europe.

Toutefois, le mouvement de l'Age nouveau s'est propagé récemment jusqu'aux barrières du Foyer hindou, et la femme de l'Inde qui, bien douée à différents points de vue, avait cependant l'esprit un peu sommeillant, a été réveillée, a pris conscience du message de l'Age auquel elle appartient. Ce n'est pas que jusqu'ici nombre de nos femmes n'aient eu une éducation occidentale ; mais elles la recevaient sous la direction préjudicielle d'un père, d'un mari occidentalisés, et devaient y voir surtout une élégance ; de sorte que cette éducation n'a pas réussi à mettre leur personnalité en lumière, par le développement de leurs dons intimes. Ainsi, au début de notre ère se trouva-t-il chez nous une poignée de femmes occidentalisées à l'anglaise, et une quantité de femmes encore plongées dans la culture de l'Inde médiévale, vivant côte à côte dans une indifférence et une mésintelligence réciproques. Toutefois les marques d'un grand changement sont aujourd'hui visibles, et ce changement vient des profondeurs inconnues de la femme elle-même. Au premier contact avec l'éducation occidentale, nos hommes ont entièrement cédé à son charme ; alors a commencé un travail d'assimilation graduelle qui se poursuit dans la synthèse de leurs connaissances et de leur culture indigène ; mais durant ce progrès, cette ascension, la situation de la femme est restée en principe ce qu'elle était autrefois. Nos femmes ont pris vivement conscience d'une telle anomalie ; elles ont commencé à observer

et à saisir bien des choses, et l'éducation occidentale s'étant peu à peu infiltrée dans leur vie, elles songent à présent à améliorer leur sort et à briser un système qui les entrave de ses prohibitions.

Leur coopération étant indispensable à la renaissance nationale, la réponse féminine à l'appel des hommes qui travaillent à reconstruire la Nation a spontanément réagi contre les servitudes sociales de nos femmes, les a incitées à de nouveaux progrès dans la voie de l'indépendance, de sorte qu'elles commencent déjà à s'affermir dans la connaissance d'elles-mêmes. Cependant les milieux orthodoxes et conservateurs, et aussi les hommes grisés d'un nationalisme fiévreux, prennent ce mouvement pour une simple imitation du monde occidental, et l'envisagent avec déplaisir ; c'est oublier qu'en Orient comme en Occident, tous les hommes et toutes les femmes de notre génération appartiennent à l'Age moderne, et ne peuvent par conséquent entretenir leur vitalité qu'en s'adaptant à la loi générale du changement des conditions ; par là s'explique une certaine ressemblance ou uniformité dans leur développement progressif. De même qu'après avoir reçu le meilleur de la civilisation européenne, nos hommes vraiment cultivés ont appris à estimer leur propre héritage national, nos femmes cultivées, en restant véritablement Hindoues, deviennent prêtes à s'assimiler les richesses intellectuelles que l'Occident peut leur offrir. Ici, cependant, la femme hindoue souffre d'un désavantage spécial. En effet, bien que la condition des femmes durant la période védique ait été très supérieure à ce qu'elle est à présent, c'est seulement de nos jours que les idées de l'homme à l'endroit des femmes

commencent à entrer dans une voie rationnelle. Ainsi, sans parler de l'impossibilité de faire renaître un âge disparu, quelque profond que puisse être l'attachement des femmes aux rites et coutumes établis depuis longtemps, elles ne peuvent plus les accepter sans mélange, ni sans les réformer grandement sous l'inspiration de la culture moderne. C'est en s'autorisant de ces faits superficiellement interprétés que les hommes parlent de l'éloignement croissant des femmes pour le véritable idéal hindou, qu'ils sont si ardents à faire revivre, de sorte qu'ils nous accusent d'imiter simplement l'Occident. Mais on ne saurait prétendre que cet esprit de liberté qui se manifeste chez les femmes vienne entièrement de l'Occident, car jusqu'à présent cet esprit n'existait pas non plus en Europe. C'est en vertu des impulsions de l'Age nouveau, des lumières d'un nouveau Réveil qui l'animent et l'éclairent, que la femme moderne de l'Inde doit reconnaître et accepter cet esprit ; et, naturellement, cela ne veut pas dire qu'elle doit rejeter telle ou telle partie de l'héritage de sa race, ni relâcher si peu que ce soit ses liens avec l'idéal qui a inspiré l'Inde dans sa culture perpétuellement florissante.

Beaucoup d'Occidentaux n'envisagent pas non plus ce mouvement d'un œil favorable ; ils semblent croire que son unique résultat sera d'amener les femmes à perdre leur caractère propre et la beauté de la personnalité hindoue. Mais il est évident que la simple conservation des caractères distinctifs n'a en soi aucune valeur, tout dépendant ici de leur supériorité, de leur naturel, et du verdict de la raison. Aussi ne devons-nous pas seulement nous efforcer de juger les carac-

tères distinctifs d'une culture, mais essayer de voir jusqu'à quel point cette culture permet de s'assimiler et de synthétiser les trésors permanents du monde en matière de religion, de littérature, et d'économie sociale. On ne peut pas raisonnablement s'attendre que la femme hindoue reste une sorte de pyramide immuable, pour satisfaire la curiosité des visiteurs étrangers ; personne vivante, elle doit avoir l'esprit du siècle, progresser dans la réalisation de son être, Et c'est en conservant sa personnalité, non en se laissant simplement entraîner par le courant des choses qui passent, qu'elle pourra développer son caractère propre en s'appuyant sur la connaissance d'elle-même.

L'effort de nos femmes pour intégrer dans notre système social les apports de la culture européenne, et nos aspirations d'indépendance nouvellement affranchies, aboutiront à un épanouissement spontané qui, certes, donnera une nuance particulière à la renaissance mondiale des femmes, et contribuera matériellement à son développement et à sa croissance. Aussi le devoir de tous est-il d'accueillir avec sympathie et respect ce nouvel éveil de la Femme dans l'Inde, et de comprendre que les apparences d'occidentalisation ou de manque d'originalité de notre mouvement ne sont point choses essentielles. Durant des siècles, les femmes se sont tenues jusqu'à leur mort derrière le voile d'une féminité purement hindoue ; mais qu'y ont-elles gagné personnellement, ou qu'ont-elles par là donné au monde ? De même que leur réveil a fait naître en elles le désir de se mettre à l'école de l'Occident, de même le développement de leur personnalité les rendra capables d'apprécier et de montrer au monde d'une

façon vivante les vrais dons intellectuels de leur Terre natale.

L'heure de mesurer les résultats de ce mouvement nouveau n'a pas sonné; nos femmes ne sont pas encore pleinement en état d'offrir la maturité de leur culture à l'ensemble de la civilisation humaine. Nous sommes encore occupées à briser les liens des coutumes mortes qui nous enserrent, et à apprendre avec ardeur les leçons que la pensée moderne de l'Occident peut nous donner.

Il est des peuples et des individus qui mettent leur orgueil dans les femmes, et qui cependant voudraient les tenir enchaînées au passé. Ils ne comprennent pas que la décadence de notre pays est due pour la plus grande part à la situation des femmes. Aussi, dans le mouvement en faveur de la Femme Nouvelle, y a-t-il aux Indes le désir intime de conduire notre pays vers la lumière et la liberté, en affranchissant les femmes de la tyrannie des conventions sociales qui n'ont plus aucun sens.

Et il nous faut aussi reconnaître que, tout en étant sérieusement « handicapées », les femmes hindoues sont à beaucoup d'égards plus libres que leurs sœurs occidentales. En Europe, où l'on souffre d'un Matérialisme militant, l'importance donnée à la femme en tant qu'être charmeur, son rôle social qui consiste à récréer et divertir ses compagnons masculins, l'ont obligée à supporter bien des torts et des injures; nos traditions ne nous ont jamais permis d'envisager ainsi la femme. On nous a toujours enjoint de la regarder comme l'incarnation de la Maternité divine, et comme un symbole de Bénédiction. Sans doute, dans le passé on a

abusé de cet Idéal, et nous avons aujourd'hui des hommes qui préconisent certaines formes de la liberté de l'Occident sans la moindre compréhension des vrais principes de la liberté, et qui font grand tort à notre progrès social. Cependant quand la femme hindoue obtient son indépendance, il lui est possible d'avoir moralement une situation meilleure que celle de ses sœurs occidentales, fait qui peut lui épargner les dépenses inutiles d'énergie nécessitées en Occident par un luxe de toilette insensé et de futiles divertissements mondains. Certes, nous ne prétendons pas encourager dans la multitude des femmes hindoues la monotonie ennuyeuse, l'isolement sans joie qui l'emportent aujourd'hui, et ne sont ni désirables, ni favorables à la santé; aussi voudrions-nous les voir participer aux occupations et aux distractions sociales plus qu'elles ne l'ont fait jadis; mais nous ne croyons pas qu'il soit bon de permettre à de tels amusements ou divertissements d'absorber l'existence au point où ils le font en Occident. La simplification de la vie par la libre initiative, des obligations salutaires au foyer et au dehors, ne pourront que donner à la femme hindoue plus de fraîcheur d'esprit pour cultiver les suprêmes vérités de l'âme, quand elle se tient seule devant son Créateur. Ce progrès suppose l'élargissement des vues de l'homme à l'endroit de la femme, le déracinement graduel des conventions et coutumes insignifiantes qui entravent le développement de sa personnalité; c'est seulement dans cette voie que le véritable idéal de la femme hindoue pourra trouver sa complète expression.

(*Traduit par M. DUGARD.*)

Du même auteur :

Agamani (l'Aurore Nouvelle).
Important ouvrage bengalais sur le féminisme universel.

Nombreux articles sur l'émancipation des femmes, dans les revues bengalaises : Prabasi, Vichitrâ, Bhârati, Kallol et dans la revue anglaise : Stri Dharma (fondée par Mme Cousins, juge à Madras).





LES FEMMES DE L'INDE

par

INDIRA DÉVI

En considérant la position actuelle de la femme dans l'Inde, les étrangers doivent se rappeler en premier lieu que l'Inde est un très vieux pays, a une civilisation très ancienne ; ensuite que l'Inde est une immense contrée dont la population appartient à des castes, des croyances et des races différentes ; enfin que l'Inde a été longtemps et est encore sous la domination étrangère.

Le résultat inévitable, c'est que la psychologie de l'Inde est de plus en plus complexe, et que les « standards » de vie et de conduite sont très malaisés à définir. C'est pour toutes ces raisons que nous ne sommes pas encore une nation homogène, ayant dans son ensemble les mêmes traditions dans le passé, les mêmes mœurs et coutumes dans le présent, et les mêmes aspirations pour l'avenir.

Aussi, pour nous-mêmes comme pour les autres, est-il assez embarrassant de saisir clairement notre position actuelle.

Mais après avoir dûment compté avec toutes les contradictions et confusions naturelles dans notre état, nous devons reconnaître que certaines choses se présentent très nettement quand nous observons les femmes de religion hindoue, religion prédominant dans l'Inde, spécialement dans le Nord, et ayant le plus subi l'influence de nos premiers conquérants historiques — les Aryens — à qui nous devons notre langage et notre littérature, notre art et notre religion, nos lois et nos coutumes, en fait, tout ce qui constitue la civilisation.

Étant un peuple conservateur, lié par le système des castes, nous n'avions guère changé depuis les anciens temps, avant l'arrivée des Anglais. Seul, le dur et étroit « purdah », ou système de réclusion, qui a dominé particulièrement dans le Bengale, a été je crois un legs de la Loi musulmane. Nos vieilles légendes sacrées offraient tous les idéaux féminins alors nécessaires à la société, et les héroïnes du Râmâyana et du Mahâbhârata, nos deux grands poèmes épiques, étaient considérées comme l'expression suprême de tout ce que la femme devait et pouvait être — le modèle de l'amour conjugal et du dévoûment, de la fidélité et de la pureté, de la patience et de la longanimité. Les devoirs d'épouse et de mère étaient regardés comme la raison d'être et la fin de la femme, et de toutes les vertus, les plus appréciées et honorées étaient les vertus domestiques.

A la demande correspond l'offre. Durant l'âge védique, on entend parler de femmes écrivains et poètes, de femmes qui chantent, ou sont des sages. Mais peu à peu, quelle qu'en fût la raison, on en arriva à regarder toute espèce de savoir (et j'ai peur qu'il n'en

soit encore ainsi pour le grand nombre) non seulement comme inutile, mais comme dangereuse pour les femmes et subversive pour la société. Les femmes étant les gardiennes du foyer hindou, rien ne devait altérer les idées anciennement honorées et dont le temps avait prouvé la valeur. Je ne veux pas dire qu'elles ne recevaient alors aucune éducation. La vie même était leur école (et une très bonne école !) et les doctrines, les traditions sacrées transmises de génération en génération étaient la source où elles puisaient inspiration et force. L'observance des mille et une règles et prohibitions minutieuses imposées par l'Hindouisme moderne, et l'accomplissement des diverses cérémonies compliquées liées à leur vie collective et sociale, occupaient presque entièrement leur temps et leur pensée, et expliquent en outre le plus ou moins d'économies que la famille pouvait faire. D'autre part, le vêtement, la nourriture, et le « standard » général de la vie étaient beaucoup plus simples qu'à présent. Les choses étaient aussi bien moins coûteuses. Par suite, financièrement parlant, la balance était en leur faveur. Remarquons encore qu'elles recherchaient les ornements durables plutôt que les vêtements sans solidité — habitude moins élégante peut-être, mais moins dispendieuse.

Mais avec le Gouvernement anglais, les choses se transformèrent à tous les points de vue — social, politique, économique, mental, moral et intellectuel. Dans le mouvement d'ascension générale, il était impossible que les femmes restassent où elles étaient, et les hommes ne l'auraient pas souffert. Les Écoles féminines surgirent comme des champignons, et en un

demi-siècle, les jeunes filles ayant pris leurs grades universitaires devinrent aussi nombreuses que les mûres sauvages. Qu'il soit bien entendu que je parle du Bengale,pour le Bengale, et que j'écris du Bengale. Et le Bengale est un pays assimilateur qui absorbe avidement tout ce qui est nouveau, souvent sans s'arrêter pour se demander si la chose est encore bonne ou mauvaise.

On regarde le Bengale comme la province de l'Inde qui marche à la tête des autres ; aussi ses femmes sont-elles le plus « avancées ». Naturellement, comme tous les peuples, le Bengale a ses couches stratifiées, et, comme partout, la tendance de ceux d'en bas est d'imiter ceux d'en haut. Statistiquement parlant, le pourcentage des illettrées est très grand. Mais parmi les classes cultivées et aisées, on pense que le devoir des parents est de donner à leurs filles au moins des rudiments de culture, quand ce ne serait que pour les mettre en état d'épouser un homme ayant reçu l'éducation anglaise, ce que toutes les mères rêvent pour leurs filles. Beaucoup estiment que cette « petite culture » a détourné nos filles de l'ancien genre de vie, sans les préparer au nouveau. Un autre côté de la question est celui de l'identité des programmes des garçons et des filles dans les Cours supérieurs. Ceux qui s'attachent étroitement à la règle des castes sont obligés de marier leurs filles trop jeunes, pour qu'il soit possible de leur donner en si peu de temps des connaissances méritant le nom de culture. Mais il existe une certaine classe réformée que l'on peut diviser à peu près en deux groupes : ceux qui suivent la religion des Brahmos — sorte d'Hindouisme réformé, sans culte des

images — et ceux qui vont s'instruire en Europe. Ces deux groupes s'équilibrent souvent, et ayant renoncé à nombre de prohibitions religieuses et sociales de l'Hindouisme, ils sont plus en état de profiter des idées et des circonstances modernes. C'est parmi ces néo-Hindous de culture anglaise que nous devons chercher les signes des temps et les promesses de l'avenir. Naturellement, ils représentent eux-mêmes différents degrés du progrès, comme on doit s'y attendre en une période de transition. Mais il est certaines choses communes, surtout chez ceux qui constituent la partie la plus aisée du groupe. L'une est la tendance à copier la mode anglaise en ce qui concerne la nourriture et le vêtement, la maison et l'ameublement, les habitudes et les manières, le train général de la vie et, dernier point qui n'est pas le moins important, l'éducation des enfants. De là vient que quelques jeunes filles du Bengale ont été élevées à l'anglaise au point d'être dénationalisées; d'autres, dont les parents étaient plus judicieux, ont été mises à même de s'assimiler le meilleur de la culture orientale et de la culture occidentale ; on peut compter ainsi bien des degrés d'anglicisation. Mais la trace du serpent se retrouve partout. Règle générale, tout tend à la même fin, à savoir le mariage. Cependant là encore il y a des degrés, depuis la jeune fille de treize à dix-neuf ans qui quitte l'école pour entrer dans la maison du mari que lui ont choisi ses parents, jusqu'à la femme, d'esprit mûr ou non, qui choisit son époux avec ou sans le consentement de ceux qui se tiennent *in loco parentis*. A l'un des points extrêmes sont les femmes non mariées — actuellement, elles ne sont pas très rares — qui gagnent leur vie ou s'adonnent à

autre chose qu'aux soins domestiques, soit parce qu'elles le préfèrent, soit parce qu'elles y sont forcées. Pour elles, les principales carrières accessibles sont celles de l'enseignement et celles de la médecine. Nous avons un petit nombre de femmes qui sont de bons médecins, beaucoup d'infirmières — n'appartenant pas toujours aux meilleurs rangs — et des institutrices par centaines. La société hindoue s'habitue peu à peu à voir ces femmes indépendantes, comme à beaucoup d'autres anomalies et nouveautés contraires à ses traditions et à ses anciens idéaux. Mais on ne peut pas dire qu'on les considère avec le même respect qu'en Europe, ni qu'elles jouissent des mêmes facilités. Ajoutons que la littérature a ouvert un vaste champ nouveau à l'énergie et aux capacités de la femme cultivée de l'Inde, et cette carrière est plus en rapport avec nos idées traditionnelles, et ne s'oppose pas nécessairement à la vie du foyer, centre de la femme. Les femmes du Bengale se sont fait connaître comme poètes, nouvellistes, essayistes et éditeurs. La profession musicale a été délivrée aussi tout récemment du discrédit où elle languissait. Mais le préjugé contre elle est encore assez vivace pour empêcher les femmes de bonne famille de s'y adonner avec ardeur, quoique la race bengalaise soit très attachée à la fois à la musique et à la littérature. Les artistes-peintres ne comptent que très peu de femmes dans leurs rangs — il n'y a presque pas de femmes à qui l'on puisse appliquer ce nom — car la peinture n'est pas un art aussi répandu dans l'Inde que la musique, et ce n'est que récemment que l'on a tenté avec succès de ressusciter une École nationale de peinture. La philanthropie est égale-

ment un débouché pour les besoins d'activité nouvellement développés chez nos femmes ; elle prend la forme de missions du foyer, de fondations de maisons pour les veuves, d'écoles de charité pour les jeunes filles, etc. Dans notre société, les veuves constituent à elles seules un problème, car les mariages trop souvent par malheur prématurés et forcés, conduisent au veuvage forcé et prématuré, avec toutes ses privations et souffrances qui, bien que comparativement adoucies maintenant, sont encore assez sévères ; la question est de savoir comment on peut mettre ces veuves, souvent jeunes et sans enfants, en état d'utiliser au mieux leur vie mutilée et solitaire. Comme beaucoup d'usages similaires, le système qui consistait à se grouper en famille (deux ou trois membres adultes d'une même famille gagnant ou ne gagnant pas de salaire logeaient et vivaient ensemble) tombe en désuétude, et les veuves sont plus ou moins livrées à leurs propres ressources. En outre, la lutte pour l'indépendance est dans l'air, et aux Indes, l'homme, la femme, l'enfant, en sont plus ou moins intoxiqués. On a de moins en moins confiance dans l'autorité sous quelque forme que ce soit ; chacun veut autant que possible penser par lui-même, gagner sa subsistance, vivre sa propre vie, à sa propre manière, sans être entravé par des conventions qui lui semblent n'avoir ni nécessité, ni utilité, ni valeur. Et ce qui est vrai pour l'homme l'est aussi pour la femme. L'appel de la « Femme nouvelle » en Europe est arrivé jusqu'à ses sœurs de l'Inde, et bien qu'il soit passablement affaibli par la distance dans le temps et l'espace, et par la disparité des circonstances, il ne pourra s'apaiser tant qu'on n'aura pas trouvé une

réponse légitime aux désirs et aux mécontentements éveillés par l'éducation européenne. Il appartient à ceux d'entre nous dont la vue est plus profonde et plus claire de guider le vaisseau au port, entre le Scylla des mares stagnantes et le Charybde du chaos.

* * *

Ces lignes ont été écrites il y a plusieurs années, et depuis, l'horizon intellectuel de nos femmes s'est élargi, leurs droits et leur activité se sont accrus rapidement, modifiant l'état des choses. Cette phase nouvelle peut se résumer en un mot : la Politique. La vague qui a passé sur tout le pays quand l'unité du Bengale a été menacée, en 1905, a jeté les femmes aussi bien que les hommes dans le tourbillon général et, rejetant leurs habitudes séculaires de réserve et de réclusion, elles se sont tenues et se tiennent encore aux côtés de leurs frères dans la lutte pour la liberté qui se poursuit avec plus ou moins d'ardeur et de persévérance. Le mouvement en faveur de la non-coopération n'a été qu'une forme sans violence de la même lutte, et par là plus adaptée à la majorité des femmes, qui se sont rangées en masse sous sa bannière ; et quoi qu'il soit maintenant dépouillé de sa gloire, le rouet et la rude étoffe tissée à la maison, ou *kaddar*, ont gagné bien des foyers et des cœurs, dévoués à ce simple culte si fortement prêché par Mahatma Gandhi, le fameux « leader » hindou.

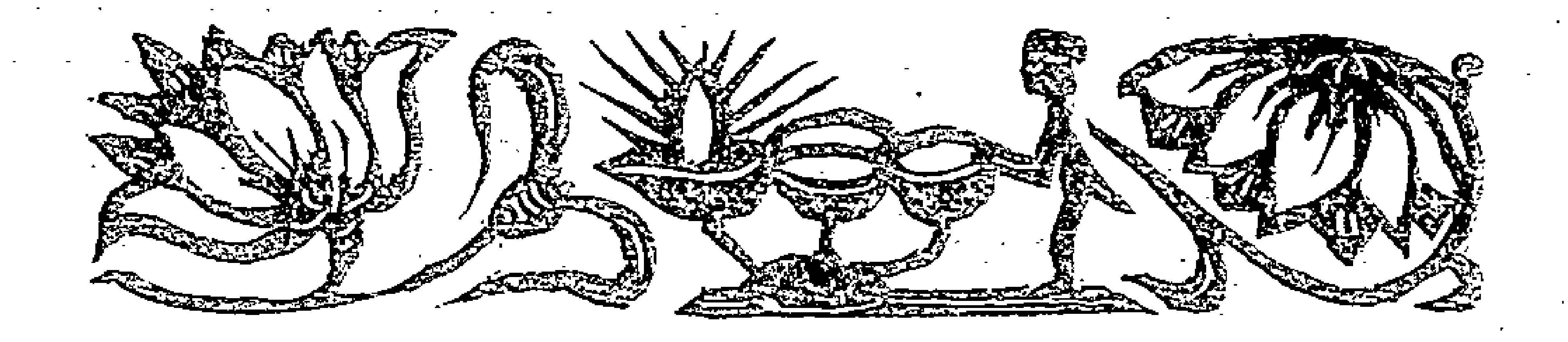
On a aussi lutté pour que le droit de vote soit reconnu aux femmes, et on y a réussi, en apparence, avec moins de peine qu'en Europe ; il reste à voir quel usage nos femmes vont faire de ce nouveau droit.

Par suite de cette évolution, on a vu surgir une classe encore peu nombreuse de femmes tournées vers la politique ; elles assistent aux réunions, aux conférences politiques et municipales, y prononcent des discours, et exercent même la présidence, avec ou sans le patronage de leur entourage masculin. Une femme bien connue a même été nommée présidente du Congrès national hindou, honneur le plus haut que le pays puisse accorder à ceux qui le servent. Les femmes remplissent l'office de conseillers municipaux, de membres du Sénat, et même de légistes. La seule chose à voir encore, c'est une femme de l'Inde nommée membre du Conseil, poste qu'une femme ayant certaines aptitudes peut maintenant occuper.

On voit par ce rapide coup d'œil que presque toutes les nouvelles carrières récemment ouvertes aux femmes en Europe commencent déjà à l'être un peu aux Indes, bien qu'habitudes et coutumes, idées et idéaux, traditions et éducation des femmes en Orient et en Occident aient présenté jusqu'ici et présentent encore en général beaucoup de différences. Mais en Occident, l'éducation et la facilité des transports sont de grandes niveleuses, et il sera très intéressant pour les spectateurs d'observer le geste déjà commencé de verser le vin nouveau dans les vieilles outres, et de voir l'Orient, dont la lenteur est proverbiale, essayer de secouer sa léthargie et de rejoindre d'autres nations plus jeunes dans la voie générale du progrès.

(*Traduit par M. DUGARD.*)





MIRA BAÏ

par

MANMATHA NATH DUTT

Les amis de l'Inde doivent se réjouir de constater, d'après les déclarations d'Anindita Dévi, qu'en s'initiant à l'éducation occidentale, les Hindoues n'entendent nullement renoncer à leur caractère propre. Quelque science qu'elles puissent acquérir à l'école de l'Occident, elles auraient plus à perdre qu'à gagner si la culture européenne devait affaiblir les vertus de douceur, de respect et d'amour qu'elles ont incarnées jusqu'ici à un degré supérieur. Qu'on se garde pourtant de se représenter la femme hindoue comme une créature passive, dont le charme serait fait uniquement de fragilité et de grâce. Malgré les *impedimenta* de l'ancienne éducation féminine, l'Europe d'autrefois a vu des femmes s'élever très haut dans les régions du savoir ou de l'héroïsme: de même, malgré les étroitesses du *zénanah*[1], l'Inde du passé a eu des savantes, des guerrières, des politiciennes, dont la culture, ou les qualités viriles anticipaient déjà sur les rêves du féminisme le plus ambitieux. Faut-il évoquer du fond des âges le souvenir de *Maitreyi*, capable de discuter avec son époux les problèmes de la métaphysique, de *Gârgi* dont la science dépassait celle de Yajnavalkya « le sage des sages », de *Lilâvati* qui fut une grande mathématicienne? Faut-il, plus près de nous, citer

1. Gynécée hindou.

Padmini, Karum Dévi, Rani Bhavani qui se battirent en héros pour défendre leur patrie ou leur famille, ou *Rani Durgavati, Abalya Baï, Maharani Jhindan;* qui gouvernèrent leurs États avec une prudence consommée? Et que de noms encore il faudrait rappeler à la mémoire! Ne pouvant les faire revivre tous, nous nous arrêterons du moins à celui de *Mira Baï*, qui vécut au XVIe siècle de notre ère, et nous semble la plus noble des femmes illustres de l'Inde. Si les autres ont été célèbres, c'est en effet dans l'ordre des choses du monde ou de l'intelligence, tandis que Mira Baï a été grande dans l'ordre spirituel. — Nous donnons ici un aperçu de son histoire, tel, en partie, qu'on le trouve en un recueil d'annales et de légendes consacré aux « Héroïnes de l'Inde » : *Heroïnes of Ind*, par Manmatha Nath Dutt. (Calcutta, Société pour la renaissance de la Littérature indienne, 1908.)

(M. DUGARD.)

Si vous parcourez la verte région qui s'étend des bords du Gange à l'est, à ceux de l'Indus à l'ouest, de l'Himalaya au nord, aux monts Vindyas au sud, vous remarquerez un nom qui revient sans cesse dans les compositions populaires hindoues. Les pâtres dans leurs mélodies rustiques, les fidèles dans leurs psaumes, les chanteurs les plus célèbres dans leurs *soirées* [1], les danseuses dans les divertissements populaires, — tous répètent le nom de Mira, dans toutes les chansons vous entendrez célébrer Mira Baï.

Qui était-elle? Posez la question au premier venu, — homme ou femme, enfant ou vieillard — on vous répondra en inclinant la tête en signe de respect :

— Oh, c'était une femme remarquable !

Tous connaissent Mira, les jeunes comme les vieux,

1. En français dans le texte.

— que dis-je? on ne se borne pas à la connaître : on l'aime, on l'admire, on l'adore comme une des inspiratrices de la race hindoue.

Elle naquit à Nerata, simple hameau dans les collines de Rajputana ; mais elle descendait d'une des familles les plus respectées de tout le Rajasthan. Et nulle peut-être n'avait autant de beauté qu'elle. Dans le pays des Rajputs, on la regardait comme le Lis des lis...

On la maria à Kumbha Sing, héritier présomptif de Chitor.

Elle et son mari étaient nés poètes. La plus grande partie du temps, le prince et la princesse composaient et récitaient des poèmes : mais peu à peu, l'inspiration du mari et celle de la femme suivirent des lignes divergentes. Le prince se complaisait aux sujets matériels, et l'esprit de la princesse prenait l'essor vers les célestes régions.

* *
*

Le temps passa, et elle devint reine de Mewer. Son indépendance s'accrut ; son époux et seigneur qui l'aimait lui accorda toute liberté pour satisfaire ses désirs.

Sa ferveur religieuse, l'amour, la dévotion qui l'inspiraient l'entraînèrent peu à peu loin des choses terrestres. Avec les filles de sa suite, nuit et jour elle exaltait le nom de Dieu. Ses poèmes étaient exquis, sa voix incomparable, son chant sublime, et ses suivantes en étaient transportées.

Journellement, elle allait au temple célébrer le Seigneur. Tous ceux qui entendaient ses chants sentaient

leur cœur se fondre d'amour pour Dieu et d'admiration pour elle ; les gens s'assemblaient de toutes parts pour l'écouter, partager son extase, la suivre dans les voies du bonheur. Elle abandonna presque son palais pour vivre dans le temple du Dieu qu'adorait son âme. Des centaines d'individus la suivaient, et des milliers faisaient connaître son nom dans les régions les plus lointaines de l'Inde.

* *
*

Sa renommée parvint jusqu'au Grand Mogol, le célèbre Akbar, Empereur de Delhi. Il savait apprécier les hommes. Sa cour était le rendez-vous des artistes, des savants et des lettrés.

Quand il entendit parler de Mira Baï, il désira vivement l'entendre. Mais il n'ignorait pas que jadis Chitor et ses Rajputs avaient tous combattu jusqu'au dernier parce qu'un Empereur musulman avait voulu voir la reine. Il savait que celle-ci et toutes les femmes de la ville s'étaient brûlées pour échapper au déshonneur d'être vues par un Musulman, ou touchées par lui. Il connaissait l'orgueil des Hindous, et le caractère sacré qu'ils attachent à leurs femmes. De peur de susciter une guerre dans le pays, il n'osa parler ouvertement de voir Mira et d'entendre ses cantiques. Mais, ayant fait venir son musicien Tan Sen, il s'entretint avec lui de la question. Il fut décidé que, déguisés en Hindous, l'Empereur et le musicien iraient au temple de Chitor où la reine se rendait chaque jour.

Ils arrivèrent seuls, à l'improviste. Ils la virent et entendirent ses chants ; l'Empereur fut si transporté

qu'il tomba à ses pieds, et la supplia de lui enseigner les voies du salut. Mais il se ressaisit bientôt, se releva et, prenant sous son habit un collier de diamants, il le lui présenta en disant :

— O noble Dame, veuillez accepter cet humble présent et l'offrir au Dieu du temple !

Mira le prit, et regardant l'Empereur déguisé :

— Cher seigneur, ce collier me semble bien précieux. Puis-je vous demander comment des hommes comme vous, qui semblez des ascètes, peuvent être en possession de pareils bijoux ?

— Madame, répondit Akbar, je l'ai trouvé en me baignant dans le Jamuna, et ai pensé que je ne pourrais mieux faire que de l'offrir à votre Dieu.

Mira le remercia de cette marque de piété, et l'Empereur ainsi que le musicien retournèrent à Delhi.

Cependant le collier avait tant de valeur que le bruit de ce cadeau se répandit au dehors. Le roi désira le voir. Les joailliers de la cour l'estimèrent un million de roupies[1]. L'un d'entre eux le reconnut comme ayant appartenu à l'Empereur de Delhi. Alors commença une enquête afin d'établir l'identité des deux étrangers. Or comment l'histoire du déguisement de l'Empereur n'aurait-elle pas été découverte ? Le roi apprit que le Grand Mogol était venu lui-même voir sa femme, l'avait touchée, et lui avait offert le collier de diamants. La reine était donc maintenant une femme déshonorée, une paria ! Elle avait jeté la honte et la disgrâce sur la grande maison de Mewer ! Sa condamnation à mort fut aussitôt prononcée.

1. Cent mille livres sterling. (N. D. T.)

* *
*

Mais il ne se trouva personne pour exécuter la sentence. L'un après l'autre, tous les fonctionnaires de l'État refusèrent d'obéir à l'ordre royal. Alors le roi signa un nouvel arrêt enjoignant à la reine de se tuer elle-même. Quand elle revint du temple après sa pujah [1] quotidienne, un des ministres d'État lui présenta le document. Elle y jeta un coup d'œil et demanda au porteur du message de mort si elle pouvait voir son mari.

— Votre Majesté, répondit-il, peut s'assurer par ce papier que le roi a décidé de ne pas la revoir.

— Bien, reprit Mira, dites-lui que sa femme obéira à ses ordres.

Elle était accompagnée de nombre d'hommes et de femmes. Sachant qu'ils auraient un profond chagrin en apprenant la sentence, elle ne leur en dit rien et rentra silencieusement au palais.

Vers la fin de la nuit, elle se leva et laissa ses habits royaux. Vêtue seulement d'un morceau d'étoffe ordinaire, elle quitta sa demeure. Tous étaient plongés dans le sommeil, et sa fuite passa inaperçue. Laissant derrière elle tout ce qui était cher à son cœur, elle s'éloigna de la ville et parvint au bord d'un fleuve, elle s'y tint quelques instants immobile, puis se précipita dans les eaux tumultueuses. Sans se rendre compte de ce qui lui arrivait, elle sentit tournoyer son cerveau, vit une lumière surnaturelle briller devant ses yeux, et perdit connaissance. Mais elle eut l'impression qu'elle

1. Prière, cérémonie religieuse.

ne mourait pas. Un ange lumineux lui apparut, se pencha sur elle afin de l'embrasser, et lui dit en souriant :

— Mira, pour obéir à votre époux, vous vous êtes tuée vous-même. Mais vous avez maintenant une tâche supérieure à remplir : vous avez à enseigner aux humains le grand amour qui rend heureux. Allez, et montrez-le leur.

Quand Mira rouvrit les paupières, elle vit que le jour était venu. Le soleil brillait dans un ciel de feu, et la terre brûlait sous l'ardeur de ses rayons. Regardant autour d'elle aussi loin que sa vue pouvait atteindre, elle n'aperçut rien de vivant. Alors elle se leva, et marcha en chantant les louanges de Dieu.

Longtemps elle poursuivit sa route, et rencontra enfin quelques jeunes bergers.

— Mes chers enfants, demanda-t-elle, pourriez-vous me dire le chemin à prendre pour atteindre Brindâvan, le lieu de grand pèlerinage ?

Les enfants, l'appelant leur mère, lui offrirent du lait, et la mirent sur la route de Brindâvan. Elle alla, chantant le nom de Hari, et le charme de ses cantiques remplissait d'une douceur céleste tous les villages qu'elle traversait. Pour la voir passer, les hommes et les femmes quittaient leur travail ; les garçons et les filles abandonnaient leurs jeux, et la suivaient en répétant : *Hari ! Hari !*

Elle alla, alla toujours ; beaucoup prenaient plaisir à lui offrir des présents, mais elle les refusait ; d'autres venaient aussi avec des vivres de choix ; mais, sauf le laitage, elle refusait encore en remerciant. Quelques-uns abandonnèrent leur maison, leur foyer et, malgré

ses prières, s'obstinèrent à la suivre. Ses disciples et admirateurs se comptaient par milliers, et quand elle entra dans la sainte contrée de Brindàvan, si nombreux étaient les hommes qui l'avaient accompagnée par ferveur religieuse, qu'on aurait pu croire que la grande déesse de Kailash se présentait avec toute sa suite de fantômes et d'esprits.

La nouvelle de son arrivée à Brindàvan se répandit partout. De bouche en bouche, ses chants avaient volé jusqu'aux confins du pays. On les répétait dans les villages et dans les palais. Ceux qui l'avaient connue et admirée à Chitor se hâtèrent de la rejoindre à Brindàvan et, dans leur empressement à la voir et à l'entendre, ceux qui ne la connaissaient pas se rendaient par milliers à la Cité sainte. La puissante maîtresse de Merwer n'était plus une reine, mais une mendiante remplie de ce grand amour qui sauve l'humanité et fait descendre le Ciel sur la terre.

* *
*

Il y avait à Brindàvan un saint homme appelé Rup Gosain. C'était un être d'une haute piété, un ascète, un savant, un penseur, mais il n'avait jamais regardé le visage d'une femme. Sa devise était : « Si tu veux le salut, ne regarde jamais la femme ni l'or. »

Mira entendit parler de lui, et lui envoya un message qu'il apprécia beaucoup. Il comprit immédiatement que ce n'était pas là une femme ordinaire. Il l'invita à venir au temple où il vivait.

Mira vint, tomba à ses pieds, et lui demanda sa bénédiction.

— Ma fille, demanda Rup Gosain, que puis-je faire pour vous ?

— Mon père, répondit-elle, permettez-moi de vivre dans le temple, afin d'apprendre de vos lèvres la parole de Dieu.

Ainsi elle vécut dans le temple ; les gens prétendaient que Rup Gosain était devenu son disciple, mais Mira disait que c'était elle qui était disciple du grand saint.

Des milliers d'hommes et de femmes continuèrent à se joindre à elle pour célébrer le nom de Hari. Ses cantiques et son amour de Dieu remplissaient l'atmosphère de la douceur du Ciel. Ils se propageaient dans tout le pays, de l'Himalaya aux bords du Jamuna et du Gange, de la terre des cinq fleuves aux régions lointaines des Mahrattas — que dis-je ? Jusque sur la côte bleue des mers des milliers d'êtres répétaient les paroles que Mira chantait à Brindàvan, sur les degrés du temple.

Il est inutile de dire que les habitants de Chitor ne faisaient point exception. Dans toutes les rues, les ruelles, les maisons, on entendait des poèmes finissant par ces mots : « Ainsi parle Mira. » De quelque côté que le roi se tournât, il entendait prononcer le nom de son épouse. Il comprit qu'elle s'était élevée dans un royaume supérieur, un royaume auprès duquel sa souveraineté à lui n'était rien. Il sentit que, loin d'avoir jeté le déshonneur sur la famille royale de Mewer, elle lui avait donné la gloire la plus haute. Il l'avait bannie, il l'avait condamnée à mort de peur que le peuple ne lui fît honte d'avoir une épouse touchée par la main profane de l'Empereur musulman, et voici que main-

tenant, bien qu'il fît tout ce qui était en son pouvoir pour complaire au peuple, celui-ci n'était point satisfait, et suivait Mira. Le monde entier aimait son épouse — et lui, il serait un misérable s'il n'allait pas implorer son pardon et la ramener à Chitor !

Il quitta son palais sous un déguisement et se rendit à Brindàvan. Il trouva Mira assise sur les degrés du temple, chantant les louanges de Hari. Il l'aborda, et lui demanda l'aumône.

— Oh, dit-elle, je suis une mendiante ! Vous devriez vous adresser à quelque homme riche.

— Mais, répliqua le roi déguisé, un mendiant honnête peut demander de l'aide à un autre mendiant !

— Dites-moi ce que je peux faire pour vous, répondit Mira.

— Me pardonner ! s'écria le roi en rejetant son déguisement !

Mira regarda fixement son mari, puis tombant à ses pieds :

— Mon cher époux, mon seigneur, vous vous êtes enfin souvenu de moi !

Nous n'essaierons pas de décrire l'heureuse réconciliation. Le mari et la femme retournèrent chez eux, et Mira vécut une moitié de l'année à Brindàvan et l'autre moitié à Chitor.

Elle n'était point partisan d'un ascétisme rigoureux. Elle demandait aux gens de vivre chez eux, de remplir leurs devoirs quotidiens — mais toujours dans un esprit d'amour de Dieu et de dévoûment. Pour faire sentir ici sa pensée, nous traduirons l'un de ses poèmes :

« Si rester dans les eaux donnait le salut, alors tous les animaux aquatiques l'obtiendraient.

« Si un régime végétarien pouvait le donner, alors les singes, certaines bêtes et certains oiseaux l'obtiendraient.

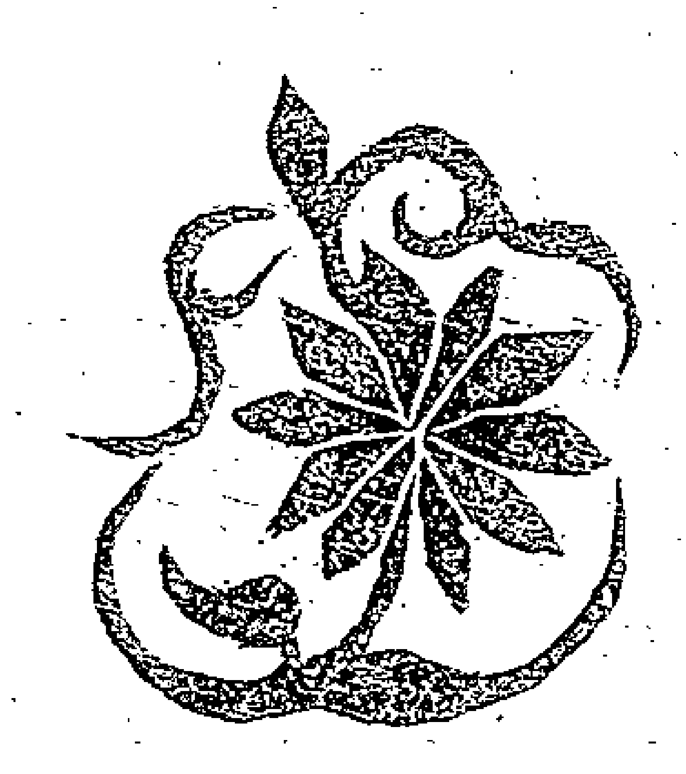
« Si on pouvait l'avoir en mangeant de l'herbe, alors les daims et les chèvres l'obtiendraient.

« Si n'avoir pas de femme était la condition du salut, alors tous les eunuques l'obtiendraient.

« Mais c'est uniquement par l'amour de Dieu que l'homme peut être sauvé ! »

Les poèmes de Mira dureront autant que durera l'Hindoustan. Son esprit soufflera sur chacun de ses foyers, jusqu'à la disparition finale de la race Hindoue.

(*Adapté de l'anglais par M. DUGARD.*)





SAVITRI, L'ALCESTE HINDOUE

par

Sœur Nivédita (Margaret NOBLE)

... Tous les dons de l'esprit et du corps paraient la vierge royale Savitri. Et pourtant, de plus grande renommée était encore la sainteté de sa vie. — Ses parents l'avaient reçue du ciel comme l'Esprit même de la Prière. Car le mariage de son père, le roi Açwapati, et de la reine sa mère était resté longtemps stérile, à leur grande douleur, et ils se faisaient vieux. Chaque jour, le roi, de ses propres mains, allumait le feu du sacrifice et psalmodiait la prière *Savitri*, suppliant les dieux de lui accorder un enfant. Or, il arriva que, pendant ses dévotions, comme il méditait sur la volonté divine, lui apparut soudain au milieu du feu une forme féminine, celle de la déesse, esprit tutélaire de la prière hindoue; et, le bénissant, elle lui annonça la venue d'une fille aux nobles destinées, qui recevrait le nom même de cette prière. Ainsi, de la piété royale, naquit la princesse Savitri.

Elle avait en partage la force et la vertu. Pleine de douceur et de compassion, mais sans faiblesse ni puéri-

lité, fidèle à ses promesses, secourable à tous ceux qui étaient dans le besoin, ignorant la peur, sachant prendre une décision dans les cas difficiles, elle était le soutien de ses parents et de tout le peuple.

L'heure vint de songer à la marier. Elle avait dix-sept à dix-huit ans, et nul prétendant ne s'était encore présenté; et ses parents ne voyaient aucun prince digne de recevoir la noix de coco symbolique, l'avertissant que la princesse attendait sa demande. Savitri, alors, proposa qu'on la laissât partir pour un long pèlerinage, afin de prier aux sanctuaires vénérés, de recevoir la bénédiction et d'écouter la parole d'hommes saints, et d'entrer en communion avec son Esprit tutélaire. Si, à son retour, nul conseil ne lui avait été accordé, il serait toujours temps pour le roi son père de s'occuper de son mariage. Car ces choses sont sous la garde de la destinée, et il n'est pas bon de traiter à la hâte des questions aussi graves.

Tous approuvèrent la princesse; certains conseillers, parce qu'à leur avis, elle recevrait l'éducation convenable à une reine, en parcourant le pays et en rendant hommage aux saints et aux sages; d'autres, parce qu'ils voyaient l'avantage qu'en retireraient sa santé et sa beauté; mais les parents de Savitri songèrent seulement que Savitri était entrée dans leur vie par la prière, et qu'elle entrerait de même dans la maison de son mari.

Alors ce furent de grands préparatifs : on chargea de vieux conseillers à tête grise de veiller sur la princesse, et de nombreux serviteurs se tinrent prêts à l'accompagner. Elle devait monter dans un char couvert d'or et tendu de rideaux de soie écarlate, à travers

lesquels elle pouvait voir sans être vue. Et un long cortège d'hommes et d'éléphants la suivrait, portant des tentes, des meubles, des provisions, et un palanquin pour remplacer le char, quand elle voyagerait dans la forêt. Le départ eut lieu de bonne heure, la nuit, à la nouvelle lune, afin de traverser la plaine aride et brûlante dans l'obscurité, et d'atteindre la forêt avant le jour.

Auparavant, la princesse n'avait erré que dans les jardins royaux ou n'avait parcouru la cité et les parcs que dans une voiture close. A présent, elle partait seule et libre. Pour la première fois, elle se séparait de ses parents; cependant, elle était heureuse, et les arbres agités, les chacals glapissants et le ciel nocturne la remplissaient de joie, même alors que les porteurs de torches, en tête du cortège, tressaillaient d'effroi au rugissement d'un tigre dans la jungle. Pour un tel voyage, la nuit étoilée est comme un grand cœur maternel, et l'on y entend un silence plus intime que ne peut l'être aucune voix.

La marche dura longtemps après le point du jour, avant d'arriver à l'orée d'un bois, au bord d'un cours d'eau, où Savitri put se baigner, dire ses prières et préparer son frugal repas. On y demeura le reste du jour, pour reprendre le pèlerinage de bonne heure le lendemain.

Cette vie continua plusieurs mois Parfois, toute une semaine se passait à camper non loin d'un ermitage. Chaque matin, Savitri se faisait alors porter dans son palanquin devant la hutte du saint homme, lui présentait ses offrandes et demandait sa bénédiction. Puis elle restait assise sur le sol, devant lui, enveloppée de ses

voiles, prête à l'écouter s'il lui plaisait de parler, sinon, satisfaite de le voir, puisque bénis sont les yeux qui contemplent un saint! Et ainsi approchait le grand jour de sa vie qui devait la rendre chère à toutes les femmes dans les siècles à venir...

Comme elle passait dans une forêt, elle aperçut, à travers les tentures de sa litière, un jeune homme robuste et de belle taille, dont la vue la remplit d'émotion. D'une main, il portait une cognée, appuyée sur son épaule, de l'autre, des fagots. Évidemment, c'était un forestier. Mais le courage et la douceur se lisaient sur sa physionomie, et la courtoisie avec laquelle il prêta assistance à l'un des gens de l'escorte, puis s'effaça pour la laisser passer, montra le raffinement de son éducation et la noblesse de son cœur. S'étant informée de son nom et de sa famille, la Princesse et sa suite rebroussèrent chemin pour rentrer au foyer. Car Savitri, en ce jour, sut qu'elle rencontrait son destin. Devant elle se tenait l'âme à laquelle, durant des vies sans nombre, elle avait été unie. Forestier ou roi, peu lui importait. L'œil de son esprit purifié par le pèlerinage lui avait fait reconnaître son époux de jadis, et ce qui avait été, devait être de nouveau.

Açwapati se trouvait dans la salle du trône quand sa fille revint en sa présence... Auprès de lui se tenait le saint homme Nârada, le corps ceint d'un pagne rose... Et le roi dit à Savitri de parler librement devant lui.

— Mon enfant a-t-elle décidé à qui elle donnerait sa foi? demanda-t-il, après les premières effusions.

Une vive rougeur couvrit le visage de Savitri, tandis qu'elle répondait :

— Dans certaine forêt, mon père, nous avons

rencontré un jeune homme. Son père est un roi aveugle, chassé de son trône dans sa vieillesse, et vivant dans cette forêt dans le plus grand dénûment. Ce jeune homme est celui que je veux épouser. Il est doux et fort et courtois, et il a nom Satyavan.

Nârada avait tressailli dès les premiers mots de Savitri; et, à ce nom, levant la main, il dit :

— C'est impossible! Savitri deviendra veuve si elle épouse Satyavan. Une malédiction pèse sur lui, et dans douze mois, à partir de ce jour, il est condamné à la mort.

La princesse avait pâli, car toute femme hindoue souhaite de mourir avant son mari. Mais quand son père, se tournant vers elle, lui dit :

— Hélas, ma fille! il vous faut chercher un autre époux!

Elle répondit :

— Non, mon père. On ne choisit qu'une fois. Je ne puis désigner un autre homme pour mari. Il est triste d'être veuve, mais je dois accepter mon sort avec l'époux de mon choix.

Açwapati et Nârada reconnurent la justesse de ces paroles, et, le lendemain, des messagers s'en allèrent présenter, de la part du roi, la noix de coco au jeune prince vivant dans la forêt. Satyavan et ses parents l'acceptèrent avec joie, à la seule condition que Savitri viendrait demeurer auprès des deux vieillards, pour ne pas les priver de leur fils à la fin de leurs jours.

Le mariage fut donc annoncé, et le feu pris à témoin de leur union. L'anneau de fer fut fixé au poignet gauche de la princesse; puis, le voile de Savitri étant noué au manteau de Satyavan, la main dans la main, ils mar-

chèrent sept fois autour du feu sacré, le prêtre, à chaque cercle, psalmodiant les antiques prières pour appeler sur cette époque de leur vie les bénédictions des dieux. Ensuite, ils partirent dans la forêt, et Savitri, mettant de côté robes et bijoux princiers, se conduisit en fille obéissante et pieuse de ses nouveaux parents.

... Mais elle ne pouvait oublier le destin fatal auquel était condamné son mari, et ne cessait de penser à la date secrète indiquée par Nârada comme devant être celle de sa mort. Car Yama, le Dieu de la Mort, est peut-être le seul être de tous les mondes qui ne manque jamais à sa parole, et, *fidèle comme la mort* est devenu un proverbe de l'Inde, où Yama est également vénéré comme Dieu de la Vérité et de la Fidélité.

... L'affreux moment approchait. Il ne restait plus que trois jours, quand la jeune épouse se décida à faire le vœu terrible, dit des *trois vigiles*. Trois nuits, elle devait se tenir éveillée, en prières, et trois jours, ne prendre aucune nourriture. Ainsi, elle espérait atteindre à un état de l'âme où elle pourrait voir et entendre des choses communément cachées aux mortels...

... L'aube du quatrième matin apparut; et Savitri se refusa encore à toucher aucun aliment; mais elle demanda à ses parents la faveur d'accompagner leur fils dans la jungle et d'y passer la journée.

... Elle avait calculé que le coup tomberait dans le milieu du jour, et, l'heure avançant, elle pria Satyavan de s'arrêter dans quelque coin ombreux. Il entassa de l'herbe pour qu'elle pût s'y asseoir, lui jeta des fruits sauvages sur les genoux, puis se mit à sa tâche de bûcheron.

La pauvre Savitri, haletante, écoutait les coups de

cognée sur les arbres. Bientôt, ils résonnèrent plus faibles, encore plus faibles, puis tout à coup cessèrent; Satyavan, chancelant, parut, murmura :

— Oh, la tête! Je souffre!

Et, posant le front sur les genoux de Savitri, passa en un profond évanouissement.

A ce moment, la jeune femme aperçut une silhouette farouche et redoutable qui s'avançait vers eux de la jungle. C'était un personnage plein de majesté, portant à la main une corde terminée par un nœud coulant. Elle reconnut Yama, Dieu de la Vérité, et Roi des Morts. Il lui sourit avec bonté.

— Je ne viens pas pour toi, enfant, dit-il, et, se baissant, il passa le nœud coulant autour de l'âme de Satyavan, pour la traîner derrière lui.

Savitri tremblait de tous ses membres. Mais quand l'âme de son mari se fut dressée pour suivre Yama, elle ne trembla plus. Les yeux brillants et les mains jointes, elle se leva, prête à l'accompagner jusque dans le royaume de la Mort.

— Adieu, enfant, dit Yama, se préparant au départ, et la regardant par dessus son épaule. — Ne te lamente pas trop. La Mort est le seul hôte dont la venue soit certaine.

Et le voilà parti, à travers les clairières. Mais tout en marchant, il entend derrière lui le bruit de pas pressés. Il se trouble. Son devoir est d'emmener l'âme de Satyavan, mais non celle de Savitri. Que fait-elle donc? Se peut-il qu'elle le suive? Et comment, d'ailleurs, est-elle capable de le voir? Quelle puissance a aiguisé son ouïe et éclairé sa vue? A la plupart des mortels la Mort est invisible!... Et toujours ces pas

pressés. Folle enfant! Veut-elle donc accompagner son époux! Il lui faudra pourtant rentrer chez elle tôt ou tard! Mais, désireux d'apaiser par des dons cette douleur, Yama se tourne soudain vers elle, et lui dit :

— Demande-moi ce que tu voudras, sauf la vie de ton mari, et je te l'accorde. Puis rentre chez toi.

Savitri, s'inclinant très bas, lui répond :

— Fais que mon beau-père recouvre la vue.

— Accordé! dit le Monarque de la Mort. — Et maintenant, adieu! Ce n'est pas ici ta place.

Mais les pas suivent toujours Yama. La forêt se fait plus épaisse et plus sombre; rien n'arrête Savitri.

— Un autre souhait, enfant, te sera accordé. Mais pars!

— Rends à mon beau-père sa fortune et son royaume.

— Qu'il en soit ainsi! dit Yama, lui tournant le dos, mais va-t'en!

Et toujours la femme fidèle suit son mari, et Yama lui-même est impuissant à la repousser. Et chaque fois, il lui accorde un nouveau don, et chaque fois, Savitri ajoute à la joie du foyer où elle n'a pas encore passé une année. Enfin la Mort s'en aperçoit :

— Savitri, ordonne-t-il, demande-moi pour toi une grâce, et, sauf la vie de ton mari, je t'accorde tout. Mais c'est mon dernier don! Ensuite, je te bannis de ma présence.

— Fais donc que j'aie de nombreux fils, et que je voie leurs enfants heureux avant ma mort.

— Noble souhait! Qu'il te soit accordé! s'écrie Yama, satisfait que Savitri consente à le fuir.

Mais Savitri demeure devant lui.

— Eh bien, dit-il, qu'attends-tu?

A ces mots, Savitri relève la tête et sourit :

— Seigneur, une veuve ne peut se remarier.

Le Roi redoutable la regarde un moment. Dieu de la Mort, peut-il renoncer à ses morts? Mais Dieu de la Fidélité, peut-il rendre Savitri infidèle? Il hésite, puis, se baissant, il défait le nœud et toute la forêt retentit de son rire.

— O femme incomparable, dont le cœur vaillant a suivi son époux jusque dans la tombe et l'a reconquis à la vie, des mains même de Yama! C'est ainsi que les dieux aiment à s'avouer vaincus par les mortels!

... Une heure après, le prince Satyavan s'éveillait, la tête sur les genoux de Savitri.

— J'ai fait un rêve étrange, murmura-t-il, d'une voix faible. Il me semblait que j'étais mort.

— Mon bien-aimé, ce n'était point un rêve, dit Savitri. — Mais la nuit tombe; hâtons-nous de rentrer.

Et comme ils se disposaient à partir, la jungle résonna des cris d'un cortège royal, venu à leur recherche. Car ce même jour, le père de Satyavan avait recouvré la vue, et son royaume lui était rendu...

(*Traduit et adapté des* Cradle tales of Hinduism *par Madeleine ROLLAND.*)





SAROJINI NAIDU

POÈTE ET FEMME POLITIQUE

Sarojini Naidu, qui présida en décembre 1925, à Cawnpore, la quarantième session du Congrès National indien, naquit à Hyderabad en 1879.

Son père, Aghorenath Chattopadhyaya, savant distingué connu sous le nom de « Père de l'éducation », avait organisé l'instruction dans les États du Nizam de Hyderabad ; sa mère avait coopéré à cette œuvre, et leur maison était ouverte à tous, sans distinction de castes, de croyances ou de races. C'est dans cet amosphère noble et pure, où ne régnait aucun préjugé, que grandit Sarojini. Elle y jouit, avec ses huit frères et sœurs, d'une grande liberté, sans que, toutefois, son instruction fût négligée ; elle avait une gouvernante française et une gouvernante anglaise. Aghorenath Chattopadhyaya prenait plaisir à donner, par de simples conversations, des leçons de science aux enfants. Quand Sarojini fut un peu plus âgée, elle eut un professeur de persan.

A douze ans elle passa avec succès l'examen d'entrée à l'Université de Madras. A quatorze ans elle connaissait presque tous les poètes anglais ; Shelley, Browning,

Tennyson, étaient alors ses auteurs favoris. Déjà son âme de poète cherchait à s'exprimer. « Un jour quand « j'avais onze ans », dit-elle plus tard, « je soupirais sur « un problème d'algèbre que je ne pouvais trouver, et « soudain, j'écrivis un poème. A treize ans, je compo- « sai un poème à la manière de Walter Scott, 1300 lignes « en six jours : puis un drame de 2000 lignes » Après son examen d'entrée à l'Université elle écrivit en anglais une petite pièce persane ; le Nizam désirant encourager ses dons poétiques lui offrit une bourse de trois cents livres par an pour l'étranger.

De Bombay elle s'embarqua pour l'Angleterre en 1875. Dans le salon de Miss Manning, dont elle devint la pupille, elle rencontra des hommes de lettres célèbres : Sir Edmund Gosse, William Archer. Elle suivit des cours à Londres jusqu'à ce qu'elle pût être admise à Cambridge. Étudiante à Girton College « la petite Hindoue qui passait son temps à écrire des vers » se fatigua vite de la discipline de la vie d'Université. Sa santé ne lui permit pas de continuer ses études ; elle dut séjourner en Suisse et en Italie en 1897.

De retour à Londres, Sarojini fut bien souvent l'hôte de Sir Edmund Gosse qui, sachant qu'elle avait écrit de nombreux poèmes, voulut lire ses manuscrits. Voici ce qu'en dit Sir Edmund Gosse lui-même : « Je lui « donnai le conseil de jeter au panier tout ce qu'elle « avait écrit dans une fausse veine anglaise. Je la sup- « pliai de se rendre compte que, d'une jeune Hindoue, « d'une sensibilité extrême, possédant non seulement « la langue, mais la prosodie de l'Occident, nous atten- « dions, non pas un réchauffé de sentiment anglo-

« saxon dans un cadre anglo-saxon, mais une révéla-
« tion du cœur de l'Inde. Je la priai d'être un pur poète
« hindou du Deccan, et non une habile imitatrice des
« classiques anglais. »

Elle accepta les critiques de Sir Edmund Gosse et suivit son avis.

En 1898 Sarojini retourna aux Indes où, brisant les liens de caste, elle épousa le Major M. G. Naidu. Six ans après elle écrivait à Arthur Symons : « Savez-vous que
« j'ai quelques beaux poèmes flottant dans l'air, et si
« les dieux me sont propices, je lancerai mon filet et
« les capturerai cette année... si les dieux sont bons et
« m'accordent un peu de santé. C'est la seule chose
« encore nécessaire pour rendre ma vie parfaite car,
« l'Esprit de Délices » dont parle Shelley habite ma
« demeure : elle est emplie de la musique des oiseaux
« du jardin, et de celle des enfants dans la longue
« véranda. »

En 1905 Heinemann publia son premier volume de vers, *The Golden Threshold*, salué avec admiration par la presse anglaise, puis en 1912 *The Bird of Time*, et en 1917 *The Broken Wing*. L'expérience, les souffrances endurées au service de son pays avaient ajouté une note plus riche, plus grave au lyrisme enthousiaste de la jeunesse.

Bien avant de se lancer dans le mouvement de Non-Coopération, auquel son nom est associé, Mme Naidu s'était intéressée à des œuvres politiques et sociales. Gokhale fut l'un des premiers à l'inciter à jouer un rôle politique.

« Tenez-vous près de moi », lui dit-il un soir, « avec
« les étoiles et les collines pour témoins, et en leur

« présence consacrez votre vie et votre talent, vos « chants et vos discours, vos pensées et vos rêves à la « Mère patrie. O poète des cimes, vois des visions, et « répands à toute volée le message d'espoir aux tra- « vailleurs de la vallée. »

Sarojini Naidu répondit à son appel. Née Hindoue, élevée dans une cité mahométane, dans une demeure imprégnée de la culture de l'Islam, Sarojini Naidu se consacra au rêve de l'Unité hindoue-musulmane.

« En faisant allusion à la liberté italienne, on a dit « que Mazzini seul n'était qu'un rêveur, que Garibaldi « seul n'était qu'un soldat, et que séparément ils n'au- « raient pu édifier l'Italie affranchie. Dans l'évolution « de notre histoire nationale les Hindous sont les Maz- « zini et les Musulmans les Garibaldi. Une union du « visionnaire et du rêveur, de l'homme d'État et du sol- « dat, voilà ce dont nous avons besoin dans notre « grande Inde. »

C'était l'époque où les rapports entre Hindous et Musulmans étaient tendus, et où la brèche entre Modérés et Extrémistes s'élargissait tous les jours. La session historique de la nouvelle Ligue Musulmane se réunit à Lucknow en 1913, afin d'adopter une nouvelle constitution. Pour la première fois Sarojini Naidu apparut en public comme Ambassadeur de la ligue hindoue-musulmane. A Bombay, en 1915, elle parla en faveur du gouvernement autonome. De cette époque date sa carrière politique.

Au Congrès de Calcutta, 1917, présidé par Annie Besant, elle prononça un discours passionné se terminant ainsi :

« Je ne suis qu'une femme, et je voudrais vous dire

« à tous que, lorsque votre heure sonnera, lorsque « vous aurez besoin de torches pour vous conduire « dans les ténèbres, d'enseignes pour soutenir votre « étendard, et quand vous mourrez faute de foi, les « femmes hindoues seront là pour tenir vos étendards, « et soutenir vos forces. »

Elle parla aussi à la ligue musulmane.

A la conférence de Madras de mai 1918 qu'elle présida, elle fit preuve de grand tact et de beaucoup d'habileté. Elle improvisa un discours pour appeler les jeunes gens au service de l'Inde, et justifia ainsi son entrée dans la vie politique :

« Devant vous aujourd'hui j'éprouve un frisson « d'orgueil à vous dire que désormais je ne serai pas « seulement avec vous, mais des vôtres, car dans cette « grande cité une fois encore j'ai eu la vision de « beauté à laquelle ma vie est consacrée. Maintes et « maintes fois on m'a dit :

« Pourquoi avez-vous abandonné le pipeau et la « flûte du poète, pour être la trompette la plus stri- « dente de ceux qui appellent la Nation au combat ? » « Parce que la fonction d'un poète n'est pas d'être « isolé dans la tour d'ivoire de ses rêves au milieu « d'un jardin de roses ; sa place est au milieu du « peuple, dans la poussière des grands chemins, dans « les difficultés de la bataille. La seule raison d'être « du poète est de pouvoir dire au rêveur à l'heure du « danger, de la défaite, du désespoir :

« Si ton rêve est vrai, toutes les difficultés, toutes les « illusions, tous les désespoirs ne sont que Mâyâ. « Seule l'espérance importe. J'incarne pour vous « vos rêves les plus élevées, votre courage invin-

« cible. » C'est pourquoi, aujourd'hui, à l'heure de la « lutte, alors que dans nos mains repose le pouvoir « de gagner des victoires pour l'Inde, moi, faible « femme, moi, rêveur de rêves, j'ai quitté mon foyer « pour aller sur la place du marché et je dis : « En « avant, camarades, marchez à la victoire ! »

Au début de 1919, Gandhi ouvrit sa campagne de « Satyâgraha ». Sarojini Naidu fut l'une des premières adhérentes. A Madras, dans ses voyages au nord de l'Inde, elle soutint la méthode de protestation de Gandhi, et encouragea le peuple à participer au « Satyâgraha ». Le 6 avril, jour d'inauguration du mouvement, dans les rues de Bombay elle vendit des brochures interdites.

Quand la question de l'affranchissement des femmes hindoues devint brûlante, une députation fut envoyée au vice-roi, Sarojini Naidu fut choisie comme porte-parole pour exprimer les revendications des femmes de l'Inde entière. Envoyée par cette ligue en Angleterre, elle réclama l'affranchissement complet et l'égalité politique des femmes hindoues.

De retour aux Indes elle reconnut en Gandhi son chef politique idéal, devint son disciple, et accepta la direction de son maître dans les événements du Punjab, dans le mouvement Khilafat et dans la question du Swarâj (Home Rule). Obligée de retourner en Angleterre en 1920 pour sa santé, elle prit part à plusieurs meetings et dans *Kingsway Hall* parla de « l'Agonie et de la honte du Punjab ». Aux Indes en mars 1922, après un discours où elle fit allusion à la conduite atroce des soldats au Malabar, le gouvernement de Madras menaça de la poursuivre si

elle ne se rétractait pas ; toute une série de preuves corroborèrent la vérité des allégations de Mme Naidu, et la menace ne fut pas exécutée. Lorsque des rumeurs au sujet de l'emprisonnement du Mahatma commencèrent à courir, Sarojini Naidu fut en rapport constant avec son chef; elle nous a donné un des récits les plus vivants du « grand procès » de Ahmedabad.

Après l'incarcération du Mahatma, Mme Naidu lui demeura fidèle, et resta toujours l'un des principaux chefs du mouvement de Non-Coopération.

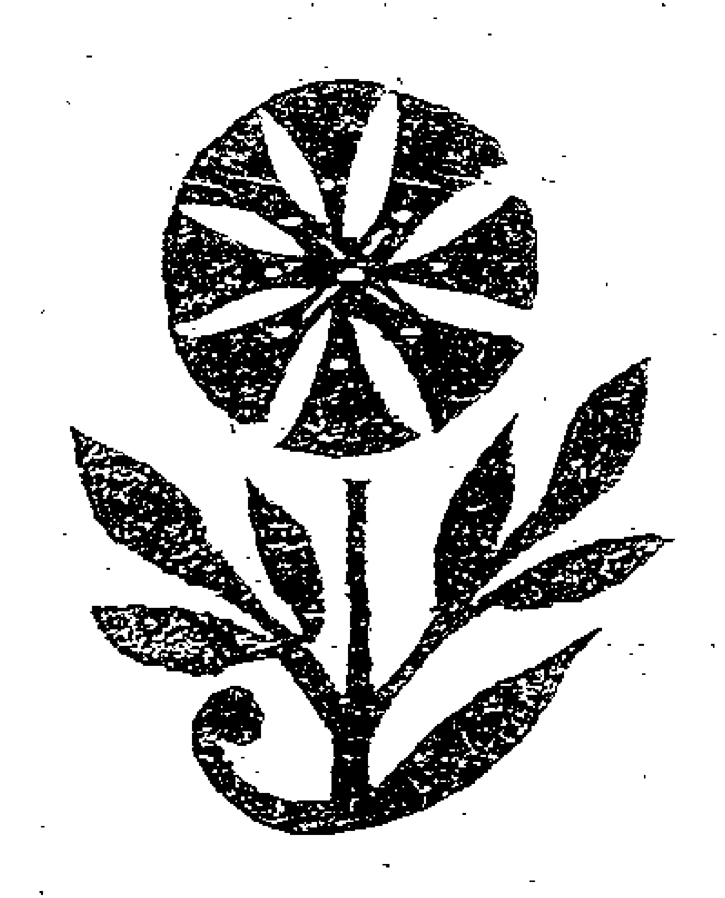
En reconnaissance des services rendus à la cause de ses compatriotes en Afrique et aux Indes elle fut choisie comme présidente du Congrès National hindou de 1925. Dans son discours elle rappela en ces termes l'influence du Mahatma ;

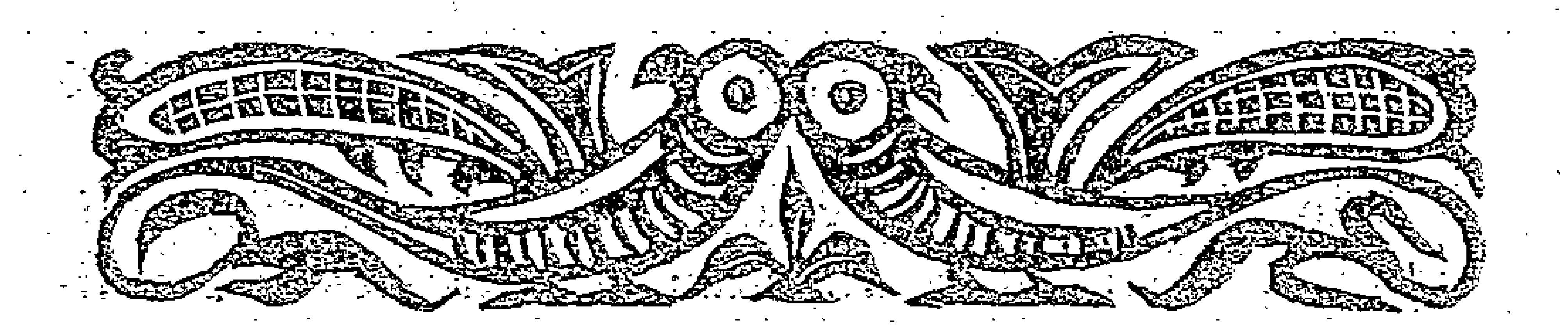
« Les réponses dont nous avons besoin sont enchâs-
« sées dans le magnifique Évangile de sacrifice énoncé
« par Mahatma Gandhi qui s'efforça vainement de nous
« enseigner le secret héroïque de la rédemption natio-
« nale. Mais nous, dépossédés depuis longtemps de la
« foi héroïque qui soutint nos braves ancêtres, nous
« avons été trop faibles pour répondre, si ce n'est
« pendant une brève période, aux exigences de ce
« noble credo. Quel que puisse être le verdict de l'his-
« toire, on ne pourra nier que le mouvement de Non-
« Coopération et de Non-Violence qui balaya le pays
« comme un ouragan et ébranla les fondations mêmes
« de notre vie nationale, a irrévocablement changé
« notre paysage spirituel. Si éloignés que soient nos
« programmes pour l'avenir des principes et des idéals
« du Mahatma, ils doivent être inévitablement pénétrés
« de l'influence de ces dernières années qui ont

« détourné à jamais les courants de notre pensée poli-
« tique, et changé la direction de notre destinée poli-
« tique. »

Sarojini Naidu, prête à affronter risques et périls, va « inaugurer une campagne dynamique et incessante « pour éveiller, consolider, instruire et préparer le « peuple hindou dans les stages progressifs et ultimes « de la lutte, pour lui enseigner qu'aucun sacrifice « n'est trop lourd, aucune souffrance trop grande, « aucun martyre trop terrible, s'ils lui permettent de « sauver la Mère patrie du déshonneur indicible de « l'esclavage et de laisser à ses enfants un legs impé- « rissable de Paix. »

(*Traduit et adapté par Andrée VALÉRIO, d'après une notice parue dans* Modern Review, Calcutta.)





DE LA RÉFORME SOCIALE DANS L'INDE

par

Sarala Dévi CHAUDHURI

(Sarala Dévi Chaudhuri, nous envoie ces extraits de l'un de ses discours ; ces quelques remarques instructives corroborent ou complètent les articles précédents.)

Tant que nous n'avons pas mis notre maison en ordre, nous n'avons pas le droit de sortir, de réclamer dans le monde extérieur notre part du fardeau des droits politiques. Avec une société féminine ignorante, superstitieuse, aux vues courtes, tirant en arrière les ouvriers du progrès de la nation, la somme des résultats obtenus est forcément infinitésimale. Avec un clergé égoïste, d'esprit étroit, non éclairé, entravant à chaque pas la marche du pays vers l'indépendance, on est condamné à n'avancer qu'à une allure rampante, d'une lenteur ridicule. Ou les femmes et les prêtres devront être abandonnés à eux-mêmes, laissés à l'écart, ignorés, foulés aux pieds, et traités en ennemis intérieurs pendant que l'on combat les ennemis extérieurs, ou par

l'éducation de l'esprit, de l'intelligence et de l'âme, ils devront être transformés en alliés capables d'accroître la force de la nation et le bonheur de chacun de ses membres...

En ce qui concerne l'inaptitude obstructive des femmes de l'Inde, je dois dire qu'elles n'en sont pas coupables, mais que l'on a été coupable envers elles. Sauf dans le royaume de la « Princesse » de Tennyson — monde imaginaire créé par le poète — nulle part sur la terre les femmes n'ont été libres d'agir et de penser par elles-mêmes. En vertu de leur force physique supérieure, les hommes ont toujours tenu le sort de la femme dans leurs mains. En dépit de la philosophie et de la métaphysique — qui proclament l'unité d'âme chez l'homme et la femme — la différence des sexes a continué à prédominer dans la pensée des hommes, l'instinct brutal a aveuglé le regard de l'esprit et triomphé du sens commun, même aux dépens de leur intérêt matériel et moral. Seules quelques femmes de grande âme ont pu se frayer un passage à travers les obstacles dressés devant leur sexe et prouver qu'en matière de sagesse et de discernement, elles étaient capables de suivre leur propre voie, pour le bien de tous. Dans l'Inde, durant des siècles, l'homme moyen a maintenu la femme en un état de sous-alimentation intellectuelle. Ce n'est que quand les vaisseaux de l'Occident ont jeté l'ancre sur ses rivages et déversé des agresseurs étrangers qui ont sucé le sang du pays, que l'homme de l'Inde a pris conscience du tort qu'il s'était fait à lui-même en maintenant dans la torpeur mentale la moitié de la nation — la partie féminine...

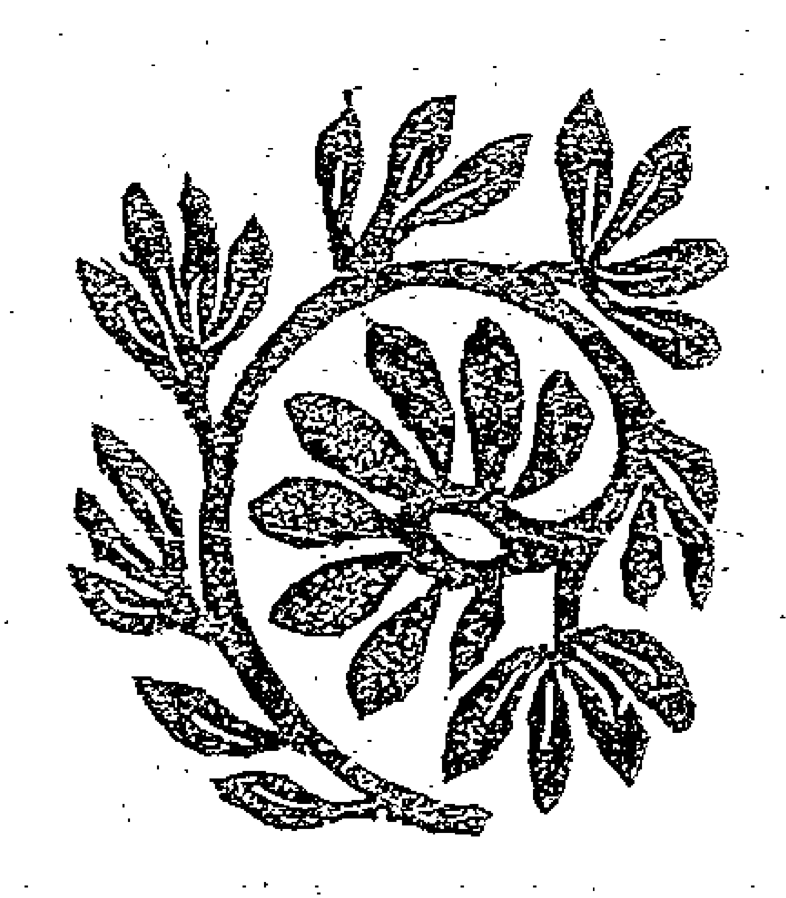
En outre, l'homme de bon sens dans l'Inde commence

à sentir que par un manque criminel de surveillance à l'endroit de l'*Intelligentia*, c'est-à-dire de la classe des Brahmanes ou Prêtres, on l'a laissée dégénérer intellectuellement et moralement, en gardant toutefois une influence malsaine sur l'esprit des masses. En conservant un exclusivisme intransigeant en matière de mariages, le culte erroné de la pureté raciale a affaibli le sang de la nation, alors qu'aucune mesure n'a été prise pour le refaire et l'enrichir ; une fausse conception du prestige a aussi fait rejeter tout commerce utile et lucratif, et plusieurs parties du corps civil se trouvent atrophiées par ce mépris, et par leur inactivité. C'est pour conduire l'Inde de ce mortel labyrinthe d'erreurs sociales à la grande route de la Vie saine, que le plan de l'*Indian Social Reform* a été dressé...

Après quarante ans, l'examen de l'œuvre de la Conférence sociale montre que nous avançons sur le chemin du progrès. Cependant nous sommes loin d'être hors du maquis des difficultés. Chaque point gagné, il faut en obtenir un autre, et les amis de la lumière et du progrès ont encore à se transmettre le mot de passe : « En avant ! » L'Inde est en effet un vaste pays, et elle a été si longtemps dans un état de torpeur, que, pour réveiller partout sa sensibilité il faut veiller, attendre, et travailler longtemps. Aussi l'*Indian Social Reformer* ne peut-il rester inactif, et devra-t-il mettre l'épaule à la roue pendant bien des années... Il est d'innombrables recoins ou enfoncements où... les cœurs humains n'ont pas encore entendu l'appel du progrès social, où les vies se consument dans la misère et l'ignorance, la sujétion et la tyrannie, l'égoïsme et un matérialisme grossier. Dans les grandes villes, sous l'influence des plans d'amélio-

ration, les taudis reculent de plus en plus loin de la vue des riches, mais ne cessent pas d'exister avec leur saleté et leur crasse, l'entassement de leur population et leur insalubrité ; de même, quoique s'élargissant de jour en jour, le cercle humain qui a bénéficié des clartés du mouvement de Réforme sociale a encore autour de lui un cercle plus large et sombre, où une foule immense attend les porteurs de torche de la réforme pour démêler l'écheveau embrouillé de leur vie, à la lumière qu'ils apportent.

(*Traduit par M. DUGARD.*)





DE LA SITUATION ET DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME AUX INDES

par

SIR JOHN WOODROFFE

On ne trouve rien à ce que je sache dans les Shâstras hindous qui égale les écrits diffamatoires des Pères de l'Église, et il n'est point de sanction scripturale de l'infériorité de la femme s'approchant de celle qui est impliquée dans la Genèse. On trouve, au contraire, des remarques qui rendent honneur à la femme, au mariage, à la maternité ; en outre la loi hindoue reconnaît le droit de propriété de la femme. Dans le Shâkta Tantra en particulier la femme est considérée comme une divinité, elle est la représentante terrestre de la Mère du Tout. Sans cesse il est prescrit de ne lui faire aucun mal, de ne lui dire aucune injure, et de toujours l'honorer. Les relations sexuelles sont divinisées aussi. Ces principes ont été parfois appliqués d'une manière qui a donné lieu à des abus, mais la vérité et la beauté de ces textes n'en sont ni amoindries, ni condamnées de ce fait.

L'histoire de l'Inde nous parle de nombreuses femmes

qui se sont distinguées dans les sciences, dans l'administration, dans les combats depuis Gârgi, Maitreyî, et sans doute il y en a eu bien d'autres que la renommée ne désigne pas. Celui qui connaît le bengali trouvera dans le petit livre si utile de Pandit Hari Deva Shâstri l'histoire de quelques femmes célèbres de l'Inde. Il est évident, néanmoins, que depuis des siècles la femme hindoue endure bien des maux, et l'un d'eux est la négligence apportée à lui donner l'éducation complète dont elle a besoin et à laquelle elle a droit.

Aucun être sensé ne s'oppose à l'éducation des femmes hindoues. La discussion tourne autour de la question suivante : Quelle doit être cette éducation ?

Personnellement, je suis d'avis de donner aux femmes toutes les chances d'éducation, car je crois qu'il vaut mieux faire confiance à la nature qu'à l'homme ; mais il faut admettre que c'est au temps à montrer quelles seront les vues les plus correctes : celles de l'ancienne école basées sur une application plus rigide des différences physiologiques et psychologiques de l'homme et de la femme, ou celles de l'école avancée.

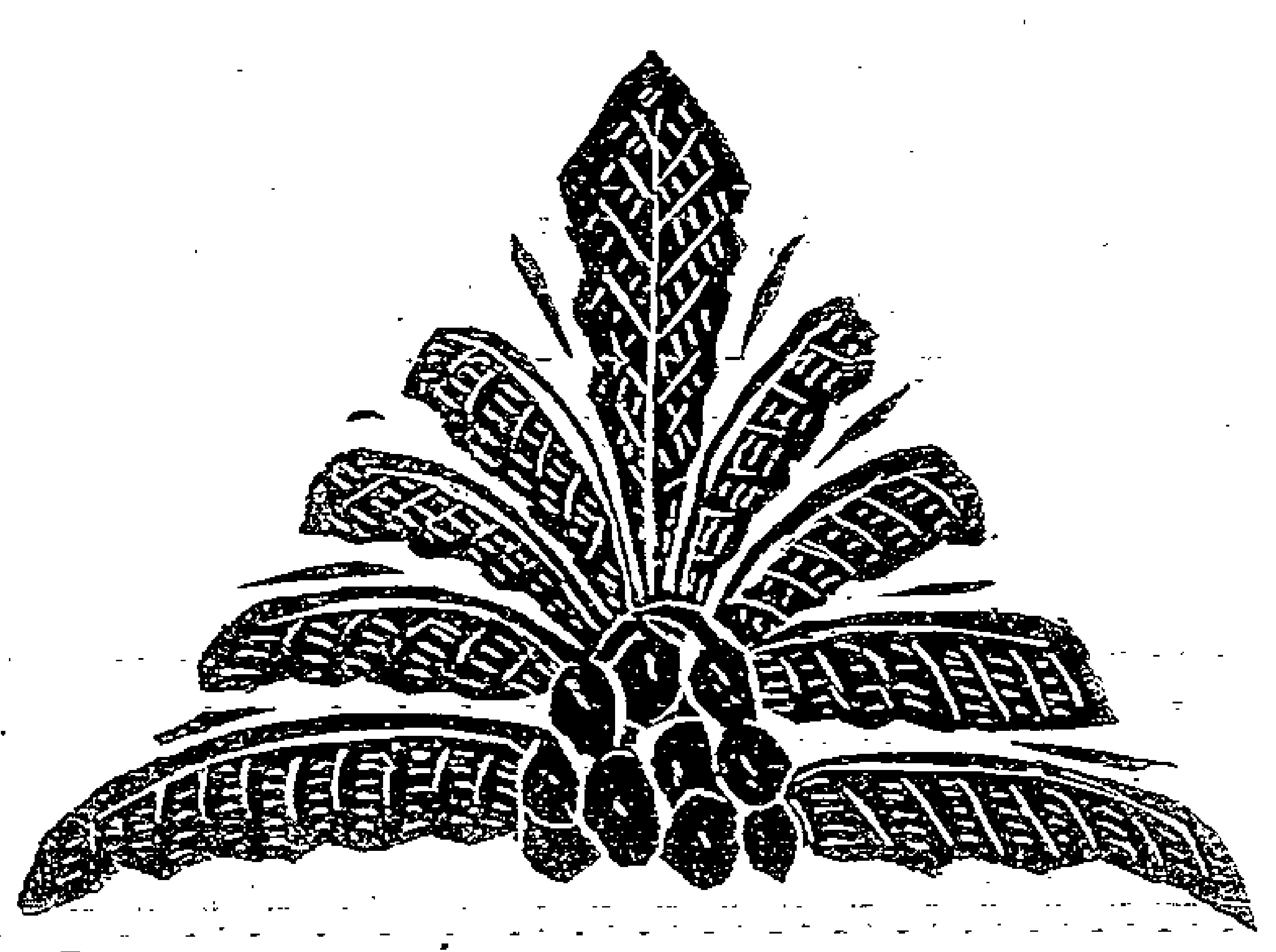
Tout bien examiné, ce n'est pas tant une question « d'infériorité » ou de « droits » de la femme, qu'une différence d'opinions sur la nature de l'éducation qu'elle devrait recevoir. Si nous croyons, à l'exemple des Shâktas, que la femme est la divinité visible, aucun tort ne lui sera fait, aussi longtemps que cette croyance agira efficacement.

On a beaucoup écrit sur le problème matrimonial. Les Shâstras défendent-ils l'état de choses dont on se plaint, en ce qui concerne le mariage et le remariage ? Les savants discutent la question.

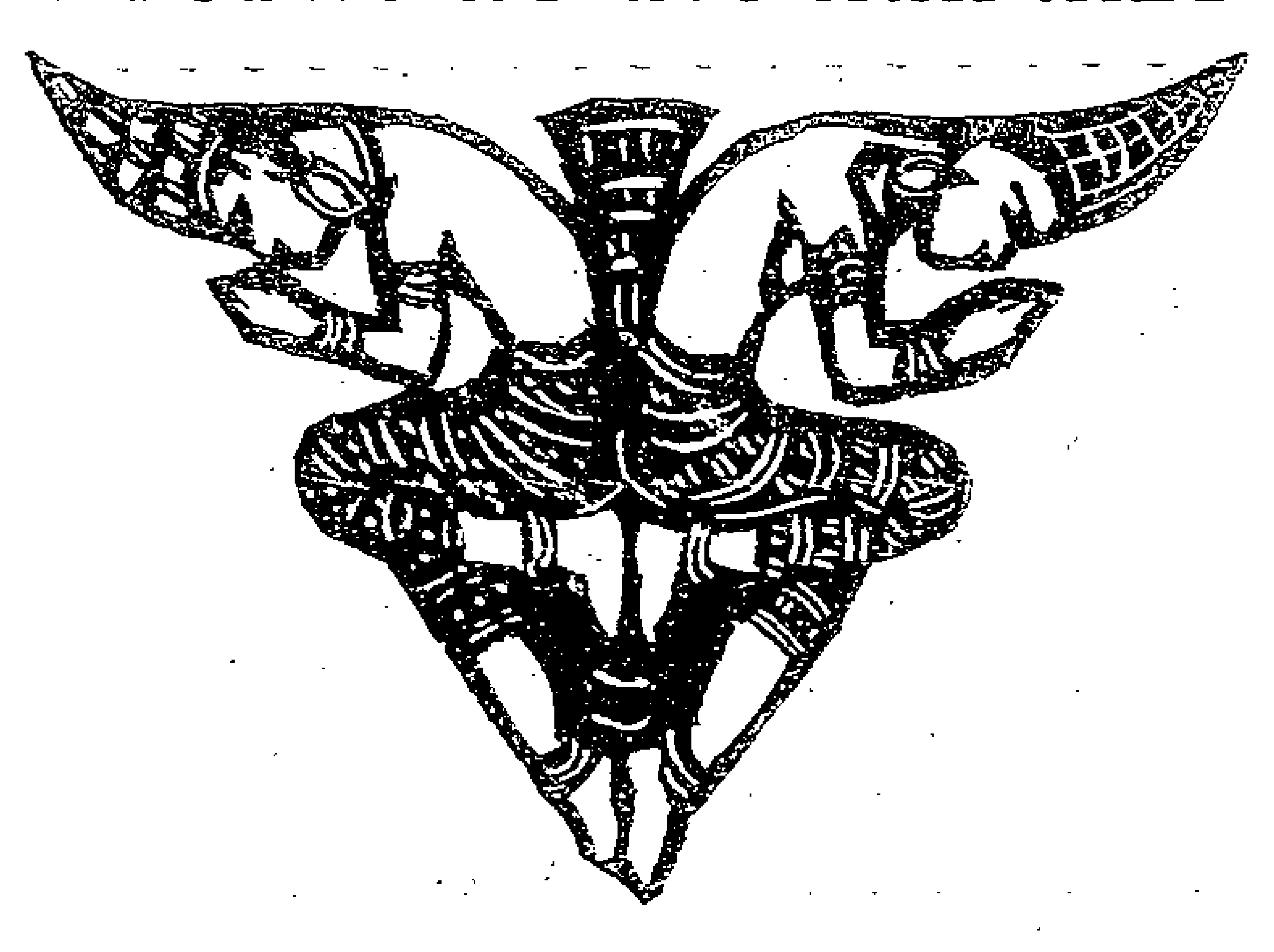
Tant qu'elle ne sera pas réglée, il est prématuré d'accuser les véritables principes de la civilisation hindoue des abus qui ont eu lieu. La tendance actuelle est de reculer l'âge du mariage. Si même il semble encore précoce, il serait bon de se rappeler que la loi anglaise autorisait le mariage à douze ans et que bien des jeunes filles furent mariées fort jeunes. Dans l'Inde l'âge de la puberté est atteint bien plus tôt qu'en Occident, et l'Hindou insiste sur la nécessité du mariage pour tous les hommes et pour toutes les femmes, dans l'intérêt même de la conservation de la race, et pour les préserver des erreurs sexuelles qui abondent parmi les hommes et qui commencent à attaquer la femme, dans les pays occidentaux.

Extrait de « Is India Civilized » ?
(*Traduit par Andrée VALERIO.*)





ÉTUDES ET BIOGRAPHIES





MAHARSHI DEVENDRANATH TAGORE

(1817-1905.)

I

Le père du poète Rabindranath Tagore, Devendranath Tagore, appelé Maharshi, c'est-à-dire « le Saint », naquit à Calcutta en 1817. Fils aîné d'une famille riche, il grandit dans le luxe. Aussi, quoique entré à quatorze ans au Collège hindou, alors très réputé, et élevé par une admirable grand'mère dans les traditions orthodoxes, devint-il un « mondain » plongé, comme il le dit lui-même, dans une vie de plaisirs et ne se préoccupant nullement des choses spirituelles. Mais à dix-huit ans, un profond changement se produisit dans son âme. Sa grand'mère ayant été transportée mourante sur les bords du Gange, il passa auprès d'elle trois nuits. Or, la dernière, nuit de pleine lune, comme il était assis à l'écart sur une natte grossière non loin du lieu où l'on brûlait les morts, le vent lui apporta faiblement le nom de Hari[1] que l'on chantait à l'agonisante. — « Un jour viendra-t-il aussi pour moi où, en

1. Un des noms de Vishnou.

prononçant le nom de Hari, la vie m'échappera? » se demanda le jeune Tagore. « A ce moment, écrit-il, une étrange perception du caractère irréel des choses entra dans mon esprit. Je n'étais plus le même homme. Une forte aversion pour les richesses s'éleva dans mon cœur. La grossière natte de bambou sur laquelle je me trouvais me sembla un très bon siège, les tapis et les objets coûteux me parurent haïssables, et une joie jusqu'alors inconnue se répandit en moi. » Quelques heures plus tard, sa grand'mère, portée au milieu du Gange, expirait, un doigt levé vers le Ciel, comme pour lui dire : « Voilà Dieu, et la vie à venir. »

Mais, inexpérimenté dans les choses de la vie intérieure, Devendranath Tagore ne tarda pas à éprouver une surprise douloureuse. Les jours de funérailles avec leurs obligations rituelles et mondaines terminés, il essaya de ressaisir le sentiment de Dieu dont le premier éveil de l'âme lui avait fait connaître la douceur. Or, il ne le retrouva pas. En vain annonça-t-il que, pareil au *Kalpataru*, l'arbre à souhaits qui vous donne ce que vous désirez, il allait céder tout ce qu'on lui demanderait — déclaration dont un de ses cousins s'autorisa pour le déposséder de ses tableaux, de ses meubles, de deux miroirs et d'un vêtement brodé d'or, — en vain, immobile sur un sopha ou assis sur un tombeau, passa-t-il des heures dans la méditation, puis se plongea-t-il dans l'étude du sanscrit et de nombreux ouvrages anglais traitant de questions philosophiques, la paix ne rentrait pas dans son cœur. « Les ténèbres étaient autour de moi. Les tentations du monde avaient cessé, mais Dieu ne se rapprochait pas — les joies de la terre et du Ciel m'étaient également retirées. La vie

était lugubre, le monde comme un cimetière. Je ne trouvais le bonheur en rien, la paix en rien. » Ce que la philosophie occidentale appelle « connaissance » n'était pour lui que la représentation des objets matériels par les sens — rien de plus que le reflet d'une plaque photographique. Il estimait que si une telle « connaissance » suffit à l'athée, elle ne pouvait le satisfaire. « J'essayais, dit-il, d'arriver à Dieu non par une foi aveugle, mais par la lumière du savoir. Et n'y réussissant pas, mes luttes intérieures grandissaient de jour en jour. Parfois, j'en venais à penser que je ne pourrais pas vivre plus longtemps. »

Enfin, après maintes réflexions, il arriva à saisir Dieu comme Créateur et Sagesse suprême ; mais son cœur demeurait « tremblant ». Il aspirait à découvrir dans les voies spirituelles celui qui prononcerait le mot d'encouragement que lui avait dit un batelier un jour d'orage, où les flots menaçaient sa barque : « N'ayez pas peur ! En avant ! »

Le secours lui vint sous une forme inattendue. Quoique occupé à l'*Union Bank*, il poursuivait ses études de sanscrit. Or un jour, une page détachée d'un livre sanscrit et emportée par le vent tomba à ses pieds. Par curiosité, il la ramassa, mais ne put la comprendre, et constata avec surprise que son professeur lui-même ne pouvait la traduire. Comme il semblait être question de la foi du Brahmo-Samaj, Association religieuse créée par Rammonhan Roy, son Coadjuteur fut consulté, et donna la traduction de la page. C'était un fragment des Upanishads où il était dit : « Si le monde entier pouvait être entouré par Dieu, où serait l'impureté ? Tout serait pur, et le monde plein de douceur...

Jouis de ce qu'Il t'a donné. Que t'a-t-Il donné? Il s'est donné Lui-même. Jouis de ce trésor inexprimable, abandonne tout, et jouis de ce bien suprême. Attache-toi à Lui seul et renonce à tout. Béni au delà de toute mesure, celui qui s'attache à Lui seul. »

Pour le nouveau converti qui tâtonnait encore dans les ténèbres spirituelles, ces mots furent un trait de lumière. Lui qui avait perdu les joies du monde sans pouvoir retrouver la joie de Dieu, il se sentit tout à coup transporté : « Ce n'était pas, dit-il, une donnée de ma pauvre intelligence, c'était la parole de Dieu même. Oh ! quel jour béni ce fut pour moi — jour de bonheur céleste ! »

II

De plus en plus éclairé par la lecture des Upanishads, Devendranath Tagore éprouva bientôt le besoin de répandre autour de lui la vérité religieuse, et le 6 octobre 1839, avec ses frères et quelques amis, il fonda la *Tatwabodhini Sabhâ*, qui avait pour but « la diffusion de la vérité profonde des Shâstras et la connaissance de Brahma ». Trois ans après, avec une vingtaine d'autres croyants, il se joignit aux adeptes du Brahmo-Samaj, et l'on peut dire qu'il en devint l'âme. Il organisa le culte de façon régulière, et fut l'un des principaux prédicateurs; et non seulement il fonda une École de théologie pour la formation des ministres et aida à établir des groupements dans les autres villes de l'Inde, mais il écrivit le Brahma-Dharma, « manuel théiste de religion et de morale pour l'édification des

fidèles », suivi des quatre articles de la foi du Brahmo-Samaj :

1° Au commencement était le néant. L'Un Suprême existait seul. Il a créé tout l'univers ;

2° Lui seul est le Dieu de Vérité, l'Infinie Sagesse, la Bonté et la Puissance, l'Éternel et le Tout-Pénétrant, l'Un sans second (Ekamevâdvitiyam) ;

3° C'est dans son culte, son adoration, que réside notre salut en ce monde et dans l'autre ;

4° Le culte consiste à L'aimer, et à faire ce qu'Il aime.

Nul ne peut se donner à une œuvre de régénération spirituelle sans rencontrer une vive opposition, surtout s'il veut mettre ses actes absolument d'accord avec sa foi. Devendranath Tagore ne tarda pas à en faire l'expérience. A la mort de son père (1846), en qualité de fils aîné, il dut prendre une part importante aux cérémonies des funérailles, cérémonies impliquant des rites idolâtres auxquels sa conscience lui interdisait de se plier. En dépit de son entourage orthodoxe qui l'engageait à suivre la coutume, il résista, et une partie des siens se brouillèrent avec lui. « Ma famille et mes amis m'abandonnèrent, écrit-il, mais Dieu me bénit. Ma conscience fut satisfaite du triomphe du Bien. Que me fallait-il d'autre ? » — Inutile de dire qu'il apporta la même intransigeance dans le règlement de la succession. Le père était mort brusquement durant un voyage à Londres, laissant des dettes, et ses affaires en mauvais état. Devendranath ne voulut pas que les créanciers souffrissent le moindre tort. Après des années de direction judicieuse des affaires, et aussi de privations, il réussit à les rembourser jusqu'au dernier centime. Il fit plus. Très large dans ses charités, son père avait

pris des engagements vis-à-vis de certaines personnes ou de certaines œuvres : ne pouvant admettre que sa mort frustrât des malheureux, il se chargea lui-même de l'exécution des promesses paternelles.

Pour les profanes, il avait déjà atteint les sommets de la spiritualité ; mais il se sentait encore trop lié au monde. Il en eut l'impression quand, après dix années d'efforts où il avait réussi à acquitter presque entièrement les dettes de son père et quelques-unes de l'un de ses frères, il se vit obligé d'en aider un autre qui, lui aussi, avait contracté des emprunts. Son esprit en fut accablé, et c'est de ce moment que date son complet renoncement au monde. Il voyagea dans l'Himalaya, fit une retraite de dix-huit mois près des collines de Simla, et revint à Calcutta, dit l'un de ses fils, « régénéré », et plus désireux que jamais de propager les vérités qui étaient l'âme de sa vie. « C'est alors qu'il répandit ses inspirations dans une série de sermons improvisés en chaire, qui firent sur la congrégation l'impression la plus profonde. »

En 1862, quelque temps après son retour, il accepta comme coadjuteur Keshab Chandra Sen, jeune homme de ving-trois ans, d'une haute valeur morale, mais dont les idées étaient assez différentes des siennes. Tout réformateur qu'il fût, Devendranath Tagore était profondément attaché au passé, ne connaissait que les traditions de son pays, et les Écritures sacrées de l'Inde. Keshab Chandra Sen était au contraire ouvert à la civilisation occidentale, honorait le Christ[1] et citait volon-

1. Dans une conférence sur « Jésus-Christ en Europe et en Asie », prononcée en 1865, peu de temps après sa séparation, Keshab disait : « J'ai le plus profond respect pour le caractère de

tiers le Nouveau Testament. Ces divergences, jointes à une opposition de vues sur le mariage entre personnes n'appartenant pas à la même caste, devaient provoquer bientôt un événement gros de conséquences pour l'avenir des Brahmo-Samaj. Tout en restant lié spirituellement à Tagore, Keshab se sépara en effet de lui pour fonder « le Brahmo-Samaj de l'Inde », dont se détacha à son tour une Association nouvelle, celle des « Sadharan Samaj ». Ainsi, les adeptes du Brahmo-Samaj se trouvèrent divisés en trois groupes. Mais, en réalité, leur but resta le même. « Par des moyens différents, écrivait Max Muller, ils servent tous la même idée ; ils font tous, je crois, un bien sans mélange en aidant à réaliser le rêve d'une nouvelle religion dans l'Inde, peut-être dans le monde entier — une religion libre des nombreuses corruptions du passé, appelez-les idolâtrie, ou caste, ou inspiration verbale, ou cléricalisme — et fermement basée sur la croyance en un seul Dieu, le même dans les Védas, le même dans l'Ancien Testament, et dans le Nouveau, le même dans le Coran, le même aussi dans le cœur de ceux qui ne placent plus les Védas, les Upanishads, ou n'importe quel autre Livre sacré entre eux et leur Dieu. Le courant est faible encore, mais c'est un courant d'eau vive. Il peut disparaître pendant quelque temps, il peut chan-

Jésus, et le grand idéal de vérité morale qu'il a enseigné et selon lequel il a vécu... Dans le Christ, nous ne voyons pas seulement l'exaltation de l'humanité, mais aussi la grandeur dont la nature asiatique est susceptible. Aussi pour nous, Asiatiques, le Christ est-il doublement intéressant, et sa religion mérite notre attention particulière. Et ainsi en Jésus-Christ l'Europe et l'Asie, l'Orient et l'Occident, peuvent apprendre à trouver leur harmonie et leur unité. »

ger de nom et suivre de nouvelles voies, dont nous n'avons encore aucune idée. Mais si jamais il doit y avoir dans l'Inde une religion nouvelle, je crois qu'elle devra la vie au large cœur de Rammohan Roy et de ses nobles disciples, Devendranath Tagore et Keshab Chandra Sen. »

III

Après le départ de Keshab, Devendranath Tagore, tout en continuant à s'occuper du Brahmo-Samaj et de son développement, se retira de la vie active. Il approchait de la cinquantaine, avait accompli son œuvre, élevé une nombreuse famille : l'heure lui paraissait venue « de vivre devant le monde, en lui, et cependant hors de lui, la vie d'un Rishi véritable... Dès lors il devint le patriarche de tous les Brahmo-Samaj, et un Maharshi (saint) pour tous les Hindous ».

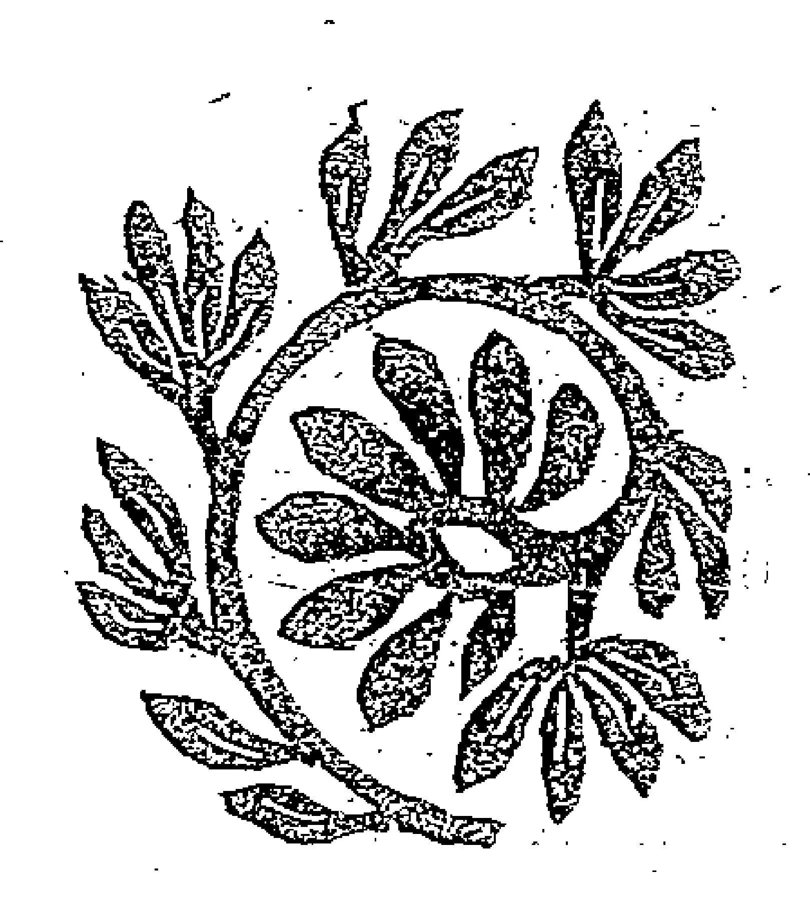
Il alla habiter une sorte de retraite qu'il s'était fait construire à Bolpur, et qu'il avait appelée *Shantiniketan,* ou « Séjour de la Paix ». Plus tard, il revint à Calcutta dans la maison familiale. C'est là que le 18 janvier 1905, entouré de ses enfants et petits-enfants, il s'éteignit à quatre-vingt-huit ans, en pleine conscience. Durant les derniers jours, il n'avait cessé de redire ces vers de Hafiz :

Les cloches ont sonné... J'ai perçu leur appel,
et suis prêt à partir...

Il laissait une *Autobiographie* qui est moins l'histoire d'une vie que le Journal d'une âme, de ses efforts pour

se dégager des superstitions d'une religion faussée, afin d'aller au Dieu vivant, à « l'Éternel Esprit immanent, présent dans le monde extérieur et dans le cœur de l'homme. C'est le témoignage d'une vie rayonnante, luttant pour obtenir toujours plus de lumière, et faisant briller sa clarté autour d'elle ».

(*M. DUGARD, d'après* The Autobiography of Maharshi Devendranath Tagore, *translated from the Original Bengali by Satyendranath Tagore and Indira Dévi*; (*Calcutta, S. K. Lahiri, C°, 1909*).





QUELQUES SOUVENIRS SUR MAHATMA GANDHI

par

JAWAHARLAL NEHRU

Depuis de longues années, l'Inde a rarement occupé la scène du monde, même à l'arrière-plan. De loin en loin, une mutinerie et sa répression barbare, ou la fusillade de quelques centaines de personnes, appellent l'attention des hommes des autres pays ; mais ce n'est que pour un temps, et bientôt ils retombent dans leur indifférence et leur ignorance habituelles. L'Inde peut jouer un rôle assez important, bien qu'involontaire, dans le développement de l'organisation britannique et mondiale, et d'autres pays peuvent avoir à souffrir du désavantage de se trouver placés sur les routes de son commerce, mais tout cela se passe derrière la scène où la diplomatie opère en secret. L'homme moyen semble en être peu informé, et s'y intéresser moins encore. Il s'est depuis peu rendu compte que l'Inde s'agite, désire sa liberté et, sans songer à s'enquérir de sa situation, ses sentiments pour elle sont

surtout déterminés par sa propre attitude vis-à-vis de l'Angleterre. Les grands hommes de l'Inde et leur activité lui restent inconnus. Un Rabindranath Tagore force l'attention par l'éclat de ses œuvres, mais on le regarde comme une exception qui ne représente guère l'Inde.

Il y a quelques années, Gandhi a réussi cependant à briser la glace de cette indifférence, et son nom s'est répandu dans toutes les parties du monde. On le connaît non seulement comme un être remarquable et rare, mais aussi comme un homme représentatif du nouvel esprit de l'Inde. Si des pays étrangers ont été presque forcés de prendre connaissance de lui, on imagine aisément ce qu'a été sa position dans son pays natal. D'un bout à l'autre de l'Asie, on n'aurait peut-être pas trouvé une seule personne qui n'en eût entendu parler, et il en était bien peu qui n'eussent subi sa fascination.

Donner une idée d'un tel homme n'est pas chose très facile. L'impression sera nécessairement limitée, partiale, et la représentation que les lecteurs se feront de lui sera loin d'être exacte. Gandhi a déclaré lui-même qu'il n'est pas un homme politique au sens ordinaire du mot. C'est avant tout un homme religieux, que la force des événements a entraîné dans la politique. Aussi pour le comprendre faut-il connaître ses côtés religieux. Malheureusement, je ne suis pas en état de dire quoi que ce soit sur ce point essentiel de sa nature. Le privilège de lui être associé et de travailler avec lui, privilège dont j'ai joui pendant plusieurs années, ne s'est exercé que dans la politique; aussi les impressions qui m'en restent se bornent-elles à cet

ordre de choses. Décousus comme ils le sont, mes souvenirs doivent être lus avec cette réserve et en ce sens limité. Il est toujours difficile pour le message d'un grand homme d'être entièrement saisi par des esprits de moindre envergure, et je n'ai pas la prétention d'interpréter Gandhi de manière intégrale.

Beaucoup d'entre nous, dans l'Inde, avaient entendu parler du Mouvement d'« Insoumission civile » provoqué par Gandhi dans l'Afrique du Sud, et qui lui avait valu une lettre de chaudes félicitations de Tolstoï. C'est avec un intérêt profond et anxieux que nous avions suivi la lutte courageuse soutenue par nos compatriotes sous la direction de Gandhi, contre des lois injustes et oppressives. Par la magie de sa personnalité et la force de l'exemple personnel, il avait réussi à transformer un groupe de petits commerçants et de petits travailleurs, de mœurs peu audacieuses, en une bande de héros. Aussi Gandhi revint-il dans l'Inde avec un nom célèbre et l'auréole de la victoire.

On était dans la période décisive de la grande Guerre. Le Gouvernement faisait un grand effort, accompagné souvent de violences et de terrorisme, pour enrôler de nouvelles recrues dans l'armée. Une profonde désillusion s'était répandue dans les esprits, qui sentaient que les promesses faites et les espoirs entretenus au début de la Guerre étaient des mots, des phrases creuses, et l'agitation politique en faveur du « Home Rule » reprenait sur une plus grande échelle. Mais Gandhi refusa de se laisser entraîner dans la politique. Il fit pencher la balance du côté du Gouvernement et, pacifiste comme il l'est, essaya même de lever des hommes pour l'armée. Il espérait encore qu'il serait possible

d'arriver avec le Gouvernement à une entente honorable. Il se peut d'ailleurs que les méthodes employées par les hommes politiques de l'Inde ne lui aient point convenu. Elles étaient trop inopérantes, trop douces, et il était rentré de l'Afrique du Sud ardemment convaincu de l'efficacité de son remède souverain, le « Satyâgraha » ou « Insoumission civile », ainsi que de son savoir-faire dans l'application de cette méthode. Il sentait probablement que l'Inde serait forcée d'y recourir, et voulait y préparer son pays en attendant le moment psychologique. Une telle méthode ne doit pas, en effet, s'employer à la légère, sans une préparation spéciale, sinon elle peut se retourner contre ceux-là même qui la mettent en pratique. Et, selon lui, la première chose essentielle, c'était d'offrir à l'adversaire toutes les occasions de revenir lui-même à l'équité. Ce n'était qu'en dernier ressort, quand tous les autres moyens auraient été épuisés, que l'on pourrait tenter la méthode finale.

L'occasion se présenta assez vite lorsque, en dépit de l'opposition unanime de l'Inde, le Gouvernement britannique introduisit dans la législature les deux mesures répressives connues sous le nom de *Rowlatt Bills*. Gandhi entra alors dans le champ politique, mais il continua à agir avec précaution, et l'« Insoumission civile » qu'il avait en vue ne devait être pratiquée que par des individus choisis. Il voulait tâter le terrain et mesurer la force de la nation. Dans cette pensée, il annonça un jour de jeûne et de prières pour le pays. L'appel eut un succès incroyable, et le 6 avril 1919 — resté depuis une des journées nationales marquées d'une lettre rouge — d'un bout à l'autre de

l'Inde des millions de personnes jeûnèrent et suspendirent leur travail. Les événements se succédèrent avec rapidité, et l'arrestation temporaire de Gandhi entraîna sur quelques points de sérieuses émeutes, suivies dans le Pendjab du fameux massacre de *Tallian-Wala Bagh* à Amritsar, et du terrorisme sous la loi martiale.

Je me souviens — aucun Hindou ne peut l'oublier — de l'ardente colère qui jaillit dans l'Inde quand les nouvelles du Pendjab se répandirent, colère que le sentiment de notre faiblesse et de notre impuissance ne diminua nullement. Pendant quelques mois, le Gouvernement isola le Pendjab du reste de l'Inde, et aucun de nous dans les autres parties du pays n'eut le droit de pénétrer dans cette malheureuse province. Nous ne pouvions rien, mais étions pleins de ressentiment, et désireux de le manifester. Nous sentions que Gandhi devait diriger le mouvement et aller là-bas en personne. Mais, bien que profondément affecté et très désireux de se rendre dans le Pendjab, il ne voulut pas partir. Y aller à cette époque signifiait pour lui faire le pas final, après lequel il n'y a plus de retour, et aussi soulever tout le pays et provoquer peut-être un désordre général. Il resta calme, en dépit du feu qui le dévorait et brûlait autour de lui, et, jugeant que les temps n'étaient pas mûrs pour le duel suprême, il attendit son heure.

Pus tard, quand les conditions redevinrent plus normales, il alla au Pendjab avec beaucoup d'autres, et s'enquit des épreuves subies sous le régime de la loi martiale. Maintes et maintes fois au cours de ces enquêtes, ses idées entrèrent en opposition avec celles des « leaders » hindous qui travaillaient avec lui. Mais presque toujours, ils se rendaient à son opinion,

et les événements qui suivirent le justifièrent. Ce fut à cette occasion que pour la première fois je restai près de lui durant quelques mois, et je me rappelle vivement combien j'étais impressionné par sa sagacité politique. Cet idéaliste, ce rêveur, avait une façon extraordinaire de « visualiser » le cours que prendraient les événements et de suggérer la chose à faire. Son sens pratique fit une grande impression sur moi.

Quand arriva le moment de formuler la volonté du pays au sujet des poursuites à exercer après l'Enquête sur la loi martiale, une différence d'opinions se manifesta de nouveau entre Gandhi et les autres « leaders ». Beaucoup de ceux-ci voulaient, non sans raison, obtenir des mesures rigoureuses et des peines sévères contre les officiers coupables. Mais, plus en contact avec la réalité, Gandhi plaida en faveur de mesures plus douces. Comme toujours il suggéra l'idée de demander une peine aussi petite que possible, mais de n'en pas démordre. Et finalement, il l'emporta sur ses collègues.

Mais jusqu'ici il n'avait pas rompu avec le Gouvernement britannique. Il conservait une lueur d'espoir et, non sans les plus grandes difficultés, il empêcha le Congrès national tenu à Amritsar, en décembre 1919, de pousser les choses à l'extrême. Avant que peu de mois fussent écoulés, le Gouvernement montra clairement qu'il ne ferait même pas la moitié du chemin à parcourir pour se rencontrer avec le Congrès national ; alors le sort en fut jeté. Sur la proposition de Gandhi, le Congrès se décida pour la Non-Coopération.

Pendant un an et demi, tout fut dominé par le mouvement Non-Coopératif, et Gandhi domina le mouve-

ment et le pays. Il était dans son élément, et se sentait pleinement à l'aise. Il réfléchit aux méthodes de « Satyâgraha », ou « Insoumission civile », à pratiquer sur une échelle plus grande que celles que le monde avait vues jusqu'alors. Forcer, par des moyens pacifiques mais non moins effectifs, un Gouvernement puissant à céder à la volonté populaire, était une nouvelle et terrible expérience. Pour beaucoup de gens, le terrain était neuf et inexploré. Les intellectuels comprirent qu'en principe il y avait là une arme parfaite, et qu'aucun Gouvernement étranger ne pourrait durer un jour dans l'Inde si on le privait de toute aide et de toute coopération; mais leur esprit n'acceptait pas entièrement la nouvelle doctrine, et redoutait le facteur humain qui s'entend à bouleverser les meilleures théories. Toutefois ce doute initial n'empêcha pas longtemps la majorité d'entre eux de donner leur plein concours au mouvement. Il fallait agir de façon effective, et aucun autre moyen effectif n'était en vue. L'enthousiasme formidable des foules et le pouvoir rapidement croissant du mouvement Non-Coopératif balayèrent les hésitations, même chez la plupart des circonspects.

Promoteur du mouvement et versé dans sa direction, Gandhi en fut naturellement le chef incontesté. C'était vraiment l'homme de la situation. Il n'avait aucun doute. C'était pour lui la position naturelle qui lui convenait, l'appelait à donner la pleine mesure de sa force et de son génie. Il fut le commandant en chef, virtuellement le dictateur, non sans quelque chose d'impérieux; et durant cette période sa conduite des opérations fut remarquablement hardie et heureuse.

L'initiative venait toujours de lui et, comme le constatait le vice-roi, Lord Reading, en décembre 1921, le Gouvernement se montra troublé et inquiet.

Des discussions se sont élevées dans l'Inde pour savoir si Gandhi eut raison ou non de rejeter les avances du Gouvernement au mois de décembre 1921. C'est là un point dont nous n'avons pas à nous occuper. Bientôt il fut condamné à six ans de prison, mais relâché pour raisons de santé après avoir été détenu deux années seulement.

A sa sortie de prison, Gandhi trouva l'Inde dans une situation nouvelle. Il s'était formé de nouveaux partis qui, tout en adoptant l'essentiel de son programme, y avaient introduit des modifications importantes. Il ne fut plus dans son élément, et se sentit mal à l'aise. A partir de sa mise en liberté, sa conduite devint donc très différente de ce qu'elle avait été autrefois, quand le mouvement Non-Coopératif touchait à son apogée. Durant la première période, il savait ce qu'il voulait faire, et était toujours sûr de lui; plus tard, il n'en fut pas aussi sûr, et éprouva quelque difficulté à s'adapter aux conditions nouvelles. En plusieurs circonstances ces tentatives d'adaptation l'amenèrent à modifier sa position, quelquefois à la grande perplexité de ses disciples.

Dans l'Inde, plus que partout ailleurs, la personnalité, la vie droite, le sacrifice de soi-même comptent plus que les idées. Durant ces dernières années, les idées de Gandhi se sont dans une certaine mesure infiltrées dans toutes les couches de la société hindoue; elles sont devenues le fond conscient ou inconscient de notre politique et de notre neutralité.

Mais cette influence et cette popularité formidables reposaient et reposent encore sur sa personnalité, son caractère. Aujourd'hui, les conditions politiques de l'Inde n'étant pas en accord avec sa méthode d'action, il a préféré se donner à l'activité sociale et économique. Mais c'est une profonde erreur de s'imaginer que son influence sur la politique hindoue est une chose du passé. Son influence et sa puissance demeurent, et elles se feront sentir dans la politique quand il jugera le moment favorable. Il agit rarement, mais quand il agit, il veut agir de manière effective.

Chacun sait que la passion maîtresse de Gandhi, c'est la Vérité, et une part essentielle de la vérité, pour lui, c'est le renoncement à toute violence. « L'Insoumission civile » n'est qu'une forme très limitée de son « Satyâgraha » qui signifie réellement : « persévérant dans la Vérité ». Aussi, à la Vérité telle qu'il la conçoit, a-t-il toujours essayé de s'attacher, en dépit des conséquences. Il rejette de toutes ses forces la maxime selon laquelle la fin justifie les moyens, car pour lui il n'est pas de fin obtenue par des moyens injustes qui puisse se justifier. A ses yeux, tout doit être basé sur le Bien, et ses incursions dans la vie politique ont toujours eu leur cause dans ce qu'il regardait comme des erreurs morales. Son langage montre souvent la prédominance de sa mentalité religieuse; quelques-uns de ses mots sentent la théologie, et semblent étranges dans une atmosphère politique. Tout ce qui est mal, il le traite de péché, et quand il en est venu à la conclusion que le Gouvernement britannique dans l'Inde était immoral et injuste, il l'a appelé « satanique ».

En réalité, c'est un homme politique étrange. La politique n'est guère le fait d'un idéaliste, et il est certainement absorbé par son idéal, quoiqu'il s'appelle lui-même, et avec raison, un idéaliste pratique; la politique est une série de compromis, et, bien que toujours prêt aux compromis en matière de détails, sur les questions de principes, il se montre inflexible; l'opportunisme et les expédients n'existent pas pour lui, s'ils doivent le détourner de sa route. La doctrine et la pratique vont chez lui la main dans la main, et des hommes plus faibles trouvent souvent dur de vivre à la hauteur qu'il leur fixe. Et chaque fois qu'il lui est arrivé, à son propre jugement, de commettre une erreur, il l'a dénoncée plus hautement qu'aucun de ses adversaires n'aurait pu le faire, et n'a jamais hésité à revenir sur ses pas. Or ces erreurs, pour lesquelles il est parfois critiqué, proviennent généralement de sa foi profonde dans ses compatriotes. Les jugeant d'après lui-même, il s'attendait à les voir fidèles à leurs principes; mais souvent la tâche était trop dure pour eux, et grande était la différence entre les principes et la pratique.

Cependant je regarde Gandhi comme un homme politique réussissant d'une façon extraordinaire. Et son succès tient à ce qu'il possède fortement des qualités qu'on ne suppose guère très marquées dans l'Inde. Je le regarde comme un homme d'action, capable et ponctuel, et doué d'un remarquable pouvoir d'organisation. D'autres que lui, quoique dans une mesure moindre, ont éveillé l'ardente affection des masses. Mais à l'influence magnétique de sa personnalité et à son étrange pouvoir de remuer les foules, Gandhi a ajouté d'une manière prééminente les qualités de l'Occident, l'acti-

vité et la force. Et le fondement de sa force a été dans sa faculté de saisir l'essentiel. Pour lui, l'Inde a signifié les pauvres de l'Inde, et la liberté de l'Inde a signifié le relèvement de ces millions de moribonds, frappés par la famine, et chez qui la faim et la misère vous fixent de leurs yeux creux. Il a été hanté par leur pauvreté terrible, et chacun de ses actes en a subi l'influence. Le meilleur moyen d'aider les agriculteurs, qui forment la grande majorité de la population, était de leur procurer un travail à domicile qui ne les éloignerait pas de l'agriculture, mais serait pour elle une industrie ancillaire. Le travail à domicile qui leur convenait plus que tout autre, c'était l'antique filage à la main et le tissage. Aussi prêcha-t-il le retour au rouet et à la coutume de ne porter que des vêtements tissés à la main.

Je viens de présenter Gandhi comme un homme d'action. Mais ce n'est peut-être pas là une représentation juste. Il serait plus exact de le définir, à la manière des psychanalystes, un homme de passion dans l'action. Appliqué à Gandhi, le mot « passion » semble étrange et propre à induire en erreur, car il est d'un calme exceptionnel, ou s'il y a en lui quelque mouvement de passion, il le contrôle absolument et n'en laisse rien voir aux autres. Son type idéal de l'homme se trouve dans ses vers favoris de la « Bhagavad Gîtâ ». Krishna dit à Arjuna que :

> Quand un homme,
> renonçant aux désirs qui tourmentent l'esprit
> en son âme a trouvé le réconfort de l'âme,
> et touche enfin le Yôga — cet homme est un Yogi !
> Ni chagrin ni plaisir ne l'abat ni l'excite ;

il habite au delà du trouble des passions,
des colères, des peurs, est fixé dans le calme
des sublimes pensers ; — sûrement un tel homme
C'est le Muni, c'est le Sage et c'est le vrai Reclus !
celui qui, nulle part à nul être asservi
dans les liens de la chair, prend les maux et les biens
sans cris de désespoir ni de joie exaltée,
de la pure sagesse a les marques visibles [1] !

Mais le mot « passion » deviendra plus clair si nous employons un autre terme — la foi. Gandhi est un homme de foi. Quoique profondément intellectuel, il croit plus à l'intuition qu'à la raison. Il lui arrive souvent de se décider plus ou moins par instinct à tel ou tel mode d'action, et d'essayer de trouver ensuite les raisons de son choix. Tant qu'il suit le courant où sa foi le dirige, il est à plein dans son élément et excelle tout ensemble dans le domaine de la pensée et dans celui de l'action — de la pensée parce qu'il a l'esprit très pénétrant, de l'action parce qu'il est très actif. Mais sa pensée s'appuie sur l'instinct et l'intuition, et parfois l'allure plus lente des autres esprits le trouble et lui donne inconsciemment un peu d'impatience, bien qu'il ne trahisse jamais d'humeur. Transporté de sa foi centrale en des situations ou des manières de voir qui ne lui sont pas familières, son esprit n'est plus aussi vif, et peut se montrer troublé ou perplexe. Le fait est dû en partie à sa répugnance à envisager des questions qui ne lui semblent pas assez vitales. Mais la vie est complexe, étrange, et nous pousse en des situations nouvelles, que nous le voulions ou non.

1. D'après la traduction de Sir Edwin Arnold.

Dans le domaine de l'action, cette divergence marquée est encore plus sensible. Durant le mouvement de Non-Coopération, quand l'action à exercer allait plus ou moins dans les directions de sa foi, Gandhi s'est montré le « leader » idéal, et par-dessus tout, homme d'action. Par le fait, les circonstances le transformèrent en dictateur du mouvement, et ce manteau de la dictature, il le porta avec la plus grande aisance, la plus grande confiance en lui, et, malgré son humilité, un certain air d'autocrate. Il a été le bienfaisant despote auquel on obéit volontiers et avec amour. Mais les circonstances ayant changé, et le mouvement ne suivant pas tout à fait aujourd'hui ses propres lignes, son activité ne trouve plus d'espace suffisant dans la carrière politique, et pour le moment ce n'est plus un homme d'action. Sa voie suit une ligne droite, qui parfois touche la courbe de la vie d'un peuple ; en ce cas, il est aussitôt le maître de la situation. Mais parfois aussi, la courbe s'écarte de la ligne droite, le laissant quelque peu solitaire en son chemin direct et étroit.

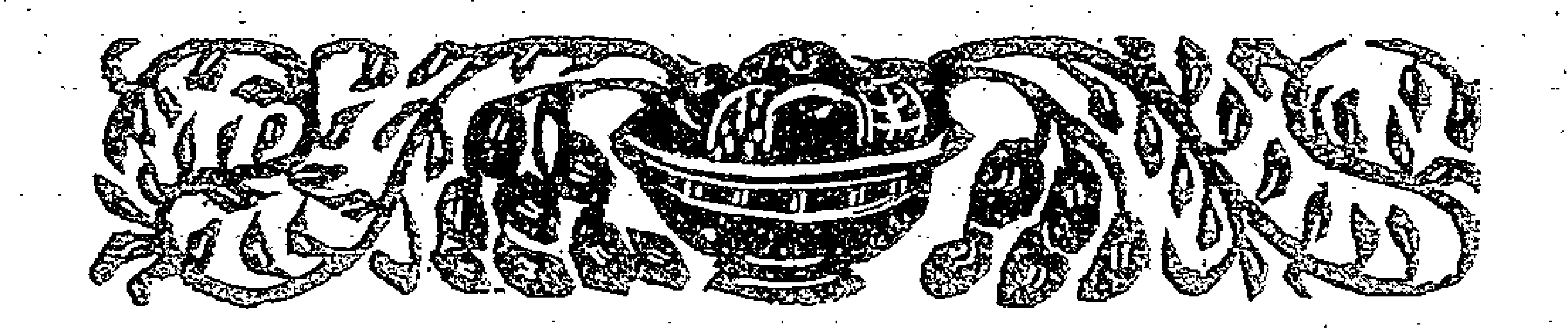
Peut-être ces efforts pour analyser et classer un homme comme Gandhi sont-ils d'une utilité médiocre, et ne nous aideront-ils guère à le mieux comprendre. Il importe peu de savoir la classe ou le type auxquels il appartient, et même s'il n'est pas au-dessus et en dehors de toute classification. Ce qui importe et reste dans l'esprit, c'est le souvenir d'un être profondément sympathique et aimable, qui, malgré son ascétisme et son austérité, n'a rien perdu de son humanité et de son humour ; d'un appui pour les affligés, pour ceux qui souffrent dans leur esprit ou leur corps ; d'un homme ayant le don de faire sortir des autres ce qu'ils ont de

meilleur ; d'un « leader » sachant inspirer ceux qui le suivent, et d'un ami plein de charme vers lequel on ne se tourne jamais en vain. En pensant à lui, on se représente un corps frêle avec une âme indomptable, travaillant constamment à relever l'Inde de l'abîme, à donner quelque joie et réconfort à ses millions d'affamés, et portant sur ses épaules le terrible fardeau de la douleur et des misères d'une nation, en dépit des retours en arrière, des désillusions et des désappointements.

Genève, 21 août 1926.

(*Traduit par M. DUGARD.*)





MAHATMA GANDHI
ET SA POLITIQUE ÉCONOMIQUE

par

C. F. ANDREWS

Si l'on veut comprendre comme il faut la situation actuelle de l'Inde, il est nécessaire de se rendre un compte exact de la position de Mahatma Gandhi. Car la puissance de sa personnalité est si grande que, tôt ou tard, il gagnera à son point de vue tous ses compatriotes. Il est, dans la vie nationale de l'Inde, la seule force qui puisse mettre en mouvement les masses. Tous les autres chefs politiques viennent chercher près de lui un appui. Il donne son appui, il fait des sacrifices dans certains sens, mais il exige en retour une chose, la chose à laquelle il tient par-dessus tout, sa politique économique dans les villages, ce qu'il appelle son programme de *Khaddar*. Ce programme consiste à assurer par tous les moyens possibles la fabrication et l'emploi dans les villages de l'Inde de la cotonnade indigène. Le mot *Khaddar* signifie d'ailleurs *cotonnade filée chez soi.* Mahatma Gandhi est aujourd'hui opposé à la coton-

nade étrangère venue de l'Occident. Chaque année, il concentre davantage sur ce point son attaque. Si la cotonnade étrangère n'envahissait plus les villages indiens, il n'est pas exagéré de dire que toute son attitude envers la Grande-Bretagne serait changée. C'est un homme pratique et un homme du peuple, qui s'occupe des faits pénibles de la vie, de la misère des pauvres, du malheur des classes déprimées, de l'ivrognerie des ouvriers de fabriques. Il a toujours ramené la politique à ces facteurs élémentaires. Voilà donc l'homme entre tous à qui l'Occident en général et la Grande-Bretagne en particulier ont affaire, en fin de compte; et, malgré les nouvelles mensongères à propos de son éclipse, son autorité sur les masses reste indiscutée et indiscutable.

Je voudrais montrer la raison fondamentale pour laquelle le Mahatma a retiré son appui au Gouvernement Britannique aux Indes, et à quelles conditions il serait prêt à le lui rendre. Il faut noter qu'en 1915, peu après son retour de l'Afrique du Sud, il avait dit ouvertement à Madras : « Le fait est que je suis amoureux de l'Empire Britannique ! » — Comment en est-il arrivé à un changement radical dans son angle de vision ? C'est la question vitale, d'où dépend dans une grande mesure la paix entre l'Angleterre et l'Inde.

Il est banal de répéter que « les deux injustices », ainsi qu'on les appelle : le massacre d'Amritsar et la trahison envers les Musulmans au traité de Sèvres, ont indigné Gandhi au point de se déclarer rebelle. Ce peut être vrai en partie. Mais le fardeau était là auparavant, et le point de rupture était à peu près atteint depuis quelques années.

Pendant les vingt ans que Gandhi avait vécu en Afrique du Sud, il était resté séparé de l'Inde. Le foyer de ses ancêtres était à Kathiawar, État indien un peu à l'écart, qui n'était guère touché par les manufactures étrangères de l'Occident. Il en était parti de très bonne heure pour aller en Angleterre, puis après un court séjour aux Indes, dans l'Afrique du Sud. Durant son absence, il se souvenait plutôt de Kathiawar que de l'Inde Britannique. Mais quand il rentra aux Indes en 1915, il commença à se faire le champion des pauvres. Il visita des régions telles que Champaran, dans le Bihar, qu'il n'avait pas vues auparavant. Alors, pour la première fois, il découvrit vraiment la pauvreté écrasante des villageois hindous, et son cœur en fut transpercé.

Il est presque impossible d'exagérer cette pauvreté. J'ai vécu plus de vingt-deux ans au milieu d'elle, et pourtant chaque nouvelle année m'apporte de nouvelles révélations de ses abîmes. Il est absolument vrai que des millions d'êtres humains ne mangent jamais à leur faim. Il est également vrai que des millions ne peuvent avoir qu'un seul repas de riz et de sel par jour, pour vivre et travailler. Une cahute de boue est le seul abri qu'ils connaissent. Si la pluie ne tombe pas assez, c'est pour eux la famine. Les inondations ne sont pas de moindres calamités. Le choléra, la malaria, la dysenterie sont toujours à leur porte. Quelquefois les puits se tarissent, et ils n'ont même pas d'eau à boire.

Aucun Hindou vivant actuellement n'a considéré cette misère du même œil que Mahatma Gandhi. Car il est un saint, étrangement semblable à saint François d'Assise, par sa compassion infiniment tendre pour les

pauvres. Il accomplit tout naturellement des actes héroïques de sacrifice et d'identification avec la pauvreté, comme on n'en rencontre que dans la vie des saints. C'est chez lui une passion. Les masses de l'Inde l'aiment pour cette raison, et gardent précieusement dans leur mémoire tout ce que l'on raconte de lui, transformant ces récits en légendes, selon la coutume des villageois dans le monde entier.

Voilà donc l'homme avec qui l'Occident, aux industries mécaniques gigantesques, doit s'entendre.

Car Mahatma Gandhi, le saint et le mystique, est en même temps l'homme pratique, l'homme du peuple. Il a déclaré sans ambages qu'une injustice existe, bien plus fondamentale que « les deux injustices » d'Amritsar et de Sèvres : l'injustice économique, commise depuis un siècle par le commerce de la cotonnade étrangère, imposé à un peuple sans défense, et contre lequel toute résistance était impossible. De même que le commerce de l'opium a été imposé à la Chine dans sa faiblesse et sa sujétion, empoisonnant les sources de la vie nationale chinoise, de même, déclare-t-il, le commerce de cotonnade de la Grande-Bretagne a détruit la vie économique des innombrables villages de l'Inde. Il les a laissés, dit-il, aussi impuissants à résister à ses empiétements, que les Chinois devant l'opium déversé par le Gouvernement Britannique dans leur pays, il y a un siècle. Mais de même que le Parlement a enfin reconnu que le trafic de l'opium était « moralement indéfendable », de même Gandhi voudrait que l'on reconnût « moralement indéfendable » le trafic de cotonnade imposé aux Indes par la force de la conquête. Dès que cette déclaration sera

faite honnêtement et sincèrement, la paix et la réconciliation auront lieu.

J'ai tâché de montrer que, même avant le mouvement de Non-Coopération, Mahatma Gandhi était presque arrivé à cette conclusion. Pendant un court intervalle de temps, il est vrai, l'injustice d'Amritsar et le tort fait aux Musulmans par le traité de Sèvres détournèrent en partie son attention. Mais comme l'aiguille de la boussole revient toujours indiquer le Nord, son esprit est revenu à ce point unique : la pauvreté des villages et son remède. Ses voyages à travers l'Inde l'en ont convaincu de plus en plus. Il a revu la misère villageoise, et il y a consacré toute son attention. Il a été prêt à sacrifier n'importe quels avantages politiques, afin de gagner à son programme entier de *Khaddar* ceux qui n'étaient qu'à demi convaincus. Je voudrais expliquer, d'après ce qu'il a dit publiquement, à quel point c'est une hantise pour lui et ses disciples. Mais d'abord, comme la position prise par lui est si peu familière, je répéterai ses arguments, pour plus de clarté.

L'opposition de Gandhi à l'Occident est aujourd'hui réellement morale et économique. Il a la conviction absolue que le commerce étranger de cotonnade, imposé à l'Inde, réduit le paysan hindou à la misère et a, en fait, ruiné la vie des villages. Le village hindou avait autrefois deux industries principales : le coton et l'agriculture. Seule l'agriculture reste, la cotonnade n'étant plus fabriquée dans les villages mais importée de l'étranger. La moitié de l'année, à peu près, quand l'agriculture est impossible, à cause de la dureté du sol et de la sécheresse, causées par la chaleur torride, il n'y a rien à faire dans les villages de l'Inde. Les

anciennes industries indigènes de filage et de tissage de coton ayant été détruites, les habitants restent oisifs. C'est le terrible résultat de la domination étrangère. Voilà pourquoi l'Inde d'aujourd'hui est le pays le plus pauvre du globe, tandis que jadis elle était renommée dans le monde entier pour sa prospérité.

Mahatma Gandhi a donc posé à plusieurs reprises une question très simple. Si le gouvernement du peuple de l'Inde était décidé à faire revivre les industries de filage et de tissage dans les villages, et devait pour cela imposer un droit prohibitif d'entrée sur les marchandises de coton et de fil de coton, la Grande-Bretagne serait-elle disposée à accorder à ce gouvernement, sur ce point, une autonomie fiscale complète ? C'est une des questions principales se rapportant au *Swarâj*.

Je voudrais rendre plus évidente la position hindoue dans cette controverse en citant les propres paroles de Gandhi. Rappelons-nous qu'à plus d'une reprise il a offert sa coopération à ces conditions d'autonomie fiscale. Rappelons-nous aussi que, lors de son procès et de son emprisonnement, il a insisté surtout sur la sujétion morale et économique de l'Inde.

J'ai la bonne fortune de pouvoir rapporter les termes exacts d'un discours prononcé par lui dans le Bengale et traitant directement de ce sujet.

« J'ai vécu, dit Mahatma Gandhi, au milieu des villageois de Champaran, dans le Bihar, pendant des mois ; je les ai vus pour la plupart oisifs et n'ayant rien à faire. Je les ai vus journellement, autour de moi, ne faisant rien. Ils se contentaient de tirer un peu de chaleur de celui qu'ils considéraient comme leur serviteur sincère, mais ils ne voulaient pas travailler. A cette époque

je n'avais pas de rouet, sinon je l'aurais avec joie placé devant eux. Ils n'étaient pas absolument affamés ou mourants de faim, mais ils avaient oublié l'usage de leurs membres, parce que leur principale industrie leur avait été enlevée. Ils grattaient un petit morceau de terre, ils faisaient pousser un peu d'indigo, récoltaient du blé, mais le reste du temps, ils étaient oisifs. Ils n'avaient point d'industrie dans leur propre maison, comme leurs ancêtres, ce qui aurait occupé leurs heures de liberté, et ayant oublié depuis des années cette industrie du coton, ils trouvaient parfaitement inutile de s'y remettre. C'est pourquoi j'appelle leur oisiveté, une oisiveté forcée. Nos membres ont été tranchés, pour ainsi dire, par l'*East Indian Company*. C'est l'un des crimes dont j'ai accusé la domination britannique; et c'est pourquoi j'ai déclaré que, tant que je ne verrai pas un changement de cœur chez les Anglais, tant qu'ils ne sentiront pas en termes des masses hindoues, tant qu'ils ne diront pas : « Oui, nous nous repentons ! Oui, nous devrions rendre à l'Inde ce que nous lui avons pris ! » pour ma part, il m'est impossible de leur tendre la main droite de l'amitié. Je ne puis que déclarer : « Je ne veux pas vous serrer la main ! »

« Voici ce que je veux dire : je ne puis sincèrement serrer la main de l'Anglais, comme je désirerais le faire, s'il ne sympathise pas véritablement avec les masses opprimées de mon peuple. Il ne suffit pas que l'Anglais jette de temps en temps une miette de sympathie à ces masses. Je veux qu'il lise dans leur cœur comme je fais. Je veux qu'il comprenne leur situation économique, la situation économique des villages de

l'Inde. Je ne veux pas d'économie politique empruntée à l'Europe, quelque distingué que soit l'écrivain. Non! L'Anglais à qui je songe doit étudier la vraie Économie des masses hindoues. Il doit penser en termes de leurs problèmes. Il doit ressentir vraiment leur pauvreté et remonter aux causes. Dès que l'Anglais fera cela et agira en conséquence, vous me trouverez à ses pieds, car je connais ses vertus et ses capacités. »

Mahatma Gandhi adresse ensuite des reproches aussi directs à ses compatriotes. Il n'est pas enclin à la flatterie et leur dit des vérités sur l'intouchabilité et le reste. Mais le passage cité suffira à montrer qu'il est absolument convaincu, et que le succès sur ce point est pour lui une question de vie ou de mort, car c'est à son avis une question de vie ou de mort pour son peuple.

Je citerai encore ces paroles :

« Promettez-moi, promettez-moi, insiste-t-il, que dorénavant, tout homme, toute femme bengali, portera du tissu filé dans le pays, et rien que ce tissu. Promettez-moi que tout homme, toute femme, tout enfant ira journellement filer avec la même joie et le même empressement que s'il allait à son repas quotidien, bien plus, avec la même joie que le jeune homme qui va trouver sa bien-aimée. Alors, je vous promets le *Swarâj*. Vous découvrirez que cette chose incroyablement simple aura conquis la délivrance. Parce que ce sera le signe que vous êtes résolus à travailler pour l'Inde sans aucune rémunération. Ce n'est pas une chose immense que je vous demande. Mais justement parce que vous êtes de peu de foi, parce que vous n'avez pas foi en vos villageois, parce que vous

n'avez pas foi en vous-mêmes, parce que vous n'avez pas foi en votre pays, vous refusez de travailler et de filer. Et pourtant vous avez demandé à vos chefs de vous donner la clef du *Swarâj*. Il est impossible de le faire, à moins que vous ne vous discipliniez et ne montriez votre amour pour votre pays, non en paroles mais en actes. »

Nous sommes certains d'une chose : des paroles aussi brûlantes, prononcées dans l'Inde et par un saint qui met en pratique tout ce qu'il prêche et tient dans le creux de sa main le cœur de millions d'êtres, ne sont pas dites en vain. Les jeunes hommes de l'Inde sont gagnés lentement à lui, et à la longue c'est la psychologie de l'Inde qui comptera.

— Êtes-vous sûr, me dira-t-on, que le pauvre peuple de l'Inde y gagnerait, si le commerce de cotonnade étrangère était restreint ou même prohibé ? Les profits ne seraient-ils pas tout simplement transférés aux filatures de Bombay ?

On pourrait répondre que, si l'argent payé pour la cotonnade allait à Bombay, il circulerait dans l'Inde et non en Angleterre. Il n'irait pas à l'étranger. Ce serait du moins un léger gain.

Mais cette réponse n'est pas absolument convaincante. Le vrai moyen d'échange entre les pays n'est pas l'argent, mais les marchandises. Et voilà où entre le facteur le plus sérieux. Car quelques-uns des principaux articles qui sortent de l'Inde pour payer les cotonnades sont des produits bruts de valeur, tels que jute, cuirs, os, graines oléagineuses, etc., qui auraient pu être employées dans l'Inde, soit pour la manufacture, soit comme engrais du sol. Ainsi, non seulement

l'industrie du coton dans les villages est ruinée, mais l'agriculture aussi est appauvrie. Le pillage du sol se poursuit sans compensation. Le rendement annuel par arpent de l'agriculture indienne est l'un des plus misérables du monde ; et pourtant l'Inde envoie à l'étranger chaque année des matériaux bruts qui rendraient son sol plus fertile. C'est le cercle vicieux d'où il est si difficile d'échapper.

— Mais n'est-il pas vrai, poursuit mon interlocuteur, qu'en fin de compte, la liberté du commerce entre les nations vaut mieux ? Le protectionnisme n'implique-t-il pas une forme étroite du Nationalisme et l'indifférence au plus grand bien de l'humanité ?

D'instinct, je suis partisan de la liberté du commerce. Pour cette raison même, il semble que je puisse rendre service en essayant d'interpréter Mahatma Gandhi sur ce point. Car j'ai eu l'impression qu'un jour peut-être il pourrait aller trop loin dans sa théorie de protection et j'en ai souvent discuté avec lui. Mais ceci une fois dit, il est d'autant plus significatif de ma part de déclarer positivement qu'il a vu juste, en ce qui concerne la pauvreté des villages hindous. Car les faits suivants, incontestables, parlent tous pour lui.

1° Les villageois hindous, pour la plupart, sont à deux doigts de la misère écrasante, parce qu'ils sont inoccupés presque la moitié de l'année ;

2° La seule occupation universelle qui atteindrait même le village le plus reculé est l'industrie du coton ;

3° Il est historiquement vrai que dans le passé, l'industrie du coton et l'agriculture marchaient de pair dans l'état économique du village hindou ;

4° Le sol lui-même s'appauvrit parce que les cultivateurs hindous sont beaucoup trop pauvres pour y mettre quelque chose ;

5° Une des principales raisons de leur pauvreté actuelle est qu'ils ont à payer leur cotonnade au lieu de la faire eux-mêmes.

Mais je laisse à présent la situation économique pour aborder un problème plus profond et qu'il est plus difficile d'expliquer aux lecteurs occidentaux, parce qu'il n'est pas une question d'affaires, mais touche de près au sentiment religieux.

Le sens religieux dans l'Inde est si exclusivement développé que, tôt ou tard, tout sujet se tourne en religion. C'est ainsi que la *Caste*, oubliant jadis son fondement racial originel, est devenue dans l'Inde une question religieuse. On pourrait citer mille autres exemples.

La religion du *Swadeshi* ou Nationalisme, prend aujourd'hui rapidement dans l'Inde la place des autres cultes. Mahatma Gandhi a ce principe religieux du *Swadeshi* si puissant au plus profond de son âme, que brûler le tissu étranger a été proclamé par lui un acte nettement religieux. Il a même parlé du tissu étranger comme religieusement impur.

Sans doute il professe la doctrine universelle d'*Ahimsa*, la bonté envers toute créature vivante, et elle est plus enracinée en lui que la doctrine du *Swadeshi*. De plus, il est opposé à la propagande anarchique de la violence. Il ne pourrait jamais répéter lui-même ce blasphème : « Ma patrie n'a jamais tort ! » Au contraire, il a dit récemment ces paroles dignes du Christ :

« J'accepterais volontiers que mon pays périsse, si seulement l'humanité pouvait être sauvée. »

Néanmoins le *Swadeshi* ou Nationalisme est devenu pour lui une croyance véritable. Il le considère comme faisant partie intégrante de l'ordre du monde actuel. De la même façon, tout en rejetant l'intouchabilité, il est fidèle à la *Caste* comme faisant partie intégrante de l'Hindouisme et de sa religion traditionnelle. Ici, je l'avoue, je ne puis suivre sa logique. Il est à noter que Romain Rolland et Rabindranath Tagore, qui sont les plus grands admirateurs de son caractère absolument désintéressé et de son dévouement aux pauvres, se sont tous deux séparés de lui sur ce point.

Mais, même dans ces choses, Gandhi se trouve d'accord avec l'ensemble du peuple hindou. Il ne l'a pas dépassé ; il se tient à son niveau ; il parle son langage, il ressent ses émotions. J'ajouterai que de nombreux villageois musulmans qui ont conservé une grande partie de leurs anciennes traditions éthiques sont aussi d'accord avec Gandhi.

Autant que je puis en juger, cet esprit de *Swadeshi* deviendra probablement dans toute l'Inde une obsession, une passion, une sorte de culte religieux. Dans ce cas, il aura ses enthousiastes et ses fanatiques comme tout autre culte ; et l'enthousiasme religieux dans l'Inde, parmi la population illettrée, devient facilement épidémique. La répression ne peut que le refouler en dedans, et il éclatera de nouveau en conflagration plus étendue.....

Les masses accueillent avec ferveur l'enseignement qui leur dit : c'est une profanation d'admettre dans

l'Inde le tissu étranger ; c'est une impureté de porter le tissu étranger ; le salut des villages dépend de la politique d'exclusion ; seule la renaissance de l'industrie villageoise pourra délivrer l'Inde de l'esclavage !

Du point de vue économique ces arguments sont justes dans l'ensemble. Mais se servir de la religion comme moyen de propagande du *Swadeshi* m'a paru une méthode pleine de dangers ; et quand Gandhi lui-même mit le feu à d'énormes amas de tissus étrangers devant des centaines de milliers de spectateurs, il me sembla nécessaire, pour ma conscience, de protester, publiquement. Cette protestation n'eut aucun effet sur la folle surexcitation des masses en l'année 1921, à l'apogée du mouvement ; mais la réaction est venue avec le temps.

Gandhi lui-même a légèrement modifié sa position. Craignant des explosions de violences, il a renoncé à brûler le tissu étranger en public. Mais le feu de la conviction est toujours aussi ardent en lui. La passion de la liberté est associée chez tous ses disciples les plus fidèles à l'exclusion du tissu étranger et au port du *Khaddar*. Le feu intérieur n'est pas abattu.

Une chose est certaine : un motif religieux d'une énergie incalculable dans la sphère politique a pris naissance. L'avenir seul décidera si l'enthousiasme jaillira de nouveau en flammes violentes ou si, rigidement contenu, il réservera sa force accumulée pour des fins utiles. Mahatma Gandhi fait appel surtout au motif économique, et le programme du *Khaddar* doit à présent résister aux critiques d'économistes de réputation non médiocre. Cette atmosphère de critique est

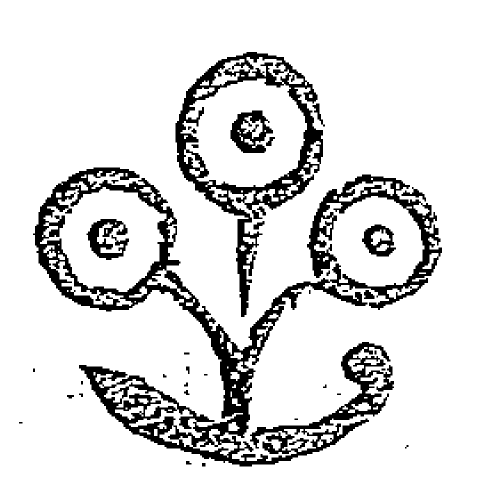
saine ; les microbes de la superstition n'y sauraient se développer.

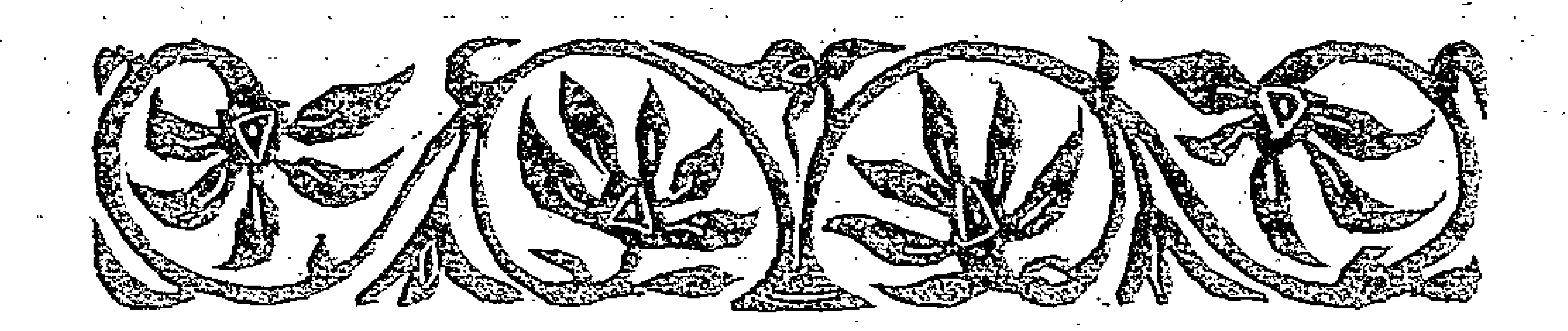
Mais parmi les masses illettrées et irréfléchies, dans les villages perdus, le sentiment religieux du *Swadeshi* semble persister sans contrainte, et nulle critique intellectuelle n'a jamais pu arrêter la ferveur fanatique des simples d'esprit, une fois qu'elle est allumée.

(Traduit par Madeleine ROLLAND.)

Du même auteur (chez Ganesh et C°, Madras) :

The claim for independance.
Non-cooperation.
Indians in South Africa.
The drink and opium evil.
How India can be free.
Indian independance.
The immediate need.
The oppression of the poor.
Christ and Labour.





L'ŒUVRE DE JAGADISH CHUNDER BOSE

par

ÉDOUARD MONOD HERZEN

L'œuvre de Bose consiste essentiellement, on le sait, en la découverte des homologies profondes présentées, sous des conditions comparables, par les phénomènes de réaction, dans les trois règnes, animal, végétal et minéral.

Mais à côté des qualités qui lui ont valu la haute appréciation du monde savant, cette œuvre comporte pour tous, scientifiques ou non, un enseignement précieux que je voudrais indiquer brièvement.

* *
*

La recherche de Bose témoigne d'abord d'une grande liberté et d'une grande hardiesse de pensée, et de vues d'ensemble d'une extrême ampleur. Elles l'ont conduit à cette conclusion si remarquable que toutes les caractéristiques des phénomènes de réaction sont liées à une modification moléculaire fondamentale, qui est une propriété *générale* de toute matière, et elles lui ont

permis de montrer que les trois voies de la physique, de la physiologie et de la psychologie, convergent, et se rencontrent en une magnifique et splendide Unité.

D'autre part, on est frappé par l'extraordinaire minutie de l'expérimentation et de son contrôle. Par exemple, les réactions des plantes, indépendamment des changements dus à la croissance, sont aussi incessantes, aussi diverses, aussi rapides, ou même plus rapides que les nôtres, mais d'une amplitude souvent très réduite, qui les a longtemps soustraites à l'observation. Un des grands mérites de Bose est, non seulement d'avoir aperçu toute l'importance de l'étude des activités ignorées avant lui chez les plantes, non seulement d'avoir inventé tous les appareils — une cinquantaine déjà — capables de les révéler, mais encore d'avoir doté tous ces appareils, sans exception, de systèmes d'enregistrement automatique et dépendant exclusivement de la plante seule : en réduisant rigoureusement à zéro le rôle de l'observateur, les résultats obtenus échappent à toute contestation possible.

Parmi ces appareils fort nombreux, citons seulement celui qui permet d'amplifier des mouvements cent millions de fois, celui qui permet d'enregistrer des temps de l'ordre du millième de seconde, et celui qui enregistre l'assimilation d'un millionième de gramme, au sein d'un tissu vivant. Et ces appareils restent en place pendant autant d'heures ou autant de jours qu'il faut, et donnent l'histoire continue et complète du phénomène étudié, ce qui est un avantage inappréciable : les petites variations et les petites moyennes sont ainsi présentées, *ipso facto*, en même temps que les grandes, tandis qu'une notation inter-

rompue, globale, passe, sans s'en douter, à côté d'éléments importants, et ne permet aucune certitude.

Enfin, l'on sait que s'il est commode de distinguer et, au début, d'étudier séparément les énergies mécanique, thermique, lumineuse, électrique, chimique, etc..., manifestées par les phénomènes, en réalité ces énergies, telles les neuf têtes de l'Hydre légendaire, sont partout associées et partout présentes, liées à un tronc commun et liées entre elles par des rapports souvent connus, de sorte que, dans bien des cas et sous des conditions bien déterminées, l'observation de l'une de ces énergies peut servir de contrôle à celle d'une autre. Ainsi Bose a-t-il toujours mené ses recherches en partie double (mécanique et électrique, par exemple), ou même triple (histologique, chimique, etc...) afin de réaliser toutes les vérifications possibles, et de ne laisser subsister aucun doute.

De la sorte, son œuvre présente le double caractère d'une très vaste synthèse, en même temps que d'un chef-d'œuvre de précision : probité scientifique parfaite, satisfaction entière pour l'esprit.

* *
*

Ce double caractère résulte d'un heureux accord de qualités complémentaires : qualités d'analyse rigoureuse, propres aux sciences exactes, que Bose étudia en Occident, mises au service des qualités si spéciales d'intuition divinatrice, propres à l'Inde antique, et de tout temps approfondies et développées par ses Sages.

Et dans une conférence récente, donnée en Sorbonne, Bose disait que son Institut de Calcutta était ouvert aux

travailleurs de tous les pays, et il priait de le considérer comme le symbole de l'union efficace qu'il désirait voir se réaliser entre l'Inde et nous, entre les deux grandes manières de sentir et de penser.

Il serait banal de dire que pour comprendre vraiment un enfant, il faut « penser en enfant » et que pour comprendre un animal, il faut « penser en animal ». Que l'on ne soit pas surpris de nous entendre dire que Bose a su « penser en plante », ou même « penser en minéral », tant ces expressions correspondent bien aux dons de sensibilité aiguë qui lui ont permis de marcher de découverte en découverte.

Son œuvre montre, avec combien d'éclat, quel incomparable appui la biologie peut espérer des sciences exactes ; mais elle montre tout aussi bien quelle vertu animatrice exceptionnelle apportent à la recherche scientifique certaines qualités de concentration, d'affinement spirituel, et de vision pénétrante.

* *
*

Ainsi, l'œuvre de Bose, quel que soit celui de ses multiples aspects, témoigne de l'heureuse harmonisation de tendances et de données que trop souvent, et bien à tort, l'on imagine opposées, simplement parce qu'il est rare de les trouver réunies chez un même individu, ou dans une même nation.

Certes, l'Inde, à qui tant de cruelles épreuves ont été infligées, peut éprouver une singulière douceur à penser qu'Elle compte, parmi Ses illustres enfants, un incomparable poète : Rabindranath Tagore, un savant de génie : Bose, et un saint : Gandhi.



LA VIE DE SŒUR NIVÉDITA

Sœur Nivédita, Margaret Noble, naquit à Dungannon en 1867 : son ardente intelligence frappa tous ceux qui la connurent enfant. Un ami, missionnaire aux Indes, lui déclara qu'elle ne resterait pas insensible à la cause de l'Inde ; paroles prophétiques s'il en fut jamais. Son père, pasteur dans un quartier pauvre de Manchester, mourut jeune. Marguerite Noble se destina d'abord à l'enseignement. Pénétrée des idées de Frœbel et de Pestalozzi, elle chérissait le rêve d'une nouvelle méthode d'éducation. En 1890 elle ouvrit une école à Wimbledon, et devint l'âme d'un groupe de jeunes que passionnaient des discussions sur des sujets de littérature et de morale. En 1895 elle fit la connaissance du Swami Vivekânanda, premier missionnaire de religion hindoue en Occident. En 1896 elle l'entendit de nouveau, devint son disciple, et accepta d'aller aux Indes pour l'aider à réaliser ses plans sur l'éducation des femmes hindoues. Elle partit en 1897, arriva à Calcutta, voyagea dans le nord-ouest de l'Inde, et chercha ensuite à ouvrir une école au nord de Calcutta. En 1899 elle retourna en Europe, puis accompagna Swami Vivekânanda en Amérique. Elle repartit pour l'Inde en 1902. (Swami Vivekânanda mourut en juillet de la même

année.) Avec une collègue américaine, elle ouvrit l'école qui devint si importante.

Celle qui voulait aider la femme hindoue fut d'abord regardée avec méfiance ; mais elle accomplit ce qui semblait impossible et bientôt les gens autour d'elle la considérèrent comme une des leurs. Après les classes pour les enfants, elle ouvrit des classes pour les mères. Pendant les années qui suivirent, sa vie fut une vie de renonciation et de travail. Quand la peste éclata, elle organisa des groupes de jeunes gens qui entreprirent l'assainissement de la ville et elle-même soigna les pestiférés. Quand les nouvelles de la famine au Bengale lui parvinrent, elle voulut y aller pour porter des secours de village en village en dépit de l'inondation. Sa puissante intelligence, sa foi fervente, son dévouement lui donnèrent très vite un rôle tout à fait prépondérant, et l'on ne saurait trop parler de son influence dans le mouvement national. La Maison des Sœurs qu'elle avait fondée devint un lieu merveilleux de réunions. Dès 1902 Sœur Nivédita fit de nombreuses conférences à Calcutta, à Madras; plus tard, elle limita son activité aux écrits et au contact personnel avec ceux qui cherchaient à coopérer à la formation de la Nouvelle Inde dont elle rêvait.

Elle écrivit beaucoup; *Kali the Mother*, et surtout *the Web of Indian life* la rendirent célèbre en Angleterre : pour la première fois une Européenne pénétrait dans le *zénanah*, comprenait la femme hindoue et en parlait de façon à détruire l'idée fausse qu'on avait d'elle en Occident. Voici la liste de ses autres ouvrages :

Studies from an Eastern Home.

An Indian Study of Love and Death.

Civic and National Ideals.
Myths of the Indo-Aryan race.
Essays on Indian Education.
Religion and Dharma.
Agressive Hinduism.
Famine and Flood.
The Master as I saw him.
Cradle tales of Hinduism.

Les derniers mois de sa vie furent partagés entre l'Angleterre et l'Amérique; sa santé était très ébranlée, car elle ne s'était jamais remise de l'accès de malaria dont elle avait souffert lors de sa visite au Bengale. Elle revint aux Indes pour mourir à Darjeeling, en octobre 1911.

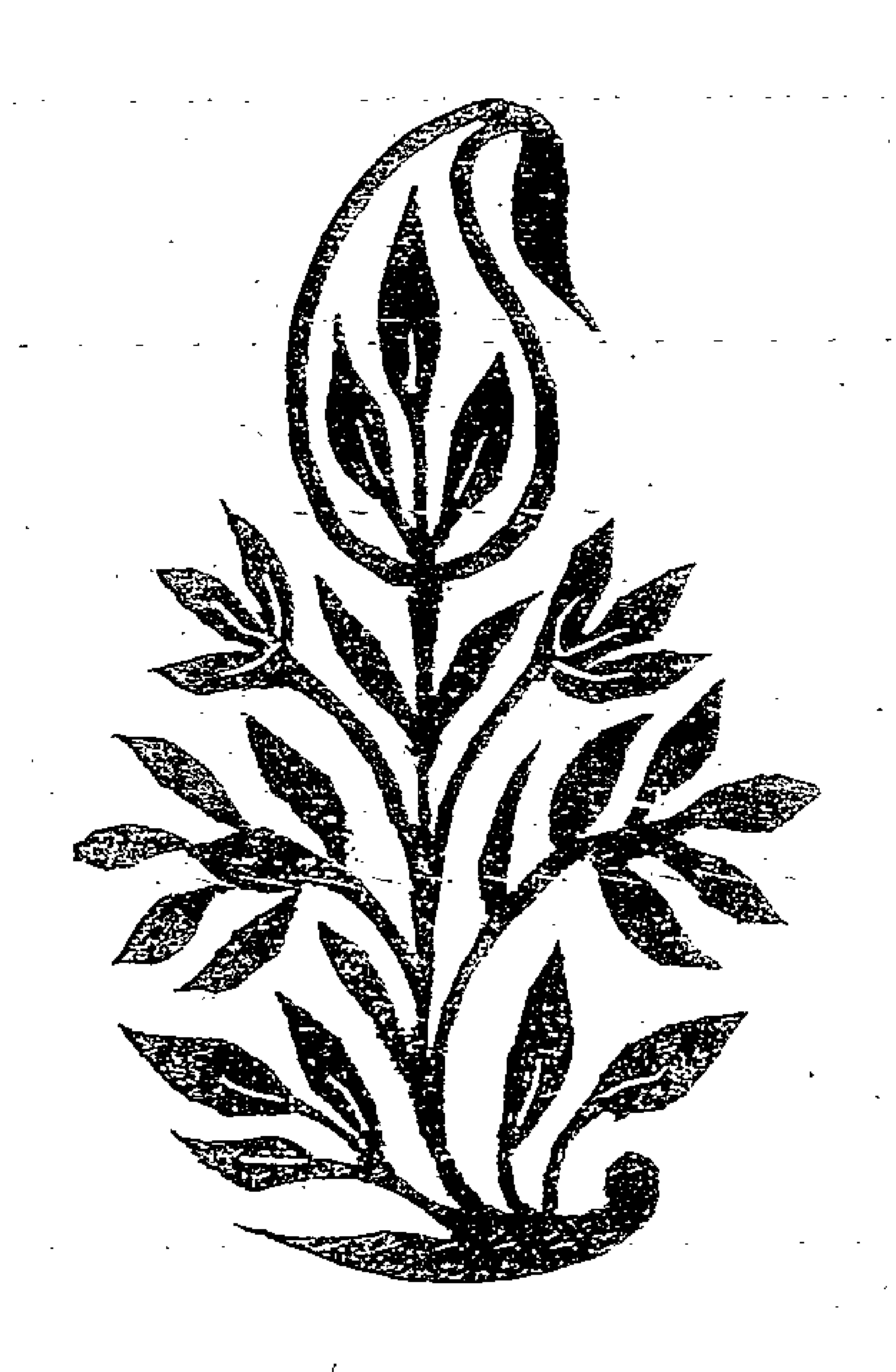
Sœur Nivédita fut l'apôtre d'un évangile qui devint le «dharma» d'une nouvelle vie nationale. Jour après jour pendant quatorze ans, son âme fut une avec celle de l'Inde. Partout elle trouva une signification nouvelle aux anciennes traditions.

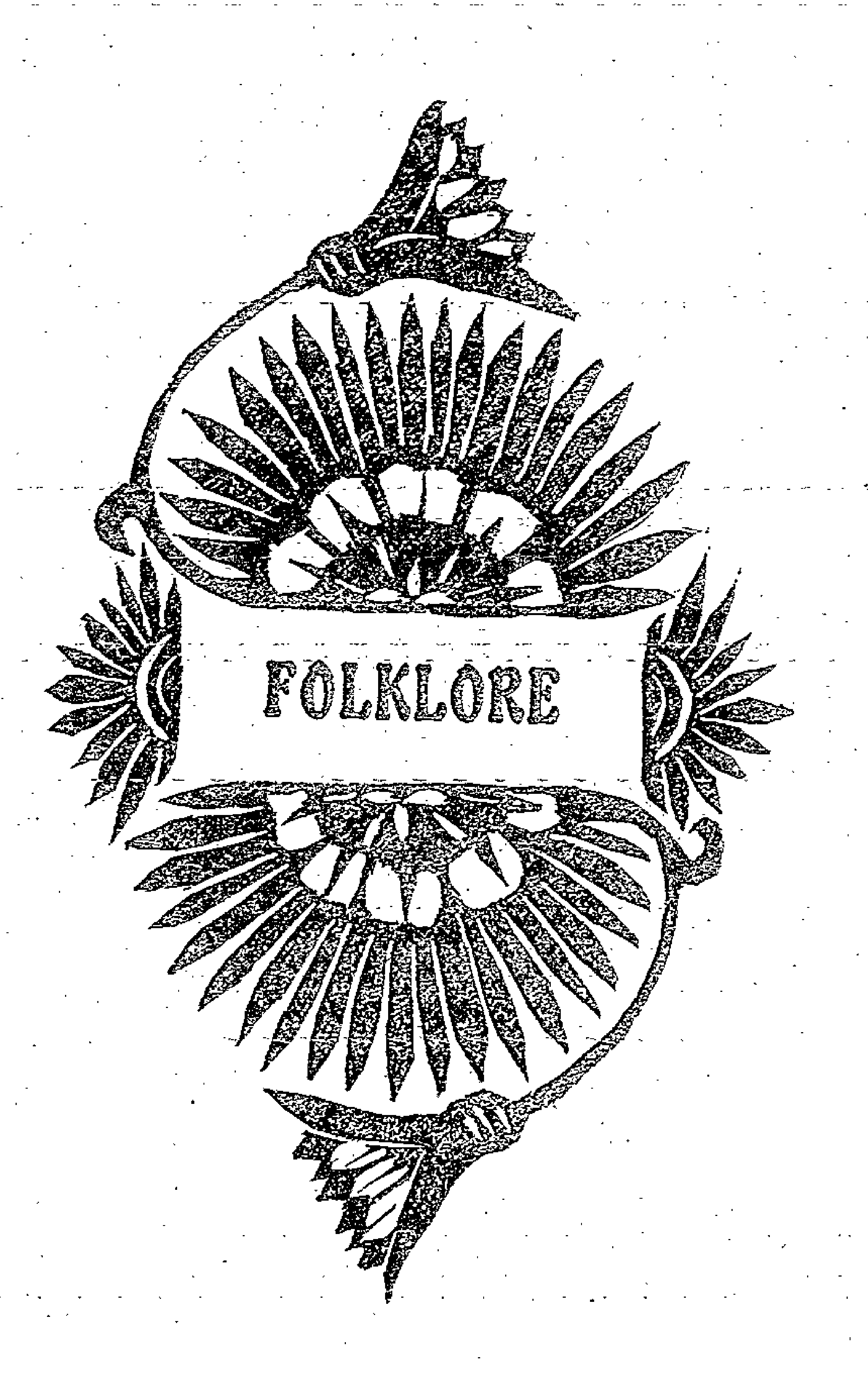
Elle s'était rendu compte du besoin urgent de maintenir dans toute leur pureté et dans toute leur vigueur les idéals caractéristiques qui forment le corps de la société et de la religion hindoues. Elle proclama l'unité sociale et historique de l'Inde, et appela à l'action les pionniers de l'art, de la littérature et de la vie civique de l'Inde, les détournant, par de sévères critiques, de ceux qui suivaient des idées étrangères. Elle affirma que dans la mesure seulement où l'Inde aurait une liberté parfaite d'expression, elle pourrait conserver l'idéal qui la distingue parmi les nations.

Missionnaire politique, mystique religieuse, orateur, écrivain, admiratrice passionnée de l'art, interprète

entre l'Orient et l'Occident, champion aussi de l'Orient contre l'Occident, Sœur Nivédita vécut et mourut pour la religion de la justice nationale, et contribua puissamment au réveil de l'âme hindoue.

(*Adapté de l'anglais par* *Andrée* VALÉRIO.)




FOLKLORE



LES SANTALS

(UNE TRIBU AUTOCHTONE DE L'INDE)

par

Guru Das SARKAR

I. Les traditions orales des Santals, leur exode. — II. Leur établissement en diverses régions de l'Inde. — III. Les traits les plus caractéristiques de leurs mœurs. — IV. Leur langue et leur folklore. — V. Les Santals dans l'art bengalais contemporain.

Les Santals se désignent eux-mêmes par le nom de *Hos*, hommes ; ils appellent *Dekos* tout le reste de l'humanité, tous les barbares du monde hindou. Nos frères musulmans — les Bengalais aussi bien que les autres — sont nommés *Turuk*, d'après les habitants de la Turquie, centre de la culture islamique.

La Genèse des Santals offre des ressemblances curieuses avec le récit de la Bible, en ce qui concerne notamment la tentation et la chute de l'homme ; mais la faute n'en est pas imputée à l'envie et à l'erreur d'Ève, et le Tentateur n'est plus ici un Serpent, mais bien l'Arc-en-Ciel où la tradition hébraïque voyait le symbole de la paix entre le Seigneur et ses créatures. Ce

que les traditions des Santals nous racontent de l'origine du mariage et de la division en clans exogamiques pourra également intéresser les ethnologues.

On peut espérer que sous les auspices de l'Université de Calcutta, une école d'ethnographes saura étudier scientifiquement les mœurs des Santals, je veux dire des quelques restes de leur race qui demeurent encore dispersés et dans un état plus ou moins primitif, et qu'à l'instar des tribus de Chota-Nagpur, les Santals se trouveront dignement décrits par un Sarat Chandra Roy.

I

Création de la terre et de l'humanité. — Les hommes naissent du côté où le soleil se lève. Au début, il n'y avait que de l'eau ; la terre était au fond de cette eau. Alors *Thakur Jiu*, l'Esprit tout-puissant, créa les êtres qui vivent dans l'eau : le crabe, le crocodile, l'alligator, le poisson *Raghop-boar*, une crevette de grande espèce, le ver de terre, la tortue, etc.

Puis le Thakur se dit : « Quelle sorte d'êtres ferai-je ensuite ? Je vais créer des êtres humains. » Il façonna un couple avec de la terre et acheva de les modeler. Au moment où il allait leur donner la vie, *Sin Sadom*, le Cheval du Jour, descendit, et d'une ruade mit les deux figurines en mille morceaux. Thakur en éprouva beaucoup de chagrin et se dit : « Je ne ferai plus rien en terre. Je vais maintenant créer des oiseaux. » Grattant la crasse de sa poitrine, il en fit un couple d'oiseaux : un canard et une cane. Il les tint dans sa main : leur aspect était charmant. Il souffla en eux : aussitôt ils se

trouvèrent doués de vie, et tous d'eux s'envolèrent bien haut. Ils volèrent çà et là sans trouver où se percher ; enfin ils revinrent se poser sur la main de Thakur. Alors le Cheval du Jour descendit par une échelle de fil de la Vierge pour s'abreuver. Sa bouche laissa sur l'eau de l'écume qui continua à flotter, et l'écume des flots en provient.

Thakur ordonna aux oiseaux de se percher sur cette écume ; ce qu'ils firent. L'écume les transporta bientôt comme un radeau sur la surface des eaux. Les deux oiseaux implorèrent Thakur : « Nous errons toujours et n'avons rien à manger. »

Alors Thakur appela le crocodile : « — Pourquoi m'as-tu appelé, puissant Esprit ? — Peux-tu, dit Thakur, soulever de la terre ? — Si tu le désires, répondit le crocodile, je le peux. » Là-dessus il s'enfonça dans les eaux et en ramena de la terre ; mais elle fut vite entièrement fondue.

Thakur appela ensuite la grande crevette, qui ramena bien de la terre entre ses pinces, mais cette terre ne tarda pas à se dissoudre dans l'eau. De même le poisson *raghop-boar*[1] essaya vainement de monter de la terre tant sur son dos que dans sa gueule. C'est depuis lors que son dos est resté dépourvu d'écailles.

Ensuite Thakur fait appel au crabe des rochers[2], et enfin au ver de terre qui promet de réussir pourvu que la tortue reste immobile à la surface. La tortue appelée

1. Raghop boar = *Wallago Attu*, Bloch. Selon un lexique sanscrit, le poisson « Raghop boar » est capable d'avaler une baleine *(timi)*.

2. Ce que les Santals appellent *dhiri katkom*, littéralement crabe des rochers, est apparemment le crabe des Indes ordinaire (*Scylla serrata*, Forskal).

à son tour se laisse flotter immobile : Thakur attache ses quatre pattes aux quatre points cardinaux. Le ver appuie sa queue sur le dos de la tortue[1] et y déverse la terre que sa bouche avale au fond de l'eau. Cette terre se prend comme de la crème. Après en avoir fait monter assez pour couvrir le monde entier, le ver s'arrête. Thakur nivelle alors cette terre au moyen d'une herse. L'herbe et les cailloux s'accumulent et deviennent une montagne. L'écume qui flottait toujours sur l'eau vient se coller dans le sol : le Thakur y sème la graine de la haute herbe *sirom*[2] qui est la plus ancienne de toutes les plantes. De nouvelles semailles produisent l'herbe commune *(dhubi)*[3], l'arbre *haram*, le *tope sarjam*, le *labar atnak*, le *ladea matkom*[4], enfin toutes les espèces de plantes.

La surface de la terre se durcit. Là où l'eau restait encore furent plaqués des morceaux de gazon : les sources bouillonnantes furent écrasées sous de gros rochers plats. Alors, dans une touffe d'herbe *sirom*, le Canard et la Cane purent se construire un nid. La Cane pondit deux œufs et les couva. Il en sortit, ô miracle ! un couple humain, un garçon et une fille, qui se mirent à chanter :

Hélas ! hélas ! sur le sein de l'Océan
hélas ! hélas ! ce couple humain
est venu au monde ;
hélas ! hélas ! ces deux êtres humains
où les élever ?

1. On sait que dans la mythologie hindoue la Terre repose sur le dos d'une tortue *(kûrma)*.

2. *Andropogon muricatus*, Retz.

3. *Cynodon dactylos*, Pers.

4. Ce dernier arbre est une variété de *Bassia latifolia*.

C'est ainsi que vous lui parlâtes
tous deux, au Grand Thakur Jiu.
Ces deux nouveau-nés,
ces deux êtres humains
où les élever ?

Les deux oiseaux implorèrent le Thakur : « Comment élèverons-nous ces deux nouveau-nés ? »

« De tout ce que vous mangerez, répondit Thakur, exprimez le jus et humectez-en le coton que voici : faites-le sucer aux petits. » Cette alimentation permit aux enfants de se développer. Mais les oiseaux s'inquiétaient fort de leur sort quand ils seraient grands. Thakur consulté leur dit : « Volez de tous côtés, cherchez-leur une habitation. » Le Canard et la Cane volèrent vers le couchant et trouvèrent le pays de Hihiri-Pipiri [1], y portèrent les deux enfants et les y abandonnèrent.

Que devinrent ensuite le Canard et la Cane ? Les vieillards les plus âgés ne l'ont pas dit, et nous n'en savons rien.

Ces premiers humains s'appelaient respectivement *Haram* (vieillard) et *Ayo* (mère). Certains les nomment *Pilçu Haram* et *Pilçu Budhi*. A Hihiri-Pipiri donc, ces deux êtres se soutinrent avec la dure herbe fourragère et les épis du *sama* [2]. Ils allaient tout nus, mais sans honte, leur âme était satisfaite et paisible.

Le péché originel. — Un jour l'Arc-en-Ciel, le Tentateur de la tradition des Santals, vint à eux : « Où êtes-

1. On croit que ce mot est un redoublement répété de *hiri*.
2. *Panicum colonum*, Linn.

vous, mes petits-enfants? Je suis votre grand-père et suis venu vous rendre visite. Je vois que vous allez bien, mais il y a un grand plaisir que vous ne connaissez pas : fabriquez de la bière de riz, c'est un breuvage excellent. » Il leur enseigna la préparation des ferments nécessaires, et les menant dans la forêt, il leur montra la racine qu'il fallait extraire. Ensuite *Litaï*, l'Arc-en-Ciel, dit à Pilcu Budhi : « Mets du riz à tremper dans l'eau. » Bien humecté, le riz fut ensuite pilé. Puis, écrasant la racine, par la pression et les lavages, ils obtinrent une eau dans laquelle ils pétrirent la farine. Les boulettes furent déposées dans un panier garni de paille. A l'aube, dès que le ciel commença à rougir, ils les découvrirent, jetèrent la paille et firent sécher et durcir les boulettes sur un van, puis les mirent de côté. Ensuite ils récoltèrent des épis d'herbe fourragère et de *sama*, les pilèrent, firent refroidir du riz bouilli et pétrirent le tout avec le ferment préparé. Cette mixture recouverte de feuilles de *sal* [1] fut laissée à fermenter pendant cinq jours, puis recouverte d'eau. Litaï leur dit : « Offrez d'abord une libation à *Maran Buru*, puis buvez-en tous deux. Je viendrai vous voir demain. »

Les deux humains fabriquèrent trois coupes de feuilles, offrirent une libation à Maran Buru, et burent eux-mêmes. Ils commencèrent à se faire des agaceries, et dans leurs jeux ils avalèrent toute la boisson. Finalement, très ivres, ils s'unirent.

A l'aube, Litaï vint les réveiller. Ils se trouvèrent honteux de leur nudité. « Grand-père, comment sortir

1. *Shorea robusta*.

à votre rencontre? Nous sommes nus. Hier, nous nous sommes enivrés et nous avons peut-être péché ! »

La multiplication des hommes. — Litaï les quitta en disant : « Ne craignez rien. » Pilcu Haram et Pilcu Budhi se vêtirent des feuilles de *baré*[1]. Ils eurent des enfants, sept fils et sept filles. Le père allait à la chasse avec les garçons, et la mère allait avec les filles recueillir des herbes comestibles dans la forêt. Un jour les garçons allèrent seuls chasser dans la forêt de Khanderae, et les filles firent la cueillette dans la forêt de Surukuc, non accompagnées de leur mère ; ensuite elles se balancèrent aux racines pendantes d'un grand arbre *capakiabare*. Puis elles dansèrent le *Dahar* en chantant :

Sous le *capakiabare*
ils viennent en essaims
comme des fourmis, mère chérie.
Ils viennent en essaims !

Les garçons rentraient de la chasse avec un faon *boi bindi* : « Écoutez ! quels sont ces chants? » Laissant là le faon, ils rejoignirent les filles et dansèrent avec elles. Ils en avaient beaucoup de plaisir, et riaient de joie. L'aîné des garçons choisit l'aînée des filles, et ainsi de suite jusqu'au plus jeune. Le couple aîné s'en alla regarder le faon ; les autres chantèrent :

Sous le *bare*
il y avait un petit *boi bindi*.
O mère chérie
il vit et s'en alla, le petit faon.

1. *Figus bengalensis*.

Tous les autres s'étant de même réunis en couples, les parents se dirent : « Les voilà en relations intimes, marions-les » ; et ils leur construisirent une maison de sept chambres, approvisionnée en bière de riz. Chaque couple occupa une chambre, procréa des enfants, et la famille s'accrut rapidement.

Division en clans. — Les vieux se disaient : « Quand nous étions les seuls humains, nous nous unîmes et procréâmes sept fils et sept filles. Nos enfants se sont mariés entre frères et sœurs. Désormais il n'y aura plus de ces mariages : nous allons les diviser en clans. » Les sept fils furent donc les fondateurs des clans *Hasdak, Murmu, Kisku, Hembrom, Marndi, Soren*, et *Tudu* respectivement. « Veillez, leur dirent les vieux, à ce que vos enfants ne se marient que dans un autre clan que le leur. » Ils vécurent fort longtemps et leur descendance devint innombrable.

Pendant leur séjour à Khoj-Kaman, où les Santals étaient venus en quittant Hihiri-Pipiri, la jeunesse devint fort corrompue. Le Thakur s'en irrita et résolut de la détruire si elle ne revenait pas à lui. Après un premier avertissement qui resta sans effet, il appela les premiers parents, Pilcu Haram et Pilcu Budhi, ou quelque autre couple vertueux, car certains prétendent que les deux ancêtres étaient morts à Hihiri-Pipiri. « Je vais, leur dit-il, détruire cette jeunesse ; vous, entrez dans la grotte du mont Harata, et vous serez sauvés. »

Quand ils eurent pénétré dans la grotte, le ciel laissa tomber pendant sept jours et sept nuits une

pluie de feu qui détruisit les humains et les bêtes. On chante encore :

Sept jours et sept nuits
il plut du feu sans répit.
Le couple restait,
bien abrité.
Restez, restez à Harata,
restez dans la grotte de la montagne !
C'est là que nous restons tous deux,
c'est là que nous nous abritons.

La pluie s'étant arrêtée, ils quittèrent la grotte et trouvèrent un buffle qui succombait ; et plus loin une vache qui, en partie protégée par le tronc d'un grand arbre, n'était brûlée que d'un côté. Le Seigneur leur fournit aussi des vêtements. Au pied du mont Harata, ils se construisirent une maison. Ils eurent des enfants qui se multiplièrent.

Nouvelle division en castes. — De Harata, ils émigrèrent vers une grande plaine nommée Sasan Beda et c'est là que furent instaurées les nouvelles castes ou clans, nommés d'après ceux qu'avaient institués les premiers parents; on en ajouta cinq autres : *Baske*, *Besra*, *Pàuria*, *Core*, et un clan nommé *Bedea* dont les traces ont disparu.

II

Migrations des Santals. — Nous venons de transcrire aussi littéralement que possible les récits traditionnels des Santals. On croit que leurs aïeux péné-

trèrent dans l'Inde par le nord-est. Le Révérend L. O. Skrefsrud, premier grammairien du langage santali, a raconté leurs migrations selon les paroles mêmes d'un vieux *guru* de Hapram Ko Reak' Katha, nommé Kolean. Aucun savant ne s'est encore attaqué à l'identification de Hihiri-Pipiri. La pluie de feu est peut-être la réminiscence de quelque très ancienne éruption volcanique. De *Sasan Beda*, ils seraient venus au pays de *Jarpi* où ils ne restèrent pas longtemps ; à travers les forêts, ils atteignirent un défilé qui porte un nom caractéristique, *Sin Duar*, « la porte close ». Après s'être rendu propice le grand esprit *Maran Buru* (Grande Montagne), ils parvinrent à *Baïh duar*, autre défilé qui probablement leur donna accès au pays de Chota Nagpur. On cite encore deux noms de pays traversés : *Aere* et *Kaende*. De là ils arrivèrent à *Chae* [1] où ils vécurent longtemps et devinrent fort nombreux. Puis ils reprirent leurs migrations vers Champa[2]. C'est ici qu'on s'efforça de définir et de séparer les fonctions des divers clans. Les *Kisku* occupèrent une situation correspondant plus ou moins à celle des Kshatriyas (on les regardait comme membres de la race royale), les *Murmu*, à celle des Brahmanes, car on leur avait assigné les fonctions sacerdotales dès une haute époque, et on les appelait *Thakur*. Les *Soren* étaient *païks*, soldats ; les *Hembrom* princes, les *Marndi* paysans. Les *Tudu* musiciens et tambourinaires étaient en même temps forgerons et charpentiers ; les *Baske*, comme nos Vaishyas, se livraient au commerce. Quant aux autres

1. M. Skrefsrud a émis l'hypothèse que *Aere* pourrait être l'Iran, *Kaende* l'Afghanistan, *Chae* la tartarie chinoise.

2. C'est l'ancien nom de Bhagalpur.

catégories, elles avaient des attributions moins précises et dont le souvenir a fini par s'effacer.

LES FORTERESSES DES SANTALS. — C'est à Champa également que les Santals construisirent un certain nombre de *gars* (forteresses); chaque caste eut la sienne : les Hembrom par exemple construisirent *Khairi Gar*[1]; les Kisku, *Koenda Gar*; les Murmu, *Champa Gar*, les Marndi, *Badoli Gar*, et les Tudu, *Sim Gar* (ce nom désigne un oiseau de basse-cour). Les gurus des Santals racontent d'ailleurs qu'il existait encore d'autres forteresses dont on a oublié les noms. Dans ce même pays de Champa, s'il faut en croire la tradition, les Santals vécurent heureux et libres, jamais asservis « sous les talons de quiconque » *(unre okoe janga latarve bale tahe kana)*. Mais c'est alors, semble-t-il, que se produisirent les premiers conflits avec les Hindous; leurs chansons conservent les noms de deux chefs *Indan Sing* et *Mandan Sing*[2] qu'ils se vantent d'avoir vaincus.

De Champa les Santals allèrent en un pays appelé *Tore Pokhori Baha Bande*, d'où ils furent chassés par les envahisseurs mahométans désignés dans leurs chroniques sous le nom général de *Turuk* (Turcs). Ensuite ils nomment deux localités *Jona Jaspur* et *Khaspal Belonja*; de là les uns émigrèrent vers *Sir*, les autres vers *Shikar* (district de Hajaribagh), d'autres vers Nagpur. Au delà du pays de Shikar ils occupèrent quelque temps le pays de *Sat* (non identifié) d'où serait dérivé leur nom de Santals. Enfin ils visi-

1. Il existe dans la province de Behar une commune *(zemindary)* nommée *Khaira*.

2. Indar ou Indra Sing sans doute, et Mâdan Sing.

tèrent *Tundi* d'où ils allèrent au *Santal parganas*, leur habitat actuel [1].

A l'exception de Nagpur qui n'est autre que Chutia ou Chota Nagpur, aucune de ces localités n'a pu être exactement identifiée. Les Santals se sont peu à peu répandus dans le Bengale occidental (districts de Birbhum, de Bankura, de Midnapore, de Murshidabad); ils ont même franchi la rivière Ajoy [2] malgré l'interdiction traditionnelle des Anciens, qui regardaient ce pays comme une terre « turque » et par conséquent corrompue *(Bhand disom)*. A vrai dire les Santals ne peuvent prospérer dans les régions basses infestées de malaria.

III

Ethnologie et religion. — Les Santals sont apparentés aux Hos et aux Mundaris. Anciens chasseurs et habitants de la forêt, comme en témoigne leur cérémonie d'une chasse annuelle *(Sendra)*, ils se sont bien pliés à la vie agricole. Beaucoup d'entre eux travaillent dans les houillères du Bengale. Une forme de serment admise même par nos tribunaux — « que le tigre dévorera le témoin parjure » — indique assez leur origine sylvestre. Leur religion est animiste ; des cérémonies compliquées ont pour but d'honorer les esprits de la maison et de la forêt. Le Soleil est l'époux de la Lune, les étoiles sont leurs enfants. La croyance aux

1. Région située à 250 kilomètres au nord de Calcutta (province de Behar).

2. Qui se jette dans la Bhagirathi (« Petit Gange »), non loin de Katwa, chef-lieu d'un canton dans le district de Burdwan.

exorcismes, à la sorcellerie et au mauvais œil est encore vivace de nos jours. Comme les anciens Romains, les Santals tenaient grand compte des présages ; celui qui se serait mis en route pour une affaire importante comme les négociations d'un mariage aurait rebroussé chemin devant un feu, une hache, un serpent, un chacal, ou un porteur de bois à brûler. Étaient au contraire du plus heureux augure un vase plein d'eau[1], une vache laitière, une poterie neuve, un bœuf portant des cacolets, l'empreinte d'une patte de tigre. De nos jours ce n'est guère que pour la forme qu'on observe les présages.

Organisation sociale. — L'organisation sociale et municipale est fort développée ; ils ont toute une hiérarchie de fonctionnaires depuis le garde champêtre *(godet)* et le prêtre de village *(naeke)* jusqu'au chef de village et son adjoint, enfin jusqu'au chef de la tribu. N'oublions pas le *Rae baric*, l'intermédiaire matrimonial dont les allées et venues *(senok hijuc)* indispensables à tout mariage, sont rémunérées par le père du fiancé.

Leurs assemblées *(baisi)* étaient de trois sortes : baisi du village, analogue au *panchayet* des Hindous ; *pargana baisi*, assemblée des notables de tous les villages du *pargana* (circonscription fiscale) ; enfin *Sendra baisi*, assemblée de la chasse rituelle de la tribu. Autrefois ces assemblées connaissaient de tous les litiges sociaux ou individuels, civils ou criminels ; l'assemblée de village en première instance, l'assemblée

1. L'aiguière pleine est de bon présage chez les Hindous également *(pûrna kumbha)*.

de pargana en appel, l'assemblée de Sendra en cour suprême. L'assemblée de village avait pour président *(mukhia)* le chef ou maire : les autres, respectivement, le *pargana* et le *dihri* (chef de la tribu). Ils recevaient une rémunération fixe.

De nos jours ces cours de justice sont tombées en désuétude ; la moindre querelle conjugale est tout de suite portée devant nos tribunaux ; le vieux Kolean-Guru accusait d'ailleurs nos gens de loi d'envenimer les disputes pour en tirer profit.

Les danses et les chants. — En général les Santals (je veux parler ici de ceux qui ont échappé jusqu'ici à l'influence des missionnaires chrétiens) sont gais, bons vivants, amis de la plaisanterie et de la bière de riz *(handi)*. La jeunesse des deux sexes peut chanter et danser à cœur joie. Ils possèdent un instrument à une corde ressemblant assez à l'*ektara* des Indiens, ainsi que des tambours *(tumda)* et flûtes *(tirio)* fort appréciés.

A certaines cérémonies correspondent des danses et des chants spéciaux ; la langue de ces chants dénonce un contact prolongé avec les populations du Behar et du Bengale. La fête du printemps est appelée *Baha parao*, fête des fleurs ; celle de la moisson du riz, *Shorae* ; c'est la plus importante ; on la célèbre dans les chants et les danses. A part les chansons qui accompagnent les semailles, les chants de funérailles ou de noces, ou encore les chansons que les jeunes vagabonds ou des femmes d'un certain âge chantent en traversant les forêts *(Bir seren)* et qui sont, dit-on, assez licencieuses, le chant est ordinairement inséparable

de la danse *(seren ar enec)*. Les filles se prennent par la main pour danser, mais les garçons ne les tiennent jamais : garçons et filles dansent face à face sans se toucher.

PARURE. — Les jeunes filles portent pour tout vêtement une étoffe drapée comme un sari ; elles ornent leur chevelure de fleurs naturelles *(baha)*, de couleur rouge de préférence. Seules les femmes mariées se peignent sur le front, à la naissance des cheveux, des mouches de vermillon *(sindur)* ; c'est une coutume empruntée aux Hindous, mais associée si étroitement aux rites du mariage que le fait d'imposer la marque de vermillon à une vierge non consentante *(ik tut)* est un délit sérieux, autrefois puni de l'amputation de la main droite. De nos jours, on inflige des amendes.

MARIAGE ET DIVORCE. — On déclare solennellement que le fait de recevoir la fille en mariage ne confère aux parents du mari aucun droit sur sa vie et sa santé, et que si le sang de sa tête ou de son oreille *(bohok mayam lutur mayam)* se trouvait répandu, en d'autres termes en cas de meurtre ou de blessure, les parents de la femme auraient le droit de représailles. On déclare aussi que la conduite de la femme dépendra beaucoup des influences de son nouveau foyer, et que si elle tourne mal, la faute n'en sera pas imputable entièrement à ses parents. Le divorce est admis : le couple notifie sa séparation en déchirant trois feuilles de *sal* en présence des anciens (*sakam orec* déchirage des feuilles). Les divorcés sont libres de se remarier, mais en général c'est chose mal vue. On compare les femmes

divorcées *(chadui)* à des perdrix d'appeau ou à des oiseaux qui chantent de mille façons différentes ; on les considère comme volages et traîtres.

Lorsqu'on n'a pu identifier le père d'un enfant naturel, on l'adopte chez le *Jog majhi* ou chez quelque autre habitant, et il jouit des privilèges de sa tribu ; seule la fille mère est soumise à certaines pénalités sociales ; l'enfant n'est pas traité en hors caste comme il le serait chez les Hindous.

Coutumes funéraires. — Les Santals ne pratiquent pas à proprement parler le culte des ancêtres, mais les funérailles se terminent par le *bhandan*, fête qui correspond au *sradh* des Hindous. Toutefois on n'oublie pas les morts, même en des circonstances heureuses ; ainsi le jeune marié n'emmène pas sa femme sans célébrer une cérémonie en l'honneur des mânes. Aux esprits des chefs *(mahjis)* morts, on offre une petite libation de bière de riz, et le *Jog majhi* prononce une formule *(bak' khera)* analogue à un *mantram* pour éviter les obstacles et dangers que susciteraient des circonstances imprévues ou des malintentionnés, enfin pour souhaiter au jeune couple la venue d'un enfant dans la même année. Toutes les cérémonies familiales des Santals s'accompagnent de beuveries de bière de riz (*langa pharia*, « ôte-fatigue »).

On croit qu'autrefois les Santals enterraient leurs morts ; de nos jours ils les brûlent à l'instar des Hindous.

Tout jeune Santal doit se faire admettre dans la communauté par la cérémonie dite *Caco chatia*. Si cette cérémonie a bien été célébrée, on jettera des ossements

(jan baha) recueillis parmi les cendres du bûcher dans la Bamodar[1]. Cette cérémonie a pour but de purifier le village ou la maison familiale. Tous les hommes se rasent et se lavent rituellement. Une pointe de flèche sert à couper le cordon ombilical des nouveau-nés.

L'aîné des enfants est toujours nommé, selon son sexe, d'après son grand-père ou sa grand'mère paternels ; le second d'après ses grands-parents maternels ; les autres enfants d'après leurs oncles et leurs tantes des deux côtés.

Les marques et tatouages. — Les lecteurs du remarquable roman de René Maran, *Batouala*, se rappellent que les indigènes du Congo français se soumettent à des blessures rituelles en arrivant à l'âge adulte. Les jeunes Santals prouvent eux aussi leur endurance en se soumettant à des brûlures *(sika)* sur cinq régions au moins de leur corps, brûlures qu'on applique au moyen d'un chiffon de coton enflammé. Les filles se font tatouer au moyen d'aiguilles ; le dessin est noirci avec une encre faite de suie. On croit que sans ces précautions, hommes et femmes seraient dans l'autre monde la proie de vers énormes.

Les traditions du Ramayana. — Les Santals conservent une vieille tradition d'après laquelle une de leurs tribus, les *Kharwar*, aurait accompagné à Lanka

1. Cette rivière, dite la Naï par les Santals, traverse le district de Burdwan ; elle est réputée pour ses crues soudaines et désastreuses. Les Santals disent avoir habité les bords de plusieurs autres rivières : la *Maha nai* (Mahânadi dans le pays d'Orissa) ; la *Sinjo nai*, la *Giru nai*, la *Sura nai*, la *Gang nai* (Gange) et la *Gua nai*.

le héros du Râmâyana. C'est un nouvel argument pour ceux qui pensent que l'enlèvement de Sitâ et la défaite de Ravâna ne sont pas de simples mythes solaires ou agricoles, et que les hordes des singes désignent en réalité les tribus aborigènes alors très peu civilisées. A la suite de cette alliance, les Santals, du moins tant qu'ils se tinrent dans les montagnes et les forêts, auraient longtemps vécu en paix avec les Hindous. Mais quand ils tentèrent plus tard de s'installer dans les plaines (toujours selon le vieux Kolean) les Hindous venaient leur arracher leurs terres. De nos jours, les moines hindous de la mission Râmâkrishna-Vivekânanda s'occupent activement de porter secours aux Santals lorsque leurs récoltes sont insuffisantes ou que les mineurs chôment.

L'insurrection des Santals en 1854-55. — Même après la conquête britannique les relations demeurèrent tendues entre les Santals et leurs voisins; les propriétaires et les usuriers s'empressèrent d'exploiter grâce à la naïveté des Santals, toutes les subtilités du droit indigène britannique ; ce fut la cause du soulèvement des Santals, qui, armés seulement d'arcs et de flèches, inquiétèrent fort les populations avoisinantes. Depuis lors les Santals vivent en paix, et ils se sont assimilés un certain levain de culture qui ne tardera pas à entraîner la disparition de leurs caractères ethniques.



IV

Linguistique et folklore. — Si l'on peut critiquer l'excès d'énergie des missionnaires chrétiens, il ne faut pas oublier qu'ils ont été les premiers à étudier scientifiquement la langue et la littérature santalies. Le Révérend L. O. Bodding est l'auteur d'un ouvrage sur la grammaire santalie et la phonologie, avec radiophotographies de l'appareil vocal dans la prononciation des sons et demi-sons — demi-consonnes par exemple — qui sont particuliers à cette langue.

Elle est parlée avec de légères différences dialectales par les Kols ou Kolhs, Santals, Bir Hors, Mundas, Hos et quelques autres tribus moins importantes, Kodas, Mahles et Korkos. Elle n'existait pas à l'état de langue écrite : ce sont les missionnaires qui ont introduit l'alphabet anglais, employé maintenant presque exclusivement avec l'adjonction de signes diacritiques. Ces langues kolariennes demeurent malheureusement négligées des élèves de l'Université de Calcutta ; notre grand vice-chancelier Sir Asutosh Mukerjee est mort sans avoir pu réaliser les réformes qu'il projetait. Parmi les linguistes qui ont étudié le santali, langue agglutinante de la famille touranienne, il faut citer, outre le Révérend L. O. Skrefsrud, le Révérend Chanoine F. T. Cole, auteur d'un petit manuel de santali bien connu et malheureusement épuisé. Le dictionnaire santali du Dr Campbell est extrêmement précieux.

Le Révérend M. Pederson de la Mission Santal de Benagoria prépare un recueil de contes en santali qui n'avaient pas encore été publiés dans les traductions de

M. C. H. Bompas, C.I.E., I.C.S., et du Révérend A. Campbell, de la mission de l'Église libre d'Écosse. Plusieurs contes sont sans doute des emprunts faits aux Hindous ou aux autochtones à demi hindouisés ; mais il en est qui sont d'origine purement santalie, et qui éclairent leurs coutumes Les Santals aiment la plaisanterie. Le conte du *Gendre niais* a pour héros un individu qui n'avait jamais goûté de cari aux pousses de bambou. Quoique sot, il était curieux. Sa belle-mère lui indiqua la barre de bambou qui sert à fermer la porte de la hutte ; il la vola pendant la nuit, la hacha, et en fit, malgré les protestations de sa femme, un cari peu réussi. Un autre conte parle d'une fille égoïste qui refusa de donner à manger à son père. Il lui conseilla d'assaisonner d'une certaine graine la venaison que son mari avait rapportée, et qui devint immangeable. — Il faut remarquer que les contes d'origine purement santalie sont de construction régulière et de forme pure, tandis que ceux qui sont plus ou moins empruntés à l'extérieur contiennent beaucoup d'expressions étrangères à la langue.

Les arts chez les Santals. — Les arts ne tiennent pas grande place dans la vie des Santals. Ils ornent leurs maisons, le chambranle des portes, de dessins analogues à nos *alponas*, souvent rituels, à l'occasion d'un mariage par exemple. Les murs sont parfois ornés de dessins à l'ocre rouge : un fruit d'*arisu baha* sert à imprimer les motifs. La surface du mur est auparavant blanchie au moyen de farine de riz délayée dans l'eau. On décore les maisons de cette façon pour le *Dasae* qui est la plus grande fête après le *Sohrae*.

V

Les Santals dans l'art contemporain. — Les Santals ont provoqué l'intérêt de beaucoup d'artistes de l'école de Calcutta. Abanindranath Tagore a peint un village santal ; M. Debi Prosad Roy Chowdhury également. M. Nandalal Bose a représenté une danse des Santals. « Une fille de la terre » d'Abanindranath Tagore est un type de jeune Santale ; Santal également le jeune couple représenté dans le célèbre tableau *Pather Sathi* (compagnons de route). M. Durga Sankar Bhattacharya a peint un flûtiste santal ; M. Ramendra Nath Chakraverty un chanteur qui s'accompagne de son *ektara*. M. Jamini Kanta Roy a peint une jeune fille santale qui se mire dans un étang et qui met des fleurs dans sa chevelure. Quiconque a pu admirer la belle démarche des jeunes Santals si bien découplés comprendra l'attrait de tels modèles pour nos artistes ; en dépit des houillères et des voies ferrées, ils sont encore assez près de la nature pour conserver cette souplesse, cette grâce et cette naïveté qui fait trop souvent défaut à la jeunesse de nos grandes villes.

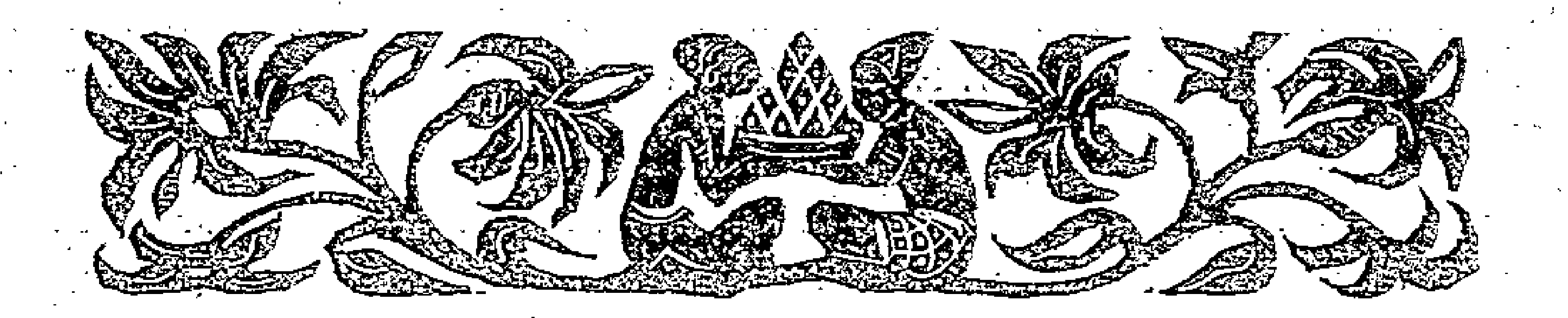
(*Traduit par Jean BUHOT.*)

Du même auteur :

Three Temples (chez Butterworth et Cie 1921, Londres et Calcutta).

Quelques traductions en bengalais des œuvres de Balzac.

Des articles dans la revue d'art *Rupam*.



CHANSONS SANTALES

par

SHANTOSH C. MAZUMDAR

Shantosh Mazumdar, disciple du poète Tagore, a vécu pendant seize ans à Shantiniketan et a aidé à la création du centre agricole de Sriniketan. Grand ami des Santals qui peuplent les environs, il a étudié leurs mœurs, appris leur langue et traduit en bengalais plus de 500 chansons et poèmes que les Santals se lèguent de génération en génération par la tradition orale. Une mort prématurée a malheureusement mis fin à la tâche intéressante accomplie par Shantosh Mazumdar et au dévouement si nécessaire d'un des meilleurs serviteurs de Shantiniketan.

Peu de temps avant sa mort, notre ami nous envoyait des chansons traduites en anglais (mais ayant conservé toute leur saveur originale et leur simplicité) accompagnées de ces quelques notes, qui viennent compléter l'article précédent.

(*Note de l'éditeur.*)

A l'origine, le système social des Santals était probablement communiste. Ils ont encore, de nos jours, l'idée arrêtée qu'un Santal a le droit de s'approprier et de posséder n'importe quelle parcelle de terrain qui n'appartient à personne. La terre est propriété commune ainsi que les produits de la forêt. Chaque bête sauvage est une possession légale et appartient à l'homme qui lui a porté la première blessure. Les poissons de la rivière appartiennent à tous et si un

homme détourne le cours de cette rivière il ne peut jouir tout seul du produit de la pêche : voisins et villageois sont invités à venir pêcher à leur tour.

Contrairement à ce qui passe aux Indes, en général les mariages d'enfants n'existent pas : les Santals se marient entre dix-huit et vingt-deux ans. Le mot Santal pour désigner mariage est : *Bapla,* ce qui veut dire : « soutien mutuel ».

Deux usages caractéristiques accompagnent le mariage : d'abord la fiancée orne son front de poudre vermillon, puis les mariés partagent le même repas.

Les jeunes gens et les jeunes filles font connaissance en toute liberté et choisissent eux-mêmes leur conjoint. C'est seulement après que tout a été décidé entre eux, que les parents des deux familles négocient le mariage à l'aide d'une sorte de courtier matrimonial.

La cérémonie du mariage est accompagnée de musique, de chansons et de fêtes curieuses.

La bigamie n'est pas interdite, mais il est extrêmement rare de rencontrer un Santal ayant deux femmes. Si un homme prend une seconde femme, la première a le droit de demander le divorce. Les veuves peuvent se remarier. Les Santals disent qu'après sa mort une veuve rejoint toujours son premier mari.

Les Santals ne sont pas ce que l'on est convenu d'appeler « civilisés »; ils n'ont jamais eu d'écriture à eux. Mais l'on ne rencontre jamais de Santal qui soit voleur, ni de femme santale qui se livre à l'inconduite; la prostitution n'existe pas parmi eux[1].

1. W. W. Pearson, auteur de *Le rôle de l'Inde dans l'ère nouvelle,* disait la même chose après avoir vécu au milieu des Santals pendant huit ans. (*Note de l'éditeur.*)

Ils sont donc loin d'être des sauvages : ils ont une culture à eux, qui a son charme particulier. Grâce à leurs réunions périodiques, à leurs fêtes régulières, à leurs coutumes sociales et religieuses, à leurs chants, à leurs danses, à leurs légendes et traditions (qui se transmettent de génération en génération), ils ont gardé leur individualité, et la culture qui leur est propre s'est conservée vivante.

L'on ne peut s'empêcher d'aimer les Santals et d'admirer leur franchise, leur honnêteté et leurs habitudes de droiture. Ils sont doux, pacifiques et travailleurs ; leur vie se déroule, pure et saine, en pleine nature ; leur amour pour les fleurs, leur gaieté, leurs dons pour la musique, les chants et la danse, font de cette vie une idylle pleine de charme.

Chansons d'amour.

Mon bien-aimé a des bijoux d'or,
il a des ornements d'argent ;
la vision de mon bien-aimé
hante sans cesse mes pensées ;
sur le grand tamarinier
qui pousse devant notre porte
je vais accrocher mes rêves,
afin de ne plus oublier
de balayer notre courette.

Les tamariniers se balancent sous la brise;
les branches du manguier sont lourdes de fruits;
viens goûter nos mangues, mon aimé,
j'ai laissé ma cruche pleine, dans le sable, près de l'étang
pour accourir vers toi, ô mon amour.

O mère, les tambours, petits et grands
résonnent dans le village!
j'écoute et je languis,
j'écoute et je languis,
et mon corps se balance,
bercé par le son du tambour,
comme la feuille de lotus bercée par l'eau mouvante.

Il y a une voix et un sourire dans le *barran* [1],
Mouni, il y a un cœur dans la flûte;
je suis dans ton cœur, ô Mouni,
et tu es dans mon cœur,
ma vie et ta vie sont liées ensemble
comme les fils des toiles d'araignées
tissées au ciel.

O Badan, ne joue pas ainsi de la flûte,
au bord de la rivière.
Pourquoi troubler l'eau profonde
qui dort sous les rochers?

---

1. Sorte de violon.

Tout le long de la rivière,
sifflant comme un enchanteur
tu vas et viens et me regardes ;
mais, en vain, tu te pavanes,
je sais que ton grenier est vide
et qu'il n'y a pas d'or dans ta maison.

O jeunes gens nouvellement unis
cueillez, si vous voulez, les mangues du manguier
et pillez, s'il le faut, le tamarinier,
mais ne souillez pas la source d'eau pure,
jeunes gens, je vous en conjure.

Nous étions amis tous les deux ;
le monde est une forêt obscure,
nous y sommes allés tous les deux
et tu as disparu à mes yeux —
à jamais je t'ai cru perdue ;
la vie est une forêt touffue ;
un jour nous nous sommes retrouvés,
mon fils et ta fille vont se marier,
la vie est une forêt variée.

Nous marchions tous deux côte à côte,
nous marchions sur le chemin ;
ma bague a dû tomber au loin,
et quand j'ai regardé ma main
j'ai regretté ma bague, soudain ;
ô bague, ma bague, ma bague d'argent !

Il y a dans mon pays d'innombrables *mahnas*
qui jour et nuit répandent leurs fleurs sur le sol;
la brise est jalouse et le soleil languit d'amour.
Qu'importe, bien-aimée, si tu ne cueilles pas de *mahnas*,
aujourd'hui souffle un vent brûlant...

Tout au bout de la route
qui traverse le village
il y a un banyan enguirlandé;
à mi-chemin de la route
il y a un doux tamarinier;
tu n'es pas venue casser pour moi
une branche du banyan chargée de fruits;
tu n'es pas venue cueillir pour moi
une grappe de tamarins sucrés;
j'ai attendu en vain dans l'ombre,
puis je suis rentré par la route;
un seul petit tamarin
aurait calmé ma fièvre d'amour;
ô doux fruit du tamarinier !

Petite bergère, gardienne des vaches,
as-tu vu notre Budhoné ?
peut-être l'ai-je vu
— peut-être ne l'ai-je point vu,
je ne sais pas;
mais je sais que sur le mont Tir
à l'ombre d'un *katguli*
quelqu'un joue de la flûte,
assis sur un lambeau d'étoffe;
cela, je le sais.

Ta voix se brise, confuse,
comme la plainte de l'arbre *barada* incliné par le vent,
pourquoi cette honte, jeune fille?
Tu marchais derrière moi;
à peine ai-je tiré ton vêtement
que tu es déjà près de moi,
mais dès que tu essayes de parler
la voix te manque...
Pourquoi cette honte, jeune fille?

Chansons à l'occasion du mariage.

Vers quel village t'emmène-t-on, ô jeune fille?
— Loin, mon frère, très loin, de l'autre côté de la rivière.
— Comment trouverai-je ce village, ô jeune fille?
— Tu le trouveras et tu me retrouveras;
dans ma petite cour est un arbre *shimul*
et sur la branche qui regarde le couchant
des vers à soie, jaunes et gris, ont tissé leurs cocons.

Dans la maison de ton père,
tu étais comme une délicate fleur de haricot;
maintenant on posera sur ta tête le cercle de paille
pour soutenir la lourde jarre,
et l'on t'enverra puiser de l'eau sous le soleil brûlant,
hélas, qui sait combien de fois par jour?

Je dépouillais de ses fleurs l'arbre de *mandar-muli*,
pour les offrir au dieu du soleil,

puis je mettais ces fleurs dans mes cheveux :
quand j'étais jeune fille...
Hélas, il me faut te quitter, mon *mandar-muli*,
et tu ne seras plus qu'un trésor pour les démons.

Après le mariage.

— Mère, ma mère, ô mon arbre-à-lait,
ne t'accroches pas ainsi au toit de la chaumière,
ne pleure pas comme si ton cœur allait se briser ;
— Il me faut pleurer et songer à ma peine,
et songeant à ma peine, pleurer de nouveau ;
ô le bol d'eau chaude, le feu et les soins infinis...
pour que l'enfant, devenue jeune fille, s'en aille loin de moi !
— Cher arbre-à-lait ne pleure pas
nous reviendrons te voir chaque mois.

L'oiseau m'appelle du haut de la montagne ;
le soleil brûlant vient de se lever ;
le crapaud-buffle croasse dans le champ en friche ;
aujourd'hui ma vie et mon âme flottent sur l'eau.

Petite-fille, tu n'est pas encore guérie
de ton amour pour ce mari-là ?
Ce mari au parasol noir et au turban en crête de coq...
vous avez encore l'air de jeunes tourtereaux.

— Pourquoi, jeune fille, avais-tu suivi
l'homme venu des provinces du nord,

tu savais qu'il était marié ?
— Il fallait bien que je le suive...
il m'avait donné une bague d'argent
et promis une fougère noire ;
maintenant les Bengalais vont me dire :
« Pourquoi l'as-tu quitté ? »
Et je leur répondrai : « Est-il possible sur cette terre,
que deux épouses habitent sous le même toit ? »

Mon père m'a donné enfin une femme,
mais dois-je vaquer à mes travaux
ou sans cesse courir après elle,
comme le berger après ses brebis ?
Cette grosse jeune femme s'est enfuie
pour retourner chez ses parents.

Chants de fêtes.

Trois petits hameaux dans le grand village,
deux joueurs de tambour dans les hameaux,
habiles musiciens et grands danseurs ;
je ris en voyant leurs bijoux se balancer,
et leurs jambes tourner et onduler ;
à force de rire mes côtes vont éclater,
et mon sari défait est prêt à glisser.

La première coupe affaiblit,
la seconde coupe réjouit ;
depuis hier soir l'ami est joyeux ;
où sont les *mandols* et les *doug-dougis* [1]

1. Tambours.

C'est le musicien qui en prend soin
et qui tambourine sans répit,
n'entends-tu point son « *huduk-huduk*[1] ».

Chants tristes.

Mère, dès l'aube je suis allée puiser de l'eau.
En revenant j'ai vu deux branches de ricin,
entrelacées sur la grande pierre, par terre ;
après mon bain j'ai parfumé mes cheveux
et j'ai vu mon ombre, allongée par terre,
ô ma jeunesse, où donc es-tu partie ?

Ma mère est morte, mon père aussi ;
on ne me dira plus : « Petite, viens t'asseoir près de moi. »
Ce bananier dans le jardin est maintenant ma mère
et cet autre bananier est mon père ;
hélas, et c'est seulement la plainte du vent dans le bananier
qui me dit : « Petite, viens t'asseoir ici. »

Devant la maison, un arbre *kul*,
dans l'arbre *kul*, des vers à soie ;
ma mère est partie chez le Seigneur du Monde.
Qui prendra soin des vers à soie ?
Qui donc a éteint la vie de ma mère ?

---

1. Bruit du tambour.

Chants variés.

Je vois sur les berges de la rivière
toute une rangée de jeunes concombres ;
ô mes enfants j'ai envie de les manger,
mais je n'ai pas le courage de les arracher.

J'ai mis de l'eau à chauffer
mais je n'ai plus de bois,
cependant il y a tant de palmiers là-bas dans la forêt ;
j'ai réussi à cuire le riz
mais n'ai rien à y ajouter,
cependant il y a tant de poissons dans la rivière,
hélas, où est le filet pour les capturer ?

Deux faquirs mendiants
venus des provinces du Nord
s'arrêtent à notre porte ;
ils disent : « Nous ne sommes pas des fakirs,
mais nous sommes les vieux amis
de tous les enfants du village ;
nous ne sommes pas des mendiants,
mais nous sommes venus pour voir
s'il y avait toujours une place pour nous
dans le cœur des enfants. »

Ils ont envahi le flanc de la colline ;
ils ont abattu tous les arbres ;
les oiseaux pleurent et se lamentent :
« Nous ne pouvons vivre sans nos arbres
tout comme les hommes sur la terre
qui ne peuvent vivre sans le soleil,
et ne peuvent vivre sans la lune. »

Ne coupe pas les ailes de ta perruche, ô bien-aimée,
elles ont la couleur de la graine de *mohna* ;
sans ailes ta perruche ne saurait plus voler,
le chat, en tapinois, viendrait la dévorer :
ne coupe pas les ailes, ô ma bien-aimée.

Ceux de l'ancien temps disent qu'au Mont Mandar
les œufs de pigeon sont gros comme les fruits du *baal*
et que les fleurs d'aubergine sont comme les feuilles du [bananier.]
Dis-moi, ô mon jasmin, si tout cela est vrai ?

— Tu étais beau comme une idole, mon frère,
ton corps était souple et fort,
pourquoi dépéris-tu soudain ?
— Je n'y peux mais, ô belle-sœur
et c'est bien contre mon gré ;
le Soleil et la Lune s'étaient unis pour me créer,
mais Jésus et Moïse se sont associés pour me détruire[1].

— Penses-tu à une jeune fille pour moi,
penses-tu à une épousée,
dis-moi, douce belle-sœur
pourquoi tu es si soucieuse ?
— Je ne pense ni à une jeune fille,
ni à une épousée pour toi,
mais je suis soucieuse, ô mon frère,
en pensant à Shumon, roi de la Mort,
et au jour où il m'enlèvera...
Voilà les pensées qui me hantent.

(*Traduit par* AMRITA.)

1. Sans doute une allusion aux missionnaires européens qui, non contents de déformer la mentalité de leurs prosélytes, les obligent à se vêtir hideusement (note du traducteur).



LA BICHE ET SON FILS ADOPTIF

(LÉGENDE HO)

A la tête de chaque village des Hos est un chef appelé le *Munda*. Un groupe de plusieurs villages forme une communauté dirigée par le *Mauki*. Celui-ci est chargé de recueillir les impôts et de faire la police. Le *Mauki* est aidé par les *Mundas* qui sont sous ses ordres. J'ai été, pendant deux ans, en contact suivi (grâce à mes fonctions) avec ces chefs : ils m'ont aidé à recueillir les légendes, devinettes et proverbes caractéristiques des Hos, et je les ai publiés en anglais dans le *Journal of the Bihar and Orissa Research Society*. Je les mets à la disposition de la traductrice pour tous ceux qui s'intéressent à un folklore encore très peu connu.

SUKUMAR HALDAR.

Ranchi, 1923.

* * *

Une biche sauvage avait adopté un petit garçon et l'avait élevé comme son fils, dans la jungle où elle vivait. Elle ne se séparait jamais de lui et, tendrement, comme l'aurait fait toute mère humaine, elle l'emportait sur son dos, à travers la forêt. L'enfant grandit et devint un jeune homme d'une beauté surprenante.

Un jour, les jeunes filles d'un village voisin allèrent dans la jungle ramasser des feuilles sèches et du bois

mort; l'une d'elle aperçut le jeune homme chevauchant sur la Biche; sa taille était svelte et ses longues boucles noires tombaient sur ses épaules puissantes... l'apparition frappa la jeune fille, elle s'éprit du jeune homme, passionnément.

Oubliant les feuilles sèches, abandonnant ses fagots de bois, elle rentra chez elle avec son panier vide, hantée par la vision du jeune homme à cheval sur la Biche. Dès lors, elle négligea tous ses devoirs domestiques, elle refusa même de boire et de manger. Ses parents, anxieux, voulurent savoir ce qui la chagrinait ainsi; elle leur avoua que son âme connaîtrait la paix quand elle aurait comme époux le jeune homme svelte qui chevauchait une Biche. Cette jeune fille avait sept frères, tous bons chasseurs; armés de haches, d'arcs et de flèches, ils partirent à la recherche du jeune homme; après avoir erré longtemps ils aperçurent enfin la Biche sauvage, montée par le jeune homme svelte.

Dès qu'elle les vit, la Biche apeurée s'enfuit si rapidement qu'ils ne purent la rattraper.

Pendant huit longs jours, ils la poursuivirent. Enfin, le jeune homme dit à sa mère adoptive, la pauvre Biche harassée : « Mère bien-aimée, pendant huit longs jours tu t'es privée de boire et de manger afin que je ne tombe pas entre les mains avides de ces chasseurs. Ils n'ont pas encore renoncé à nous poursuivre; mère, tu as assez souffert à cause de moi; dépose-moi ici, et puis, enfuis-toi. » La Biche obéit; à regret, elle se sépara du jeune homme et s'enfuit jusqu'au plus épais de la jungle. Les sept chasseurs ramenèrent le jeune homme en triomphe. Ils l'aidèrent à faire ses ablutions,

ils le frottèrent d'huile, et pour la première fois ses longues boucles furent soigneusement peignées. Sa toilette terminée le jeune homme apparut dans toute sa beauté; on aurait dit une divinité sylvestre.

Il épousa la jeune énamourée; et de grandes fêtes suivirent la cérémonie du mariage.

Peu de temps après, l'ingrat jeune homme voulut offrir un festin aux villageois avec la chair de la Biche, sa mère adoptive. Il partit donc avec ses sept beaux-frères à la recherche de la Biche infortunée. Dès qu'ils l'aperçurent les sept chasseurs lui décochèrent leurs flèches, mais aucune d'elles ne l'atteignit. Alors la Biche s'avança hardie, au devant de son fils adoptif... quand elle fut auprès de lui elle se mit à le lécher tendrement, doucement, comme la vache lèche son petit veau quand il revient auprès d'elle, après une courte séparation; puis, soudain, elle s'enfuit et disparut dans la jungle...

Les chasseurs s'élancèrent à sa poursuite; après trois jours de recherches, ils l'atteignirent de nouveau.

Alors, la tendre Biche, se voyant perdue, s'approcha du jeune homme et lui dit tristement : « Mon fils, ô mon fils, tu m'as assez torturée, ne prolonge pas inutilement mes souffrances; tue-moi, si cela te fait plaisir. » Et le jeune homme la tua.

En expirant, la Biche murmura : « Mon fils, ô mon fils, accorde-moi une dernière faveur : tu enterreras mes os dans la jungle et, sept jours après l'avoir fait, tu retourneras à l'endroit même où seront enfouis mes os, et alors, tu verras une chose merveilleuse. »

La famille du jeune homme et tous ceux de son clan firent un repas succulent avec la chair de la Biche.

Cependant, le jeune homme s'abstint d'y goûter. A la fin du repas, se souvenant de sa promesse, il recueillit les os de sa mère adoptive et alla les enterrer sous une fourmilière.

Comme le lui avait demandé la Biche, au bout de sept jours, il revint au même endroit. Mais il n'y avait rien à voir !

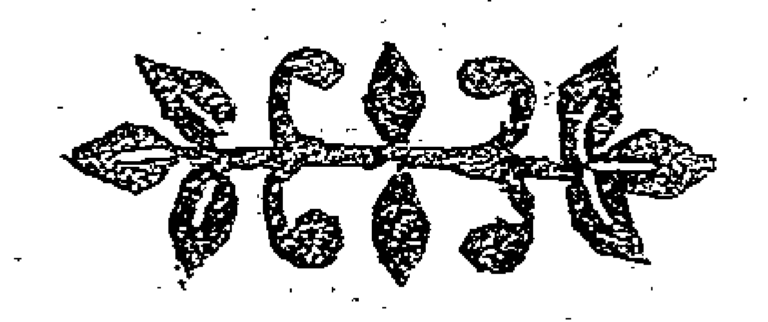
Déçu, le jeune homme se tenait debout, les jambes écartées au-dessus de la fourmilière, quand, tout à coup, la Biche, ressuscitée, surgit de la fourmilière, et, lentement, ses doux flancs se glissèrent entre les jambes écartées du jeune homme... Presque sans s'en apercevoir celui-ci se retrouva, comme par le passé, à cheval sur la Biche.

Celle-ci, alors, s'élança d'un bond et, enlevant pour toujours son fils bien-aimé, elle s'enfuit avec la rapidité de l'éclair...

Les sept frères et leur sœur éplorée essayèrent en vain de retrouver le jeune homme ; ils parcoururent la jungle en tous sens, mais ne découvrirent aucune trace du passage de la Biche enchantée. Celle-ci avait disparu à jamais.

(*Traduit par AMRITA.*)

Extrait d'une plaquette en préparation :
Légendes et Devinettes des Hos,
Quatrième cahier des *Feuilles de l'Inde.*





CHANSONS POPULAIRES DU BENGALE

I

Ne joue pas avec mon cœur, bien-aimé,
mon cœur n'est pas un jouet,
n'est pas une herbe, ni une brindille
que tu peux arracher par plaisir ;
ne joue pas avec mon cœur, bien-aimé,
l'amour n'est pas un jeu...

II

L'incendie qui dévaste la forêt,
tous peuvent le voir ;
le feu d'amour qui embrase mon cœur
nul ne l'aperçoit.
La forêt est anéantie,
l'incendie est éteint,
mais le feu de mon cœur
ne mourra jamais.



CHANSON POPULAIRE DE GWALIOR

O mon aimée, laisse-moi entrevoir tes yeux
qui calment comme le nectar le cœur brisé d'un amant;
après avoir écouté les litanies des autres,
si tu as encore des loisirs, laisse-moi t'offrir les miennes.

O bien-aimée les boucles de tes cheveux
me donnent des joies infinies;
ô bien-aimée tes cils sont comme des flèches,
et tes sourcils sont des épées.
O cœur-de-pierre, qu'est-ceci,
tes yeux ou deux coupes de poison?

D'abord tu me délaisses,
maintenant tu m'aimes de nouveau,
las d'être ainsi maltraité,
me voici dégoûté de toi.

(Recueillie chez une danseuse attachée à un temple.)





CHANSONS ET MÉLODIES CACHEMIRIENNES

Cachemire... rivières qui coulent en méandres pareils aux dessins des châles, entre des champs de fleurs, pareils à leurs nuances ; arbres fruitiers dont les blancheurs nacrées s'harmonisent avec celles, plus immatérielles, des chaînes de glaciers encadrant la vallée ; chaumières de bois aux tons de bronze et dont le toit est un jardin d'iris violets et parfumés ; canaux étroits, chemins d'eau, où glissent les *doungas*, ces longues barques au toit de chaume doré ; cirque de montagnes roses qui encadrent de grands lacs dont on ne voit point la nappe d'eau, cachée sous les tapis de feuilles et de fleurs de lotus...

Des danseuses, au profil parfait, aux tuniques bibliques (vert émeraude, jaune moutarde, rouge assourdi) dansent dans les jardins des Grands-Mogols et sur les terrasses des maisons-bateaux, ou chantent, étendues dans leurs barques ; des rangées de bateliers, dont le corps sombre se détache en silhouette égyptienne sur l'horizon clair, rament en cadence, tout en chantant...

C'est de la bouche de ces danseuses et de ces rameurs qu'ont été recueillies ces chansons et ces mélodies inédites.



PLAINTES D'UN AMANT

O fleur de Lotus tu affolles
le rossignol de mon âme.

O bien-aimée en te jouant
tu as brisé mon cœur.

En m'approchant de ton visage de flamme
je me consume, tel un papillon de nuit.

Ah, je suis réduit en cendres
et les vierges du Paradis m'emportent...

J'ai eu beau errer à l'entour
je n'ai point atteint mon but.

O compagnes de la bien-aimée
qui feint de ne plus me connaître

ô amies, répétez-lui bien
toute l'histoire de mes amours.

Ses boucles noires, telles des serpents,
se déroulaient sur sa nuque.

Tel un enfant j'irai en pèlerinage
à tous les sanctuaires afin de la retrouver.

Ma bien-aimée aimait les *ghungarus*
et ses jupes étaient en *ghungarus*.

Lequel de mes rivaux l'entraîna?
et que me reste-t-il à faire?

Elle me jeta un défi,
et je devins le prisonnier

de ses cheveux changés en chaîne
par le Dieu de l'Amour.

PLAINTES D'UNE AMANTE

Mon bien-aimé est parti loin de moi,
ô dites-moi où il est allé.

Il m'avait donné un bracelet et des boucles d'oreille ;
ma volonté n'était que cendres devant ce maître de mon âme.

Il posait sur moi un regard arrogant,
ô dites-moi où est ma couronne de perles ?
Hélas, son œil, sans vergogne,
me transperçait, telle une épée.

Ce tyran servi par une armée de regards,
dites-moi où il est parti, à la tête de ses troupes ?

Je mettrai ma tunique dorée
et sortirai toute parée,
et s'il ne veut point de moi
je pâlirai ; dites-moi où il est allé.

Je l'ai vu en rêve, et pour lui
je décorais le seuil de ma demeure.

L'amour m'enlève tout repos ;
ô dites-moi où est allé cet astre de mes nuits ?
je lui aurais donné comme pendant d'oreille
une boucle de mes cheveux.

Il n'écoutait pas mes supplications ;
ô dites-moi où il est allé, malgré ses promesses ?

Je chercherai partout afin de le retrouver,
et mon corps lassé se brisera.

Alors qui lui dira que je l'aime encore ?
ô dites-moi où il est allé.

O mes compagnes, mon cœur se consume,
ô mon amie apporte un remède à ma peine.

Saupoudrez de poussière ma blessure d'amour ;
ô dites-moi où il est allé ?

Je raconte cette histoire à Zaïb-un-Nigar ;
ah ! qu'est devenu mon bien-aimé ?

Je me sauverai dans la forêt
et je me tuerai. O dites-moi où il est ?
je t'ai toujours été fidèle,
ô mon amour, reviens !

Pour toi je quittai tous les miens,
pour toi je perdis l'honneur.
O dites-moi où il est allé
et pourquoi il m'a leurrée ?

J'ai perdu ma gaîté, mes yeux sont pleins de larmes.
O dites-moi où il est allé ?

Je ne peux plus lui offrir ma radieuse jeunesse ;
ô dites-moi où s'est enfuie ma jeunesse ?
Mon bien-aimé est parti loin de moi,
je n'ai plus que les bijoux qu'il m'a laissés.

O dites-moi où il est allé ?

SUR LE LAC DAL

Dors, et oublie ta tristesse,
ô clair visage, pourquoi pleurer ?
Prenons une barque pour Telbal,
le Jardin-des-Brises, à l'ombre des platanes,
calmera ton chagrin.

Belle jeune fille, pourquoi souffres-tu ?
Qui donc t'a séduite, ô ma couronne-de-fleurs ?
Mes batelières pleines de zèle,
armées de rames et de perches,
ont lancé leur barque dans la rivière ;
ô bien-aimée qui donc t'a séduite ?

LA ROSE

Où as-tu fleuri, ô ma rose ?
Je voudrais te poser sur mon front, ô rose,
fleur de mes yeux, ô ma rose,
tu serais mon talisman, ô rose,
ma rose unique, ô ma rose.

Que ne donnerais-je pour t'avoir, ô rose,
ma rose bien-aimée, ma rose ;
je feins de te cueillir à chaque branche, ô rose,
fleur couleur cerise, ô ma rose ;
viens adoucir et consoler
mon cœur meurtri et déchiré.

BERCEUSE CACHEMIRIENNE

Dors, dors, mon lobe d'oreille,
je vais te bercer en chantant,
je vais te bercer en chantant. } (*Refrain.*)

Il était un prince de Delhi
qui visita Lahore,
qui visita Lahore.

Que vais-je faire pour toi ?
Peut-être des œufs battus,
peut-être des œufs battus.

(*Refrain.*)

Vais-je jouer pour toi
sur une harpe ou un violon,
sur une harpe ou un violon ?

(*Refrain.*)

Tu as marché sur le givre,
le long des grandes routes,
le long des grandes routes.

(*Refrain.*)

O que les pieds de mon enfant
ne souffrent pas du froid,
ne souffrent pas du froid.

(*Refrain.*)

MÉLODIES

(*Annotées par Max Philippson.*

I

Mélopée chantée par des rameurs.

allegretto

più lento

tempo primo

II

Berceuse.

Di-li hin-di Sha-ha-zad a-ka Lo-ho-hou-ro a-ka Lo-ho-h

Gour gour ka-ri-yo kâ-na ké-hé dou-ro kâ-na ké-hé dou-ro.




PROVERBES



PROVERBES BENGALAIS

Que celui auquel appartient le singe, le fasse danser à sa guise.

—

On ne peut pas applaudir d'une seule main.

—

La vache dont l'étable a brûlé prend peur en voyant un nuage rose.

—

Faire une noix de coco d'une graine de *til*[1].

—

Rien n'est plus sombre que le dessous de la lampe.

—

J'ai vu le char de Djaggernath et ai vendu mon régime de bananes[2].

—

1. Graine minuscule.

2. Faire d'une pierre deux coups : allusion à la fête du char de Djaggernath qui a lieu en même temps qu'une grande foire.

Trop de prêtres embrouillent les rites.

—

Le tonnerre fait plus de bruit que la pluie.

—

Mieux vaut un oncle aveugle que pas d'oncle du tout.

—

Les mots n'humectent pas le riz trop sec.

—

Le mauvais danseur dit que le sol de la cour est de travers.

—

Sept mesures d'huile ne brûleront pas et Radhâ ne dansera pas.

—

Plus l'enfant est bien servi, et plus il a d'appétit.

—

Tel chien, tel bâton.

—

Nourrir de lait un serpent.

—

L'enfant peut être mauvais, la mère ne l'est jamais.

—

Quand dix hommes travaillent ensemble, il n'est ni honteux de perdre, ni glorieux de gagner.

—

Le tigre rugit là où tombe la nuit.

—

Fête chez les uns, ruine chez les autres.

—

Le volé devient prudent quand le voleur a fui.

—

Pour tuer un moustique on se frappe la joue.

—

Je tiens mon parapluie du côté où tombe l'averse.

—

La mangue est plus grande que la main.

—

La jeune pousse de bambou se croit plus forte que le vieux tronc.

—

Faire un canal pour y laisser passer le crocodile.

—

C'est la dernière brindille d'herbe qui fait ployer le lourd fardeau.

(*Recueillis par Indira Dévi* CHAUDHURY.)



PROVERBES CINGHALAIS

Charger un bœuf d'un sac de *jaggueri*[1].

—

C'est peine perdue que de jouer de la *vina* devant un éléphant.

—

Celui qui tombe du haut d'un palmier, tombe aussi sur le taureau qui y est attaché.

—

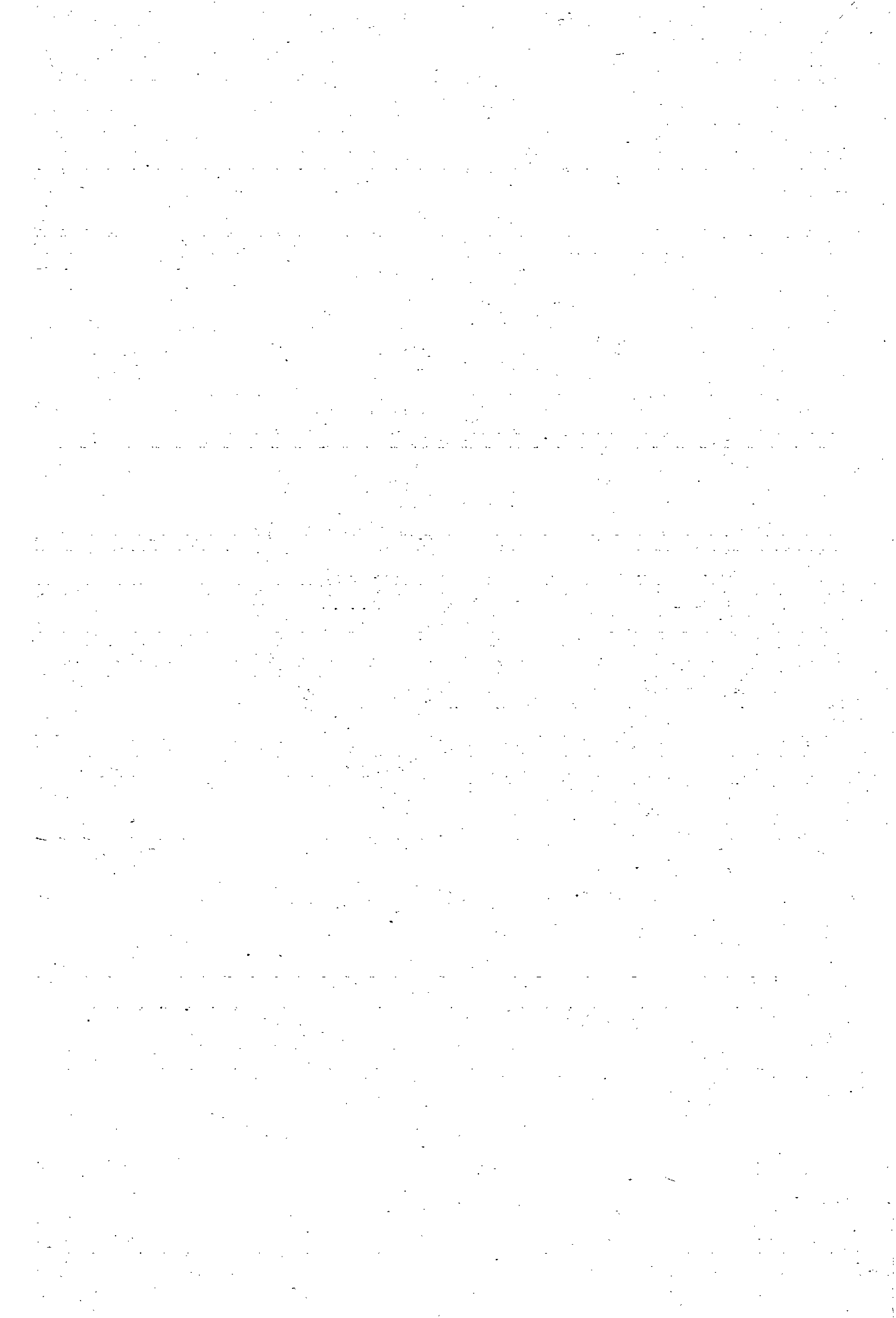
Dans le lac privé de *loula*[2] le plus grand savant est le *kanya*[3].

1. Jaggueri : sucre de palme (jeter des perles à un cochon).
2. Grand poisson.
3. Poisson minuscule.

(*Recueillis par Sir Marcus* FERNANDO.)




MISSION ET INFLUENCE
DE L'INDE





LE ROLE DE L'INDE
DANS L'ÈRE NOUVELLE

par

W. W. PEARSON

Dans cette époque de transition que traverse le monde pour arriver à l'Ère Nouvelle, maintes transformations, non seulement des valeurs politiques et sociales, mais aussi des relations internationales, devront sans doute s'accomplir. Peut-être est-il bon d'examiner quelle sera la position probable de l'Inde, en tant que nation ayant son autonomie, dans la communauté de nations qui constituera la République Mondiale de l'avenir.

Les hommes politiques des partis extrémiste et modéré de l'Inde ont beaucoup discuté entre eux sur la question de savoir si leur pays resterait dans l'Empire Britannique, quand il aurait atteint le *Swarâj*, ou s'il en sortirait. Mais la position politique de l'Inde dans l'avenir est d'importance secondaire, comparée à la suprématie morale qui lui semble destinée. A vrai dire, il est douteux que l'Inde, même à l'heure actuelle, soit partie intégrante de l'Empire.

Pour des besoins de rhétorique, on en parle souvent comme du *plus brillant joyau de la Couronne Impériale*. Mais cette définition ne nous dit pas quel avantage l'Inde en retire. Existe-t-elle uniquement pour le prestige de l'Angleterre, ou a-t-elle, sur la scène du monde, quelque rôle à jouer, au moins aussi important que celui des autres grandes nations ? Du point de vue pratique, nous pouvons affirmer que l'Inde ne fait pas actuellement partie de l'Empire et qu'il est fort peu probable que tel soit jamais le cas. Ses intérêts ne sont pas consultés, ni ses citoyens admis sur un pied d'égalité dans aucun des Dominions britanniques. La présence d'un lord Sinha ou d'un Sastri aux Conférences impériales peut tromper le public d'Occident, trop indolent pour vouloir dissiper son ignorance de ce qui touche à l'Inde et à sa prospérité. Mais, pour quiconque est au courant de l'état réel des affaires dans les différentes parties de l'Empire, c'est un mensonge flagrant qu'il faut dénoncer, si la Vérité doit régner sur le monde. L'Inde a une mission à remplir, et l'Ère future ne sera ce qu'elle doit être que si l'Inde est fidèle à cette mission. Aussi lui faut-il conserver ou reconquérir le respect de soi-même et se refuser à l'humiliation d'être traitée en dépendance inférieure d'un puissant Empire. Selon les paroles de C.-R. Das, dans son discours présidentiel sur « La Lutte pour la Liberté » :

« *Nous combattons pour la liberté, parce que nous réclamons le droit de développer notre individualité et de faire évoluer notre destinée dans le sens qui nous est propre, sans nous embarrasser de ce que la civilisation occidentale veut nous enseigner, sans nous laisser entraver par les institutions que l'Occident nous a imposées.* »

Les faits parlent d'eux-mêmes. Voyons quelle position l'Inde a été contrainte d'accepter dans le passé.

L'Angleterre a eu devant les yeux deux idéaux d'Empire : l'un reconnu par ses idéalistes, l'autre mis en pratique par ses politiciens. Le premier est celui d'une libre fédération de nations restant unies d'elles-mêmes, sans l'emploi de la force, où toutes les distinctions de couleur et de croyance sont subordonnées au bien commun de tous ; l'autre, celui d'une coalition des Blancs de l'Empire, avec entière liberté d'exploiter les races plus faibles sur lesquelles ils ont conquis la suprématie et qu'ils peuvent traiter en inférieures avec mépris, de façon permanente. Si l'Angleterre avait poursuivi le premier idéal, il faut reconnaître qu'elle n'aurait guère eu d'Empire à proprement parler, car ni le Canada, ni l'Afrique du Sud, ni Hong-Kong, ni surtout l'Inde, n'y seraient entrés de leur plein gré. Sans doute, actuellement, certains pays y restent par libre choix, mais parce qu'ils sont *libres* et tant que le peuple anglais respectera leurs libertés. Ils demeurent dans l'Empire, trouvant quelque avantage moral et matériel à maintenir ce lien, ainsi qu'il est arrivé dans tous les empires que le monde a connus, et où la prospérité de certaines parties ne compense pas l'esclavage des autres. Car, dans tous, l'esclavage est une injustice fondamentale qui ne saurait durer, et qui est, en effet, la cause principale de leur désintégration. Comment pourrait-il en être autrement, tant que la conception d'une expansion impérialiste l'emportera sur l'idéal de l'égalité de traitement de toutes les races ?

En fait, on ne peut nier que la politique de l'Angleterre envers les races de couleur de son Empire

n'ait été, soit de les exterminer (comme en Australie), soit, là où c'était impossible à cause de leur nombre, de les reléguer dans une position d'infériorité permanente. Nous voyons, par exemple, dans l'Afrique du Sud, où la population indigène dépasse de beaucoup celle des colons blancs, que, ne pouvant s'en débarrasser, le Gouvernement a imposé une législation rendant à peu près inoffensifs les vrais possesseurs du sol...

La position dégradante à laquelle ont été réduits les Hindous dans tout l'Empire prouve que l'Inde n'est pas reconnue partie intégrante et ne le sera jamais. La faute n'en est point à son peuple, héritier d'une civilisation plus ancienne que celle des Anglais. Les faits sont trop connus pour mentionner ici en détail comment les Hindous sont traités dans les différents pays de l'Empire.

Dans l'Afrique du Sud, la lutte pour obtenir l'égalité des droits se poursuit depuis plus de trente ans. Du Canada, les Hindous sont exclus en pratique, tandis qu'en Australie et en Nouvelle-Zélande, la législation vise à conserver ces deux contrées entièrement « blanches ». Dans la colonie de Kenya, nous assistons à un exemple de monstrueuse injustice, et nous sommes, en fait, impuissants à détourner le danger qui menace les intérêts et les droits des Hindous...

Pourquoi donc les politiciens perdraient-ils leur temps à discuter si l'Inde doit ou non rester au sein d'un Empire qui, déjà, d'un commun accord, a résolu de l'exclure de toute participation à ses privilèges? Au cas même où la majorité de ses chefs politiques souhaiterait l'y voir, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, Kenya, le Canada, sont tous également décidés à ne pas le lui permettre, et ces Dominions

sont assez puissants pour imposer leurs volontés unies aux Conseils de la Grande-Bretagne.

Ce n'est donc pas comme dépendance de l'Empire que l'Inde pourra accomplir sa destinée, mais rejetée par lui, elle sera capable de réaliser qu'elle dépend seulement du Royaume de l'Esprit...

Il peut paraître étrange que l'Inde, dont le message au monde est celui d'Unité, unité de l'homme avec Dieu, unité de l'homme avec l'homme, soit la nation qui souffre le plus comme paria, dans l'Empire. Peut-être est-ce là le moyen dont se sert la Providence pour la convertir et lui faire mettre en pratique ce qu'elle a reconnu en théorie depuis des siècles. Les autres pays de l'Empire sont coupables envers elle; mais *elle* doit cesser d'être coupable envers les siens.

Comme le dit M. Paul Richard dans sa belle invocation : *A l'Inde :*

« *Tu vivras comme nation quand tu ne pécheras plus contre l'Humanité ! Car outrager un seul homme, c'est pécher contre tous.*

« *Tu as créé le peuple des Parias. Aussi es-tu devenue*
« *le Paria de peuples.*

« *L'égoïsme national ne t'a point suffi; l'égoïsme pro-*
« *vincial était encore trop large pour toi. Il a fallu que*
« *tu descendes au plus mesquin de tous, celui de caste !*
« *Rejette tous ces égoïsmes. Vis dans l'Amour et tu vivras !*

« *Dans l'Amour et l'Unité. L'unité n'est pas seulement*
« *le mot d'ordre de l'Asie. Il est aussi celui de l'Inde.*
« *C'est le Mukti, le seul Mukti possible pour l'Inde*
« *comme pour l'Asie...*

« *Tu réclames l'égalité parmi les peuples et les races.*
« *Et tu ne voudrais pas l'avoir parmi les castes !... Tu*

« *seras la sœur de toutes les nations quand tous tes fils*
« *entre eux seront frères.*

« *Et toutes tes filles, leurs sœurs et leurs égales!...* »

Acceptons donc la conséquence inévitable de l'Impérialisme étroit et intéressé qui exclut l'Inde de l'Empire anglais, et demandons-nous quelle place l'Inde pourra occuper dans la grande République de l'Ère Nouvelle.

La réponse dépend largement de l'Inde elle-même, et de la façon dont elle conçoit sa mission dans le monde.

Un des faits les plus remarquables et les plus frappants des dernières années, c'est, en Europe et en Amérique, où la civilisation moderne semble être sur le bord de la catastrophe, l'attitude de nombre de penseurs et d'idéalistes, désireux de réédifier la civilisation sur des bases spirituelles; ils regardent vers l'Asie, et y cherchent l'inspiration et la direction, s'étant rendu compte de la faillite totale de l'Occident sous ce rapport.

Quelques-uns, qui ne sont point idéalistes, regardent vers la Chine, dans l'espoir que ses grandes ressources matérielles sauveront l'Europe de la calamité provoquée par sa propre avidité. Mais l'exploitation des richesses minérales inouïes de la Chine ne résoudra pas le problème de l'Europe; bien plus, elle mènera l'Asie, selon toute probabilité, à l'immense et cruelle détresse où l'Occident est maintenant plongé.

Ce n'est pas dans les richesses matérielles que l'homme doit chercher le fondement de l'Ère Nouvelle. La conquête de la nature extérieure a conduit l'Occident à une tourmente tragique dans ses effets sur l'humanité. A présent, le grand besoin de l'homme est la conquête de la vie intérieure. Afin qu'il use comme

il faut des vastes ressources que la science lui a révélées, il doit être guidé dans ses affaires politiques et sociales par des sages. Là est le secret du rôle de l'Inde dans l'avenir. Tous ses grands hommes dans le passé et ceux qui, à juste titre, sont appelés grands à l'heure actuelle, ont découvert la puissance de la maîtrise de soi, et ont reconnu le besoin suprême de la conquête spirituelle.

Si l'Inde veut jouer le rôle de guide auquel elle a droit dans l'Ère Nouvelle, l'Ère de la civilisation spirituelle, l'Ère de la venue du royaume de Dieu sur la terre, alors, qu'elle reste fidèle à ses traditions, et qu'elle proclame, comme principe essentiel, la nécessité du développement des facultés intérieures et spirituelles de l'homme.

(*Extrait de* L'Aube d'une Ère Nouvelle).
(*Traduit par Madeleine ROLLAND.*)

W.-W. Pearson, missionnaire aux Indes pendant plusieurs années, résigna ses fonctions, ne trouvant pas que la mission sympathisait avec le point de vue des nationalistes hindous. Il rencontra Tagore en Angleterre en 1912; et, attiré par l'attachante personnalité du Poète, se donna entièrement à Shantiniketan et à la cause hindoue. C'était une âme d'une rare bonté, d'une sensibilité aiguë et d'une modestie farouche. Il mourut accidentellement en 1923. « Un homme comme Pearson rachète, à lui seul, tout le mal que nous a fait l'Angleterre », disaient de lui tous les Hindous. Tous ceux qui approchaient de sa chaumière dans le désert, y trouvaient réunis l'harmonieux ascétisme de l'Inde, sa généreuse hospitalité, et tout ce que l'amitié inlassable d'un Anglais peut offrir de plus réconfortant et de meilleur. (*Note de l'éditeur.*)

Du même auteur :
The Dawn of a New Age (Ganesh. Madras).
Shantiniketan. (Macmillan. Londres.)



L'UNITÉ PROFONDE DE L'INDE

par

Sœur NIVÉDITA

Au fond même de l'unité humaine, se fait sourdement le travail de stratification de l'homme, travail dont l'histoire présente autant d'intérêt que celle de la formation des rochers sédimentaires, quoi qu'elle soit moins évidente.

Les races se sont succédé, les civilisations se sont suivies; les torrents de lave des différentes invasions se sont répandus partout, se sontfondus plus ou moins ensemble et ont fini par se superposer les uns aux autres. Et en vertu de l'accroissement que chaque flot ajoutait au flot précédent et de leur mélange intime sous l'action du génie des lieux, des systèmes nouveaux de pensée et d'habitude se sont créés.

Quelle longue chaîne d'éléments divers a constitué l'histoire de l'antique Égypte! Avec quelle lenteur s'est formée la race qui a précédé l'éclosion de ce brillant empire!

Pourtant il existait, l'ancien Égyptien; et, en tant qu'atome humain, défini, il se distinguait de son con-

temporain, le Phénicien, le Crétois ou le Babylonien. Cette même possibilité se retrouve de nos jours en ce qui concerne l'Américain moderne dont les origines sont plus diverses que celles d'aucun autre type et qui possède pourtant certains traits caractéristiques le distinguant de l'Anglais, du Russe ou de l'Italien qui ont contribué à le former.

Ces miracles d'unification humaine sont l'œuvre du milieu.

L'homme commence par créer son foyer; et le foyer transforme l'homme.

. . . .

L'homme est, spirituellement parlant, le fils de Dieu, mais, du point de vue matériel, il est le nourrisson de la terre.

Le Nil était la mère de l'Égyptien.

Les bords méditerranéens créèrent le Phénicien.

Le Babylonien était le fruit de la plaine et du delta. Et le Bengalais est le fils du Gange.

. . . .

Nous arrivons ainsi aux lois fondamentales de la naissance des nations.

Tout pays qui géographiquement forme un tout distinct peut devenir le berceau d'une nation. L'unité nationale dépend du lieu. Le rang d'une nation dans l'humanité est déterminé par la complexité et la force des éléments qui la constituent. Ce qu'un des éléments d'une nation a accompli dans le passé, peut se reproduire dans l'avenir. La complexité des éléments, une fois que ceux-ci sont subordonnés à l'influence « nationalisante » du lieu, est une source de force et non de faiblesse pour une nation.

En ce moment, l'Inde en proie aux douleurs qui accompagnent le passage de la période médiévale à l'époque moderne, de la phase théocratique à la phase nationale, offre un champ fécond pour l'étude de ces lois.

Bien des observateurs, voyant que le peuple hindou se prépare à cette transition, ne présagent pour lui que déception et défaite : « Quoi », disent-ils, « morcelée » comme elle l'est par la diversité de ses idiomes, écrasée sous le poids de coutumes, variant d'une province à l'autre; peuplée par trois races, noire, jaune et blanche, dont chacune garde avec une persistance jalouse ses traits individuels; remplie de types aussi différents que le Punjabee et le Bengalais; divisée par la barrière qui sépare le Mahométan de l'Hindou — c'est folie pour l'Inde de vouloir unir ces éléments divers, tous en état de fermentation! L'idée d'une nationalité indienne n'est qu'une vaine illusion! »

Voilà ce que pensent la plupart des Européens ayant voyagé ou résidé aux Indes, tout en méprisant ceux qui ne partagent pas leur avis.

Cependant leurs conclusions ne sont pas les seules que l'on puisse déduire des faits.

La véritable question est celle-ci : « Y a-t-il chez les Indiens une unité réelle de vie et de type qui pourrait tôt ou tard former une nationalité indienne ? »

Il se peut que le Bengalais soit l'Irlandais de l'Inde, que le Mahratte en soit l'Écossais, et le Punjabee, le Gallois ou Montagnard; mais chacun d'eux possède-t-il quelque chose de commun à tous trois. C'est de l'existence ou de l'absence d'une telle communauté de vie et de type que dépendra la justification future des aspi-

rations de l'Inde vers une nationalité! Le plus grand trésor d'une nation : une situation géographique très distincte, l'Inde la possède.

Telle une reine, couronnée par les cimes neigeuses des montagnes, elle domine les mers de saphir qui baignent ses pieds.

Les races qui la peuplent, aussi définies qu'elle, se distinguent des Mongols du Nord-Est et des Sémites du Nord-Ouest.

. . . .

Aux Indes, l'ensemble des idées fondamentales se ressent de la préoccupation qu'elle montra toujours pour les grandes vérités. Ni le Jaïn[1], ni le Mahométan n'admettent l'autorité des Védas[3] ou des Upanishads[2], mais tous deux sont imprégnés de leur influence.

Chez tous deux, comme chez l'Hindou, les affections domestiques tiennent une place prépondérante ; les habitudes sociales sont empreintes d'une grande délicatesse et toute la vie est subordonnée à la lutte morale entre les penchants naturels et la conscience.

. . . .

A l'époque où l'Égypte érigeait ses Pyramides, l'Inde tournait son énergie vers l'étude des Védas et des Upanishads.

Cette culture si ancienne, ininterrompue jusqu'à nos jours, a imprégné la société indienne de pensées et de sentiments d'un niveau moral plus élevé que celui des autres pays. Des sentiments profonds et raffinés, tels

1. Jaïn : sectateur du Jaïnisme, religion de l'Inde.
2. Védas : livres sacrés des Hindous.
3. Upanishads : commentaires des Védas.

sont les traits les plus marqués de la personnalité indienne, traits communs à toutes les races, à toutes les religions, depuis les plus civilisées jusqu'aux plus primitives, qui peuplent ce vaste continent.

La vénération du fils pour sa mère, pareille chez l'Hindou et le Mahométan, est la clef de voûte de l'arche familiale.

Des changements peuvent se produire ailleurs, mais là nos pieds touchent le roc solide. La tendresse et la force de ce sentiment ne peuvent changer. L'amour personnel s'y élève à la hauteur d'amour divin.

Le rôle des vieillards dans la vie de famille orientale se rapproche des faits précédents, mais ne leur est pas identique. Un esprit de douce raillerie, une gaieté tendre forment le lien qui unit les vieillards aux membres vigoureux et jeunes.

Le rôle important que jouent les vieillards est un des plus beaux traits de cette civilisation. Leur isolement et leurs infirmités n'amènent pas ces ruptures si fréquentes en Europe. Leur sagesse est considérée comme étant des plus précieuses; leur faiblesse les rapproche de la jeunesse et facilite la tâche de les servir qu'assument les nombreuses jeunes femmes de la famille.

Contrairement à l'Occidental, l'Hindou sait goûter les loisirs, et ne se sent pas inutile dès qu'il ne peut plus travailler.

Il sait que les fruits les plus précieux de l'expérience mûrissent dès que l'activité matérielle diminue ; les cuisiniers, les forgerons peuvent avoir besoin de la force de la jeunesse, mais les hommes d'État et les évêques sont à leur apogée à soixante ans.

Il y a peu de classes à Calcutta plus rude et plus vulgaire que celle des *ghari-wallahs* ou cochers de fiacres. Ce sont pour la plupart des Mahométans qui ont laissé leurs familles à la campagne, et leurs traits caractéristiques ne sont ni la bonne tenue, ni la sobriété.

Pourtant c'est un de ces cochers que je vis un jour au coin de ma petite rue : il guidait avec douceur une vieille femme hindoue égarée entre les véhicules dangereux et, ce faisant, son visage avait une expression ineffable. Il avait sauté de son siège à la vue de cette femme chancelante et aveugle, et laissé sa voiture au seul soin de son petit groom ou *syce*, car le Prophète arabe a dit : « Celui qui baise les pieds de sa mère, entrera au Paradis ».

Dans leur piété filiale et leurs sentiments chevaleresques pour la vieillesse, le Mahométan et l'Hindou de toutes conditions se ressemblent.

C'est une erreur de supposer que la ligne de démarcation religieuse qui sépare l'Hindouisme de l'Islamisme est aussi rigide que celle qui divise par exemple Genève de Rome.

Le Sufisme[1], avec sa phalange de saints et de martyrs, a donné aux Mahométans un développement qui égale l'Hindouisme le plus élevé. Chacune des deux religions s'incline devant les apôtres de l'autre. Ce sont les coutumes qui les séparent ; mais leurs doctrines philosophiques ne sont pas incompatibles.

Les coutumes des Mahométans viennent de l'Arabie et datent d'une époque où il était nécessaire pour l'unité

1. Doctrine des mystiques de l'Islam.

nationale que les tribus se confondissent ; les coutumes de l'Hindou viennent de son passé et de la nécessité qu'il y avait alors, de préserver une civilisation supérieure, des influences d'une civilisation moins pure. En d'autres termes, les différences qui existent entre les deux religions ont surtout trait aux questions domestiques et aux prières, et concernent plutôt les femmes et les prêtres, sans s'attaquer aux intérêts sur lesquels s'édifient la vie des hommes et leur activité civique et nationale.

Ces observations peuvent se vérifier là où prédomine l'une ou l'autre des deux religions.

Nombreux sont les ministres mahométans qui ont la confiance d'un prince hindou. Le Nizam d'Hyderabad[1] n'a pas de sujets plus fidèles que les membres hindous de son gouvernement.

Au nord de Bénarès où l'Islamisme vit en paix depuis des siècles, la vie sociale est bien près d'amener une fusion entre les adeptes des deux religions. Les noms donnés aux garçons en sont un indice significatif : Ram-Baksh, par exemple, composé de racines sanscrites et arabes !

. . . .

Beaucoup de personnes se servent du mot « unité » dans un sens qui semble impliquer que l'unité d'un homard, dont les segments et les membres se répètent d'une manière si monotone, est plus parfaite que celle du corps humain dont les deux côtés ne sont même pas semblables.

Je ne puis m'empêcher de croire que les progrès

1. Souverain musulman.

scientifiques du XIXe siècle nous aident à penser de façon moins simpliste.

. . . .

L'unité de l'Inde m'apparaît d'une façon convaincante, grâce à l'immense diversité de ses habitants et de ses provinces.

Sur un fond de sensibilité aiguë, commun à tous, se détachent : le Bengalais spirituel et fin, le Mahratte farouche et tenace. L'un peut être fier de son imagination et l'autre de sa force de volonté. Le Punjabee a la bravoure indomptable et la naïveté des races guerrières. Le Dravidien a la gravité et la dignité de ceux qui vivent à l'ombre des temples. Partout où l'on rencontre un Mahométan, il est sans rival quant à la courtoisie et la noblesse de la tenue.

Et tous, il ne faut point l'oublier, obéissent aux mêmes lois essentielles ; tous, sans exception, et avec passion, aiment leur foyer, vénèrent la femme et sont fiers de leur race. Chez tous, le dévouement à l'Inde, en tant qu'elle est l'Inde, s'exprime de façon caractéristique. Pour tous les Hindous, la mère Patrie est le lieu saint, le foyer d'élection de tout ce qui est juste ; la terre des « Sept Fleuves Sacrés », l'endroit où aspirent toutes les âmes à la recherche de Dieu.

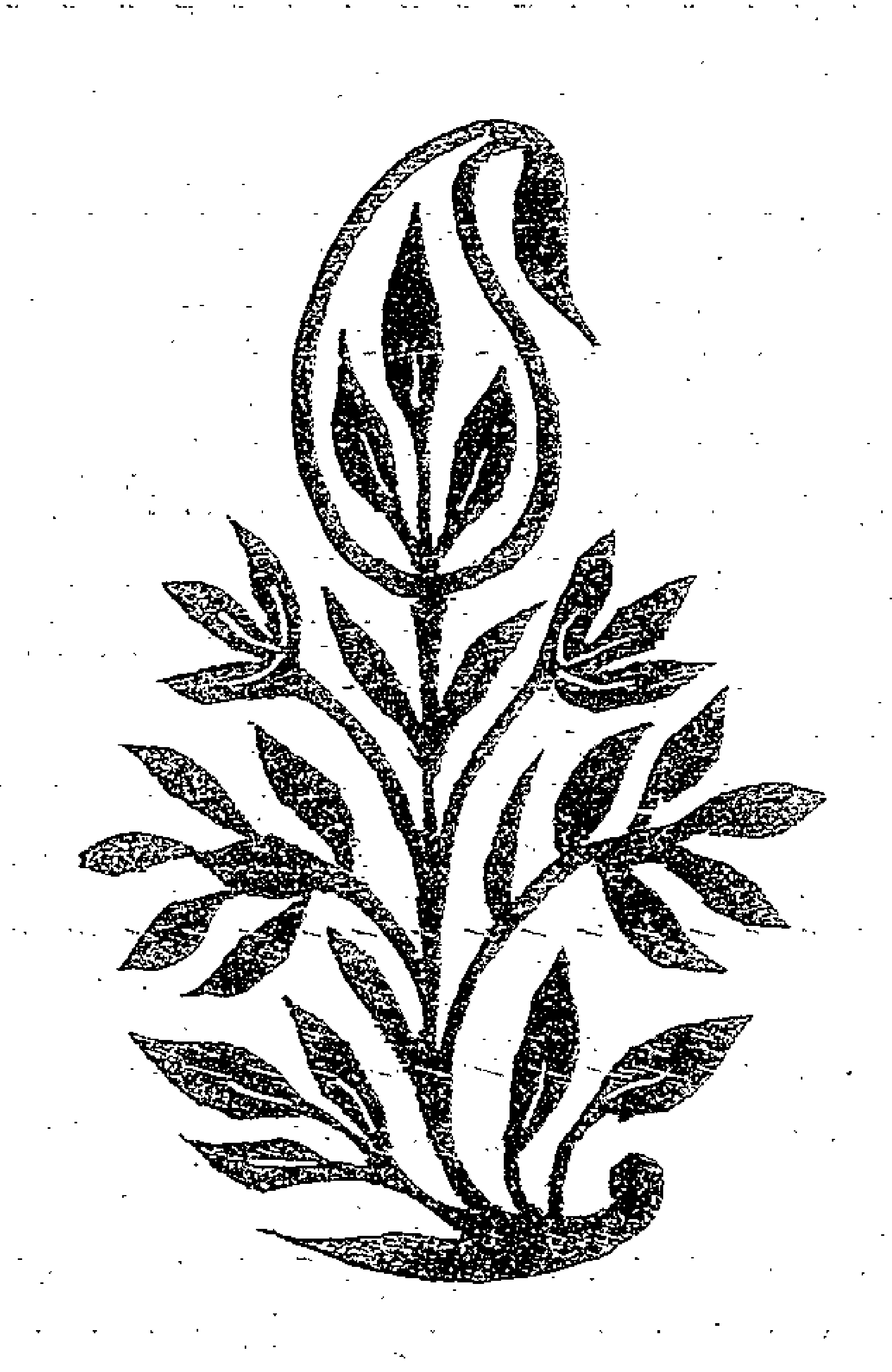
Pour le Mahométan, la terre de l'Inde est faite de la cendre de ses saints ; ses souvenirs les plus glorieux y ont laissé leur empreinte ; ses villages sont devenus son foyer. Il a foi en son avenir et chez tous les deux le sentiment national encore jeune n'est pas épuisé.

Ce qu'était Açoka deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ lorsqu'il régnait sur Pataliputra, ce que fut Akbar à Delhi dix-huit siècles plus tard, chaque Indien devrait

aspirer à l'être, pour tout ce qui touche à la responsabilité nationale.

Car l'ère des démocraties a remplacé celle des monarchies, et l'ère des nationalités a remplacé celle des empires; et l'Inde qui contemple l'éveil des nations est pleine de jeunesse et de force.

(*Extraits traduits par Lucie* BOSSEUX.)





UNE INFLUENCE INDO-EUROPÉENNE

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

par

G.-E. MONOD HERZEN

Au point de vue des relations existant entre l'Inde et l'Occident, l'action de la Société théosophique occupe une place plus importante qu'un examen rapide ne pourrait le faire croire. Afin d'en donner, au cours de cet article, une idée exacte, sinon complète, le mieux sera de replacer autant que possible les faits dans leur cadre et leur perspective historique.

La première influence intellectuelle de l'Inde sur l'Europe moderne se produisit en 1804, quand Anquetil-Duperron publia une version latine de plus de cent Upanishads. Cette œuvre avait coûté à son auteur une somme incroyable d'énergie. Dénué de toutes ressources, il s'était engagé pour rejoindre les troupes de Pondichéry et, dans l'Inde, quand la guerre éclata entre l'Angleterre et la France, il dut faire à pieds de longs et dangereux trajets dans les pires conditions.

Ses efforts ne réussirent pas complètement, car s'il put se familiariser avec le persan, il ne lui fut pas possible d'étudier le sanscrit. Il rapporta de son voyage non seulement des œuvres importantes, mais aussi un immense respect pour le pays où il avait vécu, et il employa une grande fermeté à pratiquer les vertus que les doctrines indiennes recommandaient. Ses traductions n'étaient pas sans défauts, mais il faut croire que la sagesse de l'original y paraissait encore, puisqu'elles inspirèrent souvent Schopenhauer et purent verser quelques consolations à ce grand pessimiste.

Ainsi prit naissance un faible courant d'influence hindoue qui reçut, quarante ans plus tard, un apport considérable et une nouvelle orientation. Il s'agit de la publication, par Eugène Burnouf, de l'*Introduction à l'Étude du Bouddhisme Indien*. Faite à un moment où n'existaient ni dictionnaires ni grammaires pâlies ou sanscrites, cette œuvre est si parfaite qu'elle possède le privilège unique d'avoir vu passer sans vieillir plus de trois quarts de siècle et d'offrir encore une aide précieuse à l'étudiant et au chercheur.

Par contre, on lui doit en partie la superstition, si largement répandue, qui veut que l'Inde soit un pays bouddhique !

Il aurait été naturel de penser que ces révélations d'une vie indienne, avec ses religions puissantes et ses philosophies anciennes, allaient, dans les années suivantes, influencer fortement notre vie artistique et intellectuelle, grâce aux efforts de l'orientalisme naissant. Mais nous étions au début de la période positiviste. Les admirables découvertes de la science avaient fait naître les espoirs les plus démesurés, si bien que l'on

finit par croire, avec Auguste Comte, que la science était terminée dans ses parties essentielles. Il est vrai qu'on lui retirait du même coup tout droit à expliquer les phénomènes, la réduisant ainsi au rôle purement pratique que certains pragmatistes croient encore être son essence. C'était une mystisque de la raison, tendant à la cristallisation de l'intellect en digne dépendant de l'intransigeance dogmatique où se complaisaient les Églises.

Le jeune Orientalisme subit les atteintes de cet esprit et, si l'on excepte de rares personnalités, il se réduisit à une science philologique, plus soucieuse de subtilités grammaticales et géographiques que de saisir, à travers la brume des temps, la vie et l'âme d'un grand peuple.

La superstition de notre supériorité veillait. Elle veille encore. De coûteux ouvrages et des revues techniques reçoivent les découvertes nouvelles, et les sociétés d'Orientalisme qui se sont fondées se passent de l'une à l'autre leurs connaissances dans l'isolement hermétique de leur tour d'ivoire.

En ce qui concerne les efforts destinés à se servir de ce qu'une étude patiente a fait connaître, pour enrichir notre vie et rapprocher des peuples éloignés mais parents, ces corps spécialisés ont fait peu en Allemagne, moins en Angleterre et, en France, rien.

Cela vient de ce que nul ne souhaite répandre ce qu'il croit inutile, et que les deux mains suffiraient largement à compter ceux de nos universitaires qui croient que l'Inde ou la Chine ont dans leur antique sagesse quelques enseignements qui nous soient utiles. Et l'on se demande pendant combien d'années encore en Occi-

dent les cours supérieurs de philosophie ignoreront les trois quarts de la pensée humaine.

Ce fut en réaction contre ces tendances qu'une Russe, Mme Blavatsky, et un Américain, le colonel Olcott, fondèrent en 1875 la Société théosophique.

Mme Blavatsky était alors, depuis vingt-quatre ans, en relations avec un Hindou pour qui elle professait les sentiments d'affection et de dévouement habituels, en Orient, entre Maître et disciple. C'est grâce à lui qu'elle avait appris ce qui forme la substance de ses œuvres et qui, complété par des instructions et des recherches récentes, constitue l'essentiel des doctrines théosophiques. Il ne s'agit nullement d'une religion, et encore moins d'une pseudo-religion. La théosophie est une manière de vivre unie à une doctrine : c'est une morale et une philosophie. L'idée centrale de ses enseignements est celle de l'évolution, vaste devenir où des étapes successives sont franchies sous l'immuable Loi de la causalité. En particulier la conscience humaine est capable d'évolution vers un développement et une maîtrise plus parfaite de toutes ses énergies. Mais ceci implique une vie tournée vers le service d'autrui, en une réalisation constante d'un idéal de Fraternité. Celui qui considère tous les vivants comme ses frères et s'essaye à vivre selon cette direction est théosophe.

De telles aspirations doivent nécessairement se transformer en actes, et les occasions de le faire ne manquèrent pas à la Société. Dès son établissement aux Indes, entre 1878 et 1883, le colonel Olcott se préoccupa des écoles. Ce fut tout d'abord à Ceylan où il accomplit un véritable apostolat, s'efforçant de décider les indigènes à créer et à entretenir des écoles boud-

dhiques où la jeunesse de l'île pût recevoir une instruction nécessaire sans devoir pour cela renier sa foi. L'œuvre fut longue et rendue pénible par la difficulté des communications, et surtout par l'opposition des missionnaires qui voyaient leur échapper une importante source de revenus.

Les calomnies les plus sottes et les plus laides furent alors mises en circulation, et l'on peut facilement les rencontrer encore aujourd'hui. Mais rien ne put faire échouer le travail du colonel Olcott, qui porta des fruits abondants puisque lors de sa mort en 1907, Ceylan possédait 200 écoles et 3 collèges, dont un pour les jeunes filles, entièrement entretenus par les bouddhistes cinghalais et complètement indépendants aussi bien de la Société Théosophique que du gouvernement anglais.

Pendant ce temps, le colonel Olcott travaillait, avec le Père Sumangala, Supérieur d'un des principaux monastères de l'île, à la rédaction d'un catéchisme bouddhique qui pût être accepté par toutes les sectes, et leur offrant un terrain commun bien défini.

Dans l'Inde, l'activité du président de la Société théosophique se tourna vers les enfants de la cinquième caste, ces « intouchables » dont l'existence est une honte, et il créa pour eux des écoles spéciales, qui, au nombre de six, sont subventionnées exclusivement par des dons privés, aujourd'hui comme à leurs débuts. L'enseignement y est donné à la fois dans la langue du pays et en anglais. Cette fondation ne fut pas non plus du goût des missions de Madras et des luttes s'engagèrent pour plusieurs mois, avec âpreté.

En Europe, il n'y eut point de ces luttes, parce que

l'action de la Société portait sur les habitudes de l'esprit occidental et non pas sur des formes sociales. Il y eut de chaudes discussions au sein même des groupes théosophiques, des polémiques qui remplissent bien des numéros de revue, et qui aboutirent en général à de bruyantes démissions. Cela provenait presque toujours d'une difficulté insurmontable à saisir les enseignements, d'inspiration orientale, de Mme Blavatsky. Celle-ci employa toute la fin de sa vie à l'exposition et à la défense des idées qui lui étaient chères. Elle le fit avec un courage vraiment héroïque en raison des atroces souffrances que sa santé lui imposait.

La nature même d'une telle action rend impossible d'en faire le récit en un simple article où l'exposé détaillé des idées ne peut trouver place, mais deux exemples précis pourront être utiles.

Toute connaissance du monde dérive de l'expérience, car le raisonnement seul peut concevoir bien des possibilités que les faits ne réalisent pas. Or toute expérience suppose, chez l'observateur, des organes des sens et une conscience. Les sciences actuelles se préoccupent de prolonger nos sens au moyen d'appareils appropriés, et considèrent la conscience comme une donnée invariable dans ses possibilités. Dès 1876 Mme Blavatsky indiqua que cette opinion est inexacte ; d'après elle la conscience humaine possède à l'état latent de nombreuses possibilités, et notamment un moyen de connaître qui implique une identification du sujet et de l'objet. Elle le nommait intuition et basait ses dires sur les affirmations et les descriptions contenues dans les Écritures Hindoues. Elle ajoutait que ces possibilités de la conscience sont susceptibles d'un

développement normal et que cette éducation comprenait une partie éthique indispensable. Ces idées circulèrent pendant quelque temps jusqu'à perdre toute trace de leur origine. Mais elles étaient « dans l'air », et la première, l'existence de l'intuition, prit corps dans l'œuvre brillante de M. Bergson, en faisant faire à la psychologie un progrès notable. M. Bergson fit en cela une découverte indiscutable, où le rôle (qu'il ne connut sans doute jamais) de l'idée de Mme Blavatsky fut celui d'une semence impondérable. Mais ces impondérables sont sans prix.

Par contre, la seconde idée n'eut pas la même chance, et je crois que M. Bergson, tout le premier, n'admettrait pas qu'un mode de connaissance quelconque puisse dépendre d'éléments d'ordre moral. Mais on y viendra sans doute, car il n'est guère d'autre voie qui permette de donner aux règles de vie une base plus solide que l'habitude ou l'autorité.

Au point de vue religieux, Mme Blavatsky pensait qu'aucune confession n'avait le droit de se proclamer supérieure à toute autre, mais que toutes étaient respectables comme étant des formes différentes que revêtaient les plus hautes aspirations de l'humanité. Les Écritures brahmaniques, en particulier, contiennent, d'après elle, pour qui sait voir la pensée sous la frondaison touffue des symboles, les idées essentielles, éternelles, bases de tous les cultes. Il s'ensuit qu'une science des religions doit être possible et que la tolérance est l'essence du respect que l'homme doit à l'Inconnaissable. Indépendamment de l'influence que les arguments employés par Mme Blavatsky, en faveur de sa thèse, ont pu avoir sur l'étude comparée des religions,

créée avant 1870 par Max Muller, ces idées contribuèrent à décider les croyants à regarder courageusement leur foi. Dans l'enceinte même de la Société théosophique, des groupements se formèrent dans ce but ; il en existe un hindou : le Bhavata Samaj, un hébreu, un chrétien et un musulman. Ces dernières années, la présidente actuelle, Mrs. Besant, avec la collaboration de Mgr Ledbeater et du vice-président M. Jinarâjadâsa a entrepris de donner une forme plus complète à cette sympathie pour toutes les religions, en faisant élever dans la propriété du quartier général de la Société, à Adyar près de Madras, un petit temple pour chacune des religions vivantes. C'était un rêve du colonel Olcott, qui est maintenant réalisé en grande partie : un temple Hindou, une maison des Parsis, et un temple Chrétien sont construits ; une synagogue, un temple Bouddhique et une mosquée sont commencés.

Il est difficile de se rendre compte actuellement du courage qu'il fallut aux deux Fondateurs pour soutenir leurs idées malgré le ridicule et les injures, sans une défaillance. Cette période tumultueuse dura quelque temps encore après l'année 1891 où Mme Blavatsky quitta ce monde. Elle n'avait pas été inutile, car les énergies se multiplient avec les difficultés et la Société théosophique se trouva, grâce au dévouement et à la persévérance de ses premiers chefs, solidement établie quand Mrs. Besant en prit la présidence en 1907. Les conditions plus calmes ont permis depuis lors une application des idées théosophiques à la vie sociale, notamment dans l'Inde.

Le problème de l'éducation se présente, dans cette immense presqu'île, avec une importance particulière :

en effet, le peuple indien, très varié de races et de langages, est divisé par des considérations de castes, de religions, de clans, en une multitude de portions attachées à des habitudes différentes et souvent inconciliables. Des conflits fréquents et graves en résultent qui absorbent une grosse partie des énergies nationales, émiettent la volonté collective et la détournent du véritable progrès.

Sous couleur de respecter les traditions locales, le gouvernement anglais utilise cet état de choses et l'entretient, pour la plus grande commodité de son exploitation commerciale. Et l'attachement des habitants pour leurs traditions devient ainsi leur plus redoutable ennemi.

Parmi les solutions possibles du problème, l'établissement d'écoles libres de toute contrainte gouvernementale, et respectueuses de la religion de leurs élèves paraît excellente. Les jeunes Hindous peuvent en effet trouver dans une instruction ainsi comprise les raisons et les moyens de réformer eux-mêmes certaines coutumes, comme les mariages d'enfants, par exemple, car c'est une habitude encore répandue de marier des enfants de sept ou huit ans. La jeune mariée reste chez ses parents et une seconde cérémonie, qui se célébrera cinq ou six ans après, marquera son départ pour la maison de son époux. Si, dans l'intervalle, le mari vient à mourir, la fillette tombe dans la triste condition des veuves, sans espoir de jamais pouvoir fonder une famille, en véritable infériorité vis-à-vis de tous ses parents. Des écoles ont été ouvertes par la Société théosophique pour ces petites veuves, où l'on s'applique à leur enseigner un métier qui puisse assurer leur vie.

Dans d'autres établissements du travail est offert aux femmes pauvres et privées de soutien.

La première école nationale a été fondée par Mrs. Besant à Bénarès, en 1899 elle devenait le *Central Hindu College*, en 1903 on lui adjoignait une école de filles, et l'ensemble, sagement dirigé par un Anglais naturalisé Indien, M. Arundale, a si bien prospéré qu'il est devenu, en sortant alors des mains de la Société, une Université Nationale Hindoue. En 1924 cette Université a demandé, et obtenu, l'autorisation d'enfreindre son règlement et de décerner le titre de docteur *honoris causa* à un étranger : c'est ainsi que Mrs. Besant devint par la plus méritée des exceptions, docteur en philosophie. Des écoles continuant à se fonder en nombre croissant et sous des conditions très différentes, tout ce qui touche à l'enseignement a été réuni, en 1913, dans les mains de l'*Educational Trust*. Cet organisme, qui ne s'occupe ni des écoles d'« Intouchables », ni des écoles cinghalaises, guide, dans l'Inde, dix écoles, trois collèges, un village Montessori, et une école industrielle ; à Java, neuf écoles élémentaires et un collège.

Sous la même inspiration s'est formé, au centre d'Adyar, une Fondation spéciale où, sous la direction du Dr Cousins, des séries de conférences sont faites en vue de réunir et d'éclairer mutuellement les enseignements de la science et ceux de la théosophie sur les principaux chapitres de nos connaissances. Des expositions artistiques y sont également organisées.

Ces centres extérieurs d'enseignements et la vie intellectuelle de la Société même, rendent nécessaires de nombreuses publications. Celles-ci sont fournies en majeure partie par une importante imprimerie établie

à Adyar. Au quartier général est jointe également une bibliothèque, fondée par le colonel Olcott. Cette bibliothèque est, à l'heure actuelle, grâce aux travaux des pandits qui la dirigent, et par ses quinze mille manuscrits indiens, une des plus riches du monde pour l'indianisme. Elle a publié six volumes de textes sanscrits des Upanishads, un volume d'études sanscrites et trois catalogues détaillés.

Ces œuvres sociales ne sont pas les seules qui aient été faites, mais on ne peut tout citer. Dans chaque direction les travailleurs se sont réunis en groupements spécialisés, dont les membres ne sont pas nécessairement des théosophes, sous le nom générique d'Ordres de Service. Travaillant souvent sans gloire apparente, ces Ordres ont fait un bien considérable, dans l'Inde et en Europe. C'est avec l'aide de l'un d'eux, l'Ordre de l'Étoile, fondé en 1911, que s'élabore la future création de trois Universités théosophiques, à Huizen en Hollande, à Sidney, et à Madanapalli, au-dessus de Madras. Cette dernière a déjà reçu un commencement d'exécution. Elle comprendra non seulement un enseignement universitaire, mais également des cours complets d'agriculture destinés à aider les Hindous dans l'exploitation autonome des richesses de leur sol.

Beaucoup de bruit s'est produit autour de l'activité politique de Mrs Besant dans l'Inde. Cette activité lui est personnelle, en ce sens que la Société Théosophique, en tant que Société, n'a jamais eu, et n'a pas de couleur politique. Pourtant la position présidentielle de Mrs. Besant a pu incliner de nombreux membres vers ses idées, et nous ne sortirons pas de notre sujet en jetant un coup d'œil sur cette politique.

Autrefois orateur influent du Labour Party, auquel elle appartient encore, Mrs. Besant débute dans la politique indienne en 1913 par des conférences. En 1914 elle achète personnellement le *Madras Standard*, qui devient le quotidien *New India*, et y continue avec ardeur sa campagne pour le *Home Rule* de l'Inde.

La guerre lui fournit immédiatement des arguments puissants, en révélant la duplicité des gouvernements qui prétendaient combattre pour la Démocratie tout en renforçant leur régime autocratique colonial, à peine masqué de promesses destinées à attirer les indigènes vers les bureaux de recrutement. Mrs. Besant était alors d'autant plus libre de dénoncer de tels actes qu'elle s'était publiquement déclarée favorable aux Alliés dans un discours de 1915. Aux paroles succèdent les actes, et elle fonde en 1917 la *Women's Indian Association* qui désirait :

« Bien démontrer aux Femmes leurs responsabilités en tant que filles de l'Inde ;

« Les aider à se pénétrer de ce que l'avenir de l'Inde est en grande partie entre leurs mains : car, comme femmes et comme mères, elles ont le devoir d'élever, de guider et de former le caractère des futurs chefs de l'Inde ;

« Grouper les Femmes dans le but de les aider à développer en elles les qualités nécessaires pour le service déterminé d'autrui. »

Peu après, s'ajoutait à ces buts la revendication de l'égalité politique des femmes et des hommes [ce qui est maintenant un fait acquis dans six des principales provinces indiennes].

Le succès du mouvement fut très grand, mais il y

manquait encore le couronnement d'une maladresse gouvernementale. Elle n'a pas manqué de se produire : le 21 juin 1917, Mrs. Besant est arrêtée en même temps que deux de ses collaborateurs et internée à Outacamund jusqu'au 17 septembre de la même année avec interdiction d'écrire. Elle avait alors soixante-douze ans et l'internement a failli de bien peu lui coûter la vie. Naturellement un enthousiasme croissant se manifestait pour elle.

A sa libération trois mille femmes l'acclament, et peu de temps après elle est nommée Présidente pour 1918 du Congrès National Indien. A l'ouverture du Congrès, le 28 décembre, elle mentionne dans son discours présidentiel les réformes qu'elle considère comme les plus importantes : l'éducation nationale, la réforme du code pénal, un traitement plus équitable des travailleurs, le relèvement des classes opprimées, le Service National pour tous et l'égalité des obligations morales des deux sexes.

Un an après, le 24 décembre 1919, le roi George V satisfaisait partiellement à ces justes désirs en donnant son assentiment à l'*Indian Reform Act*. Mais l'autorité du Congrès et l'amplitude du mouvement qu'il représentait n'avaient pas été seuls à obtenir ce premier résultat. Une autre force y avait aidé, qui venait de sourdre des plus intimes profondeurs du peuple. La frêle, mais indomptable personne de Mahatma Gandhi venait d'apparaître.

Auréolé par sa vie de renoncement et de simplicité, strictement conforme au vieil idéal védique, Gandhi fait connaître à l'Inde, en avril 1918, sa découverte du Satyâgraha, la Force de Vérité ou Force d'Amour.

Plus qu'une nouveauté c'était la mise au jour d'une bien ancienne découverte des anciens Sages. Le principe en est parfaitement simple : il s'agit de chercher et de réaliser la vérité féconde dans l'ordre national. Or l'expérience montre avec une évidence cruelle que la violence est stérile par essence et fausse dans son principe. Donc il faut dans la réalisation de la Vérité n'employer que la douceur, mais la douceur unie à une fermeté absolue, dans un mouvement de progrès continu. C'est dire qu'il faut s'offrir calmement en sacrifice, à la prison ou à la mort, pour démontrer que l'on place la Justice plus haut que la force. Le 6 avril, un jour de jeûne et de prière avait eu lieu pour célébrer cette nouvelle voie de salut offerte au pays, et le 17 octobre on l'avait répété pour protester contre les injustices des Alliés à l'égard du Sultan, et la violation, par l'Angleterre, de la parole donnée.

Ces jours étaient calmes et recueillis, imposants par la discipline qu'ils annonçaient.

Les mois suivants le mouvement prenait de l'ampleur. La figure du Mahatma par toute sa vie incarnait un ancien idéal de sagesse, toujours vivant dans l'âme hindoue. Pour mieux sentir les moindres mouvements de ses frères, il vivait de leur vie, pour laquelle il avait abandonné tous ses biens et tout ce que son éducation européenne aurait pu lui procurer, il partageait réellement leurs peines et acceptait de souffrir directement de leurs fautes. Son influence devenait de plus en plus grande. Les réformes de 1919 sont accueillies par lui avec joie, mais elles ne suffisent pas.

Ce qu'il faut, c'est une justice pleine et entière. Il n'est pas admissible que l'Inde constate passivement

qu'un dixième de sa population est destiné à mourir de faim en raison des lois d'exportation. Il faut que les Indiens refusent toute obéissance aux lois manifestement injustes, en les tenant pour inexistantes. Il faut surtout qu'ils refusent leur concours à tout ce qui est de nature à les abaisser et à développer en eux des sentiments serviles. La fréquentation des écoles et des collèges du gouvernement, pépinière de fonctionnaires futurs, est comparée par Gandhi à l'usage d'un lait crémeux mais empoisonné.

Ceux qui réclament leurs droits doivent s'en montrer dignes; une morale s'élève, le Satyâgraha est plus qu'une politique, c'est une foi où se précipite toute l'ardeur religieuse du peuple indien. L'union hindo-musulmane, l'emploi exclusif du *khaddar*, tissu national dont le fil est fait à la main, deviennent des points de doctrine essentiels, auxquels s'ajoutent bientôt le refus de coopérer avec le gouvernement, le boycottage des produits anglais et, comme dernier moyen d'action, la Désobéissance Civile.

Quand la répression commence, des milliers d'hommes et de femmes s'offrent volontairement à la prison. Et tout ce mouvement reçoit de la Grande Ame qui l'a fait naître, sa direction précise : non seulement le *Home Rule*, mais l'Autonomie. Pour garder intacte sa douceur devant les premiers succès et les mesures gouvernementales, il fallait une paix intérieure profonde. Les disciples du Mahatma ont oublié plus d'une fois l'exemple d'inaltérable bonté, vraiment fraternelle, avec laquelle leur maître considérait les Anglais ; des sentiments d'un nationalisme étroit se sont manifestés par des scènes déplorables. Il faut savoir combien

Gandhi en a souffert : jusqu'à exposer sa vie pour manifester sa réprobation.

Pour Mrs. Besant la non-coopération complète, la Désobéissance Civile, paraissent en contradiction avec l'idéal de fraternité universelle qu'elle défend, et elle s'oppose nettement à Gandhi, à partir de 1920. Du coup, elle perd toute sa popularité.

Les services qu'elle a rendus sont oubliés par ceux-là mêmes pour lesquels elle avait si courageusement lutté, on l'empêche de parler en public, son journal se vend de moins en moins. Cette période dure jusqu'à la sortie de prison du Mahatma, arrêté le 10 mars 1922.

A ce moment la majorité du parti de Gandhi préfère ne pas continuer la non-coopération de manière aussi stricte qu'auparavant ; cette modification et quelques autres qui l'accompagnaient décident le Mahatma à se retirer temporairement de l'action politique. Dans son *Ashram* de Sabarmati il s'adonne à la tâche énorme de former des hommes et des femmes qui puissent servir l'Inde en y répandant de façon pratique l'idéal de leur Instructeur.

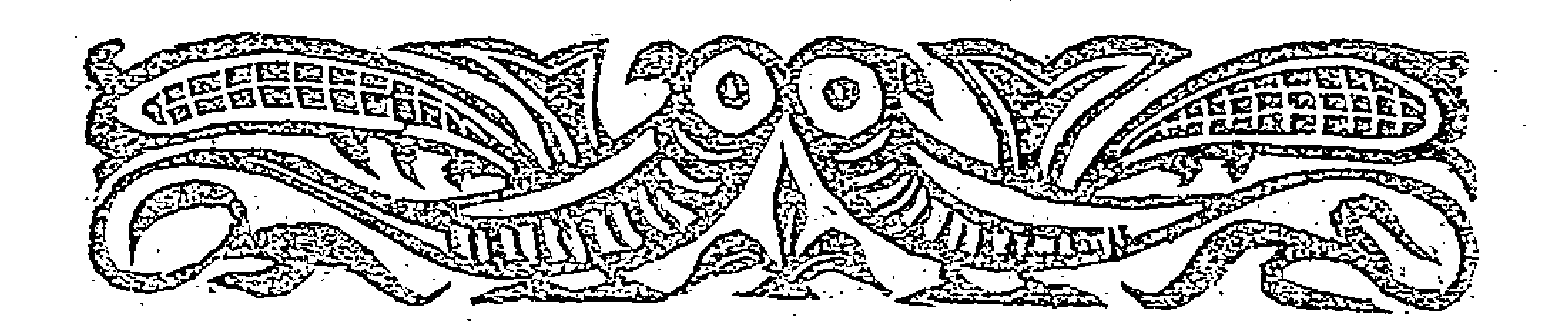
Ces changements ont permis à Mrs. Besant de reprendre, avec un succès plus lent, mais peut-être plus solide que le précédent, sa campagne pour le *Home Rule*. Son activité ne s'est pas ralentie bien qu'elle ait dépassé sa quatre-vingtième année. Et nous n'en avons mentionné jusqu'ici qu'une partie. Elle dirige des groupements dont l'ensemble représente plus de soixante-dix mille individus, trois revues mensuelles, un hebdomadaire et un quotidien, dont elle rédige une partie importante. Et cela ne l'empêche pas de préparer et de faire, au cours de fréquents voyages,

et aux groupes qu'elle préside, des conférences, et de rédiger des ouvrages qui ne sont pas une portion négligeable de son travail, puisque la dernière bibliographie de ses œuvres comprend, outre vingt ouvrages faits en collaboration, trois cent vingt-six titres.

Vie bien remplie, dont les jours se sont écoulés au service d'un idéal, elle peut servir d'illustration à la définition que nous donnions de la Théosophie : une manière de vivre.

Si maintenant en Occident plus de pensées sympathiques se tournent vers l'Orient, avec un sentiment d'amitié véritable, si les messages, tous les messages, qui nous viennent de l'autre moitié de l'Eurasie sont accueillis comme de précieux gages d'un avenir de confiance et d'estime réciproques, c'est beaucoup grâce à l'humble mais persévérant travail de ceux qui ont su vivre pour la Fraternité.





QUELQUES OPINIONS DE GRANDS PENSEURS SUR L'INDE

par

Sir John WOODROFFE

Sir William Jones, le célèbre orientaliste, a dit :

« Il est impossible de lire les Védas et les œuvres qui « les illustrent, sans croire que Pythagore et Platon ont « puisé leurs théories sublimes à la même source que « les Sages de l'Inde. »

Bien que n'ayant pas vécu à une époque où l'aspect politique de la question prédominait, il n'y a aucune raison de supposer que sa largeur d'esprit et de jugement eût pu être affectée par des considérations ne se rapportant pas directement à la critique de la grande philosophie et de la grande religion qu'il loua en ces termes.

Le célèbre philosophe français Victor Cousin a dit :

« Quand nous lisons avec attention les monuments « poétiques et philosophiques de l'Orient et surtout « ceux de l'Inde qui commencent à se répandre en « Europe, nous y découvrons maintes vérités, et des

« vérités si profondes et qui font un tel contraste avec « la petitesse des résultats auxquels le genre européen « s'est quelquefois arrêté, que nous sommes contraints « de plier le genou devant la philosophie orientale, et « de voir dans ce berceau de la race humaine la terre « natale de la plus haute philosophie. »

Frédéric Schlegel a écrit :

« Même la plus haute philosophie des Européens, « l'idéalisme de la raison, tel qu'il est exposé par « les philosophes grecs, comparé *à la lumière abon-* « *dante et à la vigueur de l'idéalisme oriental* ne semble « qu'une faible étincelle prométhéenne dans toute la « force de la splendeur céleste du soleil de midi, une « pauvre étincelle vacillante et toujours prête à « s'éteindre.

« *L'origine divine de l'homme lui est sans cesse incul-* « *quée pour stimuler ses efforts* vers un retour à l'état « divin, pour l'animer dans la lutte et l'inciter à consi- « dérer une réunion et une réincorporation à la Divi- « nité, comme le but principal de toute action et de tout « effort. »

Les concepts spirituels indiqués en italique sont parmi les plus élevés que l'humanité ait jamais connus.

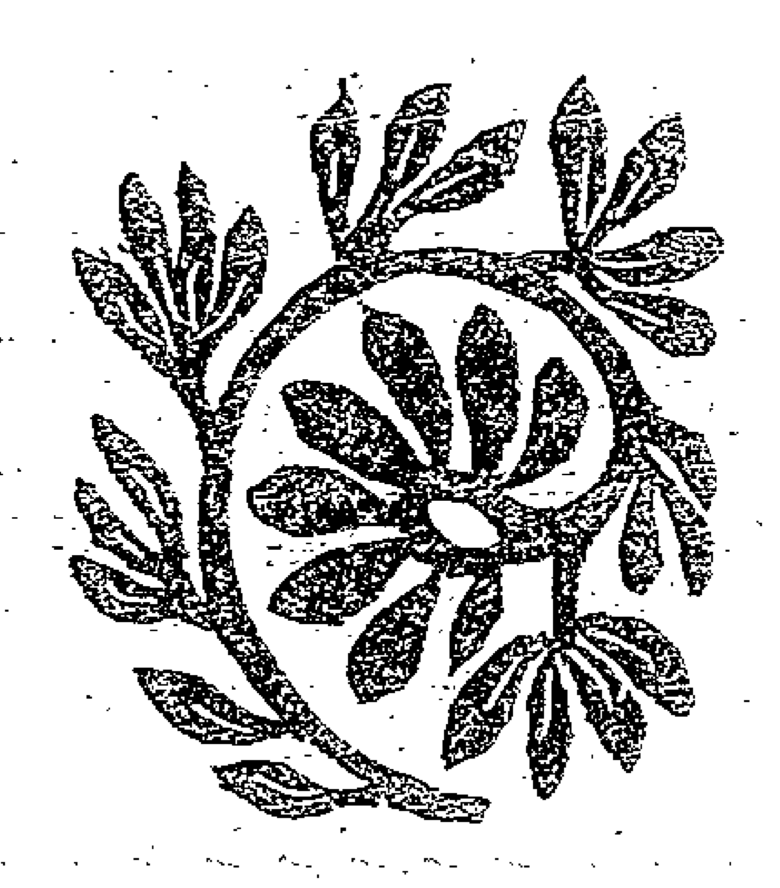
Le professeur Max Muller (nullement enclin à une admiration sans réserve de l'Inde) a dit de ces mots bien connus de Schopenhauer :

« Dans le monde entier il n'y a pas de lecture aussi « bienfaisante et aussi élevée que les Upanishads. Cette « lecture a été la consolation de ma vie et sera celle de « ma mort. »

« Si ces paroles de Schopenhauer avaient besoin de

« confirmation, je la donnerais volontiers comme résul-
« tat de ma propre expérience pendant une longue vie
« consacrée à l'étude de maintes philosophies et de
« maintes religions. »

(*Extrait de « Is India civilized? »*).
(*Traduit par Andrée VALÉRIO.*)




LETTRES



LETTRES DE L'INDE

I

Puri (1927).

Votre appel m'est arrivé comme une heureuse surprise, alors que je me trouvais dans ma véranda au bord de la mer. Je suis resté si longtemps plongé en des méditations tranquilles, dans cette cité des Temples, que je parais entraîné loin de tous les contacts du monde, et votre lettre m'apporte l'émerveillement et le stimulant de la vie même. J'ai l'impression que, tout détaché de l'activité que je sois présentement, je dois répondre à votre demande et offrir quelque chose à mes amis inconnus de France, pour leur prouver ma foi sincère dans la vertu de la coopération.

Le généreux enthousiasme que trahissent *les Feuilles de l'Inde* en ce qui concerne le projet d'union de l'Inde et de la France, me touche profondément, car je sens encore plus qu'autrefois que seul l'amour peut transformer l'ardeur des passions qui oppriment l'humanité actuelle, en lumière pour l'entendement, et lui donner cette claire vision de la Réalité dans laquelle nous sommes tous unis. L'Artiste. le Poète, le Voyant

ont en eux ce don de l'Amour et, grâce à leur intense et joyeuse perception du vrai, du beau et du bien réalisés dans l'effort créateur, l'humanité échappe au conflit chaotique des instincts auxquels les stratagèmes de la politique et les alliances des diplomates ne peuvent qu'ajouter l'impulsion d'une répression temporaire. Le temps est venu où l'homme doit changer radicalement sa perception de la vie ; il est arrivé à un point de développement où tous ses efforts doivent se justifier par quelque vérité centrale de la personnalité, afin d'être approuvés même de la partie de son moi qui agit de façon purement utilitaire. Toutes les souffrances du monde moderne sont dues au fait que l'homme reconnaît cette vérité de manière imparfaite ; en s'efforçant sans succès de rester lié à des habitudes et à des besoins qu'il a dépassés, il n'aboutit qu'à prolonger sa misère ; nous n'avons qu'à donner notre pleine confiance aux plus profondes impulsions de notre nature, et à construire avec fermeté sur les bases de la connaissance de nous-même ; alors, nous aurons directement accès à ce royaume de joie que nous habitons maintenant en aveugles. Pour qui sait la comprendre, l'angoisse universelle qui se manifeste aujourd'hui dans les factions religieuses, sociales et municipales, dénote la croissance d'une humanité arrivée au début d'une synthèse intérieure plus vraie et plus complètement belle que toutes celles qui ont pu se produire auparavant. Et — plus que tous les autres hommes — les artistes créateurs, les poètes, les « rêveurs de rêves », ont pour rôle de rendre l'humanité consciente de ce réveil nouveau dans l'histoire de la Civilisation, et de donner vie au principe de Réalité en l'unissant à

l'amour, car c'est l'Artiste, le Voyant qui, parmi nous, saisissent naturellement les choses dans leur totalité et leur signification.

Je me souviens qu'à Shantiniketan, quand, selon notre habitude, aux heures où les gloires du couchant s'attardent dans le ciel d'été, nous nous rendions à la chaumière de l'artiste et regardions les tableaux qu'elle avait faits, nous sentions cette vérité de la façon la plus vive ; les longues étendues de *khoâi*[1] d'un rouge brun, tachetées de palmiers verts et bordées au loin par les villages Santals qui, pour un spectateur familier et sans imagination, pouvaient donner l'impression de discordances insignifiantes, prenaient en effet sur sa toile une beauté due à sa perception harmonieuse du réel. Dans le panorama de l'existence, les hommes de différentes races et de différents climats se rencontrent en une variété à la fois multiple et une, et c'est dans la perception de cette harmonie intime, réalisée uniquement par l'amour, que se trouve le salut de l'humanité. Aucun « équilibre des puissances », aucun essai de réformes conciliatrices, ne peut nous donner la paix, à moins que nous ne reconnaissions pleinement le merveilleux principe de l'unité de nos vies, et ne laissions toutes nos activités trouver leur source et leur force dans l'esprit de fraternité.

Ces remarques nous font naturellement penser au *Visva-Bharati* de Rabindranath, où l'idée de l'unité dans l'amour trouve son expression sublime. *Visva-Bharati*, le plus grand des poèmes de Rabindranath, est un appel à la vérité la plus profonde de notre personnalité,

1. Sortes de crevasses qui déchirent le sol craquelé du désert.

à son achèvement par l'amour. C'est chose merveilleuse de voir combien cet appel au moi supérieur, à la plénitude de sa force spirituelle, provoque chez l'homme un rayonnement de confiance en lui-même, fait surgir des profondeurs du moi des puissances cachées et inattendues qui aboutissent à une sollicitation et à une manifestation incessantes de l'effort créateur. C'est faire injure à l'homme que d'en appeler exclusivement à telle ou telle partie de sa personnalité : les roulements du tambour ou les arguments lancés par le haut-parleur d'un politicien peuvent l'exciter et produire leur réaction inévitable, mais ne lui inspirent jamais les créations où il s'exprime lui-même. Quand le Bouddha vint à l'humanité en parlant de *Maitri*, c'est-à-dire de l'Universel Amour, quand le Christ s'efforça d'unir tous les hommes comme des frères dans l'amour commun du Père Céleste, ils en appelèrent à toute la personnalité de l'homme ; aussi leur message ne poussa-t-il pas seulement l'humanité vers la pureté des mœurs et l'amour, mais il dégagea en elle des sources de pouvoir qui, dans tout le monde civilisé, continuent encore à se manifester dans les Arts, la Littérature et la Musique.

Le *Visva-Bharati* de Rabindranath apporte de même un message de vérité pure et, comme nous le savons tous, son appel a trouvé le chemin du cœur de l'humanité. Nous qui avons entendu la voix irrésistible du *Visva-Bharati* au plus profond de nos vies, et qui nous sommes assemblés autour du Poète dans les bosquets fleuris de l'*Ashram* [1], gardés par les imposantes avenues de *sals* [2],

1. Ermitage.

2. Arbres à fleurs blanches, parfumées, rappelant un peu l'acacia.

nous savons combien simple et vrai peut être le pouvoir légendaire de l'amour ; nous savons comment des *scholars*, des poètes, des artistes, des travailleurs de toutes les parties du monde se sont spontanément rencontrés dans la délicieuse solitude d'un hameau du Bengale, uniquement en vertu de l'enthousiasme spirituel. L'art, la littérature, les institutions de beaucoup de pays commencent déjà à subir l'influence de ce grand idéal humain de notre Poète, et nous ne doutons pas que les hommes ne doivent finalement ouvrir leur cœur à ce message d'amour, par la force naturelle de « cet esprit de conservation dans l'humanité », dont parle un poète anglais. L'œuvre d'amour, dont les *Feuilles de l'Inde* promettent d'être une touchante expression, fera une grande chose en unissant ainsi des amis séparés jusqu'alors par le manque de pénétration, et cet essai ouvrira, j'en suis sûr, la voie à une réalisation croissante de notre parenté spirituelle.

Amiya C. CHAKRAVARTI.

II

Shantiniketan (1927).

Depuis ses récents voyages en Europe, où il a eu cette fois l'occasion de rencontrer les intellectuels et les artistes les plus remarquables, Gurudeva[1] nous parle toujours de la grandeur du vrai monde européen

1. Gurudeva : Maître (Rabindranath Tagore).

que l'on peut aimer et dont il est possible de se rapprocher, malgré les barrières de l'utilitarisme excessif derrière lesquelles il se cache. L'activité confuse, l'agitation inutile à laquelle on s'abandonne, en s'excitant à la poursuite de vains succès, obscurcit partout le beau visage de l'Europe; mais, partout aussi, on y voit des âmes rayonnantes qui, par la pureté, l'abnégation, les efforts de leur vie personnelle, aident à prendre conscience de sa beauté vraie et durable. Les amis qu'il y a trouvés, les créations de l'art, les œuvres sociales, lui ont fait toucher l'âme profonde du monde européen; tout son être se tourne avec joie vers cette grandeur intime, source de sa littérature, de son art merveilleux, de ses glorieuses découvertes dans la science pure, et il la convie à s'unir avec ce qui est vrai en Orient; c'est par cette union, telle qu'elle se réalise de plus en plus, que la Beauté et la Paix pourront régner dans la demeure de la Civilisation humaine.

J'étudie votre noble littérature ; et quand nous nous initions à votre grand art, à votre musique, nous prenons conscience de l'unité fondamentale de l'esprit humain ; mais le placage superficiel de la politique et du matérialisme nous en dérobe la vue. N'est-ce pas le devoir des amis qui se sont liés ici [à Shantiniketan] dans l'affection de notre Gurudeva, qui, à la lumière de la parenté spirituelle, s'y sont connus aussi bien qu'en Europe, de travailler inlassablement à détruire les divisions factices qui partout séparent l'homme de l'homme; de proclamer le triomphe de l'amour, de la paix, de la bonne volonté qui maintiennent la douceur de la vie dans son essence même? Tout cela est si simple et si évident! On s'étonne que les gens ne re-

noncent pas immédiatement à la poursuite inquiète des valeurs transitoires, pour venir, le cœur et les yeux ouverts, au royaume de la beauté et de la foi qui demeurent.

Amiya C. CHAKRAVARTI.

LETTRE D'ANGLETERRE

Dartington Hall.

M. L.-K. Elmhirst qui mit sur pieds Sriniketan, l'annexe agricole de Shantiniketan, a fondé, à son tour, une école en Angleterre. Il nous a semblé intéressant de détacher les extraits suivants de la brochure originale où M. Elmhirst a exposé ses idées. Les bienfaits de l'influence de l'Inde, et de Rabindranath Tagore se font heureusement sentir dans cette tentative (ainsi que dans le « Collège des Ecossais » fondé par M. Geddes, à Montpellier, et l'Ecole fondée à Tel Aviv, en Palestine, par Mlle S. Flaum.)

« Quand nous nous sommes décidés à faire cet essai, c'est de notre expérience personnelle que nous avons tiré certains principes qui servent de base à cet entreprise. Il nous semble vital que toute éducation soit conçue en tant que vie, et non pas seulement en tant que préparation à la vie. L'école doit avoir sa propre base pratique et matérielle. Ce doit être un petit

monde en soi, ayant d'une façon réelle, bien que simple et élémentaire, les activités du vaste monde autour d'elle. Il faut donc que la vie de la communauté ait sa racine dans le sol. « Dartington Hall » avec son jardin, son verger, son champ, sa ferme, sa rivière et ses bois, peut subvenir à bien des besoins matériels de la vie, tandis que ses constructions anciennes, avec leur atmosphère du passé et leur richesse de beauté environnante, ne peuvent manquer d'exciter la curiosité et d'éveiller l'intérêt dans les efforts que demande la culture. Là, l'histoire, la musique, la peinture, l'architecture, l'art dramatique, l'adoration devraient fleurir naturellement.

Telles les communautés villageoises des premiers âges qui se suffisaient à elles-mêmes dans bien des cas, la communauté scolaire d'aujourd'hui doit s'engager dans bien des entreprises pratiques. L'enfant laissé à ses propres inventions apprend en agissant. En lui fournissant de nombreuses occasions de s'exercer, on peut amener l'enfant, par des expériences pratiques, à saisir une théorie d'une façon aussi étonnante qu'inattendue. L'intérêt éprouvé par l'enfant aiguillonnera sa capacité, et un développement symétrique sera ainsi assuré.

Une méthode d'application de ce principe a, sous des noms différents, été tentée dans bien des pays. L'école *Munos* aux îles Philippines, le *Siksha* Satra établi par Rabindranath Tagore aux Indes, l'École de Voyage de Bogota (Colombie), les Clubs de jeunes garçons et de jeunes filles au Canada et aux États-Unis, et bien d'autres entreprises dont nous n'avons pas l'expérience immédiate sont issus de ce principe, avec des résultats

qui, variables quant au succès, montrent tous qu'un vaste champ est encore ouvert à l'aventure dans cette direction.

L.-K. ELMHIRST.

LETTRE D'AMÉRIQUE

New-York.

Me voici de retour. A quoi suis-je retournée? A mon pays par droit de naissance, à une contrée étrange en vertu de son développement. La qualité de citoyen implique la liberté de la Cité, mais n'est pas pour l'âme le « Sésame, ouvre-toi ».

J'ai vécu en Occident durant bien des années, années insouciantes que l'existence a englouties. Même dans cette partie arrogante de l'Occident qui se vante d'être la « Terre de Dieu ». Assurément, sa devise implique un idéal de liberté, et plus sûrement que ne le fait l'ancien cri de guerre des montagnards écossais : « Lutte, acharne-toi, accepte la mort ».

Il y a bien des points de vue, et il ne faut pas généraliser — il y a le grand, le riche et le petit, le pauvre, le bien et le mal. Les tribunaux, les taudis, le savoir-faire dissimulent la malpropreté et les conflits des masses — on invente des mots, mais il n'y a pas de mots pour des humains effacés. D'un autre côté se trouvent la beauté et le confort pour les mercenaires manuels qui possèdent la puissance d'achat voulue. Et, pressés entre les deux extrêmes, s'entassent de vrais

êtres humains qui pimentent le tout. Il ne semble pas qu'il y ait de proportion ni dans leur économie sociale, ni dans leurs efforts. On a érigé d'énormes constructions en vue de fins louables — des Églises pour les hommes religieux, des Musées pour les gens cultivés, des bibliothèques pour les savants, des institutions pour les incapables ; mais ce sont là des organisations plutôt que des organes. Ne nous sommes-nous pas attachés à l'extérieur et au visible, plutôt qu'à la grâce intérieure et spirituelle ?

Un jour de travail dans l'Inde, un jour de travail à New-York ! Déplorons la différence ! C'est le même jour clair et joyeux, la même force de vie ; mais là elle est employée à la conservation, ici à l'exécution. On ne peut attendre ni désirer la similitude en des conditions si radicalement opposées ; mais on pourrait souhaiter un judicieux mélange d'harmonie et de rapidité. A New-York on voit des gens surmenés dont les pensées lasses sont tendues pendant toute la journée de travail. Le soir amène la suspension de l'effort, mais rarement le repos, la récréation voulue. Le plaisir est chose manufacturée, et qui s'achète.

Dans l'Inde, en un village Santal, on voit les ouvriers aller gaiement à leurs occupations. Les hommes et les femmes rient au soleil durant leur travail. Les femmes l'interrompent pour allaiter de beaux enfants bruns endormis à l'ombre ; les jeunes filles s'arrêtent au-dessus du ruisseau pour nouer des fleurs dans leurs cheveux. Le soir, le repos arrive avec la joie : plaisir de la vue soudaine des étoiles, de la nouvelle lune, de l'éclatant coucher de soleil. Les jeunes gens jouent de la flûte en retournant à la maison ; on perçoit le tinte-

ment des cloches du temple, l'air d'une chanson d'amour : « Ne joue pas avec mon cœur, mon bien-aimé... » — les vieillards racontent des histoires auprès des feux du village, les tambours appellent les turbulents à la danse...

Quoique je sois simplement une Marthe, vous étonnerez-vous que je ne puisse me réadapter entièrement à cette triste organisation des choses? (en Amérique). Je n'y avais jamais pensé auparavant. Sans doute une certaine quantité de savoir m'avait été enfoncée dans l'esprit par des pasteurs et des maîtres diligents. Mais un diseur de bonne aventure m'avait un jour prévenue : « Madame, vous avez plus de bon sens que d'instruction », et il avait raison. Mon ignorance avait été acceptée, et je ne peux qu'être reconnaissante du fait qu'il n'ait pas été besoin de m'appliquer un des tests de Binet pour les idiots du Cours supérieur. Quand je réfléchis aux dix mille et un sujets où je n'entrerai jamais, et pense aux cent fois où j'aurais pu me contenter de glisser à la surface, je lance des anathèmes au système qui enferme l'éducation dans un programme, et garantit le savoir par des certificats.

Il se peut que nous ayons dans nos écoles la méthode de rendement la plus moderne, mais redonnez-moi les classes sous les arbres du Visva-Bharati. Le savoir ne tend-il pas moins généreusement son oreille aux enfants du système perfectionné, qu'aux petits élèves qui apportent d'aimables offrandes à l'heure de la prière? Oh, le contraste des choses que le Nouveau Monde juge nécessaire à la civilisation, et les pensées qui ont soutenu le Vieux Monde depuis le commencement des temps! Nous pouvons être des dynamos de

forces matérielles, mais nos âmes sont certainement statiques.

Avons-nous besoin d'Écoles de Philanthropie pour nous apprendre par cœur l'art de la charité ? « Chacun de nous est divin, chacun de nous est sans limites, chacun de nous est aussi divinement ici que tout autre est là. » Un jour, en Chine, dans un pavillon de jardin au bord d'un étang de lotus, un groupe d'étudiants posa au poète Tagore des questions absurdes concernant les dogmes sur la Divinité. Au cours de la discussion qui s'ensuivit, vint cette simple réponse que je me rappelle partiellement : « Pourquoi ne pas penser au Seigneur comme à l'hôte d'une maison où l'on est invité ? Il serait plus bienséant pour les convives de jouir des beautés et des divertissements préparés pour eux, que de passer leur temps à disputer sur les meilleurs arrangements. »

L'Orient jouit des saisons, l'Occident jouit de leur explication. Des deux côtés du monde, les poètes chantent le printemps; mais de notre côté, le public demande en outre l'agneau et les petits pois. Les poètes chantent le cantique de l'Automne ; mais le public ne le chante que quand il a participé trop copieusement aux vendanges.

Jadis, au Bengale, un poète se plaignait, disant : « Le printemps parle si vite que je peux à peine noter son message », et les gens répétaient ses chansons quand ils travaillaient dans les rizières. Un Poète a-t-il jamais été entendu au-dessus du bourdonnement des machines de Ford en voie de construction ? Je ne voudrais pas vous voir penser que je décrie la science occidentale. J'ai trop vu sa valeur et ses usages ; mais

ne pourrait-elle être mieux proportionnée à nos besoins? Vivekânanda disait journellement : « Que grâce aux encouragements des Râjas, la nature des sens devienne énergique et active ; avec l'aide de la Science occidentale, appliquez-vous à creuser la terre et à produire la nourriture, découvrant de nouvelles voies de production par vos propres efforts, soutenus par les découvertes du Monde occidental. » Et ces mots ne représentaient pas une vaine maxime ; les Swamis[1] que je suis arrivée à connaître, réalisaient leur foi par des actes.

Il est impossible d'expliquer l'intangible par le tangible, de donner des raisons de mon raisonnement. Ce serait aussi malaisé que d'expliquer par la machine à tisser ce vêtement sacré « solide comme l'acier, évanescent comme un rayon de lune ». Je me rends compte seulement que j'ai été dans l'Inde avec la pensée de tout enseigner, et plutôt remplie de ma propre importance, et, qu'instruite par les autres, je suis revenue avertie de ma propre ignorance.

Peut-être aussi ai-je appris la différence entre la culture et l'instruction. Je maintiens que l'Orient donne de l'importance à la première — à cette culture qui prépare l'esprit à découvrir et à apprécier ce qui est vrai, et beau, et bien — et non le monde occidental, dont l'instruction exploite l'esprit pour des fins pécuniaires.

Comme j'ai détesté les questions qui m'ont été posées à mon retour ! « Avez-vous vu Ghandi ? Comment est Annie Besant ? Tous les Hindous ont-ils cinq épouses ?

1. Les Sages.

L'expérience de la corde est-elle une plaisanterie ? etc. ». Bavardage et pathos ! Que répondre ? Expliquer l'Inde ? Comme si c'était possible !

Ne croyez pas un instant que je m'aveugle sur sa pauvreté, ses souffrances, ses imperfections ; mais là, quelque chose domine les maux du temps — un sens spirituel qui défie les définitions.

On ne peut vivre à Shantiniketan, Séjour de Paix, et ne point trouver la paix. On y trouve aussi des problèmes, chose inévitable quand on cherche à partager le labeur de la vie entre la main et le cerveau. Tâche presque herculéenne, entreprise par celui que le monde appelle un Poète, un *scholar*, un philosophe, et ceux qui ont le privilège de travailler avec lui, un Ami.

Une dernière nuit, à Surul[1], le Poète se reposait dans sa « *Tree House* » au milieu des arbres. Les rameaux et les feuilles bruissaient aux rayons argentés de la lune ; en bas les étudiants chantaient... Le Poète me donna ces vers, et maintenant je vous les offre :

La libre lumière arrive et dit à tous :
Soyez heureux, libres dans vos pensées.
La libre brise vient, caressante et, murmure :
Gardez toujours libre le seuil du cœur.
Le libre esprit arrive et prononce ces mots :
Brisez vos fers, et marchez librement.
Et le Poète chante : « Acceptez mon amour,
Devenez grands, ayez de grands espoirs. »

P. S. — Une petite Américaine âgée de quatre ans, et

1. Centre agricole fondé par le poète près de Shantiniketan.

née aux Indes, chantonnait souvent, de retour dans son pays, la chanson suivante. Sa mère voulut savoir si l'*ayah* qui avait élevé l'enfant la lui avait apprise, ou si la petite rêveuse formulait ainsi dans un langage imagé, charmant et naïf, ses réminiscences lointaines. L'enfant interrogée se troubla, se tut et ne chanta plus jamais

Je vous la communique, elle peut intéresser vos lecteurs et être une preuve de plus de l'influence exercée par l'atmosphère poétique et religieuse de l'Inde, sur une âme neuve.

Clochettes hindoues,
chères petites cloches,
la lune se penche vers la terre,
les étoiles se penchent vers la terre ;
dans le calme de la nuit
la petite fille entend le son des cloches,
elle croit que c'est la lune qui sonne,
croit que ce sont les étoiles qui sonnent,
elle croit que c'est le ciel qui sonne.

La petite fille se met à la fenêtre
et elle voit une étoile orange
et la cloche du temple qui se balance,
« ah ! je sais : c'est la cloche qui sonne »
Sa mère lui dit : « Il faut dormir. »
la petite dit : « la lune est la maman
et les étoiles sont ses enfants. »
j'aime les jolies petites cloches
leur voix est douce comme celle de Dieu

Clochettes hindoues,
clochettes hindoues
elles sonnent, et sonnent et sonnent
les clochettes hindoues,

elles tintent dans la nuit
quand tout le monde dort
et que les petits enfants jouent en rêve
avec des joujoux à clochettes.

Dans le petit temple sur la montagne
il y a de grandes cloches sonores;
tintez, sonnez, clochettes hindoues
et les enfants ioueront en rêve.

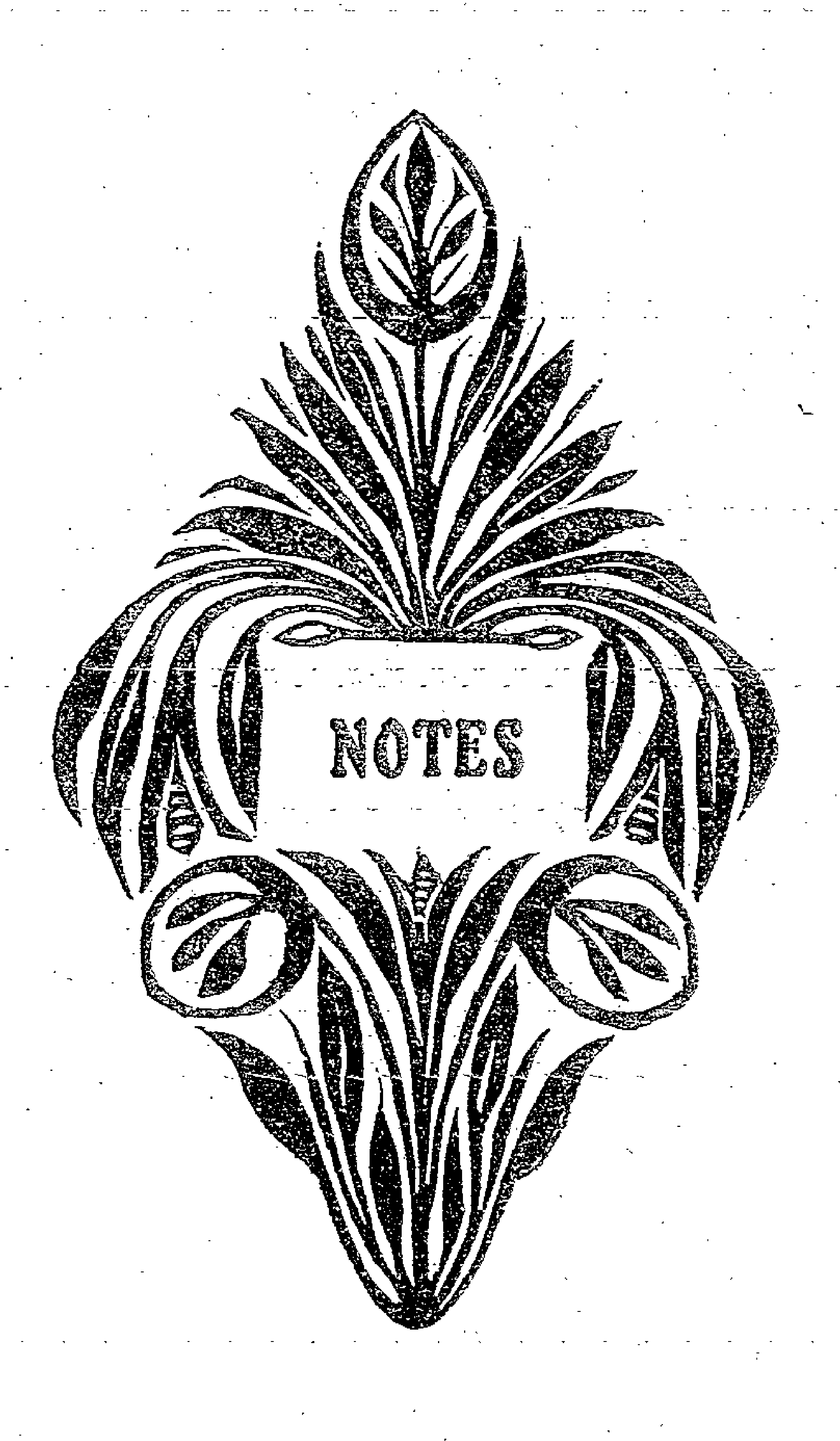
GRETCHEN GREEN

LETTRE DE PALESTINE

Jérusalem (1928).

A Shantiniketan, la Paix Intérieure s'offre à tous ceux qui y vivent. Comment pénètre en nous cet esprit de paix? Mystère!... mais cet esprit est réel et devient nôtre pour toujours. Tagore est pour nous un vivant prophète. David Frishman a traduit ses poèmes en hébreu; j'ai traduit certains de ses essais; son influence se fait sentir dans l'école que j'ai fondée à Tel-Aviv; son livre, *Le Croissant de Lune*, passionnant l'éducatrice qui est en moi, me fît faire le pèlerinage des Indes; ainsi, venant des Portes de l'Orient, j'ai pu pénétrer jusque dans son Sanctuaire.

Slomith FLAUM.


NOTES



L'ORIGINE DE VISVA-BHARATI

L'on se demande souvent, en Europe, pourquoi le Poète Tagore créa son Université-Ermitage dans le désert ; les lignes qui suivent l'expliqueront.

L'emplacement où s'élève l'*Ashram* était à l'origine un lieu nu, au milieu d'un pays découvert, repaire notoire des *Dacoits*[1]. Pendant un de ses voyages, Devendranath Tagore y passa ; il fut si attiré par ce lieu qu'il y planta sa tente, sous les deux seuls arbres qui s'y trouvaient, et y passa son temps en méditation et en prière. On voit encore ces arbres à l'une des extrémités de l'*Ashram*, la vaste plaine se déployant devant eux jusqu'à l'horizon occidental ; sur la plaque de marbre qui indique le lieu de méditation du Maharshi est inscrit le texte suivant :

« Il est le repos de ma vie,
« La joie de mon cœur,
« La paix de mon esprit. »

L'amour du Maharshi pour le lieu de sa réalisation

1. Dacoits, brigands, voleurs.

y accomplit une transformation complète. Le chef des *Dacoits* se soumit au Maharshi, et entra à son service. Du terreau fut apporté, des arbres et arbustes plantés, un jardin et un verger dessinés. Une maison fut bâtie; plus tard on y éleva un temple.

Quand ce lieu fut devenu un lieu de beauté, le Maharshi par un acte fiduciaire, validé en 1887, le dota d'une annuité de 6000 roupies, et il le consacra, en tant qu'*Ashram*, au public, à l'usage de quiconque désirerait méditer sur Dieu, exempt de tout antagonisme de croyances et de sectes.

Cependant à part le séjour périodique du Maharshi et des membres de sa famille, il y eut au début peu d'activité dans l'*Ashram*. Un service quotidien avait lieu dans le *Mandir* [1], mais les hôtes y étaient rares.

Bien qu'il soit fait mention d'une bibliothèque et d'un Brahma-Vidyâlaya dans l'acte fiduciaire, aucune de ces institutions n'exista avant 1901, date à laquelle Rabindranath Tagore, avec la permission et l'approbation de son père, accomplit une transformation. Son but immédiat était de fonder une école où l'étude et la vie ne seraient pas séparées, où les élèves deviendraient membres d'une plus grande famille, et où ils se trouveraient dans une atmosphère de liberté, de confiance mutuelle et de bonheur.

L'école vécut des faibles ressources du fondateur, augmentées d'une petite partie des fonds fiduciaires, presque aucune aide n'étant demandée ni reçue. Dès l'origine, cependant, la direction et l'administration de cette institution furent conduites, d'après des prin-

1. Temple.

cipes constitutionnels, par un comité élu par le personnel, qui élisait généralement le Principal et le chef des autres branches.

En 1913, quand le Fondateur visita l'Angleterre, quelques amis se montrèrent prêts à l'aider et à participer à son œuvre de Shantiniketan. C. F. Andrews, W. W. Pearson, et J. W. Petavel, l'accompagnèrent et se joignirent à l'*Ashram*. Shantiniketan ne devait pas se limiter à une école, si libre et si heureuse qu'elle fût, mais représenter un idéal plus large et être le centre de culture de tout l'Orient.

En 1920-1921 le Fondateur visita de nouveau l'Occident, et à cette époque fut convaincu que le problème mondial réclamait une attitude d'esprit internationale envisageant l'union de l'Orient et de l'Occident dans une communauté de travail, dans un effort spirituel commun, et embrassant l'humanité entière. Quand le Fondateur revint en 1921, il se mit au travail pour inaugurer ce nouveau type d'institution sous le nom de Visva-Bharati.

En décembre 1921, à une réunion publique présidée par le Fondateur, eut lieu une inauguration régulière, et une constitution fut adoptée.

A cette époque L.-K. Elmhirst vint mettre en œuvre un projet d'éducation rurale élaboré avec le Fondateur en Amérique. Celui-ci lui offrit sa maison, son jardin et sa ferme de Surul, ce qui permit d'ajouter à l'Institution, Sriniketan, branche de reconstruction rurale,

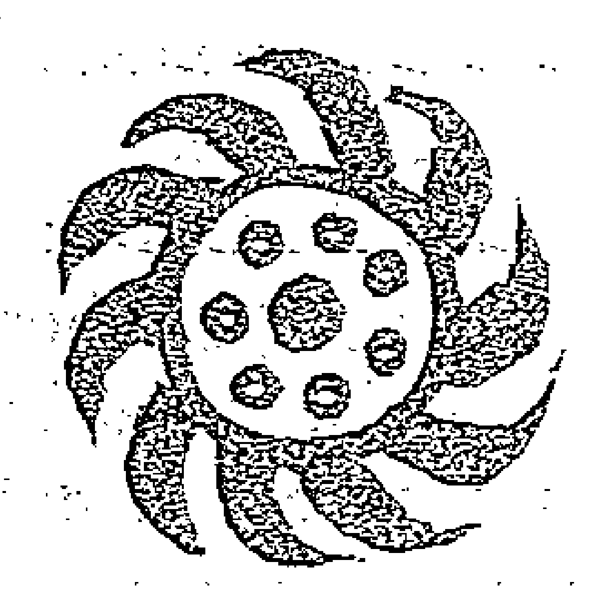
« Gagner l'amitié des villageois, en prenant un véri-
« table intérêt à leur vie, à leur bien-être, faire un vif
« effort pour les aider à résoudre leurs problèmes » telle

fut l'idée du Fondateur lorsqu'il envoya le directeur actuel se charger de la ferme et du jardin.

Visva-Bharati fut constitué régulièrement avec ces éléments et enregistré sous l'acte XXI de 1866 le 16 mai 1922 ; le Fondateur lui transmit définitivement l'actif de l'institution qui avait été pendant longtemps sa propriété personnelle, et fit aussi abandon des droits d'auteur de tous ses livres bengalais.

Il est intéressant de rappeler deux prophéties du Maharshi Tagore : il donna à son dernier fils le nom de Rabindra : Soleil, car, disait-il, « plus tard les paroles de cet enfant éclaireront le monde ».

Il disait aussi que « les hommes de tous les coins de l'univers se réuniraient un jour à Shantiniketan » ; à l'*Ashram* du Poète se sont en effet réunis, pour la première fois, dans une fraternité réelle et non officielle, les races les plus différentes.





REVUES HINDOUES

Nous croyons utile de signaler quelques journaux et revues, rédigés en anglais par des Hindous ; tout en montrant quelle grande activité règne aux Indes, dans les domaines les plus différents, cette liste permettra d'approfondir tel ou tel mouvement moderne.

The Visva-Bharati Quaterly (Calcutta), revue des plus intéressantes ; chaque numéro contient un ou plusieurs articles importants par son fondateur *Rabindranath Tagore*.

Young India (Ahmedabad), journal hebdomadaire, fondé et édité par M. K. Gandhi.

Modern Review (Calcutta), fondée par Ramananda Chatterji (revue des plus vivantes).

Rupam, revue d'art, d'une présentation parfaite, organe de l'*Indian Society of oriental Art* (Calcutta).

Welfare, revue de réformes sociales (Calcutta).

Shama, revue littéraire fondée par Mlle Chattopadyaya (Madras).

Current Thought (Madras).

The People, feuille hebdomadaire, publiée par Lala Lajput Rai, intéressera tous ceux qui veulent être au courant du mouvement politique aux Indes (Lahore.)



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Pour la première fois, devant le public français, l'Inde contemporaine s'est exprimée par la voix des siens ; ceux-ci nous ont révélé les différents aspects de l'âme hindoue. Ce recueil représente ce que l'Inde a de meilleur, mais il ne représente pas l'Inde tout entière ; les articles qui y figurent ont tous été traduits de l'anglais ; seule la difficulté de traduire les différents dialectes de l'Inde a empêché les autres provinces d'être aussi largement représentées que le Bengale.

* *
*

Chaque pays a une province privilégiée : jardin spirituel où les fleurs de génie s'épanouissent à profusion : aux Indes, le Bengale est ce jardin béni : réformateurs religieux et politiques, éducateurs, philosophes, poètes et poétesses, romanciers et romancières, artistes et musiciens, créateurs de toutes sortes, fondateurs de revues, s'y sont succédé depuis un siècle, offrant à l'Inde leurs messages variés. Dans chacune de ces différentes branches de l'activité spirituelle du Bengale, Rabindranath Tagore, « Gurudev » comme on le nomme

là-bas, occupe la plus haute place, et son influence s'étend bien au delà de l'Inde.

* *
*

Parmi les réformateurs religieux qui naquirent au Bengale, il faut citer : Raja Rammohan Roy, Maharshi Devendranath Tagore, Sri Râmâkrishna Paramahamsa, Swami Vivekânanda; parmi les poètes : Sarojini Naidu; parmi les savants : P. C. Roy et J. C. Bose; parmi les romanciers : Sarat Chandra Chatterji (et dans le passé, Bankim Chatterji); parmi les artistes de l'école de Calcutta : Abanindranath Tagore et ses disciples : Nanda Lal Bose, Srimati Pratima Dévi, etc., etc.; parmi les personnages politiques : Surendranath Banerji, C. R. Das, etc.

* *
*

Quelques Occidentaux sont représentés dans cet ouvrage; certains d'entre eux avaient consacré leur vie à l'Inde, aidant ainsi à combattre le préjugé qui creuse un fossé entre l'Orient et l'Occident; les autres, tout en étudiant l'Inde ancienne, n'ont pas ignoré ni méconnu l'Inde d'aujourd'hui, ils ont foi en son avenir, en sa mission, partagent ses luttes et travaillent pour la même cause.

* *
*

Nous espérons réunir, dans un recueil similaire, les penseurs et écrivains qui ne figurent pas dans celui-

ci, et publier, plus tard, un recueil entièrement consacré à l'art populaire.

Trois autres volumes des *Feuilles de l'Inde* sont déjà en préparation :

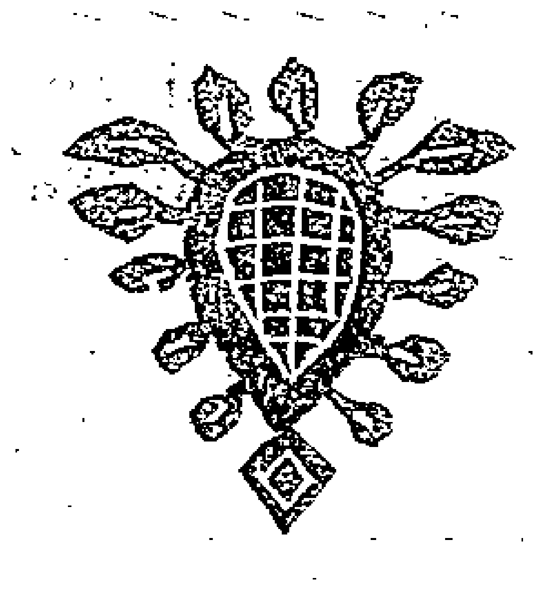
RABINDRANATH TAGORE : *Lucioles* (pensées écrites sur des éventails ou des morceaux de soie, en Chine et au Japon).

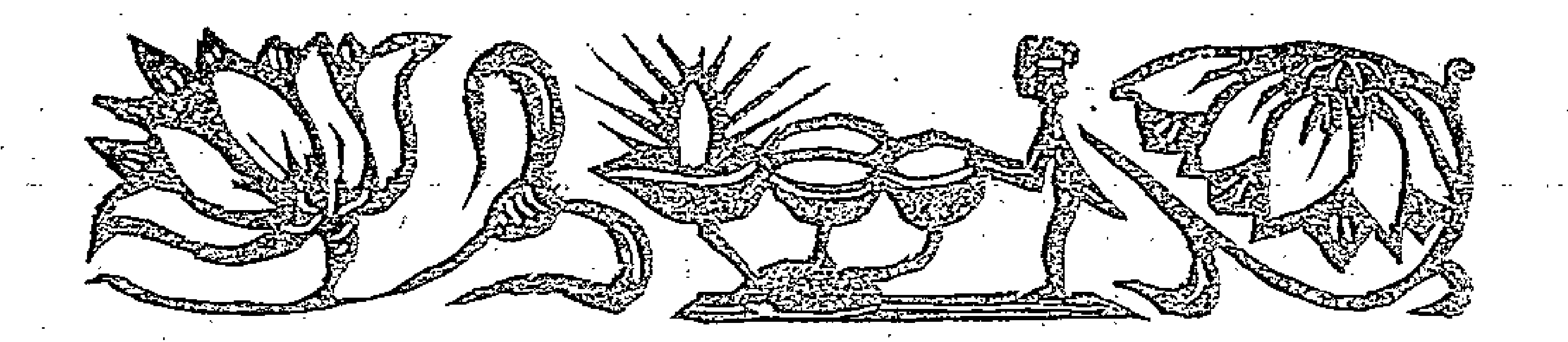
ABANINDRANATH TAGORE : *Berceuses Bengalaises* (recueillies et commentées pour les *Feuilles de l'Inde*).

FOLK-LORE : *Légendes et Devinettes Hos.*

Une autre Collection : *Les Contes des Deux Perruches*, paraîtra de concert avec les *Feuilles de l'Inde*. Elle révélera des légendes qui plairont à tous, mais qui sont spécialement destinées aux enfants, et débutera par une merveilleuse histoire, célèbre dans toute l'Inde, *La Poupée de Fromage*, et continuera avec *Sakountala*, le drame de Kalidasa, transformé en récit.

Tous ceux que nos projets intéressent sont priés de remplir et de nous renvoyer le bulletin ci-joint. Ils seront ainsi mis au courant de la publication successive de nos cahiers, tous illustrés et tirés à un nombre limité d'exemplaires.





APPENDICE

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la liste complète des ouvrages bengalais de Rabindranath Tagore, ce qui nous permet de compléter sa bibliographie (page 31).

POÉSIE

Bhanu Shingher Padavali (Les poèmes de Bhanu Singh). Série de poèmes (d'après les vieux poètes bengalais), parue sous un pseudonyme.

Sandhya Sangit (Chants du crépuscule).

Probhat Sangit (Chants de l'aurore).

Chobi-o-Gan (Images et chansons).

Kori-o-Komal (Chansons sur les dix notes de la musique bengalaise).

Manashi (Fantaisies).

Chitra (Variété).

Chaitali (Ballades).

Kanika (Chansonnettes).

Kalpana (Poèmes imaginaires).

Katha-o-Kahim (Ballades historiques).

Sankalpa o-Swadesh (Espérance et mère patrie).

Sishu (L'enfant).

Naivedya (Offrandes).

Smaran (Réminiscences).

Utsarga (Dédicaces).

Gitanjali (L'offrande lyrique).
Gitimalya (La guirlande de chansons).
Balaka (Les hérons).
Palalaka (Les fugitives).
Puravi (Puravi : mélodie bengalaise chantée le soir).
Sishu Bholanath (L'enfant-dieu).
Chayanika (Sélections).

—

DRAMES

Prakritir Parishad (La revanche de la nature).
Raja-o-Rani (Le roi et la reine).
Bisarjam (Sacrifice).
Chitrangada (Arjuna et la princesse Chitrangada).
Biday Abhishap (La malédiction de l'adieu).
Malini (La fille du jardinier).
Mukul (La couronne).
Prayachitta (Expiation).
Raja (Le roi de la chambre obscure).
Achalayalan (L'école qui ne progressa jamais).
Dakghar (La lettre du roi).
Guru (Le maître).
Falguni (La fête du printemps).
Arupratàn (La gemme incolore).
Rinshod (La dette acquittée).
Muktadhara (La rivière sans digue).
Griha Prabesh (L'emménagement).
Natir Puja (La prière de la danseuse).
Ritu-Utsav (Les fêtes des saisons).

—

COMÉDIES

Bangya Kautuk (Les joies de la satire).
Hashya Kautuk (Les joies de la plaisanterie).
Prahashan (Farces).
Chira kumar Shabha (Le club des célibataires).

CHANSONS

Gan (Chansons).
Dharma Sangit (Hymnes).
Probahini (La rivière).
Gita charcha (Exercice de chants).

PROSE

Vichitra Probandha (Essais variés).
Loka-Sahitya (Littérature populaire).
Adhunib Sahitya (Littérature moderne).
Prachin Sahitya (Littérature ancienne).
Sahitya (Littérature).
Sabdya Tattwa (Philologie).
Jiban Smriti (Réminiscences).
Parichay (Introduction).
Japran Jatri (voyage au Japon).
Chutir-Par (Lectures pour les vacances).
Pata-Shanchay (Série de lectures).
Bidyasagan-Charit (La vie de Pandit Iswar Chandra Bidyasaga).
Charitra-Puja (Le culte des héros).
Ingarji-Sopan (Les débuts de la connaissance de l'anglais).
Chalti Vasar Banan (L'orthographe des mots parlés).

ROMANS

Banthakuranir Hat (La foire de la belle-sœur).
Rajarshi (Le saint roi).
Chokker Bali (Le mauvais œil).
Naukadubi (Le naufrage).
Gora (Gora).
Ghare Bairey (La maison et le monde).

CONTES

Galpa Guchha (Bouquet de contes).
Atti-Galpa (Historiettes).
Galpa Saptak (Sept histoires).
Lipika (Petits écrits).
Chaturanga (L'échiquier).

BULLETINS RELIGIEUX

Dharma (Religion).
Aupanishad Brahma (Upanishads).
Bhakta Vani (Paroles de saints).
Shantiniketan (Sermons religieux prononcés à Shantiniketan).

OUVRAGES SE RAPPORTANT A L'IDÉAL NATIONAL

Raja Proya (Le roi et le peuple).
Samuhya.
Swadesh (La patrie).
Samaj (La société).
Siksha (L'éducation).
Kartar Ichhay Karma.





INDEX

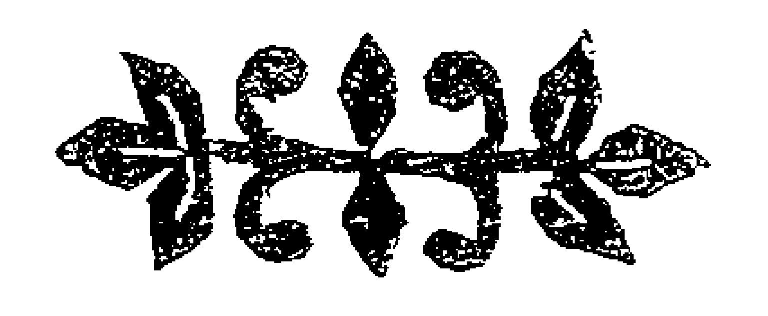




TABLE DES MATIÈRES

VI. — POÉSIE

VII. — POÈTES MYSTIQUES

VIII. — RELIGION

IX. — PHILOSOPHIE

X. — LES FEMMES DE L'INDE

XI. — ÉTUDES ET BIOGRAPHIES

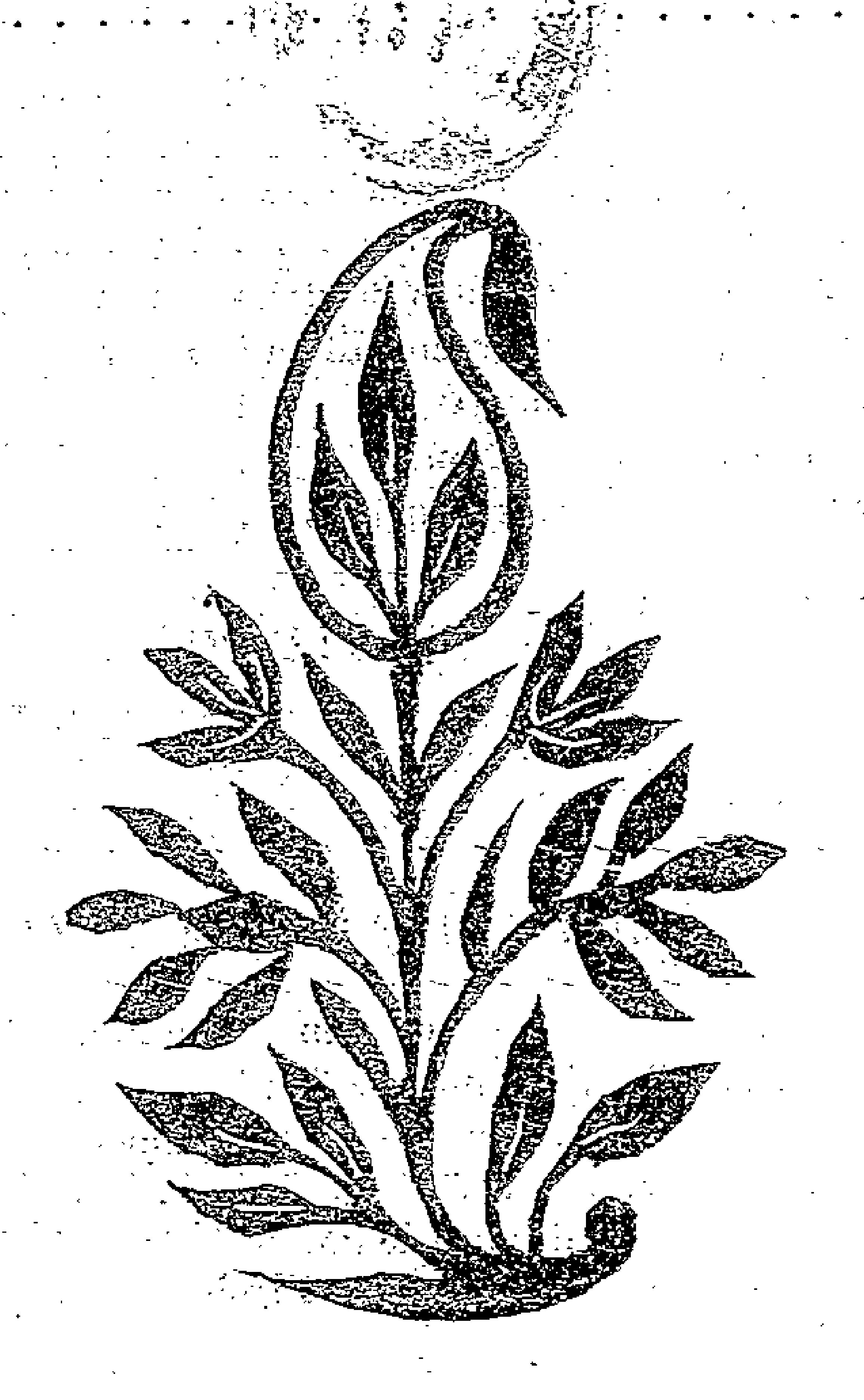
XII. — FOLKLORE

XIII. — PROVERBES

XIV. — MISSION ET INFLUENCE DE L'INDE

XV. — LETTRES

XVI. — NOTES



ÉVREUX,
IMPRIMERIE
CH. HÉRISSEY



IMPRIMERIE
CH. HÉRISSEY
:: ÉVREUX ::